

---

# ZULFU

---

DEUXIÈME PARTIE (1)

---

## I

**L**a vie m'était douce ; elle me l'eût été davantage si Mme Zulfu avait marqué plus de plaisir à me rencontrer. Le premier coup de téléphone qu'à Paris j'eusse donné de mon propre mouvement avait été pour elle : elle m'avait fait répondre par la téléphoniste de la *Foreign House* que je voulusse bien lui mander par une lettre ce que je désirais.

« Par lettre, me disais-je, par lettre, quelle idée ! Par lettre, quand on peut s'entretenir par courant électrique ! Par lettre, quand, sur un simple appel, chacun peut entendre le souffle des lèvres, sentir la chaleur de la joue de l'autre ! »

Cet usage archaïque de la plume et du papier me paraissait indigne d'un véritable civilisé, et j'étais bien décidé à l'abandonner aussi longtemps que je séjournerais dans une des capitales du progrès.

Je ne devais, d'ailleurs, point tarder à revoir la fille de mon maître. Je dirai en détail les circonstances de cette rencontre : elles jetteront la clarté de l'analyse méthodique sur un des cas les plus curieux de résistance aux enseignements de la raison.

Mme Ponce m'avait invité à l'accompagner à une soirée littéraire qui se tenait aux champs. J'avais accepté avec joie : Mme Ponce était jeune et jolie, et bien qu'elle crût encore aux

*Copyright by Maurice Bedel, 1932.*

(1) Voyez la *Revue* du 1<sup>er</sup> novembre.

turqueries du Français Pierre Loti, elle me plaisait par l'aisance de sa parole et la musique de sa voix.

— Je suis bien fâchée, me disait-elle dans l'auto qui nous emmenait, je suis même un peu honteuse de vous offrir l'affreux spectacle de ces faubourgs industriels. Il n'y a malheureusement pas d'autre chemin qui mène où nous allons.

— Comment! m'écriai-je, mais ce paysage est d'une grandeur incomparable.

Nous allions par des voies bordées de fort belles usines; de lourdes fumées noires s'échappaient des cheminées de briques ou de béton; nous apercevions, par instants, des terrains où s'amoncelaient tantôt des tas énormes de charbon, tantôt des fers, des tôles et des zines, tantôt des milliers de bonbonnes et de barils que l'on devinait pleins d'acides, de bases et d'huiles; nous croisions des camions chargés de sacs de plâtre et de ciment, d'où s'échappait la saine et noble poussière du constructivisme. Quelles richesses! Quelle prospérité! De quel cœur je souhaitais voir, un jour, les rives du Bosphore, ce havre insupérable (1), bordées de bâtiments semblables et animées d'une pareille fièvre!

Bientôt, nous traversâmes une étroite région de jardinets et de chalets où des ouvriers se délassaient du travail de l'usine en cultivant des légumes, en arrosant des fleurs, tandis que leurs femmes étendaient sur un fil, entre un lilas et un pieu de clôture, le linge de la lessive. De grands panneaux ornaient la route et coupaient agréablement l'horizon. On y lisait, en belles capitales sur fond rouge, jaune ou vert : Gentiane Suze... Amer Picon... Byrrh... Pernod... Ainsi l'ouvrier, accoudé au manche de sa bêche ou déposant son arrosoir, songeait en les voyant aux plaisirs de l'apéritif.

Nous aperçûmes encore quelques pompes à essence, quelques débits de vin; puis nous franchîmes une grille et nous pénétrâmes sous une voûte de verdure où régnait la paix et le silence.

— Connaissez-vous Chateaubriand? me demanda M<sup>me</sup> Ponce.

— Chateaubriand, 1768-1848, répondis-je d'un trait.

— Vous êtes extraordinaire, me dit-elle.

— Madame, je suis bachelier français.

(1) L'auteur emploie ici un adjectif en usage à Pétra, dont rien ne justifie la formation barbare. (N. D. L. R.)

Elle m'apprit que nous nous trouvions dans le domaine de la Vallée-aux-Loups, où Chateaubriand avait écrit *les Martyrs...*

— 1809, dis-je.

...et que nous dînerions dans ce parc célèbre avec les membres d'un club appelé « le Pèlerinage romantique », réunis là pour honorer la mémoire du grand homme.

— Ensuite, ajouta-t-elle, nous aurons clair de lune et concert de flûtes.

« Voilà, me dis-je, une soirée perdue. »

La voiture s'arrêta auprès d'une maison d'un aspect ancien, envahie par un lierre au feuillage dru et brillant qui en couvrait les murs extérieurs et en accusait le mauvais entretien. Nous passâmes un seuil étroit ; nous fûmes dans un intérieur tout rempli de meubles et de menus objets rappelant des temps depuis plus d'un siècle accomplis. En une petite pièce assez sombre, et qui semblait aménagée pour je ne sais quelles méditations spirituelles, on avait réuni plus de cent portraits de Chateaubriand en pied, en buste, assis, accoudé, incliné, redressé, les uns gravés, les autres crayonnés, chacun donnant du modèle l'image la plus avantageuse.

Plusieurs membres du club, arrivés avant nous, se présentaient dans ce sanctuaire et s'y entretenaient à voix basse.

— Comme il était beau ! soupiraient les dames. Quels yeux, quelle bouche, quel menton !

Je rejette comme une offense à la raison le précepte du Coran que l'image de l'homme ne doit pas être figurée ; il est éduc comme tout l'enseignement du prophète Mohammed ; mais n'est-ce pas une superstition de rendre aussi un culte au visage des morts ? Et que penser de ces soupirs de femmes devant des feuilles de papier reproduisant en noir, par le moyen du cuivre et de l'acide nitrique, une tête réduite aux dimensions d'une pomme ou d'une arbouse ?

— Est-ce émouvant ! me disait M<sup>me</sup> Ponce. Le voici au temps de Nathalie de Noailles... Le voilà, quand il était aimé de Pauline de Beaumont... Ici, c'est le René de M<sup>me</sup> de Custine... Là, celui de M<sup>me</sup> Récamier...

Il semblait qu'à chaque image de ce célèbre Français correspondit une femme.

— Et celui de M<sup>me</sup> de Chateaubriand ? demandai-je naïvement.

Ces mots jetèrent un froid parmi les fidèles du sanctuaire, comme si j'eusse proféré un blasphème dans quelque mosquée, « turbé » ou autre lieu de rendez-vous de la superstition. Je compris aussitôt qu'une bonne part de la grandeur de l'homme que l'on célébrait là revenait au nombre et à l'éclat de ses maîtresses.

— Monsieur Ahmed est Ottoman, expliqua M<sup>me</sup> Ponce pour effacer mon écart de langage, et sa culture s'est faite à Constantinople, dans l'ombre des mosquées.

Elle voulait dire que je m'appelais Amédée, que j'étais Turc et bachelier français, et qu'en fait de mosquée je n'en avais fréquenté d'autre que celle de mon lycée, transformée par la Révolution en salle de ping-pong. Mais M<sup>me</sup> Ponce, si moderne qu'elle fut dans sa toilette et dans la coupe de ses cheveux, était archaïque en son langage : aussi donnait-elle à Istanbul le nom byzantin de Constantinople.

— Monsieur Ahmed, ajouta-t-elle, nous parlera, ce soir, du séjour de Chateaubriand aux rives du Bosphore.

— Pardon, madame...

— Oui, oui, vous nous direz l'arrivée de René à Constantinople, les cyprès, les minarets, les mâts de vaisseaux qui s'élevaient et se confondaient de toutes parts, la verdure des arbres, les couleurs des maisons blanches et rouges, la mer qui étendait sous ces objets sa nappe bleue, et le ciel qui déroulait au-dessus un autre champ d'azur...

Elle parlait, une main appuyée à un guéridon, l'autre sur son cœur, comme j'avais vu faire aux dames de la Comédie-Française quand elles passèrent par Istanbul. Ses yeux étaient mi-clos ; sa voix n'était plus celle qu'elle avait au naturel : on eût dit qu'elle psalmodiait quelque texte sacré. Elle continua sur ce ton pendant un assez long temps. Les autres s'étaient groupés autour d'elle et l'écoutaient avec des airs de dévotion.

— Les cimetières sans murs, disait-elle encore, sont des bois magnifiques de cyprès ; les colombes font leurs nids dans ces cyprès et partagent la paix des morts...

— Sublime !... soupirait une dame.

— Page immortelle !... murmuraient ensemble un vieillard et un jeune homme.

Je reconnus alors que M<sup>me</sup> Ponce récitait les quelques lignes

de l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* que nos maîtres français de Galata Sérai s'étaient vainement efforcés de nous faire admirer, et où Chateaubriand compare notre peuple à un troupeau qu'un iman conduit et qu'un janissaire égorgé. C'était la relation d'un voyageur qui était demeuré six jours à Galata et prétendait parler du peuple ture. Combien, depuis, ont suivi son exemple qui écrivirent sur nous et sur nos mœurs, sur notre révolution et sur notre essor démocratique, après une semaine de séjour au Péra Palace ou au Tokatlian !

Quand M<sup>me</sup> Ponce eut terminé son oraison, nous passâmes au jardin. D'autres dévots s'y promenaient. C'était un vaste champ d'herbe qu'entouraient des arbres de haute venue, plantés pour l'agrément des yeux et l'abri du promeneur.

— Ah ! s'écriaient les dames, voyez ce hêtre, ce sapin... Voyez ce peuplier... C'est lui qui les planta. Quelle vigueur ! Quel élan !

De leurs mains légères elles caressaient les branches basses ; certaines, de leur bras nu, enlaçaient le tronc, étreignaient l'écorce lisse d'un platane ; d'autres détachaient une feuille et la glissaient, en rougissant, entre les pages d'un carnet.

Ces pratiques de fétichisme aux portes de Paris, à vingt minutes des laboratoires de la Sorbonne, me laissaient stupide.

« Suis-je en Occident ? me demandais-je. Est-ce là le pays de la raison et du principe d'identité ? Ces femmes qui tremblent et rougissent à promener leurs doigts sur des rameaux de dicotylédones ou de conifères, ces hommes qui atteignent l'extase à écouter M<sup>me</sup> Ponce réciter de vieilles proses sur un ton de psalmodie, sont-ils de la race à qui l'on doit la dématérialisation de la matière, la désintégration de l'atome ? »

J'en étais là de mes réflexions intérieures, que j'eusse pu mener beaucoup plus loin sur les chemins de la philosophie, quand j'aperçus au détour d'une allée M<sup>me</sup> Zulfa et Hubert de Villeneuve-Châtillon. Je n'en eus point de surprise, mais j'en éprouvai du désagrément. Tout dans leur attitude marquait l'accord de leurs pensées : il parlait, elle souriait ; elle cueillait une fleur, il la glissait à sa boutonnière ; ils marchaient l'un près de l'autre, leurs pas étaient égaux ; et l'on sait combien il est difficile à une femme d'accorder sa démarche avec celle d'un compagnon de promenade, d'autant que Villeneuve-Châtillon était grand, mince, tout en

jambes, et que Zulfu était de petite taille et de gestes menus.

Je n'ai pas le préjugé des races, encore moins celui des confessions. Du point de vue de la chimie, qui est le seul que la raison accepte, nous sommes tous de même formule : soixante à quatre-vingts kilos de carbone, hydrogène, oxygène et azote, plus quelques métaux et métalloïdes très ordinaires. Mais que la fille de Mahmoud Chukri pacha, dont la mère, en somme, pratiquait le Coran, réglât son pas sur celui d'un Français, peut-être descendant des Croisés, m'était intolérable.

— Cher Ahmed, est-ce vous ? s'écria Zulfa en me voyant. A la Vallée-aux-Loups, chez M. de Chateaubriand !

— Oh ! fis-je, j'y suis par surprise. Je ne l'ai point cherché.

Villeneuve-Châtillon me vanta tout de suite la société dont j'étais l'hôte et m'assura que M<sup>lle</sup> Zulfa la célébrait avec enthousiasme depuis une heure qu'elle en goûtait l'objet.

— J'en fais partie, me dit-il, depuis quelque temps. Rien n'est charmant comme ces pèlerinages où nous évoquons tantôt la vie d'exil et de passion de M<sup>me</sup> de Staël, tantôt les travaux et les luttes du peintre Delacroix, tantôt, comme nous faisons ici ce soir, les peines, les plaisirs, les amitiés, les amours de l'auteur d'*Atala*.

— Les amours ? fis-je. Voilà une recherche assez vaine. Qu'importe aux hommes de notre temps qu'un écrivain du dernier siècle ait partagé la couche d'une femme aujourd'hui réduite à ses ossements ?

— C'est par là, me répondit-il, que nous touchons le sens profond de son œuvre. Car tout est amour dans la genèse des inventions du génie : c'est ce qui leur donne l'immortalité.

Il m'eût été facile de le confondre en le priant de me citer la part qu'avait l'amour dans les immortelles découvertes de Newton, de Darwin, de Pasteur, de Gillette, dans les inventions de ceux qui trouvèrent le moteur à essence de pétrole, le cinéma parlant, les escaliers mobiles et cette étonnante petite pompe qui tuait si bien les mouches dans la demeure de mon maître.

— Je le laissai parler : j'étais curieux de mesurer l'écart qui séparait son langage de celui de la raison. Il expliquait à Zulfa comment l'amour de M<sup>mes</sup> Hélène, Cassandre et Marie avait inspiré Ronsard ; celui de M<sup>me</sup> Champmeslé, Racine ;

celui de M<sup>me</sup> Charles, Lamartine ; celui de M<sup>me</sup> Hanska, Balzac ; et comment il n'y avait pas de grand écrivain sans grandes amours.

Je dois dire que M<sup>me</sup> Zulfa l'écoutait passionnément.

— Monsieur de Villeneuve-Châtillon, me murmura-t-elle à l'oreille, est un grand écrivain...

— Et, lui dis-je en l'entraînant à l'écart, savez-vous quelle est celle qui l'inspire ?

Je riais ; elle ne répondit point ; elle me regarda avec cet air de tristesse qui convenait si mal à une demoiselle turque des temps nouveaux : ses yeux verts, au lieu de s'animer à l'accent d'ironie philosophique que je donnais à mes propos, demeuraient chargés d'une mélancolie dont la cause m'échappait.

— Allons, lui dis-je, tout ceci est bien risible : ce parc où des dames caressent les arbres ; cet écrivain, mort depuis près d'un siècle, de qui l'on parle avec des soupirs et des murmures ; ce jeune Français qui met le génie de Racine au compte d'une fille de théâtre appelée Champmeslé... Ah ! ce n'est pas là l'Occident que nous évoquions dans la cave du pacha, votre père, en mêlant dans nos verres le vermouth et la crème de cassis.

Elle s'obstinait dans son silence ; je la laissai. Mais, à peine l'avais-je quittée, que je l'entendis s'écrier, s'adressant à Villeneuve-Châtillon :

— Écoutez : la terre chante ici comme celle des vallons du Soganli.

Penchée vers le gazon, elle prêtait l'oreille au bruissement des innombrables orthoptères qui sautaient, voletaient et striaient dans l'herbe.

« C'est bon, me dis-je, dès demain je l'emmène promener dans le quartier d'usines qui m'a paru si beau, si neuf, sur le chemin de cette antique vallée. »

L'heure du diner arriva et tout le monde gagna les tables qui étaient disposées sous de grands arbres auprès de la maison. M<sup>me</sup> Ponce présidait celle où mon couvert était mis. Il y avait là plusieurs dames de fort bonne compagnie qui me marquèrent le plus vif intérêt, quand elles apprirent que j'étais Turc et que j'avais lu quelques spicilèges des œuvres de leur cher grand homme. Des messieurs de haute érudition, l'esprit

chargé de dates, de textes, de références critiques, mais souriants et légers dans leur langage, leur donnaient la réplique, si bien que je n'eusse eu qu'à me taire si le hasard n'avait placé en face de moi une sorte d'imam ou mufti qu'à son costume je reconnus pour un desservant du culte catholique.

C'était un petit vieillard d'un aspect bien différent de celui des prêtres musulmans que l'on voit encore, désœuvrés et bientôt inutiles, autour des mosquées d'Istanbul. Il avait l'apparence la plus modeste : sa robe était faite d'un drap de qualité très ordinaire ; les rares cheveux blancs qui lui restaient s'élevaient droit sur son crâne en une petite touffe inculte, sans qu'il prît soin d'en corriger l'indiscipline par le moyen de quelqu'une de ces fixines, fixalines, fixosines ou fixitines d'un emploi si courant. Il ne me parut pas qu'il vit bien clair : sa fourchette trouvait difficilement le chemin de son assiette ; mais de ses yeux à moitié éteints s'échappait un regard chargé de la plus douce lumière, chaque fois qu'une dame s'adressait à lui.

— Monsieur le chanoine, lui dit M<sup>me</sup> Ponce, voici monsieur Ahmed qui nous vient de Constantinople.

— Ah ! ah !... Vraiment, vraiment..., fit-il. Monsieur est donc Turc ?

— Et républicain, ajoutai-je.

— Et républicain ? dit-il. Turc et républicain... Le curieux assemblage de mots !... Peut-on être Persan ? Il est prouvé depuis deux siècles qu'on peut être Persan. Mais Turc républicain, cela est encore à prouver.

— A prouver ? m'écriai-je.

Les preuves du républicanisme turc arrivaient si nombreuses à mes lèvres, et dans un tel désordre, que je soufflai quelques instants avant d'en pouvoir entreprendre l'administration.

Comme mon contradicteur était homme de religion, je l'entraînai d'abord dans nos mosquées abandonnées de tous, livrées à la seule curiosité des touristes et des archéologues. Je lui montrai Suleïman Djami, jadis appelée « la splendeur de Stamboul », aujourd'hui déserte, silencieuse, entourée de cyprès morts, visitée des poulets des voisins et des chèvres du quartier. De là, je le menai à l'Agia Sophia, ou Sainte-Sophie : c'était l'heure de la prière ; seuls, cinq ou six pigeons allaient

et venaient sous la coupole, roucoulant aux échos des galeries, voletant d'une fenêtre à l'autre, crottant sur le mihrab, le member et les mastabahs.

— N'est-ce point là un spectacle bien républicain ? lui dis-je.

Il ne répondit pas ; il souriait en m'écoutant, sans que je pusse savoir s'il souriait du jeu impertinent des pigeons, ou du plaisir d'apprendre que les temples d'une religion adverse étaient à l'abandon.

— Je ne saurais, poursuivis-je, en dire autant du spectacle que j'eus, l'autre dimanche, devant ce Parthénon chrétien, qu'on nomme la Madeleine. Comme je buvais un mélange de kirsch et de sirop de grenade à la terrasse d'un café proche, je vis sortir de ce temple une foule considérable. « Qu'est ceci ? demandai-je au garçon. Des touristes ? Un congrès de sociétés savantes ? — C'est, me dit-il, la sortie de la messe de midi. » Cet homme m'apprit que, chaque dimanche, entre le chocolat de huit heures et l'apéritif de midi, cinq ou six mille chrétiens franchissaient le seuil de ce temple.

Je me tus un instant pour préparer, selon les règles de l'éloquence, l'effet de ma péroraison, puis :

— Comparez ces cinq à six milliers de déistes, aux cinq ou six pigeons de l'Agia Sophia, et dites-moi, monsieur, où sont les républicains ?

Mon aimable mufti passa deux doigts dans la petite touffe blanche qui pointait sur son crâne.

— A n'en pas douter, du côté des pigeons, dit-il.

Tout le monde rit à cette réponse, et surtout les dames.

— Ah ! le joli mot ! disaient-elles. Le cher abbé, il est la finesse même...

— C'est un chou, murmurait avec l'accent de la conviction une ravissante jeune femme.

L'étrange, c'est qu'ayant vaincu ce vieillard par l'argument de la logique, j'étais considéré comme le battu : dès ce moment, à toute question qu'il me posait, chacun poussait des petits cris d'admiration ; à toute réponse que je lui faisais, je sentais bien qu'on mettait l'accent de l'indulgence dans les « oh » et les « ah », que soulevait la justesse de mes réparties.

Ainsi s'écoula ce repas, d'où la présence d'un mufti chrétien chassa tout sel de philosophie, toute substance de forte et saine conversation rationaliste.

La nuit, peu à peu, avait envahi le parc et ses allées. On entendait, mêlés aux stridences des grillons, le coassement des batraciens et l'appel des oiseaux nocturnes. La lune tardait à se dévoiler au gré des dames, impatientes de la saluer en souvenir, disait M<sup>me</sup> Ponce, de celui qui, le premier, en avait célébré la douloureuse mélancolie. Un lourd paquet de *cumuli* dérobait à nos yeux les montagnes, les cirques, les plaines et une bonne part de la lumière réfléchie du satellite de la terre, toutes ces réalités physiques photographiées, classées, cataloguées, que M<sup>me</sup> Ponce assimilait au sentiment de la tristesse.

— Si les flûtes prélaudiaient, dit la voix douce d'une femme, peut-être la lune se montrerait-elle...

Trois musiciens groupés sur les marches d'un étroit péristyle se mirent à tirer de leurs instruments des sons grêles et plaintifs. Il est certain qu'au bout d'un temps très court les nuages glissèrent et la lune apparut ; mais c'était pure coïncidence.

Pour moi, j'étais inquiet de M<sup>me</sup> Zulfa. Cette lune, ces batraciens, ce concert de flûtes étaient capables de troubler cette enfant encore mal initiée aux enseignements de la raison. Alors que tant d'Occidentales poussaient des soupirs, battaient des paupières pour trois flûtes qui sifflaient à la lune, j'avais bien lieu de craindre que la fille de mon maître ne persistât à cueillir des fleurs pour la boutonnière de son compagnon.

Je ne la vis point parmi celles que la musique retenait auprès de la maison ; je ne vis point davantage Villeneuve-Châtillon. O jalouse ! Je ne sais rien de plus grossier que ce tourment qui portait nos aieux à enfermer leurs femmes, à les voiler, à les maintenir dans l'ignorance et l'incurie du harem. Et pourtant, la pensée que Zulfa, dans l'ombre de la nuit, confondait son pas avec celui d'un Français souleva en moi un mouvement de révolte. Je m'élançai vers les bosquets et les massifs que ce Chateaubriand avait eu soin d'aménager pour le secret de ses amours. Je me glissai par les allées sablées, prêtant l'oreille au bruissement des insectes, au craquement des brindilles ; j'affais à pas silencieux, insensible aux piqûres des moustiques qui m'assaillaient ; je ressentais un choc au cœur, des afflux de sang aux tempes pour un crapaud qui frôlait

une feuille sèche. J'étais hors de ma raison ; je le savais, je me le reprochais, et j'avancais quand même : telle est la force d'un sentiment hérité de cinquante générations de musulmans jaloux et, malgré tout, trompés.

Tout à coup, comme j'approchais du banc de pierre qui fut, m'avait-on dit, celui de M<sup>me</sup> Récamier, j'entendis le murmure alterné de deux voix chuchotantes. Je m'arrête, je m'appuie au tronc d'un arbre, je tends le cou, j'oriente mon tympan dans l'axe des ondes sonores...

— Et puis, disait une des voix qui était, à n'en point douter, celle de Zulfa, je suis musulmane, et vous êtes chrétien...

— Zulfa, disait l'autre, — et c'était celle de Villeneuve-Châtillon, — Zulfa, ne sommes-nous pas semblables à ces personnages des *Martyrs*, à cet Eudore, à cette Cymodocée, dont je vous ai conté la triste et merveilleuse histoire ? La naissance nous sépare, l'amour nous rapproche : notre amour ne sera-t-il pas plus fort qu'un préjugé ?

— Hélas ! soupira Zulfa, je n'ose vous répondre.

Ils se turent. On n'entendait plus dans la nuit que le concert lointain des flûtes. A la lumière de la lune, je vis Zulfa pencher la tête, prendre son front dans ses mains, comme si elle versait des larmes. Je frémis ; j'étais prêt à m'élançer, à arracher cette malheureuse au Français qui lui faisait des contes vieux de cent ans, l'amollissait dans sa volonté de progrès et la précipitait dans un amour pleurard et sans issue.

Je me retins.

« Amédée, me dis-je, cette fille est faite pour un amour rationnel, physiologique, moderne en un mot. A toi de l'y préparer, de l'y former ; à toi de recueillir le fruit de ce travail qui réjouira Mahmoud Chukri pacha dans son orgueil de père et dans son idéal de républicain. »

Là-dessus, je m'éloignai. D'un dernier coup d'œil, il me sembla bien voir le front de Zulfa maintenant posé contre l'épaule de l'autre, mais j'étais sûr de ma victoire et je repris le chemin des flûtes, bien décidé à plaisanter les dames de leurs extravagances.

## II

Dans la nuit, j'écrivis à mon maître :

*Les Occidentaux n'ont pas notre vivacité : tout est lent dans leur système économique, et surtout la marche des affaires. Les banquiers que je vois chaque jour, les fabricants que je harcèle matin et soir, les démarcheurs qui me causent de lourdes dépenses de taxis et de téléphone, tous ceux dont les services nous sont utiles, tergiversent, demandent à réfléchir, remettent au lendemain un projet de réponse qui n'est lui-même qu'un avant-projet à soumettre à un comité qui en référera à un conseil... Monsieur, il en est de vos affaires ici comme il en est des affaires de l'Europe à Genève ; mais de même que l'entrée de la Turquie à la Société des nations va donner aux peuples le sens de la vitesse qui leur manquait jusqu'alors, de même le secrétaire du motorisateur de l'Anatolie anime les financiers, stimule les industriels, introduit dans les rouages du business automobile le sens de la rapidité.*

Il est vrai qu'en m'exprimant ainsi, je m'attribuais un rôle qui n'était pas proprement le mien, mais c'était celui de Mercery, et Mercery avait toute ma confiance, Mercery était un autre moi-même.

J'ajoutai en *post-scriptum* :

*Depuis mon arrivée, M<sup>me</sup> Zulfa s'occidentalise à vue d'œil : déjà elle parle moins des marchandes d'abricots et des aveugles de Zafaranholi, mais ses goûts l'inclinent encore à préférer la poésie à la science et les idées aux faits. J'ai grand espoir de l'amener au sens des réalités qui est la vraie formule de vie d'une demoiselle républicaine.*

A peine avais-je jeté cette lettre à la poste que j'en recevais une de Mahmoud Chukri.

*Cher Ahmed, m'écrivait-il, brûle cette lettre selon nos conventions et, si tu es surpris la lisant, avale-la. Je lis dans la Journée industrielle qu'il y a baisse sur les poids lourds, baisse sur le caoutchouc, baisse sur l'huile de graissage. C'est le moment de montrer que tu es républicain et industriel. Cours chez Renault, chez Panhard, chez Latil ; vois Dunlop et Michelin ; saisir la Motor Oil et la Standard. Passe des marchés hauts sur des prix bas : tu comprends ce que j'entends par là. Sois bref dans ta*

*réponse ; soit clair dans l'obscurité dont tu l'envelopperas. Et brûle aussitôt cette feuille.*

Je la remis à Mercery.

— Courez chez Renault, chez Panhard, chez Latil, lui dis-je. Préparez-moi des marchés très hauts sur des prix très bas. Mais, tout en courant, ne vous pressez pas trop.

— C'est bon, dit-il, je demeure en seconde pendant les démarches ; je ne passerai en prise directe qu'à l'heure des commissions.

Ah ! le plaisant langage ! Le précieux ami !

Je télégraphiai aussitôt à mon maître assez obscurément pour qu'il comprît ce qu'il voulait comprendre, assez clairement pour qu'il ne saisisse point ce que je lui cachais.

Tranquille pour un long temps du côté des affaires, je priai M<sup>me</sup> Zulfu de m'accompagner en une promenade dont je lui promettais un plaisir certain, et je fus visiter avec elle plusieurs des usines que j'avais aperçues de l'auto de M<sup>me</sup> Ponce.

Nous primes pour nous rendre dans ce quartier un autobus bruyant, rapide, chargé de voyageurs ; Zulfa s'assit auprès de moi au fond de la voiture. D'un coup tous les hommes portèrent leurs regards sur elle : sans la quitter des yeux, ils redressaient la taille, vérifiaient d'un doigt l'ajustement de leur cravate ; ceux qui lisraient perdirent le fil de leur lecture ; ceux qui dormaient s'éveillerent. O salacité, ô mouvements de l'espèce !

Le dirai-je ? La sensibilité, les grâces, la littérature qu'un Villeneuve-Châtillon mettait à conquérir la personne de Zulfa m'irritaient et me faisaient sortir des limites de mon calme rationnel ; mais que les voyageurs d'une voiture publique fussent saisis d'admiration à la vue d'une jeune fille de mon pays, me jetait dans une sorte d'enthousiasme patriotique. En vain, Zulfa baissait les yeux, tournait son visage à droite, à gauche ; en vain fuyait-elle l'élan d'amour de tout un autobus. Dix, quinze inconnus, des jeunes gens, des vieillards, le receveur lui-même troublé dans la manœuvre de son compteur, la tenaient prisonnière de leur regard.

— Ah ! monsieur, m'écriai-je dans mon exaltation en m'adressant au voyageur qui me faisait face, la belle ville que Paris ! Ces lampadaires électriques avec leur plaque publi-

citaire : *Modern Garage à 300 mètres*, *Modern Garage à 250 mètres*, *Modern Garage à 200 mètres*! Ces affiches un peu partout épanouies comme en un jardin du commerce et de l'industrie, toute cette flore d'apéritifs, de dentifrices, de savons, poussée aux balcons et aux toits des maisons, sur les tuyaux de descente des gouttières et jusque sur le dos des hommes, voilà ce que nous n'avons pas encore à Ankara; mais nous l'aurons bientôt.

— Je lui appris que j'étais Turc ; il me dit qu'il était entrepreneur de démolitions.

— C'est le plus beau des métiers, dis-je. On y travaille pour le progrès contre la réaction et l'insalubrité. Ah ! vous auriez beaucoup à faire à Istanbul !

Nous fûmes vite en sympathie : avec les Occidentaux, point de salamalecs, point de vaines formules. Sans arrêter de jeter des coups d'œil vers Zulfa, il me demanda si je désirais visiter son chantier.

— Avec joie, lui dis-je.

Cependant, Zulfa se taisait et ne semblait rien entendre des propos que nous échangions.

— Mademoiselle, dis-je, est Turque aussi. Et elle est étudiante en Sorbonne.

— Ah ! fit cet homme naïf, il est bien heureux que mademoiselle ne suive pas la mode de son pays... J'ai entendu dire que là-bas les femmes étaient voilées.

A ces mots, d'autres voyageurs prirent part à la conversation. L'un rapporta qu'à Constantinople les épouses infidèles étaient enfermées dans des sacs et jetées au Bosphore ; un autre nous assura que les Turcs, quand ils s'ennuyaient, s'en allaient couper la tête aux Arméniens, ouvrir le ventre aux Arméniennes, comme les gens de Montrouge vont faire une manille ou pêcher à la ligne. Je les détrompais ; ils ne me croyaient pas. Je fus souvent témoin, par la suite, de l'assurance des Français dans leurs erreurs géographiques et surtout dans l'ignorance où ils sont des mœurs et coutumes étrangères, dont ils tiennent le récit de toute sorte de faiseurs de contes, aussi peu dignes de foi que le marin Loti.

Mais l'admiration que portaient à Zulfa mes compagnons de route me les rendait si sympathiques que je finis par donner raison à l'un d'eux dans son affirmation que l'on pouvait

frapper une tête de Turc à grands coups de marteau sans qu'elle se brisât.

D'ailleurs, nous étions arrivés auprès du chantier de mon nouvel ami. Nous descendîmes de voiture salués de tout le monde, et nous étions presque hors de vue de l'autobus que les têtes des voyageurs se penchaient encore par l'ouverture des glaces, par le couloir central du véhicule, pour donner un dernier regard à Zulfu.

Nous eûmes alors un bien beau spectacle : dans une vaste cour, sous des hangars fort élevés, mille volets et mille portes, des centaines de rampes d'escaliers, d'appuie-mains de balcons, de cadres de fenêtres privées de leurs vitres, des piles de lames de parquets, des amoncellements de robinets, de boutons de portes, d'espagnolettes, de serrures, de loquets, des hectomètres de tuyaux de plomb, de conduits de fonte, des marbres de cheminées, des glaces en leurs cadres dorés, une immense hécatombe de demeures hors d'usage s'offrait à notre vue.

— Voyez, dis-je à Zulfu, c'est ici le cimetière du suranné et du désuet. Il en est de ces glaces à biseau, de ces marbres à feuilles et à coquilles, comme des mœurs et des coutumes dont nous entretenaient les naïfs voyageurs de l'autobus : ces rampes rouillées, ces marches vermoulues sont aux escaliers mobiles du métro ce que les vieilleries du Sérai et de Dolma Baglché sont aux tapis et aux fauteuils du pacha, votre père. Ah ! que ne confie-t-on à monsieur les palais, les kiosques et les yalı qui déshonorent les abords d'Istanbul et entravent les destinées industrielles du Bosphore républicain !

— Ahmed, pouvez-vous parler ainsi ? dit Zulfa d'une voix tremblante.

Elle allait par le chantier, promenant sa main sur quelque ferrure rouillée, se penchant vers quelque lambris qui pourrissait au sol.

— Oui, disait-elle, ces choses n'ont plus d'âme ; elles sont mortes... Voulez-vous donc que la fontaine d'Arnaout Keuï, la mosquée de Beylerbey et le yali de mon grand-père à Kandili, où nous passions l'été quand j'étais petite, voulez-vous donc que tant de gracieux témoins du passé subissent l'affreux destin de ces fers et de ces bois ?

Pendant ce temps, l'entrepreneur, qui ne cessait de la considérer avec beaucoup d'admiration, avait tiré d'un amas

de ferraille une sorte de girouette représentant un cœur percé d'une flèche.

— Permettez-moi, dit-il, de vous offrir ce petit souvenir, mademoiselle. Il représente à sa manière, qui est directe et sans mystère, la blessure que cause votre regard à ceux qui l'ont rencontré une fois dans leur vie.

A force de fréquenter les débris du passé, cet homme tenait un langage vieux de cent cinquante ans. La sympathie que je lui portais tomba du coup ; Zulfu, au contraire, le pressait de questions sur les girouettes, sur leur usage, leur utilité, et si elles étaient toujours formées d'un cœur blessé.

— Ce serait, disait-elle, une bien grande erreur de prendre le cœur pour le symbole de la mobilité.

L'autre multipliait les galanteries et, de girouette en girouette, finissait par en venir à des propos qui lassèrent ma patience.

— Allons, dis-je à Zulfu, laissez là ces vaines discussions sur le cœur, qui n'est rien d'autre qu'un viscère assez coriace sans ressemblance aucune avec cette tôle rouillée.

Nous quittâmes notre démolisseur, et je dus porter sous le bras pendant toute la promenade l'objet ridicule qu'il avait offert à Zulfu.

J'étais impatient de déclencher dans l'esprit de la fille de mon maître le mouvement d'enthousiasme positiviste que je souhaitais, que j'attendais d'une enfant élevée dans le ferrociment de Zafaranboli. Je comptais sur le choc d'un grand spectacle industriel pour l'amener d'un coup à accepter les prestige de l'Occident.

Parmi les constructions qui m'avaient enchanté lors de mon passage en ces quartiers, une usine à gaz m'avait frappé par la beauté de lignes et l'ampleur de proportions de ses gazomètres. J'y conduisis Zulfu.

Nous fûmes accueillis par un employé d'un abord maussade et plein de méfiance, qui nous fit entendre que l'usine n'était point publique et que l'entrée en était formellement interdite. Il ajouta que, si nous persistions dans notre curiosité, nous devions nous procurer un laissez-passer de l'administration à telle adresse qu'il nous jeta sans que j'y discernasse autre chose qu'une bouillie de mots.

— Monsieur, dis-je, je suis Turc et...

Il ne me laissa pas achever.

— Quoi ! s'écria-t-il, vous êtes des étrangers ? Que ne le disiez-vous ?

Le voilà qui nous tire sa casquette, nous ouvre largement la porte et nous prie le plus poliment du monde de bien vouloir prendre la peine de bien vouloir le suivre.

Ah ! l'inoubliable course parmi les fours, les barillets, les enves, les compresseurs, par des chemins sablés de poussière de charbon, dans une atmosphère traversée d'effluves de C H<sup>4</sup> ! Nous reçumes au visage les 1000° des gueules de fours ; des hommes au torse nu, ruisselants de sueur et de cendre, pelletaient des scories, enfournaient des quartiers de houille ; d'autres, armés de longs crochets, délutaient les cornues ; d'autres encore poussaient devant eux, sur deux roues, de grands paniers de fer chargés de coke, et leurs sabots, sous l'effort, glissaient dans les flaques de goudron. O travail ! O sainte beauté laborieuse !

Dans le tumulte puissant de l'usine, je songeais aux soupirs des dames de la Vallée-aux-Loups ; à la vue des rudes mains calleuses des hommes de chauffe, je me représentais les gestes amoureux des amies de l'écrivain Chateaubriand auprès des arbres du parc. Ici, la construction d'un monde, la matière forcée dans ses réserves moléculaires par le génie humain ; là-bas, les regrets d'un passé d'ignorance et de superstition. Ici, le méthane avec sa charge prodigieuse d'hydrogène, sa puissance explosive, son pouvoir éclairant ; là-bas, la lune, astre mort.

J'avais saisi Zulfu au coude ; je l'entraînais par des escaliers de fer à travers des régions de tuyaux plus belles que les plus belles forêts. Nous franchissions des passerelles d'où la vue s'étendait sur des montagnes de charbon que dominaient les dômes des gazomètres, et l'air était chargé de vapeurs chimiques d'un bleuté ravissant.

Je fus pris par la splendeur d'un si grand spectacle ; un flot de paroles jaillit de mes lèvres.

— Voilà, m'écriai-je, voilà la Turquie de demain. Les cyprès sont morts et de leurs racines, revigorées par le progrès, des cheminées surgissent ; les coupoles de la superstition s'effondrent, et sur leurs ruines s'élèvent les temples du gaz, du fer, du caoutchouc, du pétrole, du coton, du vermouth,

dieux des temps nouveaux, dieux rationnels, dieux enfin obéissants, enfin soumis à la volonté de l'homme, bienfaisants et fidèles.

Rien n'aurait pu m'arrêter dans mon apologie, si notre guide ne s'était tout à coup précipité vers moi en me priant d'une voix haletante d'éteindre ma cigarette.

— Monsieur, monsieur, voulez-vous donc nous faire sauter et avec nous tout un quartier de Paris?

Cet homme avait raison : les dieux nouveaux sont bons; encore faut-il ne point éveiller leurs colères.

Zulfu m'avait écouté sans rien dire; elle était pâle, elle fixait de ses yeux grands ouverts les hautes cheminées et les gazomètres, elle ouvrait ses narines aux bouffées de goudron, de méthane, d'ammoniaque qui nous venaient de toutes parts. Je vis que ses mains tremblaient et que son dos, à l'ordinaire si droit, se courbait, ce qui m'assura dans l'idée qu'elle était accablée sous le poids des beautés que je lui révérais.

« Tant de grandeur l'émeut, pensais-je en moi-même. Ce splendide raccourci des paysages de l'avenir touche enfin ce cerveau nourri de vérités occidentales par mon maître Chukri. Loué soit l'inventeur du gaz! »

Nous quittâmes la plate-forme où je venais de connaître un si glorieux instant et nous pénétrâmes dans la chambre des condensateurs.

Ô bielles, ô volants, ô courroies ! Nous étions transportés dans un monde de machines cent fois plus merveilleux que le monde des péris et des génies. Le spectacle dépassait tout ce que mes rêves de lycéen avaient ajouté aux gravures de mon *Traité de mécanique*. Ces longs bras d'acier, mouvant sans répit des poulies de tous rayons, ces rotations d'épaules, de coudes et de poignets de fer, ce halètement, ces rouages tout suants d'huile chaude, c'était le rituel d'un culte sans précédent.

Je me sentis envahi d'allégresse : mon cœur battait au rythme des bielles. Par un phénomène de prémonition que la physiologie eût aisément analysé, je voyais une floraison d'usines couvrir le sol de mon pays : la Turquie était industrialisée ; les eaux du Kizil-Irmak, de l'Euphrate, du Gedis-Tchäï, étaient captées, jetées aux turbines ; les plaines et les montagnes, fouillées de toutes parts, livraient du charbon, du

fer, des phosphates, des eaux minérales et ces sels de magnésie qui guérissent tous les maux. L'électrification des bourgades et des moindres hameaux apportait aux plus misérables des citoyens la lumière, la chaleur, la fraîcheur, le mouvement mécanique, et ces mille petits riens comme l'aspirateur de mouches et la machine à faire la glace, qui donnent à l'homme le minimum qu'il puisse exiger de la civilisation.

Cette vision agit sur moi à la façon des philtres d'amour que préparaient jadis les matrones ; en un instant, usines, chutes d'eau, poteaux électriques s'effacèrent de mon esprit pour laisser place à l'image ravissante de Zulfu. Je me tournai vers la fille de mon maître que je croyais auprès de moi : elle avait disparu.

Je l'appelle ; ma voix se perd dans le tumulte des volants et des poulies. Le guide court d'un côté, moi de l'autre. Plus je l'appelle, plus son nom est doux à mes lèvres. Zulfu, Zulfu!... Je tremblais qu'elle n'eût été happée par quelque engrenage, qu'elle n'eût glissé dans quelque cuve : à mon tremblement, je connaissais le désordre de mon esprit ; à ce désordre, je mesurais la force d'aimantation qu'elle exerçait sur moi. Enfin, je l'aperçois...

— Zulfu ! m'écriai-je.

Elle était accoudée à une fenêtre de la salle voisine, le visage tourné vers le ciel.

— Chut... fit-elle en posant un doigt sur ses lèvres.

— Non, non, écoutez-moi.

— Cher Ahmed, me dit-elle à voix basse, il y a là-haut une alouette qui chante la même chanson que les alouettes de notre pays.

— Il s'agit bien d'alouettes ! fis-je, emporté par la passion.

Je la prends par le poignet, je la mène vers la chambre des condensateurs, je la place sous une voûte de courroies frémissantes, et là, dans la plus belle musique qui soit faite pour accompagner l'expression d'un sentiment puissant, dans la danse des bielles et le souffle des volants :

— Zulfu, Zulfu, m'écriai-je, je vous aime.

En même temps, je la serrais dans mes bras avec la fureur que me communiquait le mouvement des machines.

Elle se défendait faiblement ; elle gémissait comme si je l'eusse meurtrie. Je desserrai mon étreinte ; d'un coup, elle

me glissa des mains, tomba sur les genoux, puis, prenant son élan, elle bondit vers une porte et disparut.

Ô pudeur, ô survivances ancestrales !

Je ne la suivis point. C'était assez qu'elle connût la force de mon amour et que cette révélation l'effarouchât.

— Adieu, dis-je au guide qui revenait à cet instant. Cette usine à gaz est le lieu le plus poétique du monde.

— Je ne sais pas, monsieur, fit-il en soulevant sa casquette. On ne m'a jamais dit cela. Mais, ajouta-t-il, je n'ai pas vu la demoiselle.

— Elle est sortie... Elle est allée prendre l'air...

— Oui, je comprends : la chaleur, le mouvement des machines... Le cœur des dames n'y résiste pas.

— Ah ! puissiez-vous dire vrai !

Je lui donnai un fort pourboire et je m'en fus.

— Monsieur, fit-il en courant derrière moi, vous oubliez quelque chose.

C'était la girouette du démolisseur ; je la mis sous mon bras en la dissimulant du mieux que je pus au regard des passants.

### III

Je ne revis pas Zulfi pendant quelque temps ; je la laissais s'habituer à la pensée que je l'aimais et qu'elle serait, un jour ou l'autre, mon épouse républicaine.

Je retournai chez M<sup>me</sup> de Villeneuve-Châtillon qui m'envoyait chaque matin par un domestique un mot plein d'amitié pressante. J'eus bien vite mon couvert chez elle : j'y déjeunais, j'y dinais, parfois avec son fils, parfois avec des personnages illustres, le plus souvent seul avec elle. Elle s'était mis en tête d'apprendre le turc et me présentait à chacun comme son professeur.

Tout en mangeant et en riant, car nous étions l'un et l'autre fort gais, je lui enseignais, sur sa demande, des petites phrases légères : comment on disait à un homme qu'il était jeune et beau ; comment on lui laissait entendre, sans le lui exprimer précisément, qu'on l'aimait et qu'on brûlait d'être payé de retour. Car cette dame, en âge, comme je l'ai dit, d'être grand-mère, était beaucoup plus occupée de galanterie que de renver-

sements de ministères dès le moment que nous étions en tête-à-tête. C'est ce qui la distinguait au premier chef d'une dame turque de sa condition.

Je lui apprenais à prononcer les mots dont elle était curieuse ; elle les répétait avec application, en jetant vers moi un regard inquiet, comme une élève en crainte d'être réprimandée.

— Il faut me gronder, disait-elle, il faut me punir...

— Oh ! madame...

— Mais oui, mais oui... Il faut me dire : « Oh ! la petite ignorante ! Oh ! la vilaine paresseuse ! »

— Je n'oserai jamais.

— Et quand j'ai bien récité ma leçon, il faut m'accorder une récompense, il faut... je ne sais pas, moi... il faut m'embrasser.

Ce n'étaient que des jeux ; ils me détendaient, ils me reposaient des préoccupations philosophiques, politiques, scientifiques, dont mon esprit n'avait que trop tendance à se nourrir. Il me semblait que nous jouions à la mère et à l'enfant, que cette dame retrouvait avec moi les plaisirs innocents que lui refusait son fils, toujours si morose et si renfermé.

Un soir, cette bonne et charmante amie m'emmena dîner dans un restaurant de l'apparence la plus simple où nous rencontrâmes deux ministres, une duchesse, un ambassadeur et plusieurs financiers, dont elle me dit que le moindre était homme à valoir deux à trois cents millions. La salle, où ce monde brillant était réuni, mesurait tout juste quelques mètres carrés ; le sol en était dallé de carreaux grossiers, les murs étaient ornés d'assiettes, les tables étaient couvertes de serviettes de coton rude à damier rouge et blanc.

Par une porte vitrée, on apercevait comme un vaste buffet de métal blanc où des gens de la rue, des travailleurs en délassement, se faisaient servir un verre de vin ou quelque anis à l'eau. Par une autre, on voyait une étroite cuisine où, devant un fourneau encombré de casseroles, une femme fort grasse et fort rouge tournait des sauces.

— Nous sommes chez la mère Panard, me dit M<sup>me</sup> de Ville-neuve-Châtillon. C'est le meilleur restaurant de Paris.

Nous vimes celui qu'elle m'avait désigné comme étant un ambassadeur se diriger vers la cuisine et porter à son nez une

casserole toute fumante. Il hochait la tête ; il remettait la casserole en place, il y plongeait une cuiller dont il goûtait le contenu avec des airs de dévotion.

— C'est un gourmet, dit M<sup>me</sup> de Villeneuve-Châtillon.

D'autres dîneurs s'entretenaient à voix de confidence avec un homme en tablier bleu, portant une chemise sans col, les bras nus jusqu'aux coudes, et qu'en tout autre lieu j'eusse pris pour un saigneur de bœufs.

Quand il en eut fini de ses échanges confidentiels avec la table voisine de la nôtre, M<sup>me</sup> de Villeneuve-Châtillon lui fit un petit signe familier.

— Bonjour, monsieur Panard, lui dit-elle. Comment allez-vous ?

Elle s'informa de la santé de M<sup>me</sup> Panard, des enfants Panard, puis :

— Monsieur Panard, dit-elle, il nous faudrait d'abord un petit Montrachet bien sec.

Ce Panard parut s'absorber dans une méditation : il fermait les yeux, il prenait son front dans sa forte main, il avait des petits mouvements de lèvres comme quelqu'un qui se parle à soi-même.

— Eh bien ! dit-il enfin, j'ai un 19 qui fera votre affaire ; du fruit, ni trop, ni trop peu... De la fleur, assez...

Il s'exprimait avec douceur et gravité, comme un iman en mission de vanter à des dévots les joies du paradis.

Il s'éloigna pour revenir bientôt, portant entre ses gros doigts un flacon couvert de poussière et de toiles d'araignées. Il en tira le bouchon avec soin, le passa plusieurs fois sous son nez, puis il emplit nos verres d'un vin blanc dont je m'aperçus avec regret qu'il n'était pas mousseux.

« Il faut croire, me dis-je, que ce vin est extraordinaire. Voyons un peu ce que c'est. »

Et je vide mon verre d'un trait.

— Malheureux ! s'écria M<sup>me</sup> de Villeneuve-Châtillon. Boire du Montrachet avant le poulet de la mère Panard !...

Elle paraissait sincèrement désolée : j'introduisais une hérésie dans le culte dont Panard était le grand prêtre. Elle me fit une leçon sur les plaisirs de la bouche : comment les papilles de la langue, avant d'être livrées aux franches attaques d'un bourgogne, devaient s'entr'ouvrir sous les lents effets

d'une sauce à la crème ; comment cette sauce allait apparaître avec le poulet et le riz qui faisaient la grande réputation de la maison Panard ; et comment le poulet, le riz, la sauce à la crème et le Montrachet formaient un tout indivisible, une harmonie préétablie, qu'un barbare seul pouvait méconnaître.

— Ahmed, Ahmed, dit-elle, vous êtes un cher petit barbare.

— Hélas ! madame, je le sais bien. Aussi, je m'instruis des arts de l'Occident, dont le moins subtil n'est pas, si je vous entendis bien, de manger le poulet au riz et à la crème.

Là-dessus, on nous servit une volaille tout bonnement bouillie qu'il fallut que je trouvasse exquise, bien qu'elle ne soutint pas la comparaison avec le poulet à la tcherkesse, saupoudré de piment, que l'on mangeait chez mon maître Mahmoud Chukri.

« Eh bien, me disais-je, voilà des ministres, des ambassadeurs, voilà des banquiers riches à centaines de millions qui viennent étouffer dans cette étroite boutique pour goûter d'un poulet à l'eau que ne relèvent pas même quelques grains de piment rouge. »

Il y avait là un mystère qui m'échappait. Je m'appliquais à le percer. J'observais ces dîneurs livrés à d'étranges délices : ils parlaient peu, ils étaient tout au va-et-vient de leur fourchette. Il semblait qu'ils avalassent la volaille et le riz à la fois par la bouche, le nez, les yeux et les oreilles. Et s'ils échangeaient quelques paroles, on devinait que c'était encore de poule, de pouarde et de poulet qu'ils s'entretenaient.

Mme de Villeneuve-Châtillon, d'habitude si prodigue de contes et de récits, quand nous goûtions ensemble les plaisirs de la table, se taisait, oubliait même d'apprendre à dire en turc que j'étais un cher barbare.

— Puis-je boire, madame ? lui dis-je.

J'étouffais : la sécheresse de chair de la poule bouillie, jointe à l'affreuse chaleur de la salle, m'altérait au point que j'eusse facilement vidé deux ou trois bouteilles du petit Montrachet.

— Oui, répondit Mme de Villeneuve-Châtillon, mais doucement et à faibles gorgées.

Nous eûmes, après le poulet, des tiges d'une sorte d'épais feuillage, accommodées au fromage, molles sous la dent, fades

à la langue, qui furent l'occasion d'un nouveau rite du bien-manger.

— Ah ! disait M<sup>me</sup> de Villeneuve-Châtillon, ces côtes de bettes de la mère Panard, quelle merveille !

Elle n'eut de cesse que la bonne femme qui les avait cuites ne vint recueillir des compliments, et je vis apparaître la tourneuse de sauces de la cuisine. Et ce furent des : « Madame Panard, vous êtes une fée... Madame Panard, je demanderai pour vous la croix au ministre des Beaux-Arts... » L'autre prenait des mines modestes, mais la flamme de l'orgueil traversait son regard.

Quand nous eûmes terminé le repas par un fromage d'une odeur insupportable qu'accompagnait un vin rouge venu, comme le blanc, de je ne sais quel antre d'araignées, M<sup>me</sup> de Villeneuve-Châtillon me pria de demander l'addition. En même temps, elle me glissait dans la main, sous la table, plusieurs billets de banque.

Avec la somme que je payai, j'eusse vécu une semaine au Motor Palace : c'est ce qui me persuada, à la fin, que j'avais fait, ce soir-là, le meilleur repas de ma vie.

Une autre fois, M<sup>me</sup> de Villeneuve-Châtillon me mena, après dîner, dans une sorte de boutique de Montmartre où je devais, disait-elle, m'initier aux finesse et aux drôleries de l'esprit parisien.

J'avais bien souvent entendu parler de cet esprit-là. Quelques médecins et avocats arméniens de Pétra s'en faisaient les champions, quelques marchands juifs de Galata se vantait d'en connaître les dernières trouvailles, et leurs fils, au lycée, nous les rapportaient. Mais ce que nous en apprenions ainsi de troisième bouche ne m'avait jamais paru extraordinaire ; c'étaient des expressions en raccourci comme : « Cache ton piano », ou bien : « Faut pas s'en faire », ou bien encore : « J'ai ma combine », dont le sens caché, et certainement très spirituel, nous échappait.

Aussi frémisais-je d'impatience quand je pénétrai dans cette boutique d'esprit où je ne vis d'abord rien qu'une épaisse fumée de tabac.

— C'est le cabaret à la mode, me dit M<sup>me</sup> de Villeneuve-Châtillon.

Nous trouvâmes à nous asseoir sur deux mauvaises chaises auprès d'un guéridon qu'un gros homme et sa femme vinrent bientôt partager avec nous. M<sup>me</sup> de Villeneuve-Châtillon avait tout de suite reconnu dans la salle quelques amis et elle distribuait aux uns et aux autres des petits signes de la main.

— Voici le ministre de l'Intérieur, me dit-elle en me montrant un homme aux traits fins et aux yeux pleins de vivacité qui se trouvait assis à deux tables de la nôtre. Il est avec sa femme, ajouta-t-elle, et avec le préfet de police.

A ce moment, apparut sur une petite estrade un chanteur qui portait d'une manière ridicule le costume des gardiens de la paix : les manches de la vareuse étaient trop longues et laissaient voir à peine le bout des doigts du compère ; le col était trop large pour le cou, le ceinturon pour la taille, le képi pour la tête. La salle, à cette apparition, éclata en rires et en applaudissements.

Le déguisé, là-dessus, se mit à chanter. Au premier couplet de sa chanson, je fus frappé de stupeur : le chef de la police française, le même qui était assis là près de nous, se voyait moqué de la façon la plus familière, plaisanté en termes très malhonnêtes : le chanteur s'en prenait à la personne physique de ce personnage considérable, à la menuité de sa taille, au poli de son crâne.

M<sup>me</sup> de Villeneuve-Châtillon jeta quelques hauts et clairs éclats de rire qui éveillèrent aussitôt autour de mon cou celle sensation de noeud coulant que j'éprouvais par instants depuis les pendaisons de Menemen.

— Madame, murmurai-je, vous vous compromettez et moi avec vous.

— Que dites-vous ?

— Je vous assure que votre rire s'entend à deux tables de la nôtre.

Elle rit de plus belle.

Je m'attendais que le chef de la police française s'élançât sur l'insolent qui le bafouait, l'arrêtât de ses propres mains, fit évacuer la salle, jeter en prison les rieurs et ma chère amie avec eux.

Quand j'osai tourner les yeux vers lui, je fus bien surpris de voir qu'il riait comme les autres et même qu'il applaudis-

sait à mains hautes l'homme qui comparait son crâne à je ne sais quel objet de vaisselle.

Après que cette caricature de policier eut daubé longuement sur celui qui l'eût pu envoyer à l'échafaud dans les vingt-quatre heures et qui s'était montré si magnanime, un autre plaisantin vint prendre sa place et annonça une chanson dont le seul titre me glaça le sang.

— *Les pantoufles du président*, dit-il.

— De quel président ? demandai-je à M<sup>me</sup> de Villeneuve-Châtillon.

— De la République, probablement, me répondit-elle.

— Ah ! fis-je, quelle témérité !

Je regardai autour de moi pour bien m'assurer que je ne me trouvais pas en quelque lieu public d'Ankara ou au Maksim d'Istanbul.

« Non, non, me dis-je, ce n'est point du Ghazi qu'il s'agira... »

Le chanteur s'assit sur un tabouret devant un piano. Il portait une barbe grise en pointe, un lorgnon sur le nez ; il ressemblait à mon professeur d'histoire naturelle de Galata Seraï, qui était bien le plus honnête père de famille que j'eusse connu.

— Écoutez-le, me dit M<sup>me</sup> de Villeneuve-Châtillon, c'est le chansonnier le plus spirituel de Paris.

Elle me le nomma en baissant la voix d'un ton, comme on fait en parlant d'une personne que l'on respecte ou que l'on craint ; mais je n'ai pas retenu le nom qu'elle me chuchota.

Ce chanteur de grande réputation avait les cordes vocales un peu détendues par l'âge ; il parlait plutôt qu'il ne chantait et, en parlant ainsi, il faisait sur M. le Président de la République française des contes d'une extrême impertinence. Je crois bien qu'il s'agissait là-dedans de toutes sortes de souliers présidentiels, de souliers bas, de souliers hauts, de souliers vernis, de bottes, d'escarpins et de pantoufles. Le tout était traité dans une manière symbolique et allusive qui semblait enchanter l'auditoire. Le gros homme qui partageait notre table s'étrangla à force de rire et sa femme me pria de le frapper dans le dos pendant qu'elle-même lui faisait sauter le bouton de son col. Le chef de la police riait ; le ministre riait. Moi seul n'arrivais point à discerner ce qui portait tous ces

Français à se gausser du chef de l'État, dont M<sup>me</sup> de Villeneuve-Châtillon me répétait qu'il était un parfait et digne homme, et qu'il avait pour lui la France entière.

— Madame, disais-je, quel est donc l'assaisonnement de cette chanson qui provoque le rire chez les Français, alors même qu'elle jette le ridicule sur ce qu'ils aiment et ce qu'ils vénèrent ?

— C'est l'esprit parisien, dit-elle.

— A quels signes connaît-on cet esprit-là ?

— A ce qu'il moque ce qui est respectable, contredit ce qui est raisonnable, raille l'autorité et bafoue les hommes au pouvoir.

— C'est l'esprit révolutionnaire, dis-je.

— Oui, dit-elle, mais il fait la révolution au jour le jour, il administre le châtiment à petites doses, il expédie ses condamnés par charrettes individuelles, et puis il n'exécute jamais qu'en effigie.

— Je crois, dis-je, que cela est préférable à la potence.

— La république a le cœur sensible, dit M<sup>me</sup> de Villeneuve-Châtillon.

— Ah ! madame, je suis de plus en plus républicain.

M<sup>me</sup> de Villeneuve-Châtillon eût bien aimé que je lui traduisisse en turc la sensibilité de cœur de la république, mais notre gros voisin, revenu de son étranglement, manifestait quelque impatience de notre bavardage, et nous écoutâmes en silence la suite des chansons.

Pendant une bonne heure, nous assistâmes à l'exécution des ministres au pouvoir, au massacre du parlement, à la mise en pièces de la justice, des finances, des administrations publiques. O liberté de parole ! O délices de la critique !

A la fin, j'applaudissais de mon propre mouvement comme s'il se fût agi de la justice, des finances et de l'administration turques, qui sont pourtant, — grâces en soient rendues à notre immortel Ghazi ! — les plus admirables de par le monde.

#### IV

Après trois ou quatre jours de silence, je jugeai qu'il était de bonne manœuvre de me montrer à Zulfu et, pour demeurer dans les usages de la nature, de forcer sa pudeur par de nou-

veaux baisers. Je connaissais les lois de la biologie ; je savais que l'amour se réduit à une poursuite où la femme prend les devants pour mieux mesurer les forces et la constance de l'homme.

Je gagnai la *Foreign House*.

— Mademoiselle est à son cours, me dit-on.

Je fus à la Sorbonne en un rien de temps. J'allai d'amphithéâtre en amphithéâtre, cherchant parmi les chapeaux clairs des étudiantes le turban noir de Zulfu. Je passai ainsi d'un cours de botanique à un cours de littérature, de l'histoire de Marie Stuart au calcul des probabilités. Bien que je fusse logiquement sûr de l'emporter dans la course biologique des prémisses de l'amour, je m'arrêtai quelques instants à écouter le professeur qui enseignait les probabilités. Il parlait de l'"espérance mathématique" : l'alliance de ces deux mots m'émerveilla.

"O génie de l'Occident ! me disais-je, hardiesse de la raison, qui assigne une limite à l'incertain, qui enferme le hasard dans une formule de précision ! "

— L'espérance mathématique, disait ce savant calculateur, est la valeur équitable des avantages que font espérer les conditions du jeu.

Je me répétais plusieurs fois cette phrase toute chargée de beauté positive ; je l'appliquai à l'objet de mes préoccupations immédiates ; je convins en moi-même que les conditions de mon jeu étaient excellentes, que la valeur des avantages qu'elles me faisaient espérer était considérable, et, sans m'attarder plus longtemps, je poursuivis mes recherches.

Enfin je vis Zulfu : elle se trouvait dans un amphithéâtre, aux trois quarts vide, où un vieillard poussiéreux professait un cours sur la morale du philosophe Héraclite.

— Dans l'esprit d'Héraclite, disait-il, l'homme doit demeurer le témoin de l'écoulement universel des choses et s'y résigner.

Il polissait et repolissait cette formule antique, la reprenait avec ferveur, la développait de telle sorte qu'elle rejoignait le fatalisme du prophète Mohammed. Je brûlais de l'interrompre, de crier à ces naïfs étudiants, à Zulfu penchée sur son cahier de notes, que les temps de la résignation étaient révolus et que la morale des temps modernes était dans l'action, dans l'effort, dans le calcul et dans le succès qui justifie tout. Il persistait

dans sa louange de la passivité. D'ailleurs, il était sans muscles, sans voix, sans regard : un homme privé de vitamines, nourri de légumes en conserves et de biscuits trempés dans l'eau.

— Monsieur, m'écriai-je en me dressant au fond de la salle, Héraclite a menti.

Il s'arrête de parler ; ses yeux de myope interrogent l'espace. En même temps vingt visages se tournent vers moi ; Zulfu me reconnaît ; son regard me frappe, et me voilà précipité dans un courant d'éloquence dont je ne suis pas le maître.

— Non, monsieur, repris-je, l'homme n'est pas le spectateur du mouvement de l'univers : il le dirige, au contraire, par les calculs de la raison ; il détourne les rivières de leur cours, les jette dans des turbines et transforme la marche des eaux en lumière, en musique, en aspirateurs de mouches ; il s'empare des sons de sa propre voix, naturellement volante et dispersée, et les fixe dans une matière si dure que votre ongle même, monsieur, ne saurait l'entamer. Est-ce là de la résignation devant l'écoulement universel des choses ?

Au lieu de me répondre et d'ouvrir un débat où je savais bien que j'aurais le dessus, le commentateur d'Héraclite appuya sur un bouton de sonnette ; à cet appel, un garçon d'amphithéâtre accourut et reçut l'ordre de me mettre dehors. C'est ce qui ne m'était jamais arrivé à Galata Sérai. Mais j'étais assez fier de ce succès public remporté sous les yeux de Zulfu.

« Elle aura compris, me disais-je, que j'étais le vainqueur. »

Et comme l'espérance mathématique m'assurait désormais la réussite de mon entreprise, je laissai Zulfa méditer sur ma victoire sans poursuivre plus loin ce jour-là ma course biologique.

Je revis la fille de mon maître, le lendemain, chez M<sup>me</sup> Ponce.

C'était un mardi ; c'était le jour où cette aimable personne recevait dans son salon une foule de faiseurs de romans, de parleurs infatigables, de poètes et de dames en avantage d'y briller par leur esprit. Villeneuve-Châtillon y attirait Zulfa et, malgré l'avance que je gagnais sur lui, je craignais le prestige qu'il pouvait prendre aux yeux de cette naïve enfant dans un milieu où il passait pour un jeune maître en l'art d'écrire.

Il était là, mais je ne vis d'abord point notre amie.

— Vous arrivez bien, me dit-il, l'heure de causerie est commencée, et c'est de l'exotisme littéraire qu'il s'agit.

— Ami Ahmed, s'écria M<sup>me</sup> Ponce en m'apercevant, ami Ahmed, venez prendre place, asseyez-vous ici; vous aurez la parole dans un instant.

Elle me saisit le poignet, m'assied de force sur une chaise où je me trouve serré entre une vieille dame et un jeune homme auxquels elle me présente :

— Monsieur Ahmed, Turc musulman.

— Musulman, non, madame : agnostique.

— Agnostique, dit la vieille dame, en s'agitant sur sa chaise, agnostique... Comme cela est plaisant, comme cela est nouveau ! Ah ! monsieur, je suis bien flattée de faire votre connaissance. Je suis chez moi tous les jendis, sauf les jeudis de réception à l'Académie française. Venez me voir : je seraï bien aise de présenter un agnostique à mes amis...

— Mais, madame...

— Oui, oui, je compte passionnément sur vous, poursuit-elle. Un agnostique ! Mais, dites-moi, qu'est-ce au juste qu'un agnostique ?

— C'est un homme libre, madame.

— Est-ce possible ? Ce genre d'hommes existe-t-il donc encore ?

Et la voilà qui me pose des questions sur les hommes libres, s'ils vivent dans des forêts, s'ils se nourrissent de fruits et de racines, s'ils connaissent l'amour, comment ils se comportent avec les dames.

— Et vous êtes là, ajouta-t-elle, en veston, avec une chemise et une cravate, des chaussures aux pieds, des façons aisées...

De tous côtés, on nous adressait des « chut ! » et je n'eus pas le loisir de prononcer pour cette ignorante le discours sur la libre-pensée qui me brûlait les lèvres.

C'était bien d'exotisme, en effet, qu'on parlait, ce jour-là, chez M<sup>me</sup> Ponce. A l'appel de la maîtresse de maison, l'un après l'autre, les orateurs venaient s'adosser à la cheminée. La plupart tiraient de leur poche des feuillets qu'ils lisaient ; au premier feuillet, l'auditoire prêtait une attention distraite, toute de convenance et de politesse ; au second, personne n'écoutait plus, les conversations reprenaient à voix basse, les dames se miraient dans la glace de leur sac, et ce n'est

qu'à la vue du dernier feuillet que l'on faisait mine de tendre l'oreille, tandis que les mains d'avance se levaient pour frapper des applaudissements.

Pour moi qui ne manquais nulle occasion de m'instruire des idées des autres, je ne perdais pas une parole de ces discours. Je n'avais pas assez de tout l'effort de mon esprit pour les suivre de bout en bout : je serrais les dents, je crispais les orteils dans mes souliers, j'enfonçais les ongles dans la paume de mes mains, la sueur me perlait au front ; mon être était tout entier tendu à saisir le sens de ce qui se disait. O subtile intelligence des Occidentaux ! Que parle-t-on de l'hermétisme oriental ? L'un après l'autre, les liseurs de feuillets s'élevaient à des considérations d'une hauteur de vues extraordinaire sur l'angoisse de vivre, sur l'inacceptation du bonheur, et, à propos d'exotisme, ne parlaient guère que d'évasion de soi-même, de doute sur le sens de la vie, sur la réalité des sensations, sur l'existence du fait. J'étais en grande admiration : alors que j'attendais de ces brillants esprits qu'ils me fissent une leçon sur les *Voyages de Gulliver*, *Robinson Crusoë*, *Paul et Virginie*, *Atala*, bref sur cette littérature exotique dont on m'avait annoncé qu'elle était au programme des débats, je m'instruisais de toute sorte de maladies de l'esprit propres aux écrivains d'Occident.

— Quels sont, demandai-je à mon voisin, quels sont ces messieurs qui parlent si bien de l'exotisme, tout en n'en parlant point ?

— Ce sont, dit-il, des essayistes.

Je n'avais jamais rencontré d'essayistes à Istanbul, non plus qu'à Ankara et à Zafaranboli. Je redoublai d'attention à suivre leur lecture ; j'en avais des crampes dans les mollets, des fourmis dans les pieds, et j'y eusse gagné un violent mal de tête, si M<sup>me</sup> Ponce ne m'avait prié de prendre à mon tour la parole.

Je ne suis guère embarrassé de tourner un discours, et comme j'avais bien saisi la manière occidentale de traiter un sujet littéraire, j'annonçai que je parlerais du romancier Loti. Je suis obligé de convenir que cette annonce fut accueillie par un mouvement d'extrême curiosité. J'entendais chuchoter autour de moi : « Un Turc, un Turc... Il va parler de Loti... Quels yeux ! Quelles dents !... »

— Silence ! disait M<sup>me</sup> Ponce.

Elle frappait dans ses mains, elle menaçait du doigt ; je m'attendais qu'elle infligeât des punitions aux plus bavards. Enfin l'on se tut.

Pendant un bon quart d'heure, je m'abandonnai au plaisir de penser à haute voix devant une assemblée de femmes d'esprit et d'essayistes. Je mis aussitôt en pratique la leçon que je venais de prendre : je me gardai de parler de Loti, — j'en eusse été bien embarrassé, — j'engageai d'emblée mon discours dans une voie où personne ne s'attendit à me suivre, et, pour gagner du train, je partis dans l'apologie du rationalisme, je célébrai la prééminence de la raison sur la sensibilité. Ensuite, je laissai aller librement ma parole. Appliquant aux idées le mécanisme du jeu naïf que nous menions à Galata Sérai en prononçant d'un trait : *Lié-par-les-pattes-de-mouche-à-miel-de-Narbonne-d'enfant-ta-ceinture-de-sanglier-par-les-pattes-de-mouche-à-miel*, etc., je passai de la sensibilité à la mélancolie, de cette forme désuète de la tristesse au mécanisme des larmes, des larmes à l'optimisme, du plaisir de vivre au plaisir des voyages...

Tout le monde se taisait ; je sentais qu'on m'écoutait passionnément. Quand je fus au bout du fil magique que suivait ma parole, un véritable tumulte d'applaudissements accueillit la fin de mon discours. M<sup>me</sup> Ponce vint à moi, les deux mains tendues.

— Bravo ! disait-elle. Quelle finesse de jugement, quelle profondeur d'analyse ! Jamais on n'a aussi intelligemment parlé de Loti.

— Jamais, répétaient les dames qui m'entouraient, jamais.

— Venez donc me voir à mon vendredi, me disait l'une.

— Monsieur le Turc, disait une autre, je reçois le lundi. Venez nous parler de Loti ; mes fidèles seront dans la joie.

J'étouffais ; Villeneuve-Châtillon me tira de là.

— Cher ami, me dit-il en m'entrainant loin de ces invitées, je pense absolument comme vous de Pierre Loti.

— De Pierre Loti ?

— Oui, cette sensibilité qui verse dans la mélancolie, ce goût des larmes qui fait partie du plaisir de vivre chez ce grand inquiet, c'est tout l'homme.

Je ne voulus point détruire ce rêveur ; j'étais, au fond,

assez flatté qu'il m'eût vu l'emporter sur les essayistes dans la joute oratoire.

« Mais, me disais-je en moi-même, quel singulier milieu où l'on n'est compris que lorsqu'on est obscur et où l'on est applaudi, fêté, étouffé, pour avoir parlé congrûment d'un homme dont on n'a point parlé du tout ! »

A ce moment, Zulfu nous rejoignit. En m'apercevant, elle devint fort rouge : c'est ce que j'attendais. Sa rougeur attestait le trouble où l'avait laissée la vive, ardente et saine expression de mon amour dans le vibrant décor de l'usine à gaz.

— Ahmed, me dit-elle, je dois vous parler. Sortons d'ici.

J'étais près de crier victoire, de prendre à témoins de mon succès les essayistes, les dames du lundi, du jeudi, du vendredi et la charmante Ponce toujours égarée dans les fictions romanesques de l'autre siècle.

« Elle se rend, me disais-je, dès les premières foulées de la course où je la poursuis ; physiologiquement, elle est à ma merci. »

— Connaissez-vous l'espérance mathématique ? demandai-je à Villeneuve-Châtillon.

— La science m'ennuie, me répondit-il.

— Moi, dis-je, elle me conseille, elle me soutient et, quand je veux vaincre, elle me donne la victoire.

Je suivis Zulfa par des petits salons, des boudoirs, encombrés de meubles surannés, de tapisseries des autres âges, que j'étais toujours surpris de retrouver chez les riches Occidentaux et dont la vue me mettait mal à l'aise. Ce n'était pas là le décor qui convenait à l'expression d'un amour moderne. Je regrettai l'usine à gaz.

— Si nous sortions, dis-je à Zulfa, si nous allions ailleurs ?

Je songeais aux quais du métro si propices aux confidences ; à ces bancs de la station « Concorde » garnis, à la même heure, de jeunes couples aux mains enlacées. Mais nous pénétrâmes dans une sorte de serre envahie par une chaleur humide qui me coupa le souffle. Des arbres de l'Inde, des palmiers, des phœnix s'y élevaient comme en un jardin d'Orient ; des fougères mêlées d'orchidées en couvraient le sol ; un étroit cours d'eau, venu d'une fontaine perdue dans la mousse, la parcourait à travers un tapis de fine verdure. Nous étions seuls ; Zulfa s'était arrêtée ; j'ouvris les bras. Au lieu de s'y

jetter, elle s'écarta vivement et alla s'asseoir sur un des rochers moussus de la fontaine.

— Hélas! dit-elle, à quoi pensez-vous?

— Je pense, répondis-je, que vous êtes au bout de votre course et que vous vous rendez. Il faut maintenant que je vous embrasse : c'est une loi de la biologie.

Je m'approche d'elle, elle se débat; plus elle se défend, plus je me sens engagé dans l'ordre des choses de la nature. Pendant la lutte, mes pieds se trouvent plongés dans l'eau du ruisseau, les aiguilles d'un cactus me piquent cruellement à l'épaule... Qu'importe! Notre combat n'est-il point semblable à ceux que l'homme de la forêt primitive livrait aux femmes pithécanthropes? Ces palmiers, ces fougères, cette humide chaleur n'évoquent-ils pas, en cet instant, la jungle quaternaire? O rappels ancestraux!

Cependant, Zulfu se dégageait et d'une voix tremblante :

— Ahmed, me dit-elle, que faites-vous?

Je lui répondis que je l'aimais, que je voulais l'épouser et être le père de ses enfants. J'ajoutai que, depuis l'abolition des affreuses pratiques du mariage musulman, il était juste et loyal que l'homme fit la conquête de la femme qu'il aimait, qu'il se montrerait persévérant dans sa passion, ardent à l'affirmer et qu'il prouvrât par des baisers cette persévérence et cette ardeur. Et je cherchai de nouveau à l'embrasser.

— Mais, dit-elle, c'est impossible.

— Impossible! m'écriai-je, rien n'est impossible à une demoiselle turque élevée dans la science et la philosophie.

— On ne force pas son cœur, dit-elle en soupirant.

— Le cœur?

J'éclatai de rire. Qu'avait à faire ici cette vieillerie romantique, ce terme anatomique auquel, pendant des siècles d'ignorance, des poètes, des malades, des insensés avaient attribué je ne sais quel pouvoir d'envoûtement et de maléfice?

— Il s'agit bien du cœur! fis-je. J'ai dix-huit ans, vous en avez seize: je me porte bien, voyez mes dents, mon teint, mes yeux; vous êtes saine, la fraîcheur de vos joues, le rose de vos oreilles l'attestent. Je suis moderne, libéré de la superstition, franc d'esprit et républicain; vous avez été élevée par un père admirable dans l'idéal de la *Déclaration des Droits de l'homme*, dans la connaissance des sciences positives. J'ai les cheveux

noirs et le peu que je sais des vôtres, cachés sous ce turban, me laisse croire qu'ils sont de même teinte que les miens. Tout nous rapproche, tout nous unit : nos protoplasmes sont d'accord. Zulfu, que parlez-vous d'impossibilité ?

Elle s'était adossée au tronc d'un palmier et ses doigts déchiraient le feuillage d'une des palmes qu'elle avait attirée à elle.

— Et vous-même, dit-elle, que parlez-vous de protoplasmes ? Je ne sais rien de cette chimie-là : mon âme échappe à ses formules.

Comment faire entendre à cette naïve enfant que l'âme n'est autre chose que l'ionisation d'un complexe colloïdal, que ce qu'elle appelait le « cœur » n'est rien qu'un petit noyau gris, caché dans le cerveau, que tous les traités d'anatomie nomment le *thalamus* ?

Mais ce n'était pas au milieu des fougères et des phénix d'une serre chaude que je pouvais lui apprendre à connaître de quoi était fait son corps adorable. J'eusse préféré me taire, la serrer dans mes bras et laisser les forces obscures de l'amour achever ce que mon raisonnement avait ébauché. Comme je n'étais pas embarrassé de changer de tactique, au lieu de lui tenir le langage de la science, j'usai du langage de la séduction : je lui fis un tableau du bonheur qui l'attendrait quand nous aurions regagné la Turquie et qu'elle serait ma femme.

Mon maître Mahmoud Chukri, devenu mon beau-père, me faisait nommer directeur général des transports publics d'Anatolie, avec bureaux et résidence à Ankara ; j'étais riche et considéré. Elle-même, poursuivant ses études et s'assurant l'avenir pour le cas où nous divorcerions, devenait dentiste, ou chimiste, ou encore, à cause de sa beauté, étoile de cinéma. Nous formions un ménage moderne ; chacun sa bourse, chacun son auto, chacun sa vie, comme il sied dans un pays républicain où les droits de l'homme et de la femme sont égaux, où le service et la tenue de la maison sont confiés à toutes sortes de machines à aspirer la poussière, à tuer les mouches, à fabriquer la glace, où la cuisine elle-même sera bientôt assurée par la T. S. F., selon la plus récente des découvertes américaines.

Zulfu m'écoutait en déchirant sa palme, dont il ne restait plus qu'une tige hérissée d'arêtes vertes.

— Enfin, ajoutai-je, je serai Amédée, vous serez Suzy ;

**nos fils** s'appelleront Nicolas comme Copernic, Charles comme Darwin. Nous serons cités en exemple. On dira de nous : « Ils sont vraiment évolués; ils dépassent en modernité les plus modernes des Occidentaux. » Et notre grand Ghazi nous comblera de ses faveurs.

Je me tus un instant; je la regardai en mettant dans mon sourire tout ce que mon miroir m'avait appris du pouvoir que j'en pouvais tirer. Puis, m'avançant vers elle :

— Zulfu, lui dis-je, voulez-vous de ce bonheur-là ?

Ses yeux, d'habitude si doux, prirent un air de dureté et de défi qui m'arrêta au moment où j'allais la saisir.

— Non, dit-elle.

Elle sauta d'un bond par-dessus le petit ruisseau et s'éloigna sans que l'idée me vint de la rappeler; l'espérance mathématique me faisait prendre avec sérénité cette parole d'une enfant que l'amour effarouchait encore.

J'eus quelque peine à retrouver mon chemin par les détours où elle m'avait entraîné; je ne reconnaissais point les meubles, les tableaux, les tapis; il semblait qu'ils eussent changé de forme et de couleur. Il est vrai que j'étais maintenant seul et que je ne suivais plus la fille de mon maître vers un jardin d'Orient.

Il est vrai aussi que mes souliers étaient pleins d'eau et que chacun de mes pas faisait naître dans le silence de ces salons un bruit humide qui me préoccupait extrêmement.

## V

Cependant, je m'amollissais, mon enthousiasme tombait : l'Occident me montrait, entre tant de sublimes beautés, des faiblesses qui surprenaient ma ferveur : les députés républicains y étaient conservateurs; des écrivains, des jeunes gens de mon âge, sains et robustes d'apparence, y célébraient en termes obscurs les plaisirs du doute et de l'inquiétude; les gourmets y faisaient leurs délices d'un plat de poule bouillie qu'à Istanbul les habitués du restaurant de Mustafa Nafi eussent rejeté à la première bouchée. En Sorbonne, au cœur même de la cité de l'esprit, un professeur, enseignant la morale d'Héraclite, me faisait chasser de son amphithéâtre quand j'opposais la morale de l'action à celle du vieux Grec.

Que Zulfu tardât à s'affranchir des préjugés de notre race, pouvais-je m'en étonner? Entre le café turc de sa chambre d'étudiante et les mardis de M<sup>me</sup> Ponce, qu'apprenait-elle de l'Occident, sinon qu'on y voulait aux hommes et aux choses du passé un culte fanatique contraire aux enseignements de la raison? Des auteurs, dont les œuvres depuis plus de cent ans étaient tombées dans le classique, y étaient adorés dans les images peintes ou gravées de leurs traits, dans les moindres phrases venues de leur plume et jusque dans les arbres qu'ils avaient plantés. Quelle différence pouvait-elle faire de ces idoles littéraires aux saints hommes de la superstition? C'était passer d'une dévotion à l'autre.

Les objets mêmes qu'elle avait sous les yeux dès qu'elle pénétrait dans la société qui lui était familière, ces meubles, ces peintures, ces livres alignés en rayons, ne lui parlaient point d'autre chose que d'époques où l'esprit humain était plongé dans les ténèbres de l'ignorance. Alors que l'architecture, la décoration sont aujourd'hui fonctionnalistes, dépouillées de tout ce qui n'est point immédiatement utile, que voyait-elle chez M<sup>me</sup> Ponce ou chez M<sup>me</sup> de Villeneuve-Châtilion? Des fauteuils au bois fleuri de roses, à la tapisserie ornée de toutes sortes de scènes en couleurs, comme des bergers jouant de la flûte et de la cornemuse, des bergères filant de la laine, si bien qu'en y prenant place, on couvrait d'un séant malhonnête des gens du pauvre peuple, des moutons, des instruments de musique et un paysage de plusieurs hectares, ce qui heurtait le bon sens; elle voyait aussi des guéridons et des tablettes de toutes formes portant des tabatières sans usage, des boîtes à bonbons vides de pastilles et de dragées, des éventails que personne, malgré la chaleur, ne songeait à ouvrir. Levait-elle les yeux vers les murs? Ses regards rencontraient dans des cadres d'or des hommes en perruque, en habit de soie et jabot de dentelle, des femmes aux cheveux poudrés, prises dans des corsages qui leur pinçaient la taille à tel point qu'on n'osait se demander en quel état se trouvaient le foie et la rate de ces malheureuses.

Toute cette antiquité sentait la mite et le vermoulu, la poussière des siècles, l'araignée. O fauteuils de mon maître, tapis à théorèmes de Zafaranboli!

Pour moi, je finissais par éprouver un curieux malaise au

contact de ces objets morts : il me semblait que je rebroussais le chemin de la vie, que l'écoulement des heures me portait vers le passé à une vitesse de cauchemar.

— Je m'en ouvris à M<sup>me</sup> de Villeneuve-Châtillon pendant un déjeuner que nous prenions ensemble.

— Il est certain, me dit-elle, que la République a élevé les plus beaux monuments des temps modernes, qu'elle donne son appui aux formes de l'art les plus actuelles. Nous allons visiter les pierres, les bronzes, les marbres, les toiles qu'elle a marqués de son génie particulier.

— Quel bonheur ! m'écriai-je, je sens que je reviens à la vie.

Cette chère amie ne se lassait pas de m'obliger. Nous fûmes d'abord à un pont jeté sur la Seine, que flanquaient à ses bases des deux rives de hauts piliers de pierre surmontés de femmes et de chevaux d'un or étincelant. Je remarquai que les chevaux portaient des ailes au défaut de l'épaule, ce qui me fit croire à quelque allusion au Pégase de la fable et que ce pont était dédié à la gloire des poètes morts. Il n'en était rien, car j'appris que cet ensemble monumental avait été élevé à la mémoire d'un tsar russe : aussi des dames de pierre, représentant la Justice, la Paix et d'autres vertus slaves, étaient-elles assises au pied de chacun des piliers.

Près de là s'opposaient l'une à l'autre deux vastes constructions, qui étaient faites d'un curieux mélange de tous les styles énumérés et figurés dans mes *Éléments d'histoire de l'art*, depuis le chapiteau dorique des anciens Grecs jusqu'aux guirlandes et aux coquilles de l'époque du roi Louis XV. Aux angles de l'une de ces demeures, j'aperçus des chevaux en quadrigé qui s'élançaient dans le vide ; comme ceux-là n'avaient point d'ailes pour les soutenir, leur position était effrayante.

— Je pense, dis-je à M<sup>me</sup> de Villeneuve-Châtillon, que nous nous trouvons aux portes d'un hippodrome et qu'on donne ici des courses de chars imitées de celles qui se disputaient à Byzance sur l'arène de Septime Sévère.

— Quelle finesse, s'écria-t-elle, quelle intuition ! C'est, en effet, dans ce palais que se courrent les épreuves de sauts d'obstacles des meilleurs cavaliers de France. Mais les seuls chars que l'on y voit évoluer en ces occasions-là sont les voi-

tures de livraison des épiciers, des brasseurs et des marchands de charbon.

— Entrons, dis-je, je veux visiter cette arène où les derniers chevaux se donnent en spectacle avant d'être empaillés pour figurer dans les musées.

Elle me répondit que nous irions voir des carrousels et de la haute école au cirque, si cela m'amusait, car, pour le moment, ce palais était consacré aux beaux-arts et l'on y exposait des statues et des tableaux.

— Modernes? demandai-je.

— Oui, dit-elle, de l'année même : c'est le Salon.

« Enfin, me dis-je, je vais connaître cette peinture occidentale que mon maître prise si fort et qui orne si rationnellement sa demeure de Zafaranboli. »

Nous franchîmes une porte à colonnade, gardée par quatre dames nues taillées dans la pierre, fort sales des épaules et des hanches, et qui paraissaient occupées de peinture, de sculpture et de musique. Puis nous pénétrâmes sous une verrière dont les proportions extraordinaires me plurent dès l'abord : de grands cintres de fer portaient des vitres par milliers ; le centre de cet appareil formait une coupole de verre dont un velum malencontreux dissimulait en partie les sublimes arceaux. On ne pouvait imaginer plus beau couvert pour une gare ; je songeais à Sirkedji Iskelessi, au misérable terminus du chemin de fer d'Europe à Istanbul ; je transportais par l'esprit ces cintres, cette coupole à l'entrée de la Corne d'Or, au pied des jardins du Séraï ; je les voyais déjà envahis par la fumée des locomotives du « Simplon-Orient » ; je n'en pouvais détacher mes regards.

— Que faites-vous là, le nez en l'air ? me demandait M<sup>e</sup> de Villeneuve-Châtillon.

— Madame, je regarde l'avenir de mon pays.

Il me fallut revenir à l'heure présente. Au sol, le spectacle déçut : je retrouvais ces mêmes femmes nues ou drapées dans des chemises flottantes que j'avais déjà vues au pont du tsar et à l'entrée de ce palais. Il y en avait qui se tenaient assises et se considéraient dans un miroir; d'autres qui dormaient étendues sur une herbe fictive; d'autres encore qui se dressaient, tenant à la main une branche feuillue ou bien serrant contre leur cœur une gerbe de fleurs des champs. Pas

une qui fut vêtue à la mode de notre temps, qui portait une jupe courte, un *sweater*, des bas de soie à baguettes et ces souliers à semelles de crêpe qui distinguent aussitôt une femme d'esprit moderne d'une réactionnaire.

— Voilà, dis-je, d'assez pauvres copies des déesses de la Grèce antique ; ces Vénus, ces Minerves, ces Pomones n'ont pas la gravité de traits, la dignité d'allure que j'ai vues aux divinités de mon *Précis de mythologie*.

— Mais, cher petit barbare, dit Mme de Villeneuve-Châtillon, il ne s'agit point ici de Vénus et de Minerves. Ce sont des femmes d'aujourd'hui.

— Quelle est donc celle-ci, demandai-je, qui semble marcher, dévêtuë et les cheveux au vent, avec sa botte de paille sous le bras et sa faufile à la main ?

Mme de Villeneuve-Châtillon ouvrit le catalogue qu'elle avait acquis à l'entrée.

— C'est la Moisson, dit-elle.

— Madame, dis-je, je sais bien qu'en quelques vilayets lointains d'Anatolie on moissonne encore à la faufile ; mais je sais bien aussi qu'en dépit des grandes chaleurs de juillet les moissonneuses n'iraient jamais à leur travail dans le simple appareil d'une déesse antique. Y a-t-il donc des femmes d'aujourd'hui qui vont si peu vêtues dans les champs de France ? Sont-elles naturistes comme on rapporte que le sont beaucoup de dames de Hambourg et de Berlin ?

— Petit nigaud, dit Mme de Villeneuve-Châtillon, cette femme est une allégorie ; elle n'est pas une moissonneuse, elle est l'image de la moisson.

— C'est aller chercher des symboles jusque dans les temps où vivait Périclès ; une belle faucheuse-lieuse de marque américaine ferait bien mieux l'affaire.

Mme de Villeneuve-Châtillon me traita de petit sot, de cher sauvageon ; mais j'avais pour moi la raison, cela suffisait à mon contentement.

Nous nous promenâmes quelque temps parmi d'autres symboles : tantôt c'était l'*Hiver*, figuré, non par un bloc de glace, mais par une femme grelottant sous le seul manteau de ses cheveux défaits ; tantôt c'était l'*Extase*, et l'on voyait un homme à moitié nu, à genoux, dans la pose d'un « Croyant » en prière, alors que, dans l'esprit du plus ignorant des porte-

faix de Galata, l'extase, c'est un paquet de tabac et un flacon de raki.

J'étais heurté par tous ces non-sens taillés dans le marbre et la pierre ; je refusais qu'on me prit pour un enfant à qui l'on conte des fables.

— Laissons là, dis-je à Mme de Villeneuve-Châtillon, ces allusions et ces symboles. Visitons la peinture : j'ai hâte de me retrouver dans les temps modernes et de voir de près des tableaux inspirés par la seule raison.

Ah ! le curieux spectacle... Je me crus transporté dans un de ces musées où l'on expose des toiles du passé, où l'on enseigne aux jeunes gens des temps modernes la peine et la patience qu'il fallait à l'homme pour représenter par l'image les scènes de la nature, les objets familiers, le visage des jolies femmes et des hommes illustres, avant l'invention de la photographie. Pas une pipe, pas une bouteille, pas un cornet à dés, en somme pas un de ces jeux de l'esprit à quoi se réduit la peinture d'aujourd'hui, mais, par centaines, d'inhabiles copies en couleur de champs de blé sous l'orage, de danseuses volentant, en chemise et pieds nus, sur l'herbe des prés, de femmes à la toilette, à la plage, à la rivière, de guerriers courant, la bouche ouverte, la main au fusil, vers de meurtrières fumées d'obus, de filles de la province de Bretagne en costumes anciens, groupées en processions autour des emblèmes des cultes disparus.

« Pourquoi, pensais-je en moi-même, pourquoi tant d'heures perdues à tracer sur une toile le nez, la bouche, les yeux, les cheveux de cette personne, appelée sur le catalogue Mme P. V., alors qu'un cinquantième de seconde eût suffi à un habile photographe pour donner d'elle une image à n'en point douter beaucoup plus ressemblante ? »

Je me rappelais ce qu'on m'avait appris de ce Leonardo da Vinci qui mit plus de trois ans à figurer par le pinceau et la couleur les traits de la dame Lisa del Giocondo, quand l'objectif ultra-rapide et le gélatino-bromure les eussent fixés en un temps plusieurs milliards de fois plus bref. O vitesse, ô technique ! pourquoi repousser vos secours, pourquoi vous préférer les lents et maladroits efforts de la main, instrument de la primitive nature ?

Pendant que je me remettais de mon premier étonnement,

M<sup>me</sup> de Villeneuve-Châtillon allait de tableau en tableau, le face-à-main aux yeux, poussant des petits cris, jetant d'une voix aiguë tantôt le nom du peintre, tantôt celui du modèle, s'il s'agissait d'un de ces visages coloriés, disposés en grand nombre sur les murs.

— Comment trouvez-vous ce portrait de M<sup>me</sup> Agathopoul? disait-elle.

— Je vous répondrais, dis-je, si je savais en combien de temps il a été fait.

— Eh bien! dit-elle, en un mois, peut-être.

J'ouvris mon carnet de poche, j'y inscrivis quelques chiffres et je procédai à un rapide calcul.

— Madame, dis-je, je trouve ce portrait deux cent cinquante-neuf millions de fois inférieur à celui qu'eût produit en un centième de seconde l'appareil de mon maître Mahmoud Chukri pacha : car la vitesse est admirable, et la lenteur est l'image même de l'esprit rétrograde et contre-révolutionnaire.

Et j'exprimais à cette chère amie l'étonnement où j'étais qu'une républicaine s'attardât à contempler une œuvre que le génie mécanique n'avait point engendrée.

— Il est vrai, dit-elle, que M<sup>me</sup> Agathopoul y est extrêmement flattée et considérablement rajeunie.

Nous ne poursuivimes pas plus loin notre promenade ; j'en avais assez vu.

— Quoi! dis-je, est-ce à cette sculpture et à cette peinture-là que la République donne son appui? Ah! madame, la République française qui a montré aux peuples les libres chemins du progrès propose-t-elle donc aussi à leur idéal esthétique des statues aux façons de déesses et des tableaux qui rappellent les pires époques du classicisme ? Elle se contredit.

— C'est ce qui la rend aimable à tous, dit M<sup>me</sup> de Villeneuve-Châtillon.

— Ce n'est pas honnête, dis-je.

— Mais c'est habile, dit M<sup>me</sup> de Villeneuve-Châtillon.

— Habile! m'écriai-je.

J'étais très échauffé ; une abondance extraordinaire d'arguments contre cette habileté me descendait du cerveau à la langue et aux lèvres. Je commençai à les exprimer vivement et, comme nous étions arrivés à ce moment au bas de l'escalier principal du palais, un grand nombre de visiteurs s'arrêtèrent

sur les marches pour m'écouter. Je définis le rôle que les arts étaient appelés à jouer dans la libération de l'esprit, et d'abord l'art de l'architecture : je contai à mes auditeurs, haletants de curiosité, comment à Zafaranboli, et jusqu'à la Révolution, les maisons ne prenaient jour sur la rue qu'à travers un treillage si serré que les ondes lumineuses et les ondes sonores pouvaient à peine le franchir ; j'exposai comment le grand député républicain Mahmoud Chukri avait, le premier, ouvert sa demeure à la lumière et à l'oxygène, comment avec la lumière était entrée la raison et, avec l'oxygène, le progrès, comment la raison à son tour n'avait point supporté d'autre mobilier que des fauteuils rationnels, d'autres ornements que des tapis rationnels, que des tableaux rationnels, et comment le progrès avait permis de combattre la chaleur, les mouches et la poussière entrées avec la lumière, par le moyen d'appareils à faire la glace, à aspirer les débris et les miasmes et à tuer ce qui vole.

— Tout s'enchaîne, ajoutai-je, dans l'incessant travail de l'évolution, tout progresse dans le sens de la mécanisation : aussi bien suis-je étonné de voir ici la République se contredire en encourageant une forme de l'art qui ne diffère en rien de celle des musées. La mécanique, messieurs...

— Oui, oui, fit M<sup>me</sup> de Villeneuve-Châtillon en me saisissant par la manche de mon veston, mais nous ne sommes pas ici en Sorbonne.

Je dus m'interrompre ; c'était dommage : sous cette verrière immense, image réelle du constructivisme des temps futurs, et parmi ces statues, symboles des temps de la mythologie, je me sentais emporté dans un mouvement verbal d'une féconde impétuosité.

Mais mon discours ne fut point perdu : je le refis, le soir même, après le dîner, à M<sup>me</sup> de Villeneuve-Châtillon qui l'écouta de bout en bout sans me quitter des yeux et me serra contre son cœur avec des soupirs d'enthousiasme quand je l'eus terminé.

MAURICE BEDEL.

*(La dernière partie au prochain numéro.)*

---

# SITUATION ACTUELLE DE L'ÉGLISE "ÉTABLIE" EN ANGLETERRE

## L'UNITÉ APPARENTE DE L'ÉGLISE ÉTABLIE

En France, quand on parle des Églises libres et de l'Église « établie » d'Angleterre, on sous-entend d'ordinaire que ces communions forment, chacune respectivement, des groupements aux contours précis. C'est une simple illusion d'optique, et la vérité est autre. Si les *Free Churches* présentent toute la flore de nos sectes calvinistes d'une manière plus luxuriante encore, l'Église établie n'est pas, à proprement parler, séparée d'elles. Les lignes de celles-ci, malgré des angles vifs, s'incurvent par endroits et se mêlent aux lignes de celle-là. L'unité y est donc plus apparente que réelle, et nous le verrons mieux dans quelques instants. Il y a là une question de tendances et c'est ce qui empêche de ranger les Églises d'Angleterre sous le signe d'une Fédération, au sens exact du terme.

Au fond, le caractère anglais demeure particulariste et jalousement insulaire. Les habitudes traditionnelles, le souvenir des vieilles luttes communes, constituent le vrai ligament des croyances. On se supporte et l'on vit entre soi comme entre gens de bonne compagnie.

Les non-conformistes sont, comme on sait, indépendants de l'État. Ils se régissent par leurs propres moyens, avec prudence et sagesse et se répartissent en des sectes multiples, qui vont des évangélisateurs jusqu'aux simples habitués d'une chapelle, que la commodité du lieu ou quelque vague sentiment mystique attachent à leur temple.

L'Église officielle, ou établie, compte vingt millions de fidèles environ, dont un dixième à peine prend part chaque année à la communion pascale. Elle entretient des relations suivies avec tous les épiscopaliens, qu'ils soient d'Écosse et d'Irlande, ou de l'Amérique et des Dominions. Elle revendique la succession apostolique pour son ministère, grâce à l'ordination, qui consacre ses prêtres et ses évêques comme aux premiers siècles de l'Église chrétienne. Bien que les vocations se soient ralenties depuis quelques années, elle a pourtant ordonné, en 1930, cinq cent trois diaires, le Canada et l'Amérique compris.

L'Angleterre seule, avec ses trente diocèses, a dépensé cette année au service des œuvres plus de 368 millions de francs, tandis que les contributions volontaires atteignaient le chiffre de 552 millions. Des associations nombreuses y déplient une activité plus ou moins étendue. Signalons-en deux, dont le caractère particulier ne manquera pas de frapper. L'*English Church Union* est une ligue eucharistique qui rassemble quarante mille membres et groupe vingt évêques et quatre mille pasteurs. Une autre, dont Darwin Ford est le secrétaire général, s'est donné comme but le développement du chant grégorien dans les églises. Vingt temples nouveaux ont été édifiés ; cinquante sociétés de femmes et huit ordres religieux d'hommes exercent leur apostolat à côté du clergé séculier. Les règles de la vie monastique, ainsi restaurées depuis près d'un siècle, y sont empruntées tantôt à saint Benoit, tantôt à saint François d'Assise et soutiennent pour une large part un zèle réel chez tous (1).

L'Église officielle offre ainsi l'aspect d'une belle homogénéité ; c'est incontestable. A sa tête, d'ailleurs, sont placés les évêques qui, ayant juré fidélité à la profession de foi dite des trente-neuf articles, se réfèrent au *Prayer Book* d'Élisabeth réformé en 1928 et où sont consignés les fêtes, les prières et les offices autorisés. Son organisation est de forme catholique, comme l'avait déjà observé Newman.

Cependant, depuis 1840, le mouvement d'Oxford (2) s'est développé peu à peu, au prix de combats mémorables ; et toute

(1) Ces derniers jours, un tiers-ordre semblable à celui de saint François vient d'être institué.

(2) Rappelons que le « mouvement d'Oxford » fut une généreuse entreprise due à deux professeurs d'Oxford : Newman et Pusey. En 1833, les deux amis

une pléiade de clergymen, attachée à la méthode et à l'esprit de Pusey, a émergé du sein de l'Église établie. Son influence est allée grossissant au point de devenir prépondérante. Si elle reconnaît trois sacrements principaux qu'elle a retrouvés dans ses anciennes traditions, elle n'est pas loin d'admettre, à peu de chose près, les quatre autres sacrements de l'Église romaine, sous des formes plus enveloppées. Attirée par les pompes de la liturgie, coupant court aux protestations, c'est elle qui a rétabli l'usage de porter le surplis en chaire, comme le permettait, au temps d'Elisabeth, une rubrique du *Prayer Book*. Maintenant, les prêtres revêtent l'aube et l'étole quand ils célèbrent la messe. Ils donnent des saluts dans leurs églises, distribuent la communion sous les deux espèces et entendent leurs ouailles au confessionnal. Enfin nombre d'entre eux, afin de se livrer plus entièrement au ministère sacerdotal, s'engagent dans le célibat, sans y être obligés pour autant.

En gros, ce spectacle est consolant et il donne une impression de force et d'unité. Pourquoi devons-nous ajouter que cette unité s'effrite à l'examen ? Pourquoi faut-il qu'une hirondelle ne fasse pas le printemps ? Il y a quelques années, un journal rapportait que trois tailleurs d'un quartier pauvre de Londres écrivirent au Roi pour lui faire part de leurs revendications. La lettre débutait par ces mots : « Nous, peuple anglais... » Certes, ce défaut, qui flatte l'imagination et fait croire qu'un groupe ou même quelques individus représentent les désirs de toute une nation, n'est pas spécial à l'Angleterre. Nous le connaissons en France ; et dans les milieux littéraires, économiques, politiques surtout, il prend parfois de belles proportions. Il serait donc injuste de comparer les Anglo-catholiques aux trois maîtres tailleurs. Ils forment, répétons-le, le noyau le plus compact et le plus instruit de l'Église d'Angleterre. Mais ce légitime hommage rendu, dont on verra mieux le bien fondé par la suite, il semble que la Haute-Église, quand elle affirme ses positions, est tentée d'oublier qu'elle ne représente ni la pensée unanime de ses membres, ni à plus forte raison celle des autres groupements religieux.

commencèrent à publier périodiquement des *tracts for the times* (d'où le nom de mouvement tractarien), dissertations religieuses où ils s'élevaient contre l'Église officielle. Newman se convertit au catholicisme romain, et devint cardinal. Pusey se sépara de son ami et mourut professeur d'hébreu à Oxford.

## L'INCERTITUDE RÉELLE DES CROYANCES

Or, il appert qu'à cette heure ses croyances ne sont guère fixées. Le libre jeu des tendances émousse singulièrement l'aspérité d'un credo précis. Tel ministre du culte confesse la maternité divine de la Vierge, la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, la dévotion aux saints, la prière pour les défunt; tel autre les rejette sans que personne s'en offusque. Celui-là reconnaît à l'évêque de Rome une primauté de juridiction, celui-ci la repousse. Comment s'en étonner? Pendant des siècles, l'esprit de la Réforme protestante a dilué, étouffé, transformé ce qui demeurait encore de catholicisme romain au temps de la reine Élisabeth. Ce que Mackenzie appelle *the sin of protestantism* a fait tache. Il n'a fallu rien moins que le mouvement tractarien pour en arrêter le progrès et ramener les esprits à des vues plus rationnelles sur les traditions. On conçoit donc que l'Église établie répugne à serrer de trop près ses croyances pour les définir. Un peu de brume vaporeuse convient assez aux races nordiques. De bons esprits voient clairement les fissures et les faiblesses de la théologie anglicane; ils s'abstiennent néanmoins de définir autant que possible, « afin de garder à la vérité, disent-ils, son contenu tout entier » (1). Ils incitent à penser que les vues synthétiques un peu voilées, un tantinet confuses, leur agréent, par crainte de n'avoir pas assez d'autorité pour empêcher la vérité de s'exténuer dans l'analyse. Aussi Knox n'hésite pas à dire que « les Anglais sont les moins théologiens des hommes » (2).

Qu'ils pèchent ainsi par défaut, nous imaginons qu'ils nous le concéderaient volontiers. Mais ils ajouteraient sans doute que nous autres Latins nous péchons par excès dans notre amour des idées claires. C'est possible. Il est sûr, en tout cas, que de ce côté du Détroit, les Anglais nous apparaissent toujours plus opportunistes, ou, si l'on préfère, plus pragmatistes que spéculatifs. Maintes fois, dans tous les domaines, nous leur avons reproché cet empirisme court, non sans quelque exagération peut-être, convenons-en.

(1) *Les conversations de Malines*, University Press, Oxford, p. 39.

(2) *The catholic movement in the Church of England*, p. 225, chez Philip Allan, Londres.

De fait, le *Prayer Book* laisse prise lui-même à des interprétations multiples et il cesse par là d'être un guide sûr. Les clergymen le savent et ne se font point scrupule, au besoin, d'en user à leur convenance. Et l'autorité des évêques, flottante en général, est inapte à réprimer les audace ou les initiatives des pasteurs, souvent encouragées soit par des traditions particulières, soit par la piété et l'inclination des fidèles.

La récente affaire Barnes est significative à ce sujet (1). Choisi par M. MacDonald comme évêque de Birmingham, Mgr Barnes est de tendances calvinistes. On murmure sous le manteau que sa formation doit plus à une science hâtive et claironnante qu'à la sereine théologie. Certains l'accusent, qui pis est, de professer une théorie de l'évolution très suspecte. Pourquoi s'avisa-t-il, en 1927, à Westminster, de mettre ses auditeurs au courant de ses opinions darwiniennes? Mystère. Mais c'est un fait que ce jour-là il s'aliéna la sympathie de beaucoup de diocésains et non des moindres. L'émotion passée, quelque temps après, en 1931, il apprend que dans sa propre ville épiscopale, un curé de son obédience, et régulièrement nommé par les patrons du bénéfice ecclésiastique, distribue la communion aux fidèles et donne des saluts du Saint-Sacrement. Il se fâche, et dans une lettre comminatoire il interdit au ministre de pareilles pratiques. La paroisse et une partie de la cité prennent fait et cause pour celui-ci et une âpre polémique s'engage. Le primat de Cantorbéry consulté n'ose pas, ou ne veut pas, prendre parti. Tout ce qu'on obtient, c'est une réponse évasive et brève où il déclare... qu'il n'approuve ni l'évêque, ni le curé! On eut beaucoup de peine à empêcher des meetings, de peur que l'autorité épiscopale n'en sortit éclaboussée. Les patrons du bénéfice assignèrent donc le docteur Barnes devant la Haute Cour; mais ce dernier refusa de comparaître, alléguant que ce tribunal n'a aucune compétence en matière de religion, ce qui semble assez juste. Le curé, de son côté, passa outre à la défense de son supérieur, qui depuis demeure muet.

Le piquant de l'aventure, c'est que le docteur Barnes, qui, en 1928, avait publiquement affirmé qu'il faut avoir « une mentalité d'Hindou » pour croire à la présence réelle eucha-

(1) Cf. *The Church Times*, années 1927 à 1932.

ristique, se vit louer de sa hardiesse, précisément par un journal hindou. *The Light*, journal mahométan des Indes anglaises, après s'être réjoui de ce que le modernisme comme le mahométisme détruit les croyances chrétiennes, ajoute : « Au lieu de taxer d'hérésie le docteur Barnes, nous préférions lui donner le titre de mahométan. Sa pensée et sa manière de voir font de lui bien plus un mahométan qu'un chrétien. »

Comment l'évêque apprécia-t-il le compliment ? Nous l'ignorons. A titre de consolation, en son for intérieur, il aura pu songer qu'après tout il ne faisait pas cavalier seul, et qu'au sein de son Église des émules le comprennent. Sont-ils donc si loin de lui les théologiens tels que Dodd d'Oxford et Hoskyns de Cambridge ? A la manière des rationalistes purs et des libres-penseurs de tous pays, ne professent-ils pas que l'Évangile se réduit à un simple chapitre de philologie et que Jésus ne dépasse pas le plan d'un Socrate (1) ?

#### L'ÉGLISE ÉTABLIE ET LES NON-CONFORMISTES

On a beau ne pas être scrupuleux, il y a de quoi rendre inquiet. Les Anglo-catholiques souffrent d'un état de choses où chacun vit côté à côté avec des doctrines contradictoires. Ils saisissent bien qu'il ne suffit pas d'un baiser Lamourette pour s'accorder réellement et sortir d'une anarchie dissolvante. Les plus profonds, les plus estimés s'efforcent d'étudier, de prier, de développer le sens des traditions et le goût de l'unité doctrinale. Ils visent à mieux former les futurs pasteurs dans les collèges universitaires, à Oxford surtout. Au cours des *Convocations*, — réunions de clergymen, — ils tâchent de convaincre, profitant d'un point particulier, soumis à la discussion, pour exposer leurs vues théologiques. Et au milieu de luttes, parfois ardentes, leurs progrès s'avèrent constants.

Ils ne se désintéressent pas, pour autant, des non-conformistes. Au contraire, ils n'ont garde de négliger ce moyen de s'éprouver eux-mêmes. L'union avec les Églises libres est un problème plus ardu encore, on le conçoit. On entreprit de le résoudre à l'aide de congrès multiples. Le plus important, peut-être, fut celui de Lambeth en 1920, précédé d'une réunion

(1) Cf. *Theology*, N° d'octobre 1928. Conférences données à Wartbourg en août 1928.

préliminaire à Genève qui précisa le débat. Malheureusement, l'on voulut aller trop vite, et l'on commit la faute d'embrasser d'un seul coup, sans préparation suffisante, toutes les questions religieuses. On n'aboutit de la sorte qu'à mieux mesurer la largeur du fossé, il fallait s'y attendre. Au fond, les théologiens de Lambeth n'étaient pas assez naïfs pour ne pas s'en douter à l'avance. Leur pensée, dit Mackenzie (1), fut moins de promouvoir une union immédiate que de montrer ce que sera plus tard l'Église unie : *a vision of what God was calling us to in the end* (2).

Vision platonique et sentimentale, dira-t-on, qui n'engage à rien. Nullement. Avant de se séparer, l'Assemblée de Lambeth tenta un effort positif, et elle offrit une sorte de compromis à ses frères dissidents. Rassurés sur leur arrière-garde, certains que leur clergé s'accordait sur la valeur privilégiée de l'épiscopat et du sacerdoce, les deux cent cinquante-trois évêques de Lambeth proposaient aux non-conformistes de s'avertir réciproquement chaque fois que leur obéissance particulière confierait une charge de ministre aux uns ou aux autres. Puis, du même trait, saisissant au vol l'occasion, ils exhortèrent les pasteurs des Églises libres à se faire ordonner selon le rite anglican :

« Nous croyons que pour tous, disaient-ils, le moyen vraiment équitable d'engendrer l'union est d'exercer une déférence mutuelle à l'égard de nos consciences respectives. Dans ce dessein, ceux qui ont rédigé cet Appel déclarent que si d'autres communions en expriment le vœu, — et les conditions de l'union établies clairement par ailleurs sur les autres points, — les évêques et le clergé de notre communion accepteraient volontiers de recevoir une charge ou une reconnaissance formelle qui indiquerait à leur congrégation que notre ministère a sa place dans la vie familiale. Il ne dépend pas de nous de savoir jusqu'à quelle limite cette suggestion pourra être acceptée de ceux à qui nous la présentons. Tout ce que nous sommes à même de dire, c'est que nous l'offrons loyalement, comme un gage de notre désir que tous les ministères de la grâce, les leurs aussi bien que les nôtres, soient rendus disponibles au service de Notre-Seigneur dans

(1) *The confusion of the Churches*, p. 475.

(2) Une vision de la destinée à laquelle Dieu nous appelaît.

une Église unie. Nous espérons que cet argument incitera certains ministres qui n'ont pas encore été ordonnés à accepter une charge par l'ordination épiscopale et à obtenir ainsi que leur ministère s'étende à la communauté entière. En agissant de la sorte, nul de nous ne saurait être accusé de répudier un passé riche en bénédictions pour lui-même et pour autrui. »

Le manifeste était habile. Il n'est timide que par esprit de prudence et de charité : gardons-nous de lui en faire grief. L'Église établie n'ignore pas, en effet, que la question des ordinations est une des causes de friction les plus sensibles entre elle et les Églises libres. Mgr Gore souligna la gravité du problème en une page courageuse et nette qui éclaire l'horizon.

En ce qui concerne le sacrement de l'Ordre, écrivait l'évêque, la situation de l'Église établie peut paraître précaire, mais elle est solide. Néanmoins, afin de dissiper les doutes susceptibles d'atteindre la validité de nos ordinations, « les évêques d'Angleterre seraient prêts à se soumettre à une consécration nouvelle, si cet obstacle était le seul qui empêchât leur union avec Rome. Car, aux yeux d'un catholique, l'Eucharistie n'est valide que si elle est consacrée par un prêtre. C'est pourquoi il est pour nous d'une importance vitale que le célébrant soit bien un prêtre. Mais, hélas ! constate le grand évêque, il n'y a pas à se bercer d'espoir : les non-conformistes ne se soucient guère d'être prêtres, c'est-à-dire de revendiquer un pouvoir de consacrer l'Eucharistie qui ne soit pas également départi aux laïcs »(1).

#### TENTATIVES D'UNION AVEC LES AUTRES ÉGLISES PROTESTANTES

Jusqu'à ces derniers temps, de fait, l'offre de l'Église établie s'est à peu près perdue dans le désert. Il a fallu attendre la fin de mai 1932 pour que les presbytériens d'Écosse, divisés eux-mêmes en deux groupes rivaux, lui accordent enfin leur sympathie. Ils convoquèrent l'archevêque de Cantorbéry à leur assemblée générale. Ce fut un événement. Celui-ci vint, accompagné de l'évêque d'Édimbourg. Il donna lecture de l'Appel

(1) *The Mission of the Church*, p. 26.

de Lambeth ; et dans une allocution nuancée, écartant toute crainte de soumission ou d'absorption, il pressa vivement ses auditeurs de s'unir à son Église sans tarder. Séance tenante, la proposition fut mise aux voix, et malgré l'opposition d'une forte minorité calviniste, la majorité a souscrit à l'Appel de Lambeth. Reste à savoir quelles seront les conséquences pratiques de cette adhésion. La campagne est à son début ; mais si l'on observe que l'Église d'Écosse rejette encore la Confession de Westminster et le Credo de Nicée, il est à prévoir que les difficultés seront grandes.

Un peu auparavant, de leur côté, les Églises non épiscopaliennes de l'Inde s'étaient mises en branle. Elles ont prévenu la métropole qu'elles accepteraient l'épiscopat. Sans doute se sont-elles imaginé que l'Église établie allait tressaillir d'aise et leur ouvrir les bras. Elles étaient loin de compte. Les anglicans réfléchirent, se renseignèrent et... se tinrent sur une froide réserve. Doull en donne l'explication suivante : « En réalité, il était trop évident que les non-épiscopaliens ne reconnaissent pas que le sacerdoce et l'épiscopat ont été institués par Jésus-Christ, de telle sorte que ceux qui en sont revêtus puissent exercer seuls le ministère de pasteur et distribuer les sacrements (1). »

Être ordonné régulièrement est un moyen normal et de bon aloi afin d'entrer en communion avec l'Église établie. Mais est-ce une condition essentielle ? Doit-on se montrer aussi exigeant pour ceux qui viennent du dehors que pour ceux qui sont au dedans ? C'est là où les divisions éclatent ; et nous soupçonnons fort les évêques de Lambeth d'y avoir songé en rédigeant leur timide Appel. Deux groupes d'opposants constituent, si l'on nous passe l'expression, la gauche de l'Église officielle. Le premier estime que la loi d'État prime la loi religieuse. Or la loi anglaise a déjà permis de communier avec les non-conformistes. Les évêques n'ont donc plus à remettre sur le tapis une question tranchée sans eux. Le second repousse cet avis comme il repousse celui de la majorité. D'après lui, l'examen et la solution du problème dépendent exclusivement des autorités de chaque province religieuse, autrement dit, de la Chambre haute, de la Chambre basse et de la Chambre des

(1) *Priesthood or Episcopat*, dans *American Church Monthly*, mai 1931.

laïcs. De province à province, c'est leur jugement qui seul importe en l'espèce..

Dans ces conditions, en face d'un écheveau si embrouillé, comment parler d'union ? Nous le demandions à un vieux fellow de Cambridge, de passage à Paris. L'Anglais sourit.

— Voyez-vous ce magasin de confections ? s'écria-t-il. Eh bien ! chez nous, chacun choisit sa religion ou n'en choisit pas, selon son tempérament et le confort qu'il espère, à peu près comme il jette son dévolu sur un upper-coat. Pensez-en ce que vous voudrez.

Inutile de dire que nous ne partageons pas ce paradoxe.

La dernière ressource, nous entendons bien, serait de recourir au patriarche de Cantorbéry. Depuis des siècles, il jouit à juste titre d'une autorité morale incontestée. Théoriquement c'est certain ; pratiquement il faut déchanter. Son autorité en effet est battue en brèche, tantôt par le Parlement, on l'a vu lors de la revision du *Prayer Book*, tantôt par les évêques eux-mêmes. Que peut-il contre l'omnipotence de celui-là ? Que peut-il contre l'indépendance traditionnelle de ceux-ci ? Et celui qui oserait le comparer au patriarche de Constantinople ne commettrait rien de moins qu'une très lourde erreur. On sait comment il est intervenu dans l'affaire Barnes. Récemment, lorsque le docteur Warmann, évêque de Manchester, a préconisé le diaconat pour les femmes, il s'est tu prudemment. C'est un simple laïc, lord Cecil, qui mène le combat contre l'évêque, en attendant que le procès vienne devant les *Convocations*.

#### POSSIBILITÉ D'ACCORD AVEC LES « ORTHODOXES » ?

L'Église d'Angleterre est trop avisée pour n'avoir pas souffert plus d'une fois de ce défaut de cuirasse. Certes, c'est un problème partout malaisé que d'équilibrer l'autorité et la charité, mais en Angleterre plus qu'ailleurs. Rome la choque sur ce point, nous aurons occasion de le voir. En revanche, l'orthodoxie ne présente pas les mêmes difficultés concernant et l'union et l'idéal d'autorité que caresse l'anglican. Le proche Orient et l'Angleterre se firent d'abord des amabilités officieuses. Les journaux en parlèrent et les grossirent. Puis, soit terreur d'une entente avec Rome, soit désir de communion, soit l'une

et l'autre, les orthodoxes prièrent la main à un accord possible. Tant et si bien que déjà le patriarche d'Alexandrie, les évêques de Jérusalem et de Chypre ont reconnu la validité des ordinations anglicanes. Il faut supposer que l'examen a été sérieux ; et il est regrettable que les considérants positifs n'aient jamais été publiés, à notre connaissance du moins.

Lors de la conférence de Lambeth en 1931, les orthodoxes affluèrent. Les questions de sacrements, de tradition, d'Écriture sainte, de lois ecclésiales, de Saint-Esprit ont été traitées tour à tour. Chacun y a mis de la bonne volonté ; et Mgr Konstantinides le reconnaît volontiers dans son rapport à Mgr Meletios d'Alexandrie. Mais il ajoute : « Pourtant, quand je dis cela, et quand j'espère une éventuelle union, je n'entends pas ni ne pense que cette union soit proche ou facile. Les obstacles qui s'interposent sont nombreux et ne seront pas surmontés sans peine... Les anglicans, pour me borner à l'un des points soumis aux discussions de la Commission dogmatique, ont accepté la doctrine orthodoxe sur les rapports de l'Écriture et de la tradition. Il est certain, cependant, qu'il existe entre eux et nous une grande divergence dès que se pose la question : « Qu'entendons-nous par tradition et quel est son contenu ? » On peut dire que notre manière de voir relative au contenu de la tradition est à présent irrecevable et repoussée de la plus grande partie de l'Église anglicane (1). »

L'archimandrite avait raison de se montrer défiant. La *Fellowship of Evangelical Churchmen* lui aurait rabattu ses illusions, s'il en eût gardé. Elle dénonça aussitôt, avec une précision parfaite, toute tentative de rapprochement entre anglicans et orthodoxes. « Nous appuyant sur les trente-neuf articles du *Prayer Book*, dit-elle, nous rejeterons toujours la Tradition, car nous tenons l'Écriture comme l'unique règle de foi (2). »

Il est vrai que certaines Églises locales ont montré moins d'intransigeance. Sans attendre que les théologiens se soient mis d'accord sur l'Écriture, la tradition et le reste, elles ont bonnement fraternisé. C'est ainsi qu'à Charlestown et à Springfield les orthodoxes sont admis à célébrer la *Liturgie* dans les églises anglicanes. Que sortira-t-il maintenant du prosynode

(1) *Ecclesia* du 10 octobre 1931.

(2) *The living Church*, mai 1931.

consacré à l'union et qui doit avoir lieu en automne prochain ? Il permettra, sinon d'avancer les choses, au moins d'y voir un peu plus clair. Le fait de prendre contact et de scruter les premiers conciles est, au surplus, d'un heureux présage. De proche en proche, l'Angleterre, obligée d'envisager le plan dogmatique, entraînera derrière elle le gros de ses troupes et ce sera un gain.

Il est souhaitable que sur la route de l'orthodoxie elle rencontre moins d'obstacles que sur celle de la papauté. La Haute-Église, en effet, a esquissé, sans succès, plusieurs démarches vers Rome. Deux d'entre elles, en leur temps, ont assez ému l'opinion pour qu'il soit nécessaire de les rappeler ici brièvement.

#### ÉCHEC D'UNE DÉMARCHE VERS ROME

Dans les dernières années du XIX<sup>e</sup> siècle, un lazariste français, le Père Portal, et lord Halifax, hommes de la plus haute valeur, se lièrent d'étroite amitié, à la suite d'une rencontre à Madère. Ils eurent de longs entretiens, puis se rendirent de fréquentes visites à Paris et à Londres. Après de mûres réflexions, tous deux, passionnés pour l'union des Églises, pensèrent que le moyen efficace de rapprochement était de proposer aux théologiens d'Angleterre et de Rome l'examen des ordinations dans l'Église établie.

Il s'agissait donc de savoir, pièces en mains, si les ordinations anglaises, à l'époque du schisme, celles de Parker et de Barlow notamment, répondraient aux garanties requises en l'espèce et concernant le rite, le ministre et le sujet. Les consultations s'ouvrirent dans une atmosphère de franche cordialité. Du côté anglo-catholique nous relevons les noms de Lacey, Puller, Gore, Halifax, Birbeck, d'autorité reconnue. D'accord avec leurs évêques, persuadés autant qu'eux de la validité des ordinations, pour la première fois ils exposèrent les preuves juridiques et historiques de leur croyance. Du côté des Latins, les Pères Portal et de Augustinis, les abbés Duchesne et Boudinhon, Mgr Gasparri inclinaient à leur donner raison. Léon XIII et le cardinal Rampolla manifestaient des dispositions favorables en vue d'une étude approfondie. Au début, les catholiques anglais hésitèrent et parurent surpris. Ils se

ressaisirent bientôt, et dom Gasquet, Moyses, le cardinal Vaughan surtout, se retranchèrent vite derrière une position défensive et parfois blessante.

Newman avait prévu de longue date l'attitude de ses compatriotes catholiques : « Croyez-moi, disait-il à lord Halifax, vous trouverez plus de sympathies dans le clergé français que chez nous (1). »

Et c'est assez logique. Sans parler du jeu de l'amour-propre, le cardinal Vaughan et son école pouvaient croire qu'ils étaient plus instruits de la cause religieuse en Angleterre que les étrangers. A quoi l'on a répondu que des hommes avertis comme le Père Portal et l'abbé Duchesne avaient l'avantage de se trouver, par leur situation même, en dehors des querelles de clocher et de tout parti pris. Bref, le verdict de Rome fut rendu ; et le 30 juin 1896 paraissait l'encyclique de Léon XIII, *Satis cognitum*, qui déclarait invalides les ordinations anglicanes. L'entreprise de lord Halifax et du Père Portal s'effondrait du coup, et l'œuvre de rapprochement qu'ils avaient conçue était arrêtée. Au delà de la Manche, l'émotion fut grande, on le devine, et le dépit considérable. L'Angleterre, mortifiée, rentra dès lors dans son isolement. Pas tout à fait cependant pour écarter un dernier espoir, si le correspondant français voyait juste, lorsqu'il écrivait à lord Halifax que le fond du procès n'avait pas été touché : « Ce qui ressort, je crois, clairement de la Bulle, disait-il, c'est que l'examen de la Commission des cardinaux s'est porté sur le point de savoir s'il y avait lieu de revenir sur les décisions antérieures : la lutte était entre la politique d'union et le Saint-Office... »

Peut-être, ajouterons-nous, le Vatican a-t-il pensé qu'une politique d'union était alors prématurée et capable de compromettre les intérêts de l'Église au lieu de les servir. Il est périlleux de devancer le temps ; et l'avenir, celui de l'Angleterre en particulier, n'est pas tributaire, grâce à Dieu, d'une bataille gagnée ou perdue. Il demeure plutôt lié à l'évolution des doctrines religieuses et des âmes. Or, quelle que soit la difficulté actuelle de sérier les courants contraires et de discerner un credo défini parmi le bouillonnement des sentiments et des idées, il est hors de doute, abstraction faite des non-confor-

(1) *Leon XIII and Anglican Orders*, by Viscount Halifax. Chez Longmans, Londres. Page 252.

mistes, que l'Église établie a fait de remarquables progrès depuis cent ans. Elle a réparé bien des faiblesses, et entravé le latitudinarisme du clergé. Si l'on veut donc supposer prudemment ce qu'elle pourra croire un jour et admettre, il faut lui demander quel est le bilan maximum de ses croyances aujourd'hui.

#### LES CROYANCES ACTUELLES DE L'ÉGLISE ÉTABLIE

A cet égard, une profession de foi, résumée en vingt-huit articles, nous servira de premier éclaircissement. Des catholiques romains ayant posé la question : « Les anglo-catholiques sont-ils satisfaits ? » ceux-ci ont répondu, avec une grande loyauté tout au moins. Voici le résumé de leur brochure que nous avons sous les yeux.

« L'Église fondée par Jésus-Christ, Fils de Dieu, est soumise à deux influences : à l'inaffidabilité du Saint-Esprit et à l'esprit organisateur et faillible des hommes. Entre elles, il n'existe pas de frontières parfaitement délimitées, mais il est possible, d'une manière générale, de déterminer ce qui appartient à l'ordre surnaturel et ce qui appartient à l'ordre naturel de l'Église. A celui-là par exemple ressortit l'administration des sacrements, de même que l'interprétation de la vérité, privilège de l'Église en tant qu'organisme indivis. Les revendications du Pape sont d'ordre humain, car nous retrouvons dans l'histoire les causes naturelles qui ont établi la suprématie du siège de Rome et l'autocratie papale. Elles sont d'ailleurs rejetées par les orthodoxes.

« Nous ne sommes pas ébranlés par le fait que Notre-Seigneur a fondé son Église sur la confession de saint Pierre, ni par le fait qu'il a donné à celui-ci la mission spéciale de confirmer ses frères dans la foi. Un apôtre ou un évêque, en effet, ont besoin d'un chef qui les désigne. Cela ne signifie nullement que ce chef possède par devers lui toute la puissance et toute l'inspiration des conciles œcuméniques, de sorte que ces conciles deviennent superflus.

« Nous ne nions pas qu'avant la Réforme, l'Église d'Angleterre ne fût en parfaite communion avec la Papauté. Mais, depuis, nous croyons que la Papauté appartient à l'ordre humain et non divin de l'Église. Aussi n'estimerons-nous pas que l'Église d'Angleterre soit devenue une Église nouvelle ou

qu'elle ait cessé d'être une partie de l'Église catholique pour avoir rompu avec Rome.

« Le ministère apostolique ni le sacerdoce n'ont été détruits chez nous. Ils demeurent valides pour ce motif que notre ordinal du temps d'Édouard ne contient ni plus ni moins que ce qui est reconnu suffisant par Rome dans les rites abyssin ou copte. Nous croyons que le pouvoir légal du parlement sur l'Église est humain uniquement, sans affecter le caractère divin de l'Église. Qu'après le schisme beaucoup d'abus se soient introduits chez nous, nous le confessons, mais cela n'infirme pas notre titre de catholiques, pas plus que l'existence de papes rivaux, à un moment donné, ne prouve que Rome ait alors cessé d'être une partie de l'Église. Si notre Église apparaît désunie à l'intérieur, c'est que Dieu respecte la liberté des âmes et ne les constraint pas. Nos formulaires sont incomplets assurément. Cela tient à ce que nous distinguons ce qui est simplement incomplet de ce qui est, de manière définie, contraire aux articulations essentielles de la foi catholique. Nous repoussons l'expérience religieuse comme preuve suffisante de la vérité chrétienne ; néanmoins, de même que Rome met en relief les fruits visibles d'unité et de sainteté pour prouver sa catholicité, nous regardons la restauration chez nous du culte et de la dévotion catholique, notre renouveau de vie religieuse, l'impuissance des hommes à briser notre mouvement anglo-catholique comme des signes que nous n'avons pas trahi notre alliance avec l'Église de Dieu.

« Nous déplorons notre manque d'unité, mais seule nous importe l'unité spirituelle. Nous ne jugeons pas ceux d'entre nous qui passent à Rome. Nous estimons seulement qu'ils se rendent ainsi moins aptes à répandre une pleine connaissance de la foi que ceux qui restent dans notre Église. Il nous est impossible de souscrire à la doctrine qui enseigne que Notre-Seigneur a confié la charge de décréter ce qui est vrai en matière de foi ou de morale à un évêque en dehors du consentement des autres membres de l'Église. Et nous voyons qu'en pratique l'autocratie amène des abus et de la corruption. Aussi ne pouvons-nous pas croire que Notre-Seigneur ait eu en vue cette forme de gouvernement pour diriger l'Église. Conscients d'accomplir de notre mieux la volonté du Seigneur, nous nous contentons de résERVER à sa sagesse l'heure

où la chrétienté sera unie. Nous sommes pleins de confiance et nous prions que la volonté de Dieu soit faite, même si dans l'avenir elle ne répond pas à ce que nous imaginons (1). »

Cette profession de foi, dont nous venons de donner le résumé plus que la traduction littérale et complète, susciterait bien des réflexions.

Franche, mais hâtive, elle confond primauté et infallibilité, si différentes pourtant. De plus, un non-conformiste ne pourrait-il pas, sans le moindre esprit de chicane, lui reprocher de se contredire quand, d'une part, elle rejette l'expérience religieuse comme critère de vérité et que, d'autre part, elle accepte une liberté de penser dont elle néglige de fixer les limites ? En tout état de cause, un catholique romain ne reconnaîtrait pas l'enseignement qu'il a reçu, dans la notion d'infaillibilité qu'elle lui attribue.

Disons tout de suite, afin d'être équitable, que les meilleurs parmi les théologiens anglo-catholiques n'endorseraient nullement ces inexactitudes. Mieux encore : ceux-ci, après avoir étudié les principaux articles de la foi chrétienne, ont abouti fort près des thèses soutenues par Rome. Il suffit, pour s'en convaincre, de se reporter aux travaux de Frere, de Lacey, de Puller, de Lightfoot, de Kidd, de Gore et de Mackenzie, ou aux Conversations de Malines (2). Lors même que ces hommes de science maintiennent leurs points de vue anglicans, on a l'impression que leur pensée, en voie d'approfondissement, se déploie sur un chemin broussailleux et montant dont ils désirent et redoutent le point mystérieux d'arrivée. C'est le signe manifeste que, depuis quinze lustres, ces âmes d'apôtres ont accompli un sérieux travail de défrichement qui prépare quelque moisson de l'avenir. Animés d'un généreux courage, ils n'ont pas hésité à faire le tour de ce bastion formidable qu'est le Concile de Trente ; et beaucoup ont cessé de le considérer comme un obstacle irréductible. Telle est, par exemple, l'opinion des théologiens anglicans réunis à Malines, sous la présidence du cardinal Mercier, en 1925. « Nous estimons, en effet, dit le rapporteur, d'accord avec Pusey et

(1) Publié par *The Catholic literature Association of the Anglo-catholic Congress Committee*, 235 Abbey House, Westminster, Londres.

(2) Headlam, *The Church of England*; Puller, *The primitive Saints and the See of Rome*; Lightfoot, *Saint-Clement of Rome*; Gore, *Roman catholic claims*; Mackenzie, *opus cit.*

l'évêque Ford de Bréchin, que ces définitions doctrinales pourraient être interprétées dans un sens conforme à celui de l'Église romaine et à celui des anglicans (1). »

Évitons ici de conclure trop vite, afin de ne pas verser dans un rêve dangereux. L'Église établie reste en butte à de graves difficultés, répétons-le. Sollicitée en des sens contraires, elle est sujette aux à-coups, et laisse parfois surgir des ombres menaçantes, témoin ce décret de Lambeth (1931) voté par deux cents évêques contre soixante-trois opposants et qui permet la restriction conditionnelle de la natalité. Son développement est ainsi paralysé comme celui d'un bouton de fleur qu'encercler le réseau de toiles d'araignée. Il ne lui est pas commode, nous l'avons vu, de s'entendre avec les orthodoxes ou les non-épiscopaliens, encore moins avec les Églises purement évangéliques.

Sans enthousiasme, elle s'est rendue au Congrès de Stockholm (*Life and Work*, 1925), organisé par les protestants de Suisse et l'évêque luthérien d'Upsal, Mgr Söderblom. On y chanta l'union sur un mode pieux et ce fut une réelle fête des coeurs, sinon des esprits. La réunion de Berne (1926) servit d'intermède et prépara celle de Lausanne (*Faith and Order*, 1927). L'Angleterre y vint plus réservée encore.

« Comment peut-il y avoir un sens de la Foi et de l'Ordre qui serait accepté par les anglo-catholiques, les baptistes, les luthériens, les calvinistes français et les orthodoxes orientaux ? Pour nous, toute l'affaire est illogique et nous espérons qu'aucun anglo-catholique ne sera borné par des persuasions épiscopales à une conférence dans laquelle, malgré la présence des orthodoxes, l'élément protestant prédominera (2). »

De fait, le dernier jour du Congrès fut marqué par une rupture en visière de l'orthodoxie qui refusa de participer à la cène des Réformés.

#### L'ÉGLISE ÉTABLIE CONTRE L'ÉGLISE ROMAINE

Quoi qu'il en soit, des bonnes volontés se sont affrontées ; et chacun fut obligé de rentrer en lui-même et de faire son examen de conscience. On fut amené par la suite à chercher

(1) *Conversations de Malines*. Cf. Mackenzie, *opus cit.*, p. 227.

(2) *Church Times*, 15 octobre 1926.

les lignes frontières et à se tenir sur ses gardes. Ce n'est pas un résultat négligeable, pensait le cardinal Mercier, car il fraye la voie qui conduit à l'union.

Or, à prendre ainsi conscience d'elle-même, l'Église d'Angleterre s'est vue de nouveau obsédée par la pensée de Rome.

« C'est par elle qu'il faut commencer, écrit Mackenzie. C'est le problème fondamental pour un anglican. La rupture avec Rome fut le commencement de notre isolement et la racine de notre désunion subséquente... Rome représente l'unité... Nous pourrions presque lui appliquer les paroles de saint Paul : « A elle appartiennent l'adoption et la gloire, et les alliances et la loi, et le culte, et les promesses, et les patriarches. L'anglicanisme paraît provincial à côté de la majesté de Rome (1). »

L'Angleterre a la nostalgie de l'unité, et, chose remarquable, tandis qu'elle n'a pas fait le procès de l'orthodoxie, elle a institué celui du romanisme. Plus haut, quand elle a voulu préciser ses croyances, elle dut affirmer ses oppositions. La manœuvre était indirecte et il eût été puéril de s'en contenter. Nous avons pu constater déjà qu'elle s'est mise à consulter l'histoire de plus près et à s'instruire mieux de la doctrine catholique, tant pour se justifier que pour souligner des mésintelligences et des faiblesses réciproques.

Que reproche donc à Rome aujourd'hui l'Église établie ? A vrai dire, beaucoup moins ses doctrines que la manière de les mettre en pratique et les formules qui les enrobent et ne la satisfont point. À ses yeux, la Papauté est en partie responsable du schisme, et ce fut, dit-elle, l'opinion de Nicolas Ormaneto, nonce d'Espagne, sous Philippe II, de Wilfrid Ward, et du Père Thaunton. Mais laissons-lui la parole :

« Est-ce que l'Église romaine n'a rien à retenir des leçons de l'histoire ? Ses relations avec les nations catholiques sont-elles toujours harmonieuses, et ne commet-elle pas, parfois, quelques fautes à leur endroit ? Sous prétexte de sauvegarder son autorité spirituelle, n'a-t-elle pas, à diverses reprises, été plus scrupuleuse sur la fin que sur les moyens ? Y a-t-il autant de liberté chez elle qu'avant le xvi<sup>e</sup> siècle ? A-t-elle sans cesse respecté la ligne de démarcation entre ce qui est matière de foi et matière d'opinion ? Et cela ne cause-t-il pas un grand

(1) *Opus cit.*, p. 210.

dommage à la santé et à la vie de l'Église ? La centralisation n'est-elle pas devenue excessive au détriment des diocèses et ne les a-t-elle pas affaiblis ? Est-ce que les catholiques anglais adoptent cette attitude de sympathie et de générosité qui conviendrait pour favoriser l'union, en tenant un juste compte de l'histoire et des difficultés de l'Angleterre (1) ? »

« Il nous faudrait un Vatican vraiment international, déclare à son tour Mackenzie. Or, sous des apparences trompeuses, il est en réalité « italien ». Et l'auteur continue : « Le cardinal Newman disait avec tristesse : « Dans l'ancien temps, aux premiers siècles et au moyen âge, lorsqu'un théologien énonçait une opinion libre, un autre lui répondait. Si la controverse s'enflammait, on se rendait alors auprès de l'évêque, ou d'une faculté de théologie, ou de quelque université étrangère. Le Saint-Siège n'était que la suprême Cour d'appel. Aujourd'hui, si moi, comme prêtre privé, j'imprime quelque chose, c'est en même temps la Propagande qui me répond. Comment puis-je combattre avec une telle chaîne sur les bras ? Cela rappelle les Persans conduits au combat sous la menace du fouet... Il n'y a plus de liberté d'opinion. » Or, poursuit Mackenzie, « nous ne pouvons pas nous unir à Rome tant qu'elle conservera cette mentalité. On ne saurait attendre que ceux qui étudient jettent leur bonnet de penseurs par-dessus les moulins pour *les beaux yeux* (1) de la Propagande ». Mais Rome n'est pas un corps figé dans son conservatisme, elle est capable de changer. Tout porte à le croire et déjà on en voit des signes. Après tout, un pape succède rapidement à un autre pape et Rome reste ouverte au souffle de l'Esprit-Saint. Cela ne veut pas dire certes, que le Pape, usant légitimement de son autorité, ne puisse condamner, et il l'a fait à bon droit naguère pour Loisy et Tyrrell. « Il arrivera bien un jour, conclut notre auteur, où le Vatican comprendra ces choses. Alors nous aurons un Pape réformateur et nous verrons ce que nous verrons (2). »

Voilà un long réquisitoire. Il a le rare mérite, d'ailleurs, de ne pas cacher la contre-partie et les torts de l'Église anglaise, comme nous allons voir.

« Ne tremblons pas, maintenant, en présence de vérités

(1) Halifax, *opus cit.*, p. 414.

(2) En français dans le texte.

déplaisantes pour nous, écrit lord Halifax. Ayons le courage de nos opinions ; et, sans crainte, reconnaissons nos fautes, avec l'obligation de réparer, autant qu'il dépend de nous, les erreurs du xvi<sup>e</sup> siècle. Est-il possible, par exemple, de nier que les droits des Églises nationales aient été fortement exagérés par nous ? Notre excessive insularité est-elle défendable ? Quand nous insistons sur les droits de l'épiscopat anglais, faisons-nous quoi que ce soit en vue de rendre justice à ceux du Siège apostolique ? Qu'on nous permette de le dire franchement : par rapport à ces derniers droits, les membres de l'Église d'Angleterre ont beaucoup à admettre. Notre Église a besoin de se placer en face de ces problèmes, de se demander pourquoi le principe d'autorité a été si profondément ignoré en Angleterre dans l'ordre spirituel et pourquoi les obligations dérivées de l'article du *Credo* : « Je crois dans l'Église, une, sainte, catholique et apostolique », sont si imparfairement reconnues.

« Que du côté de Rome, comme de notre côté, il y ait bien des préjugés et des incompréhensions, c'est certain. Mais occupons-nous pour l'instant de nous-mêmes. La vie de notre clergé, dans son ensemble, est très différente de celle du clergé de France. La piété, la mortification, qui prévalent chez celui-ci, contrastent avec l'amour du siècle et des aises parmi nous. Nous sommes indisciplinés, notre laxisme concernant le mariage est désolant ; et puis nous ignorons les points les plus importants de la doctrine chrétienne ! Aussi est-il plus sage, plus humble, plus conforme à l'esprit de Jésus-Christ, d'avouer nos déficiences que de voir seulement les torts des autres. Rappelons-nous, en outre, comment la communion catholique romaine a été traitée en Angleterre sous le régime des lois pénales jusqu'à nos jours. Le clergé anglais a-t-il jamais protesté, comme corps constitué, contre une telle façon d'agir ? Qu'aurions-nous dit, si l'on en avait usé de la sorte avec nous ? Nous portons les fautes de notre passé et nous n'avons pas le droit d'attendre qu'on veuille bien nous prendre au mot quand nous assurons que notre état d'esprit a changé.

« Nous avons pourtant évolué, grâce à Dieu ; retenons sans cesse dans nos controverses avec Rome : 1<sup>o</sup> que l'accumulation des arguments n'est pas la forme normale de la preuve du christianisme. — Elle n'est que la forme normale de preuves

par laquelle une partie de la chrétienté doit faire valoir ses réclamations. Et cela n'est pas sans péril, car on est souvent conduit alors à prendre l'accessoire pour le principal et à supposer que le bien fondé de l'essentiel dépend d'une objection particulière ; — 2<sup>e</sup> que la preuve la plus profonde de la doctrine n'est pas une démonstration mathématique et qu'elle repose sur une logique vivante autrement probante qu'une pure spéculation intellectuelle.

« Les progrès du paganisme contemporain doivent nous faire réfléchir, d'un côté comme de l'autre ; ils préparent ainsi la route au *Papa angelicus* ; et, sous sa houlette, les membres dispersés du troupeau de Jésus-Christ seront de nouveau rassemblés dans une seule bergerie (1). »

Ce sont là de fortes paroles, où s'exprime la plainte, trop justifiée, d'un défaut de méthode et, disons le mot, d'un *modernisme* envahisseur, qui ne peut qu'engendrer des doctrines contradictoires et des défaillances morales, sans qu'on aperçoive ni leurs limites, ni leur remède.

Assurément, ce n'est pas la réforme du *Prayer Book* (1928) qui rendra meilleure la situation, déjà si compliquée, de l'Église d'Angleterre. Cette réforme apparaît surtout comme une victoire du protestantisme contre Rome. A la décharge de l'Église, il est vrai, elle est due beaucoup moins au clergé qu'au Parlement dont la majorité est protestante ou simplement théiste. Elle fut votée, on s'en souvient, par deux cent quarante-sept députés qui l'emportèrent sur deux cent quinze opposants. Il est possible qu'un jour ou l'autre l'affaire soit reprise. Cela n'est pas invraisemblable. En réalité, l'Église est restée fort mécontente du résultat. Ni les anglo-catholiques, ni les épiscopaliens, ni les évangélistes eux-mêmes, n'ont été satisfaits. Les uns se lamentent qu'on leur ait accordé trop peu, et les autres pas assez. Les luttes qui se sont déroulées autour de la révision du *Prayer Book* sont à peine calmées. Le lecteur les connaît et nous n'avons pas besoin de nous y attarder davantage (2).

(1) Halifax, *opus cit.*, pp. 415 à 422.

(2) Cf. les deux articles de M. Guittot et de M. Kenneth Ingraham parus en 1928, le premier dans la *Revue des Deux Mondes*, le second dans la *Revue universelle*.

## LES CATHOLIQUES ROMAINS D'ANGLETERRE

Si l'on nous reprochait, maintenant, de n'avoir point parlé des catholiques romains d'Angleterre, nous répondrions qu'ils ne rentrent pas dans le plan de ce travail, au moins tel que nous nous le sommes fixé. Nous n'en dirons donc qu'un mot afin de signaler quelques-unes de leurs initiatives, parmi bien d'autres, qui visent à multiplier les contacts loyaux avec leurs frères dissidents. Notons, d'abord, les conversions individuelles. Leur courant est régulier et elles atteignent approximativement le chiffre de treize mille chaque année. Est-ce la voie la meilleure et la plus sûre? Est-ce l'unique voie? Faut-il espérer que, grâce à elles, Rome accueillera un jour l'Angleterre comme une mère sa fille? Retrouvera-t-on par ce moyen la diversité dans l'unité, qui harmonise les droits de la charité et de la vérité? Le cardinal Bourne et le clergé romain de l'Angleterre en sont convaincus. Les anglo-catholiques ont une opinion différente; et ils ne voient pas d'un bon œil les conversions, c'est assez naturel. Leur attention est attirée plutôt vers quelque retour massif de leur Église, encore qu'aléatoire et lointain.

Qui a raison en l'occurrence? Il est délicat de se prononcer, et l'on discuterait indéfiniment. L'histoire, nous dira Dom Guépin (1), ne nous montre jamais un peuple rentré dans le giron de l'Église romaine sans qu'il y ait été entraîné en bloc par quelques chefs vaillants et sûrs, nantis de sa confiance. Concérons-le. On ne manquera pas d'observer, cependant, que là où, par hypothèse, les circonstances ont radicalement changé, l'histoire ne saurait rien garantir et ne recommence pas comme mue par une espèce de fatum qui ne tiendrait nul compte des contingences. Et qu'importe, en somme, que les deux chemins ne soient pas également directs, pourvu que l'un des deux, toutefois, n'aboutisse point à une impasse et ne cesse pas de converger vers l'autre, en dépit de ses propres fondrières! Quand des bonnes volontés s'exercent sans se laisser détourner de leur but, il y a toujours quelque fruit à espérer, car elles travaillent à se rejoindre en définitive. Le point important,

(1) Dom Guépin, *Vie de saint Josaphat*.

semble-t-il, est de bannir tout exclusivisme hostile : affaire de charité réciproque, souvent malaisée en pratique; affaire de tact et de sincérité courageuse de part et d'autre.

Oxford nous en donne l'exemple. Cette illustre cité universitaire, libérale au meilleur sens du mot, est devenue, depuis 1840 surtout, un centre prospère d'études religieuses. Le Père Mac-Nab, un Dominicain, y vient d'ouvrir une maison d'études philosophiques et religieuses. En d'autres diocèses, les catholiques ont eu l'habileté de mettre à profit largement le goût bien connu des Anglo-Saxons pour les meetings en plein air. Avec moins d'éclat, Mgr Benson le faisait déjà, il y a trente ans. Aidé par une âme d'apôtre, miss Anstice Baker, une convertie comme lui, et quelques laïcs zélés, il allait de village en village. Après avoir prêché sur la place, il célébrait la messe devant ses auditeurs dans une roulotte qui le suivait, transformée en chapelle. Aujourd'hui, la *Catholic Evidence Guild* a hérité de sa pensée. Six cents de ses membres, soigneusement préparés, souvent remarquables, donnent ainsi régulièrement cent vingt réunions par semaine. Sceptique, peu religieux, indifférent ou travaillé par des doctrines contraires, le peuple anglais, c'est son mérite, écoute toujours courtoisement, comme il écoutera d'ailleurs la diaconesse évangéliste ou l'officier de l'armée du Salut. Notons enfin que l'on commence en Angleterre à lire de plus en plus les écrivains catholiques; et les Benson, les Ronald Knox, les Chesterton, les Belloc et les Noyes sont tenus en haute estime dans tous les milieux.

#### L'AVENIR DE L'ANGLETERRE RELIGIEUSE

L'Angleterre religieuse n'a donc pas dit son dernier mot. Elle a marché de l'avant, connu des arrêts et des retours; mais elle poursuit son chemin, à travers mille écueils, bien faits à première vue pour nous donner le change. En dépit de ses divisions, peut-être à cause de ses divisions, elle se recueille dans la coulisse et prépare ses destinées obscures qu'elle pressent.

« Il en est de la vie de l'âme en matière religieuse, observe Dom André d'E Lienfeld, comme de la croissance d'une plante. Rien ne sert de la tirer par la tige pour qu'elle grandisse plus vite; il faut au contraire le temps voté par les lois de la

nature, établies par Dieu. Il faut beaucoup de patience, l'atmosphère propice, des soins délicats et surtout beaucoup de soleil si l'on veut qu'une belle fleur puisse s'épanouir. »

A l'heure actuelle, un schisme intestin n'est pas à craindre. L'Église établie y perdrat et ne gagnerait rien. Plus tard, beaucoup plus tard, il n'en sera sans doute plus ainsi. La séparation des Églises et de l'État est à envisager. L'on en parle déjà. Comment l'Église établie réagira-t-elle sous l'épreuve? C'est le secret de Dieu; et le secret de Dieu, nous apprend l'histoire, déroute, la plupart du temps, les savants calculs des hommes.

Notons, en terminant cet article, un fait d'une certaine importance qui s'est récemment passé en Angleterre : l'Église méthodiste wesleyenne divisée en trois communions rivales depuis cent cinquante ans, — elle groupe douze millions de fidèles, — a restauré son unité primitive. L'union des trois sectes fut solennellement proclamée à Londres, dans la grande salle d'Albert Hall, le 19 septembre dernier. Le duc d'York y prit la parole; il félicita les Méthodistes, oubliant peut-être un peu trop que le succès était dû en partie à sir Robert Perks, qui le premier, à Plymouth, en 1913, avait jeté les fondations de cette réconciliation. Au sein de l'Église établie et plus particulièrement dans les milieux anglo-catholiques, on se réjouit sans doute, mais avec une réserve assez marquée. Le *Church Times*, commentant l'événement, écrit en substance : « Le danger persiste de donner comme base de la religion une pure expérience individuelle ou une simple émotion; et cela ne peut qu'entretenir l'anarchie dans la chrétienté. Nous prions pour que ce péril soit écarté. Il faut autre chose en effet pour qu'il y ait une Église : il faut une doctrine théologique, et un attachement robuste à une Église catholique et apostolique. »

Un peu auparavant, l'Église établie a obtenu l'intercommunion avec les Vieux-Catholiques. Peut-être espère-t-elle par là, et à la longue, que ses ordinations rentreront davantage dans le cadre de la succession apostolique et ne seront plus mises en doute.

PAUL BOTTINELLI.

---

# VISITES AUX MUSÉES DE PROVINCE

---

IV<sup>(1)</sup>

---

## LE MUSÉE DE MARSEILLE

---

Créé par le décret de l'an X avec les débris sauvés de la Révolution par le docteur Achard, le musée de Marseille s'abrita d'abord dans l'ancien couvent des Bernardines. Les vieux cloîtres servirent souvent de dépôt à ce genre d'ossuaires. Le préfet, Charles Delacroix, seconda les vues du médecin marseillais. Il résolut de fonder un Centre comprenant le Musée, l'École des Beaux-Arts, la Bibliothèque, le Conservatoire, le Jardin des Plantes et le Musée d'histoire naturelle. C'était un redoutable centralisateur que l'ex-Conventionnel. Tandis qu'il centralisait ainsi à tour de bras, son fils Eugène, âgé de quatre ans, pensa se noyer dans le port, ce qui eût été dommage pour la peinture. Ce père honoraire n'était même pas capable de garder les enfants.

Sous le second Empire, l'espèce de chaos laissé par le jacobin commença de paraître indigeste. Il fallut passer au second jour de la Création. La ville acheta, au bout des allées du Prado, le château Borély, une des plus nobles villas de la côte provençale, un décor de Claude Lorrain, un palais de Cléopâtre au bord de la mer divine. C'est là que furent transportées les antiquités de la ville, ses collections égyptiennes,

(1) Voyez la *Revue* des 15 décembre 1931, 15 février et 15 septembre 1932.

l'incomparable amphore crétoise à décor de poulpes, peut-être la plus belle pièce que nous aient léguée la poterie des peuples égéens et l'antique poésie des races de la mer. Là se trouvent encore les trop rares épaves de cette illustre ainée des Gaules, rivale de Carthage, sa fameuse inscription des prêtresses de Baal et les énigmatiques figures de Roquepertuse, des sarcophages de Saint-Victor et la tombe pathétique et carolingienne de l'abbé Isarn, d'une telle gravité macabre de *De profundis*.

## LES PEINTURES DE PUVIS

Cependant, la conquête d'Alger venait donner à Marseille un rôle qu'elle n'avait pas encore, la dignité d'une métropole : la ville devenait le visage que la France tourne vers son Empire. Elle se couvre de monuments : sa belle cathédrale orientale, la silhouette protectrice de Notre-Dame de la Garde, bénissant le port et les voyages; au nord, sur le bord du plateau de Longchamp, qui domine l'immense cuve de Marseille, on construisait le Château d'eau.

Monument un peu théâtral, à la mode du second des Napoléons, mais peut-être, avec l'Opéra, le plus éclatant qu'ait élevé le faste de cette époque. Adossés à la colline et couronnés d'un grand portique en hémicycle qui détache sa double colonnade sur le ciel, ce sont les courbes élargies, les rampes, les escaliers du Fer à cheval de Fontainebleau qui embrassent les deux étages de bassins où les eaux bruissantes, parmi des groupes de taureaux, se précipitent de vasque en vasque, de cascade en cascade, du haut de la montagne de cristal : fête des eaux amenées des collines voisines, cadeau de fraîcheur et de vie, le plus agréable des présents de la terre au voyageur et au marin qui arrive de la plaine salée.

C'est alors qu'il fut décidé d agrandir le motif central et d'y ajouter deux ailes destinées à contenir le reste des collections provisoirement déposées chez les ci-devant Bernardines. Une des ailes fut affectée à l'histoire naturelle, la seconde aux œuvres d'art. L'architecte Henry Espérandieu, élève de Vaudoyer, fut chargé du programme. Il fit les pavillons symétriques dont les masses romaines flanquent à droite et à gauche la colonnade du Château d'eau; l'ensemble du Palais de Longchamp avec sa galerie aérée, sa claire-voie, ses eaux

bondissantes, encadrées des blocs des musées, forme au-dessus de la ville une sorte de Parnasse ostentatoire où ne manque pourtant pas une musique d'Hippocrène. L'hiver, les Marseillais, étagés sur les marches à l'abri du mistral, viennent faire le lézard au soleil, comme la canaille romaine, dans les sanguines d'Hubert Robert, sur les degrés du Capitole.

Le musée comprend deux étages, reliés par un escalier d'allure monumentale. Ce morceau décoratif appelait la décoration. Il y avait alors un maître fort en vue, un élève de Chassériau, qui avait l'ambition de renouveler, dans la France moderne, la gloire civique des grandes fresques à l'italienne; il s'était fait connaître en 1839 par un *Retour de chasse* assez fier, envoi de l'État au musée de Marseille, et surtout par de belles peintures dans le vestibule du musée de Picardie. Ce Lyonnais de quarante-cinq ans, sévère, noble, indépendant, commençait à faire figure entre les purs mondains tels que Cabanel et Baudry, et les naturalistes de l'école de Courbet. C'est à lui que la ville de Marseille, pour la somme de dix mille francs, confia les peintures de son escalier.

Pendant une trentaine d'années à partir de cette époque, Puvis de Chavannes occupa dans la peinture contemporaine une situation privilégiée. Déjà il préludait sous le Second Empire au rôle qu'il devait occuper constamment sous la République, celui d'un délégué au Beau, d'un fonctionnaire de l'Idéal. Chaque fois qu'il se présentait une occasion de parler au nom de l'esprit, de décorer un lieu public, une entrée de musée, un temple comme le Panthéon, un sanctuaire comme la grande *aula* de la Sorbonne, il officiait. Son dédain de l'anecdote, son goût de la sérénité, son aversion pour les vanités du drame et du trompe-l'œil, son style dépouillé de tout attrait sensuel, produisaient une sensation de délivrance et de pureté. On aimait jusqu'à ses gaucheries, jusqu'à une certaine indigence : le public lui en savait gré comme d'une vertu. Puvis fut pendant un demi-siècle le peintre des universitaires et de cette espèce de clergé stoïque ou janséniste, qu'effarouchait l'impressionnisme et qui allait entreprendre, après les malheurs de la guerre, notre *Réforme intellectuelle et morale*.

Je ne suis pas sûr que l'avenir maintiendra toute la position dont a joui de son vivant ce maître de haute réputation.

Les bonnes intentions ne font pas toujours la bonne peinture. Ce qu'il y a de mieux sans doute dans l'art de Puvis, c'est l'atmosphère et le paysage; les marécages de la Somme, la fuite de la Seine aperçue des hauteurs de Sainte-Catherine dans le tableau de Rouen, les bois où s'agenouille, dans la peinture du Panthéon, la petite sainte de Nanterre ou enfin, dans la grande frise de la Sorbonne, ces vagues muses qui flottent sur la prairie, comme des religieuses dans le vallon de Port-Royal.

Dans ce tableau du pays, les compositions de Marseille ont une grande importance. C'est là que, pour la première fois, l'inspiration se précisa, les idées se localisèrent. Nulle trace de cela encore dans les premières peintures d'Amiens, *la Paix*, *la Guerre*, *le Travail*, *le Repos*: ces quatre sujets pourraient se passer n'importe où. On se rappelle la page d'Eckermann sur le barde ambulant. Cet homme gagnait sa vie en improvisant des vers sur un sujet donné. Goethe avait choisi *le Retour*, et quand le rhapsode eut fini : « D'où êtes-vous ? » lui dit Goethe. « De Hambourg », répond l'autre. « Eh ! que ne traitiez-vous le retour à Hambourg ? »

C'est l'art poétique de Virgile et de Dante, dont les livres ne sont guère que des itinéraires, des guides de l'Italie, des répertoires de ses légendes et de ses paysages. Puvis eut à Marseille cette illumination; ici, au bord de la mer bleue, il découvrit la France. Son tour d'esprit logique et généralisateur, d'invention plastique assez pauvre, qui ne lui permettait pas d'intéresser vivement par la création des corps, trouva un support dans le cadre: ce fut là le soutien de ses figures un peu débiles. « Des personnages abstraits dans des paysages vivants », me disait un jour Forain, en définissant la formule de cet art spécial. C'est à Marseille que l'artiste s'en avisa. Ce n'est pas que son diptyque, *Marseille, colonie grecque* et *Marseille, porte de l'Orient*, soit une œuvre bien séduisante; franchement, ce n'est pas au-dessus d'un Feuerbach; les acteurs sont des figurants; le navire (dans *Porte de l'Orient*) est un praticable de carton, aussi conventionnel que le pont irritant et imperméable du vaisseau au premier acte de *Tristan*. A peine si une ou deux silhouettes, prises à des miniatures persanes, retiennent quelque chose de la grâce exotique qui se fait aimer chez Chassériau. Mais les paysages sont admirables:

ici, l'idéologue sort des lieux communs, il rencontre, ainsi qu'on rencontre une vivante, le sol, la terre, la couleur des eaux et des nuages, semblables à des yeux et à une chevelure, le dessin de cette côte précieuse et sculptée comme un marbre; il devine ces expressions spirituelles et géologiques, résultant du climat, des vallées et des fleuves, qui ont imposé à la patrie sa forme et son génie. Par cette noble ouverture, au seuil du pays et de son œuvre, comme un voyageur qui rentre chez lui, il inaugure son tableau de la France.

## LE MUSÉE DE L'AN X

En général, les musées de France résultent d'une pensée du XVIII<sup>e</sup> siècle. C'est une idée philosophique. Une philosophie des lumières, réalisée par Bonaparte.

Dans la prodigieuse loterie du butin des armées du Nord et d'Italie, et du produit de la conscription des biens nationaux, Marseille touchait quarante toiles, qui venaient s'ajouter à un chiffre double de tableaux récupérés sur place dans les maisons des nobles et du clergé. C'est ainsi que l'on voit au palais de Longchamp le plus raphaëlique de tous les Pérujin, trois Rubens, un Crayer, un Jordaëns de la galerie du Roi, enfin quelques Espagnols bitumineux et pathétiques, comme la Provence dut en regorger après les guerres d'Espagne.

De l'École française, deux Champagnoise, dans une délicate harmonie bleue et grise, très proche de Le Sueur, une belle *Pastorale*, écho d'un chant de jeunesse de Poussin, et puis la *Peste de Marseille* de Jean-François de Troy, un de ces morceaux vigoureux qui ont fait du bruit en leur temps et annoncent de loin les *Pestiférés de Jaffa* et le *Radeau de la Méduse*.

Quantité de portraits : deux Mignard, un Nattier brillant et absurde, un honnête Tocqué, sans parler de l'inévitable Rigaud et de l'indispensable Largillière. Cependant règnent dans les frises, à des hauteurs désespérantes, deux douzaines de grandes toiles à peu près invisibles, punies d'un crime inexplicable, des processions, des temples, de vagues vestales, des tragédies qui expient là-haut le tort de n'être pas au goût du jour. C'est la faute de l'architecte qui a voulu ces salles

trop grandes, genre Louvre, où la lumière vient de trop haut et tombe à pic sans éclairer. Le conservateur actuel, M. A. Gibert, a conçu un nouveau programme d'éclairage. Ah ! qu'il se hâte donc de mettre la vie dans ce mausolée !

Pour en finir tout de suite avec cette partie du musée, je note un joli Vincent (portrait du comédien Dazincourt) et deux toiles mémorables de Gros et de Girodet, les portraits davidiens du Doge gênois Favrega et de sa dogaresse. Monuments de ce fameux siège de 1799, si célèbre par sa famine et par le nom de Masséna ! De Gros encore, un *Philoctète* sourd et désespéré, un des derniers tableaux du maître, son cri de détresse avant le suicide ; puis, presque le néant. Rien de l'école de 1830. Comme la France est peu romantique ! Un très beau Millet, la *Becquée*, et un magnifique Courbet, un *Cerf aux abois*, une agonie dans une fin de jour, barrant de ses grands bois tragiques le crépuscule, c'est tout ou presque tout pour la peinture moderne. Mieux vaut ne rien dire de la *Judith* d'Henri Regnault, cette gitane qui ne mérite pas de s'appeler *Carmen*, non plus que du *Rêve* de Chaplin ; ce qui reste de Greuze une fois ôtée la bonne peinture, c'est-à-dire le reste de rien.

## LE CAS PUGET

Cela dit sur le « Musée de maîtres », consulaire et dictatorial, il reste le musée proprement marseillais, qui n'était possible qu'ici, incomplet encore, sans doute, mais irremplaçable et charmant.

C'est l'ancien conservateur, le regretté Philippe Auquier, qui en a pris l'initiative à la fin du siècle dernier, dans le second mouvement de ferveur régionaliste dont Barrès a donné le signal, et qui a laissé en Provence des monuments tels que le *Museo Arlaten* et le *Trésor du Félibrige*. Le trésor artistique n'était pas moins digne de piété. Quelle province française peut se vanter d'un autre Puget ?

A Marseille, en effet, ce grand homme est le chef du chœur. Tout part de lui et relève de lui. Auquier se fit l'homme de Puget. Aidé des libéralités de son ami Émile Ricard, le frère du peintre, qui a légué depuis au musée de Longchamp sa collection de dessins du maître, il constitua peu à peu un

ensemble vraiment royal : cinq marbres originaux, le *Faune* et sa maquette, les moulages de Toulon, de Gênes et du Louvre, cent dessins de navires, vingt tableaux, des esquisses, comme la sauvage *Éducation d'Achille*, des figures de ses élèves, Antoine Duparc, Christophe Veyrier, composent un spectacle que pourraient jalouer les plus orgueilleux musées du monde. Il n'y manque que la *Peste de Saint Charles* et trois ou quatre *Vierges* conservées, on ne sait pourquoi, au musée du Vieux Marseille. Elles seraient mille fois mieux au palais des Beaux-Arts. Le local est superbe; le contenant digne du contenu. Inondé de lumière par de larges baies au midi, on croit entrer dans un vaste atelier de sculpteur, peuplé de grandes figures dramatiques et gigantesques, au bruit des eaux furieuses que mugissent au dehors les taureaux de Camargue et dont le tonnerre liquide, pareil à la voix des montagnes, accompagne ces formes passionnées.

Le génie est toujours gratuit. On perd son temps à l'expliquer. Que le plus grand sculpteur français du XVII<sup>e</sup> siècle soit sorti de cette ville d'affaires qu'est Marseille, sans tradition et sans école, c'est ce qui montre le *fait du prince*, l'acte personnel du Crâteur. Comme l'enfant du meunier de Leyde, on ne voit pas ce que le fils des maçons de Séon a pu apprendre chez le charpentier de l'Estaque où il gagnait sa vie, et lorsqu'à vingt ans on le trouve à Florence, il paraît presque tout formé.

C'est dans ces quatre ou cinq années passées à Rome ou en Toscane, chez l'illustre Pierre de Cortone, dans le voisinage et l'émulation de l'immortel Bernin, puis suspendu aux voûtes et aux stucs du Pitti, c'est dans cette triomphante Italie d'Urbain VIII, celle du nouveau Saint-Pierre, de la place Navone, des façades du Corso et du palais Barberini, pleine du prestige des Rubens, des Guide, des Guerchin, des Carrache et des Dominiquin, que le jeune homme acquit pour jamais le tour de son langage et la forme de ses idées.

C'est dans ce milieu de princes romains que se comprend le maître provençal. Il ne fut jamais à l'aise que là, ou encore dans cette Gênes, alors dans toute sa gloire, et dont il fut le maître favori. Ses colossales figures de Sainte-Marie de Cari-gnan, sa *Vierge de l'Oratoire* à Saint-Philippe de Néri (les moulages sont à Marseille) sont bien de ces créations *da stupore*, comme on les aimait alors en Italie, de ces ouvrages qui pro-

voquent d'abord l'étonnement par la virtuosité du ciseau, le luxe et l'inédit du mouvement et des attitudes. Lui-même, architecte, sculpteur, peintre, décorateur, constructeur de galères, ingénieur, mélange de Léonard et de Vauban, était bien un de ces prodiges d'activité universelle, de ces hommes de fougue et de *terribilità* (« le marbre tremble devant moi ») qu'on se figure, au milieu de tant de travaux divers, comme des démiurges doués de plusieurs bras.

Dès lors on s'explique clairement l'histoire de ce grand homme, c'est-à-dire son étrange guignon. Ce drame fait déliter Michelet. Je viens de relire ces deux volumes de son *Louis XIV*, ce chant de Maldoror, plein des imprécations des mères, des plaintes de l'exil, du gémissement des forçats, des révoltes de la conscience opprimée : la France piétinée comme une Pologne, le siècle entier vu sous le jour des dragonnades et des Cévennes. Dans cette bizarre apocalypse, le sculpteur tient le rôle d'un justicier : ce n'est plus Puget, c'est Tacite ou c'est l'auteur des *Châtiments*. Il devient une espèce d'Alceste républicain, chargé des vengeances de l'histoire, plein des sanglots du bagne et du psaume des saints rebelles du Désert.

La vérité est que Puget, comme toute la France de son temps, n'a qu'une passion, la gloire du Roi. Il passe sa vie à proposer des embellissements pour Versailles. Il brûle de se faire embaucher dans cette entreprise d'apothéose, au prodigieux décor de la majesté française. Ah ! s'il avait eu carte blanche ! Du moins voulut-il à Marseille faire voir ce qu'il savait faire : c'était le moment où par toute la France se dressaient les places royales, la place des Victoires ou celle des Conquêtes, la place Bellecour à Lyon, les places de Rennes et de Bordeaux, le Peyrou de Montpellier, images de l'ordre français, autour d'une statue du héros, âme et créateur de cette grandeur. Il ne tint qu'à Marseille d'avoir une de ces places, toute du dessin de Puget, qui aurait servi d'avant-scène à une ville nouvelle, comme la future place élevée par Pombal en façade sur l'estuaire du Tage, si ce projet grandiose n'avait épouvanlé la léśinerie des échevins : c'est de ce projet rogné, réduit par tous les bouts, qu'il a fini par ne subsister que le pavillon de l'Hôtel de ville, amputé de ses ailes, comprimé jusqu'à éclater comme un géant captif dans une cage trop étroite dont, rien qu'en respirant, il ferait craquer les barreaux.

Songez enfin que l'artiste, ennemi du portrait, n'a daigné en faire qu'un seul, et que c'est le portrait du Roi. Conservé, comme celui d'une maîtresse adorée, dans son atelier de Fongate, ce médaillon (aujourd'hui au musée de Longchamp) est de beaucoup le plus beau de tous les portraits de Louis XIV, avec le buste de Bernin : ce n'est plus, comme celui-ci, le Roi rayonnant de vingt ans, le jeune soleil des fêtes de Fontainebleau et de Chambord, le dieu de La Vallière, mais l'homme de cinquante, déjà momifié dans son rôle, avec le faux toupet, le flot pyramidal de sa vaste crinière, le bouillonnement du jabot et, sortant de tout ce prestigieux plumage, la brusque arête du profil, l'auguste retraite du front que prolonge et compense le bec dominateur, l'angle surprenant que dessine, au-dessus de la bouche de fer, cet os autoritaire, intimidant d'empire, de superbe et de hauteur. L'expression du royal oiseau, fantastique comme Osiris, a la force de certains Daumier, et en même temps, par le faste, le linge, la perruque, le relief et la blancheur d'hostie, une allure de Saint-Sacrement. L'étourdissant bas-relief équestre, qui montre le nouveau Constantin dans le costume à la romaine des tragédies de Racine, a de même une immense valeur de document, comme étant la seule épave du naufrage de la place Royale, et l'unique figure de ce genre échappée aux vandales de la Révolution. Et enfin le brillant écu des armes du Roi, pareil à tant de cartouches qui surplombent les portes des palais de Rome, est l'envoï de ce « chant royal », la dernière strophe de ces vêpres sculptées du Roi-Soleil.

D'où vient donc que Puget ne sut jamais plaire à Versailles et que le grand monarque se passa du premier sculpteur de son royaume ? On dit que cela tient à la rancune de Colbert, lequel n'aurait pas pardonné à l'artiste de lui avoir préféré Fouquet. Il lui aurait fait payer cher, en le brimant toute sa vie, ce pas de clerc de ses débuts. C'est oublier que Colbert n'a guère fait qu'enrôler pour le Roi l'équipe de Vaux : Le Brun, Le Vau, Le Nôtre. Il est probable que, dans l'esprit du puissant organisateur, le Provençal chargé des arsenaux de Toulon, spécialiste des constructions navales, occupait un poste de confiance qui était le contraire d'un pis-aller : le grand ministre savait utiliser son monde. L'habile ouvrier, ingénieur des galères du Roi, inventeur de ces formes de brigantines et de

frégates, de ces rapides tartanes filant comme des insectes sur leurs peignes de rames, ou de ces gros donjons de ligne et de bataille, avec leurs triples châteaux de poupe et les Renommées de leurs mâts de foc, cétacés aux lourdes carapaces pareilles à de féeriques citrouilles ou pompeuses comme des carrosses, n'était pas un homme en pénitence : cette flotte avait l'honneur de promener sur les eaux le pavillon du Roi et de faire respecter au loin la France victorieuse.

...Et pourquoi, soit dit en passant, puisque le Louvre n'en sait que faire, ne pas transporter à Marseille le musée de la marine ?...

Mais peut-être y a-t-il une raison plus profonde du malentendu qui écarta le grand artiste. Puget appartenait à cette génération qui avait eu trente ans en 1630, la promotion de la Fronde : elle demeura toujours suspecte. On se méfiait de gens si portés à l'indiscipline. Nul doute qu'il ne fût un autre homme que les Coysevox, les Desjardins, les Girardon et les Marsy qui firent les délices des bosquets et des bassins, des parterres et des miroirs de la « cité des eaux » : mais était-il capable de se laisser encadrer ? En fait, il se passa pour lui ce qui s'était passé pour Bernin : on lui fit un pont d'or, on le combla d'hommages, mais on l'éconduisit et on lui préféra Perrault. Qu'y avons-nous perdu ? Après tout, Versailles reste comme une image radieuse de la beauté française. Il ne faut qu'un peu de tact pour sentir que Puget y détonne et que ce Méridional n'était pas du pays.

Le voyage qu'il y fit pour se présenter à Louis XIV est un vrai fabliau, un conte de Daudet : il y arrive tout feu, tout flamme, avec sa faconde rustique et sa noblesse de paysan, éperdu d'amour pour le roi, mais se sachant grand, lui aussi, par la grâce de Dieu, prêt à traiter familièrement de puissance à puissance. Il est magnifique, ce septuagénaire, sec et droit comme un vieux cyprès, tout bouillonnant d'idées grandioses. Il en a gros sur le cœur après ses déboires de Marseille ; mais à présent il parle au maître et on va voir ce qu'est Puget appuyé par le Roi, consacré, reconnu par la justice du souverain et sa toute-puissance. Quelle revanche ! Quelle confusion pour les gens de là-bas ! Et il va, il développe devant Louis sa chimère : ah ! les belles choses qu'ils vont faire tous deux ! Il bouleverse Versailles, bouscule ces terrasses trop sages. Il faut,

palsambleu ! des pensées à la mesure du premier monarque de l'univers : par exemple, en face du château, au beau milieu de la perspective, un colosse de Rhodes, une gigantesque statue d'or qui, les pieds écartés, enjamberait le grand canal et brandirait en main un phare pour la nuit. Le Roi, quand il promènerait les dames dans ses gondoles, passerait sous cette arche et l'on en dirait des nouvelles ! Et puis, sur la façade, du côté de la Cour de marbre, au lieu de ce méchant soleil de Mansart, qui ressemble à une enseigne d'auberge ou au cadran solaire d'un petit gentilhomme, que dites-vous, Sire, que dirait Votre Majesté d'un groupe un peu plus animé, d'un tableau héroïque en marbre, comme celui de la loggia du Saint-Père ? Et il propose, le malheureux ! sans y entendre malice et sans se douter de l'injure, il propose son groupe d'*Alexandre et Diogène*. Il perd sa cause en la plaidant. Le Roi laisse dire le bonhomme et le congédie avec de bonnes paroles. « Allez, monsieur Puget, continuez à me faire de belles choses comme vous savez en faire. » Le candide vieillard se retire persuadé d'avoir ville gagnée. Il est perdu.

Scène charmante : c'est Valmajour chez Louis XIV. Que parler ici de cabale ? Point d'accord entre le Marseillais et la cadence de Versailles. Son *Milon de Crotone*, quand on l'y installa, fit scandale. Cette torsion, cette frénésie, cette torture d'homme pris au piège et qui hurle à la mort, mordu en croupe par un lion, alarmèrent : ce rugissement de géhenne jurait trop avec les calmes allégories et les mythologies aimables qui l'entouraient. On le jugea trivial. Seule la Reine eut pitié. « Oh ! le pauvre homme ! » s'écria-t-elle. Cette Espagnole, remarque M. Marcel Brion, le dernier biographe de Puget, devant ce mélodrame, était au diapason et se retrouvait en pays de connaissance.

En un mot, ce Marseillais, dans une France classique, représente l'esprit baroque. C'est le doge de Gênes dans Versailles, « étonné de s'y voir ». Voilà le secret de la brouille. La France, dans l'Europe du XVII<sup>e</sup> siècle, est la résistance, l'obstacle au puissant mouvement d'instinct qui déborde dans tous les arts, à cette vague de fond de la sensibilité qui déferle partout et qui part des mystiques pour s'achever dans la musique. On est embarrassé de définir le baroque, qui échappe justement à la définition, parce qu'il admet tout, qu'il est fait

d'un mélange orgiaque, organique et physiologique, spirituel et animal, qui ne s'adresse pas au goût, le défie au besoin, pour procurer l'ivresse. Cet art complexe, trouble, expressif, qui a communiqué jusqu'à l'architecture son émoi, est celui qui a régné alors de Palerme à Salamanque, d'Anvers à Cracovie. La France seule fait obstruction. On se figure mal chez nous cette position de notre art classique qui est un îlot de pensée claire dans un océan de passion et cette singularité de nos chefs-d'œuvre si raisonnables, et en réalité si difficiles pour l'étranger.

Or Puget, par toutes ses attaches, appartient au baroque : il y plonge comme ses atlantes de Toulon, algues, coquillages jusqu'à mi-corps. Rien de moins classique que sa pensée : sa peinture, fille de Cortone et déjà sœur de Fragonard ; ses dessins, comme celui du prodigieux Centaure, le galop arrêté, le brusque trapèze du quadrupède buté sur les boulets, au bord du précipice, — une arabesque qui fait songer à Daumier et à Guys : ses bas-reliefs qu'il défonce pour y faire entrer le clair-obscur, la profondeur, le pittoresque et tout le tremblement ; ses grandes figures enfin, si frappantes par la pantomime et la gesticulation, par l'oscillation des surfaces et la sinuosité des axes, par les *contrapposti* de mouvements et de volumes, les contrastes de jour et d'ombre et enfin par tout le diable au corps et tout le « démoniaque ». On voit combien tout cela est loin de l'équilibre français. Je me demande même si le climat provençal n'a pas toujours été, en dépit de Phocée, imprégné de baroque : je songe aux lions-consoles de Saint-Gilles et de Saint-Trophime, cette faune de Mésopotamie, et surtout à la tombe d'Isarn, ce cadavre mitré et crossé, écrasé sous la dalle dans la cuve où il se défaît en exhalant son sépulcral *Omnia vanitas...* Et alors on s'explique le refus de Versailles et la désolation finale du pauvre homme, qui ne comprenait pas, et qui vous serre le cœur, sur son portrait du Louvre, où il vous suit de ce long regard d'humilité et de reproche.

#### LES PEINTRES PROVENÇAUX

Tout, à Marseille, date de Puget. Ce grand homme, dans tout le Midi, sonne la diane, libère une foule de vocations qui signoraient. Ce pays un peu endormi, en dehors de ses deux

capitales, les villes d'Aix et d'Avignon, d'ailleurs plus riches d'artistes étrangers que de talents originaux, prend confiance et se réveille : l'Arlésien Jean de Dieu, auteur de gracieux bas-reliefs à Chartres et à Versailles, le délicat Vassé qui a tant travaillé à Paris et à Sans-Souci, et qui était de Digne, ou cet Antoine, de Carpentras, auteur de la jolie fontaine des Grâces à Montpellier, montrent le rayonnement de Puget, non moins que les ouvrages des Mathias, des Baptiste, des Chastel, des Bernus, répandus dans toute la Provence.

Je néglige à regret Foucou, ce petit Clodion de Riez, qui a au musée de Longchamp deux Bacchantes si voluptueuses, et ce Normand de Chardigny, que nous avons rencontré à Aix, mais qui n'a rien fait de si exquis que ses ouvrages de Marseille, surtout ce ravissant bas-relief de la *Cueillette des Olives*, où l'on a la surprise de rencontrer sous son ciseau, soixante ans à l'avance, un thème de *Mireille* et le couple de Mistral. Nous retrouverons à Toulon le blessé d'Aboukir, le spirituel Joseph Hubac. Et je laisse à M<sup>me</sup> Marie Gasquet, l'auteur d'*Une enfance provençale*, la joie de vous parler des bonshommes des crèches, le peuple des Noëls, la paroisse catholique, pastorale et lilliputienne des *santons*.

C'est un fait curieux que cette animation des provinces à partir des dernières années du XVII<sup>e</sup> siècle. Marseille, enrichie par la soie, le savon, les parfums, le café, les épices, s'entoure de bastides, de villas élégantes et commence à disputer à Aix le premier rang. Les églises, les couvents se rajeunissent de peintures et rencontrent à point nommé toute une bande d'artistes, les Parrocel, qui sont une tribu, un frère Imbert, un Michel Serre, pour ramasser la palette que l'auteur de *Milon* a de bonne heure lâchée pour le ciseau. Ce sont des *fa presto* diserts, souvent assez habiles, mais un peu trop pressés et trop expéditifs. Michel Serre se faisait admirer, dit-on, en jouant d'une main aux dames, tout en peignant de l'autre. Cela se sent. Mais ce négligé, cette aisance, cette facilité dans l'improvisation, joignez-y des idées, du feu, une sensibilité très vive, la grâce, la poésie, et je ne sais quelle ardeur et l'instantanéité de l'exécution, la fougue du Provençal et une merveilleuse virtuosité de touche, enfin tout le génie du Midi et tous les dons du peintre, alors vous avez Fragonard.

De Fragonard Marseille ne possède qu'un tableau, qui est

précisément une *Allégorie de Marseille*: on voudrait bien savoir à quelle occasion il l'a fait, quel homme de goût le lui commanda. Pas un de ses biographes n'en parle. La toile fut achetée cinq cents francs en 1837 à un M. Landry. Tableau de jeunesse, dans la même gamme argentée que l'esquisse du *Corésus d'Angers*, plein de roses pâles, de nacres, d'irisations qui rendent spirituellement l'opale de l'atmosphère marine. De grandes architectures, un phare, un quai où aborde une proue escortée de l'éclume et des jeux des sirènes, et où une Cérès apporte l'abondance; un ciel agité et joyeux, plein de vent, de choses envolées, de vapeurs qui s'incarnent et flottent, se débendent en Mercures, en Iris; à gauche, le cheur terrestre, le groupe de figurants qui, dans les scènes de miracles, représentent la foule et servent à la fois de comparses et de repoussoir, meublent pittoresquement le tableau et fournissent une base réelle et un point d'appui au lyrisme: au centre, la ville éclatante, demi-nue, Amphitrite de sel et de soleil, trônant comme une reine et appuyée au gouvernail, auprès d'un beau Génie ailé prêt à exécuter ses ordres: tout cela éffleuré à peine, fait d'indications rapides, dans un prisme d'allusions brillantes et dans une langue de cristal qui est celle même de la poésie. Nulle part le divin Frago, si peu enclin aux grandes machines, ne s'est montré autant qu'ici le rival de Tiepolo.

Mais auprès de ces gaillards un peu évaporés, qui représentent le côté extérieur de l'âme provençale, voici d'autres tableaux d'aspect tout différent, absolument inattendus. Ils sont quatre surtout, quatre figures à mi-corps, un vieux et une vieille, une *Laitière*, une *Tricoteuse*, isolés dans leurs cadres, sans décor, sans mouvement, sans pose, dans ce parfait oubli de soi et cette ignorance du spectateur qui avertit soudain et commande le silence. L'exécution est gauche, la peinture monochrome, dans une matière épaisse d'une tonalité grisâtre où dominent les blanches et les ocre et qui, à mesure qu'on regarde, se découvre plus riche en nuances.

Deux des toiles ont souffert et ont perdu leur fleur. Les deux autres sont admirables. La bonne vieille (au fait, quel âge? la trentaine, mais on se déleure bientôt à la campagne), avec ses bras croisés, son cou usé, son humble regard et ce tassemement du corps qui est le repos des paysans, sous sa cami-

sole de grosse toile qui l'enveloppe religieusement comme une miche dans un linge, cette forme rustique et pesante, massive et résignée, a l'air d'une statue de la patience et de l'acceptation. La pâte est un peu lourde, la touche sans grande adresse, et cependant ce morceau, dans sa monacale et onctueuse blancheur, impose comme certains Cézanne.

La *Tricoteuse* touche encore davantage. Ce beau geste des mains suspendues qui travaillent, comme des bobines, le fil et les aiguilles, ce jeune visage baigné de reflets qui se penche et qui compte sous la cloche de lingerie transparente et plissée, la nappe de lumière qui inonde et dessine sous la casaque de laine le buste féminin, cette gravité, cette tendresse, cette paix domestique, ce jour placide qui entoure le corps de la jeune fille, tant de simplicité, de pudeur, tant de grâce sans le savoir, tant de vérité et tant de charme, cette figure virginal qui semble exister par elle-même comme si le peintre n'était pas là, cette musique intérieure, si ce n'est pas la mystérieuse beauté de la *Dentellière* de Vermeer, c'est du moins quelque chose qui en approche de bien près. C'est l'image entrevue d'une France qui ne fait pas parler d'elle, ménagère, économique, sage, d'une grande France secrète et pleine de vertu, la France de la huche et de l'escabeau, où les femmes se tiennent droites sans le secours d'un dossier de chaise et deviennent tout naturellement les saintes des portails, une France qui ne change guère et qui est toujours la même depuis le vieux Fouquet jusqu'à François Millet. Il y a là le meilleur de Greuze, moins la littérature et l'équivoque sensualité qui gâtent si souvent ses tableaux, le meilleur de Fragonard, moins sa légèreté et son étourderie.

Ces quatre tableaux, qui valent à eux seuls le voyage et qui mériteraient *l'a parte*, le recueillement d'une chambre où ils auraient tant à nous dire sur la Provence d'autrefois, sont quelque chose de presque unique au XVIII<sup>e</sup> siècle, et en tout cas la grande surprise du musée de Longchamp. Ils sont d'une artiste presque inconnue, Françoise Duparc.

En réalité, on ne sait rien de l'origine de ces chefs-d'œuvre. La vieille dame de ce nom, qui laissa ces tableaux en 1776 à l'académie de Marseille, n'a jamais dit qu'ils fussent d'elle et nous ne connaissons rien d'autre de sa main. C'était la fille de cet Antoine Duparc, élève de Puget, dont on voit

quelques sculptures au musée de Marseille et dans les églises d'Aix, ainsi que les beaux anges du maître-autel de Coutances. La famille était lorraine, du pays des Le Nain, ce qui expliquerait un atavisme du sentiment et de la tonalité froide chez la fille du sculpteur, si toutefois les tableaux sont d'elle. Elle prit des leçons de Vanloo, ce Hollandais fixé en Provence, et reçut à Paris les conseils de Chardin. En effet, les Le Nain, le bonhomme Chardin, le Lépicier du tableau d'Auxerre ou du portrait du jeune Vernet, voilà la famille spirituelle de Françoise; il y a aussi dans son talent un côté sculptural qu'elle tient de son père. Elle ne se maria pas. La perte d'une sœur qu'elle vit mourir entre ses bras la décida à tenter la fortune en Angleterre, où l'on apprend que ses ouvrages eurent quelque succès : c'est là sans doute qu'on aurait chance d'en retrouver quelques-uns, dans des maisons particulières, sous le nom de Chardin ou de Philippe Mercier. Revenue à Paris, elle eut le chagrin d'y perdre encore un frère et retorna s'éteindre obscurément à Marseille, à l'âge de soixante-dix ou de soixantequinze ans.

Oui, on rêve d'une salle pure et sobre, qui serait le sanctuaire de ces images tranquilles, une chambre secrète de la Provence; on y accueillerait encore quelques figures de Michel Bounieu, ce gentil peintre un peu vulgaire de la marmaille du port; on souhaiterait d'y voir prendre place quelque jour une ou deux fillettes d'Antoine Raspal, cet artiste de village fin et endimanché qui peint en couleurs vives et dans tous leurs atours les beautés du village; on aurait ainsi un conseil de divinités du foyer, le cercle des bons génies assis autour de l'âtre. Et dans le fond, l'éclatant, le lumineux Fragonard, ce coup de soleil sur le vieux port, retentissant comme un gong. Et ce seraient les deux aspects de la Provence, montrant tour à tour sa face sévère et son sourire, comme tourne et retourne la feuille de l'olivier.

## PAYSAGES

Mais la grande salle qu'on voudrait, lorsqu'il sera permis de réorganiser le musée de Marseille, d'y ouvrir des jours latéraux, de clarifier l'ensemble par des divisions et des regroupements, ce serait la salle des maîtres provençaux du xix<sup>e</sup> siècle.

Souvent, j'ai caressé un projet : c'était de faire à Paris, province par province, une espèce de tour de France, une série d'expositions où apparaîtraient, l'une après l'autre, les physionomies différentes de nos grandes régions morales, Bourgogne, Normandie, Lyonnais, Touraine, Limousin, Languedoc, les familles spirituelles dont se compose la riche unité du pays. Je commençais par la Provence et je dois dire que mon idée se trouve à demi réalisée au musée de Marseille. Tout n'y est pas, et il s'en faut, des plus grands noms de tous, pour qu'on puisse s'y faire une idée juste de la peinture provençale. Il n'en reste pas moins que le palais des Beaux-Arts contient déjà plus qu'une amorce de musée provençal ; je donnerais beaucoup d'Italiens et de Flamands pour la rangée de toiles qui occupe à bon droit ici la place d'honneur et où s'aligne la frise des peintres du pays.

C'est un fait curieux que l'éruption de talents pittoresques qu'on voit se produire, au dernier siècle, jusque dans les milieux les plus ingrats, les plus obtus au beau. Peut-être un reste de l'ébranlement laissé par les guerres de l'Empire fut-il la cause du phénomène : un désir d'aventure, un regret, une impatience qui se tournent en poésie. Les femmes en ce temps d'alarmes avaient porté dans leurs entrailles une génération nerveuse. En tout cas, les dons du ciel paraissent distribués avec plus de caprice que jamais. Les vieux métiers brisés par la Révolution, plus d'apprentissage, de maîtrise ; à la grâce de Dieu ! Les vocations se font jour au petit bonheur dans tous les rangs : bourgeois ou gens du peuple, un receveur de l'enregistrement comme Grézy, des fils de famille comme Loubon ou Gustave Ricard, de simples coiffeurs, tels que François Simon ou Louis Aiguier. Il va sans dire que la notion d'art subit une transformation profonde : point de décos, point de tableaux d'église : l'occasion manque et surtout la science, la tradition et le langage. Ces artistes presque sans maîtres, presque tous isolés, ne peuvent guère être que des lyriques. La plupart se borneront au paysage ou au portrait.

Dans tout cela, l'influence de Paris est lointaine, presque nulle. Elle ne parvient qu'à distance, raréfiée par l'éloignement : jusqu'au milieu du siècle, le voyage sera toute une affaire. Les contacts ne deviendront plus réguliers qu'à partir de 1860, et ce sera presque la fin de la peinture indigène.

Toutes les œuvres remarquables sont antérieures à cette date. Paris n'est guère connu que par procuration, par l'intermédiaire de quelques Provençaux qui y ont fait leurs études, comme Forbin, Aubert ou Granet (dont il y a à Marseille un très précieux tableau, représentant son *Atelier*).

Ainsi cette peinture demeure strictement autochtone. C'est une école originale, un mouvement simultané, qui se développe en même temps que celui des Paul Huet, des Cabat, des Théodore Rousseau, mais qui lui doit très peu de chose, se passe presque en dehors de lui. Il est même surprenant qu'il ait existé si peu de relations entre ces peintres contemporains, que Corot dans ses campagnes assidues (hormis quelques études d'Avignon) paraîsse ignorer la Provence. Un second fait, non moins remarquable, c'est qu'aux portes d'Alger, à portée de tous les départs, il n'y ait parmi les Provençaux pas un seul orientaliste. Delacroix a été au Maroc, Marilhat au Caire, Decamps à Smyrne, Delhodencq à Tanger, le saintongeois Fromentin au Sahara et dans le Sahel. Pas un de ces Marseillais n'a été tenté de les suivre, et cela montre combien ils échappent au romantisme et forment un groupe indépendant.

On voudrait pouvoir parler individuellement de chacun de ces petits maîtres, si curieusement casaniers, si passionnément attachés à leur petit pays : dans ce mouvement célèbre du réveil provençal, les peintres précédent de trente ans les poètes et les romanciers. La presse les ignore. Ils mériteraient pourtant plus de respect, ce Prosper Grézy, qui a eu le sentiment si vif du pin de Provence, ou ce jeune Engalière, qui a laissé une *Vue de Grenade* si précieuse et si émouvante, ou cet humble Auguste Aiguier, le coiffeur du port, une sorte de petit Claude Gellée Marseillais, avec moins de culture sans doute, une imagination plus pauvre, des moyens d'expression infiniment plus bornés, mais avec le même amour extasié de la lumière sur la mer, le même émerveillement devant le jeu de miroirs qu'offre à l'azur du ciel la Méditerranée, le même serrement de cœur devant le deuil et le mystère nocturne, quand le père du jour s'abîme dans les flots.

Il faudrait parler surtout de Loubon, qui fut l'âme du groupe, un animalier remarquable, fort supérieur à Charles Jacques et à Rosa Bonheur : les tableaux de ce peintre énergique sont à Aix, mais je préfère encore son chef-d'œuvre de

Marseille, le *Troupeau de Bœufs en marche*, d'une arabesque si puissante, où les courbes du terrain, le mouvement des bêtes, les formes des collines et des îles lointaines, le triangle bleu de la mer qui s'enfonce comme un coin d'azur dans les roches grises de la côte, forment un bloc solide, un paysage de granit, d'où les ombres, la poussière, tout a été balayé, supprimé et stérilisé par la rafale du mistral. Le plus grand de la bande est cependant Paul Guigou, dont le tableau des *Collines d'Allauch* est une œuvre d'une fermeté, d'un caractère saisissants. C'est un des coins où la Provence a des aspects de l'Argolide. Ce large plateau crevassé, rocheux, que parcourent de maigres buissons, et que termine un dur banc de falaises coupantes, ces dislocations, ces ruptures, ces plans qui se chevauchent comme des dalles en désordre, conservent une horreur de soulèvement géologique, de coup de mer, un gigantesque arrachement d'épave fracassée par Neptune et d'un cadavre de paysage échoué en pleine lumière. On contemple comme des ruines ces débris de l'architecture du globe.

Peinture étrange, mâle, de matière volontiers rugueuse, de tonalité monochrome, généralement grise et ocreuse, dure comme le caillou, d'expression mélancolique. Pour ceux qui ne connaissent la Provence que comme un lieu de plaisir, qui n'en ont jamais fréquenté que la frange de casinos, le ruban de luxe qui se suspend à la Côte d'Azur, cette vision du pays sera une surprise. Et cependant, à peine dépassée cette façade, seule connue du touriste, c'est bien toujours le même maigre sol, la sécheresse, la pierrière, les petites collines décharnées, la carcasse d'une pauvreté mal vêtue de lambeaux de landes et de garrigues, menant paître ses chèvres, une touffe de thym entre les dents ; c'est toujours ce visage sérieux et incolore, ce grand pays agreste, osseux et minéral, hormis les petites vallées où les terres qu'apportent les torrents permettent la culture, dépouillé de tout superflu, excepté de sa sauvagerie, de son style et de sa noblesse.

Ce côté de l'âme provençale, ce caractère presque morose, à mille lieues de la légende turbulente et loquace qu'on lui a faite, cette sorte de passion contractée, qui se sert de l'éloquence comme masque de sa solitude, est un trait de race indélébile : tristesse de Puget, ce grand neurasthénique ! Ce même goût un peu amer, mais sans rien de sombre ni de

chagrin, sans phrases, sans déclamation, ce goût de clarté, de construction, où le tragique résulte d'une vue nette et cristalline des choses, est ce qui fait l'accent de ce groupe de paysagistes : ils sont plus désolés, avec leur ciel sans ombres, que les maîtres de Barbizon avec leurs nuées et leurs orages; et par là ils sont plus classiques et conduisent à Cézanne, qui voulait « vivifier Poussin par la nature ».

De tous ces maîtres aucun, excepté le dernier, n'est parvenu à la renommée. Pourquoi? Loubon est mort à cinquante ans, Aiguier à quarante-cinq, Engalière, Guigou, avant la quarantaine, et ce pressentiment d'une fin prématurée a pu ajouter à la tristesse qu'ils respirent. Un seul connut la vogue, à défaut de la vraie gloire, c'est Félix Ziem, lequel avait du reste à ses débuts des dons charmants et, dans ses notes de jeunesse (il y en a une foule dans les salles du Vieux-Marseille), un piquant, un esprit de touches voltigeantes à la Guardi. Tout se perdit bientôt dans la monotonie d'une formule vulgaire et tout extérieure, la répétition d'un cliché exotique, banal et stéréotypé. À la gloire de ce transfuge et à ses succès prolongés comme ses couchants sur le Grand canal, on préfère ses frères véridiques et obscurs.

#### UN AMATEUR D'AMES

Parmi ces petits maîtres sortis de Marseille, on souhaiterait que le musée fournît un peu de lumière sur deux peintres assez oubliés, mais qui eurent leur heure et se mêlèrent, à Paris, au mouvement romantique, Camille Roqueplan et Dominique Papety. Pas d'histoire du romantisme sans ces utilités, les frères Devéria, de Nîmes, et les frères Roqueplan, de Marseille. On voudrait avoir l'occasion de s'édifier sur leur compte, et on est un peu déçu de n'y pas réussir. De Papety, mort à trente-quatre ans, « faible talent, mais curieux esprit », dit M. Maurice Denis dans ses *Élèves d'Ingres*, il y a au musée un tableau touchant et manqué, *Consolatrix afflictorum*, d'un tendre mysticisme. Ce peintre de romances est cependant l'un des premiers qui ait eu la curiosité d'étudier les Byzantins et de visiter le Mont-Athos, dans un voyage qu'il a raconté dans la *Revue*.

Mais le type de ces Marseillais, si contraires à l'idée du

Marseillais de vaudeville, au Marius bruyant et tutoyeur des cafés-concerts et des caricatures, le modèle de ces hommes ombrageux, fiers, distants, effacés, qui ne vivent que pour un rêve, dada de collectionneur, chimère d'écrivain ou d'artiste, c'est le portraitiste jadis célèbre, aujourd'hui beaucoup trop dédaigné, l'aimable, le pénétrant Ricard. M. Edmond Jaloux, qui connaît bien cette espèce d'hommes, a écrit sur lui, dans son précieux petit livre sur Marseille, des pages que je devrais me contenter de citer. Depuis, le grand ouvrage de M. Stanislas Giraud (1) a reproduit la plupart des tableaux de l'artiste, recueilli les jugements des contemporains, des fragments de correspondances : nous avons maintenant Ricard peint par lui-même.

Il faut avoir vécu dans ces villes de négoce, tout occupées par l'intérêt, dans ces grands ports où se fait le trafic du monde et qu'emplit la fièvre des échanges, il faut savoir ce qu'est à Marseille la puissance du commerce, l'omnipotence de la Bourse, pour comprendre l'excès de solitude, la passion, l'avidité, le tourment spirituels que le poids et la masse des choses matérielles engendrent chez certaines âmes dissemblables et prédestinées. Pourquoi un Descartes, un Rembrandt choisissent-ils de préférence, pour y surexciter leurs songes, le tumulte d'un Amsterdam ? Pourquoi un Fromentin, un Loti, ces grands élégiaques et ces grands nostalgiques, naissent-ils aux ports calvinistes et fiévreux de l'Aunis ? Pourquoi le poète d'*Aréthuse* à Honfleur, et à Sète celui de *Charmes*? C'est peut-être que dans ces endroits la pression du physique produit chez quelques-uns un refoulement qui se mesure, en chiffres d'atmosphères, à la décharge contraire et au jet de la poésie. De là un besoin de fuite, d'évasion, qui se tourne parfois en désir de déplacement et de voyages, parfois en soif de rêve et de vie intérieure. Ricard fut un de ces êtres rares chez qui le besoin d'échapper se mua en désir de perfection et d'absolu, et le goût des horizons et de l'inconnu en goût des âmes : il poursuivit le secret des visages humains ; il en fit sa proie, comme l'homme pratique n'est jamais las d'entasser de l'or et des ballots derrière son comptoir.

C'était lui-même un homme de culture raffinée, de manières

(1) Stanislas Giraud, *Gustave Ricard*. Éditions Occitania, in-4°, Marseille et Paris, 1932.

charmantes, avec cette délicatesse de vieille éducation qui ne s'était pas encore perdue dans la bonne société française et sentait son ancien Régime : nulle trace du rapin, du débraillé, de la bohème. Une conversation délicieuse, une des trois ou quatre où Baudelaire se plaisait. Mais ce discret personnage, avec sa fine tête soyeuse à la Musset, avait encore dans le cœur des sentiments qu'il ne livrait pas et que seule trahit sa peinture, qui dit tout et qui est un aveu. Une sœur qu'il avait se fit religieuse. Un trait peint les façons exquises de ce galant homme. On connaît sa liaison avec cette belle Polonaise, Joulia Hogay, belle-sœur du musicien Hiller, qui venait d'épouser le journaliste légitimiste, Alphonse de Calonne : on connaît par les portraits du Louvre et du Luxembourg cette beauté caline, exotique et fatale, ces immenses yeux noirs qui dévorent le masque pâle et qui mêlent à la neige slave le feu sombre de l'Orientale. Toujours le mystère, l'énigme, l'attrait du sphinx et de la sirène ! Le 23 janvier 1873, le peintre déjeunait chez son amie pour fêter un anniversaire qui leur était cher à tous deux et qui était sans doute celui de leur amour : on lit la même date sur le croquis de 1852 qui est entré au Louvre et qui est la première idée de l'admirable portrait de M<sup>me</sup> de Calonne. Soudain, après le repas, le peintre eut un étourdissement ; il s'affissa sur le canapé. Son amie s'empressa, quelques gorgées de thé le ranimèrent une seconde : il put remercier du regard et mourut en lui baisant la main. Il avait cinquante ans.

Tout cela doit paraître du dernier vieux jeu à nos jeunes peintres d'avant-garde, habitués des bars et des cafés de Montparnasse. Ces manières d'autrefois, cette courtoisie, ces artistes de salon, ce monsieur, « causeur éblouissant », qui s'adosse à la cheminée et tient le « dé » de la conversation, en joutant avec un Caro, un Renan, un Houssaye ou un J.-J. Weiss, leur font l'effet d'un personnage du *Monde où l'on s'ennuie*, comme aussi ces pratiques un peu mystérieuses, ces tapis qui étouffent le bruit, ces tentures qui tamisent le jour et qui prêtent à l'atelier un air de sanctuaire. Nos jeunes gens font moins d'embarras. Ils ne conçoivent guère que la peinture exige tant d'apprêts et qu'un visage de femme comporte d'autres délicatesses et un autre éclairage qu'une cruche et un compotier. Nous ne tenons plus dans

l'art qu'à ce qui s'exprime du premier coup, sans ambages, avec une franchise directe, comme on le dit d'un coup de poing ; nous avons la prétention d'épuiser ainsi tout le réel, en négligeant tout ce que l'artiste d'autrefois y ajoutait du sien. Ce sera un trait curieux de cette génération, qui compte tant de bons peintres, qu'elle n'aura pas laissé à son actif un beau portrait.

J'ai toujours pensé que Ricard, au contraire, avait pris conscience de sa vocation à la fois par l'attrait de la curiosité morale et par l'ambition de ressembler aux vieux maîtres. L'exemple de Van Dyck et la gloire de tant de beaux fantômes, dont restent grâce à lui peuplés les palais de Gênes, fut décisif. Car le temps n'était plus où l'on pouvait rivaliser avec les maîtres sur ces thèmes religieux ou mythologiques que l'Église et l'humanisme proposaient à l'envi ; du moins, Ricard se défiait sur ce point de ses forces. Mais le spectacle humain, le visage, la personne, objet d'admiration, de désir ou d'amour, n'a rien perdu de son intérêt ; ni la physionomie, ce théâtre où s'expriment des passions éternelles, petite forme, étroite scène où se condense un moment la vie, et promise dans un autre moment à la dissolution et à l'anéantissement, si bien qu'il y aura toujours, pour celui qui saura fixer leurs apparences, sauver, disputer à la mort quelque chose de leur présence, une matière inépuisable d'émotion et de poésie. Il est certain que le portrait, compris de cette façon, est toujours une opération un peu magique, qui tient de la cabale et de la sorcellerie : un composé étrange, amalgame de deux réalités différentes, mélange des émotions du peintre et de l'existence du modèle, et où de l'union de deux personnes en résulte une nouvelle, illusoire et pourtant vivante, capable d'inspirer à son tour nos regrets et nos rêves.

On ne peut nier que Ricard ne soit ce qui s'appelle un peintre de musées, c'est-à-dire en partie un reflet, ce qui complique encore les choses et vient interposer entre sa vision et le modèle, comme entre sa toile et le spectateur, des réminiscences de chefs-d'œuvre et des images d'un tiers, qui s'ajoute à l'auteur et qui est cette fois Titien ou Rembrandt. Cela donne souvent à ses tableaux un air de déjà vu, une apparence d'imitations, qui nous met sur nos gardes. Déjà de son vivant on appelait Ricard le roi des pasticheurs. Mais son

attitude ne vient pas de manque de courage. L'artiste pensait simplement que les lois de la peinture sont connues depuis longtemps et que chacun n'est pas le maître d'inventer à son gré les éléments du langage. Il pensait que les maîtres sont de bon conseil et qu'à les consulter un jeune homme ne perd pas son temps; que l'originalité est un don qu'on a ou qu'on n'a pas, mais qui ne réclame pas l'affichage, qu'il y paraît toujours assez à votre insu, que c'est là une affaire de nuances et de sensibilité, lesquelles, plus elles sont fines, plus elles exigent de ressources, et par conséquent d'explorer la technique des maîtres, de s'enrichir de leur expérience et d'approfondir leurs secrets.

Cette déférence érudite, cette culture, cette pratique des bienséances en toute chose sont bien faites pour surprendre nos jeunes gens qui par principe se gardent de fréquenter le Louvre et se contentent trop aisément d'une affirmation massive de leur tempérament. Il est vrai qu'à force d'analyser les maîtres, il arrive à Ricard de se perdre ou de patauger un peu. Allait-il en ce genre de recherches jusqu'à imiter Reynolds qui sacrifia, dit-on, une toile de Titien, la détruisit pour la disséquer et osa commettre par amour cette espèce d'assassinat? Il avait un frère, l'amateur, que M. Edmond Jaloux a connu et qu'il nous décrit, dans son noir logis du boulevard Gazino, encombré de peintures, de Greco, de Rubens, de Rembrandt apocryphes. Ce goût du collectionneur se retrouve aussi chez le peintre. C'est à lui qu'il faut rapporter cette passion des recettes, des mélanges, des « sauces », cette tyrannie du métier et de ce qui se nomme, en peinture, la cuisine. Il faut reconnaître que ces pratiques ne l'ont pas toujours bien servi. Mais elles donnent aussi à son œuvre un air étrange d'alchimie, de cabaliste attaché au « grand Œuvre » : lui-même, dans son dernier portrait, avec sa longue barbe et son visage absorbé et interrogateur sous sa barrette écarlate, fait songer à quelque Nostradamus.

Et sans doute ses figures sentent un peu le renfermé, manquent de liberté et de grand air. Mais aussi ce huis clos, ce tête-à-tête, cette atmosphère légèrement étouffée paraissent un milieu propice, un milieu de serre chaude, moite, ouaté et confidentiel, où les âmes comme des orchidées dégagent leur essence et répandent tout leur parfum : j'y vois une secrète

connivence avec les femmes de ce temps-là et avec l'idée délicate qu'elles se faisaient d'elles-mêmes : idée chimérique peut-être, un peu artificielle et un peu mensongère de créatures poétiques, de romanesques femmes-cygnes ou de princesses boréales, qui vivaient de la vie du cœur et à qui il restait des trésors infinis à donner ou à ménager après le don d'elles-mêmes, et des faveurs toujours nouvelles après les « dernières faveurs ». Ricard est sans doute le dernier peintre capable de rendre ce genre de femmes aimées de Fromentin ou d'Octave Feuillet, ces Madeleine de Nièvres et ces Julia de Trécoeur, ou encore la Sibylle de M. Henry Bordeaux, qui joignaient la pudeur aux attraits de leur sexe et le scrupule à la volupté ; ces femmes dont on n'a pas tout dit quand elles ont donné ce que peut donner un beau modèle et qui, tendres, attachantes, même dans leurs faiblesses, furent les dernières héroïnes.

Je ne nie pas ce qu'une telle idée suppose de convention et comporte de duperie à demi volontaire : elle ferait rire nos élégantes qui passent leur été à se rôtir sur les plages. Cette mode passera comme les autres. Il reviendra bien un jour où les femmes auront appris ce qu'elles perdent à se passer de voiles, d'enveloppes, de demi-jour et même de chevelure, de tout ce que leurs grand mères avaient mis autour d'elles d'impalpable et de vaporeux, comme l'opulence mousseuse que la culture multiplie autour d'une simple églantine pour en faire la beauté charnue, spirituelle et embaumée d'une rose. Ce jour-là, les portraits de Ricard retrouveront leur prix.

Le musée de Marseille ne comprend encore que cinq ou six toiles de ce beau peintre, et malheureusement aucun de ses portraits de femmes si ravissants, qui valent bien, à leur manière, ceux d'un Thomas Lawrence. Celui de sa mère, vieille figure aux chairs d'œufs à la neige, aux joues adoucies de dentelles, n'est pas des meilleurs qu'il ait faits (contre l'opinion banale qu'un peintre réussit toujours le portrait de sa mère). Mais il ne manque pas, dans les collections de la ville et surtout dans les vieilles familles patriciennes, de portraits d'aïeules, peintes jadis dans la fleur de leurs belles années, et qu'on peut espérer de voir un jour, au musée, recomposer la société, le monde de Ricard.

En attendant, trois portraits d'amis, portraits de peintres, tous trois supérieurs, représentent le talent de ce noble cher-

cheur de pierre philosophale : celui de Papety, son camarade de jeunesse, avec sa figure crêpue de jeune Palikare, intrépide et illuminé, tenant du pope et du chevalier, tel qu'on peut se figurer, au couvent d'Hagia Sophia, un frère du moine Pansélinos; le blond et souffreteux Loubon, aux yeux clairs, aux pommettes saillantes de phisique, coiffé d'un bonnet de linge blanc, que traverse un ruban bleu, une petite étude de ton ambré, légèrement peinte à fleur de toile, sans recherche, sans effet et qui est une des merveilles de Ricard. L'artiste, en progressant, se simplifie, renonce à ses ruses et à ses subterfuges : jamais il ne fut plus maître qu'en oubliant les maîtres. Mais le troisième portrait, celui de Chenavard, peint quelques mois avant de mourir, est de qualité plus rare encore : le beau visage de l'idéologue, du raté de génie, l'attitude pensive, la joue creuse et pâle soutenue à angle aigu par une main élégante et crispée, le front vaste et chauve, d'où tombe, sur une barbiche désabusée, le long nez chimérique, pareil à un bec de cornue, tout cela obtenu par de légers frottis, presque sans épaisseur, dans une harmonie de cendre, ascétique et intellectuelle, amère et découragée, dans une démission apparente des moyens extérieurs qui convient à l'ardeur consumée du sujet, quel chef-d'œuvre ! Quelle vision de l'apôtre doctrinaire et fumeux, de ce théologien égaré dans les arts, de ce fouriériste aristocrate et éloquent dont les discours charmaient Baudelaire et Delacroix ! Quelle image de l'impuissance chez ce prince des Nuées !

Ah ! quand on disposera enfin de quelques crédits pour réorganiser le musée de Marseille, quel ensemble on composeraient avec une suite de salles où l'école des paysagistes, l'hérbier de la Provence, s'encadrerait entre le cabinet dédié à Françoise Duparc et le petit salon, ou plutôt le confessionnal de Ricard.

## FÉERIE INTIME

Une autre salle à faire, malheureusement n'existe pas. Elle se fera bientôt, lorsqu'un certain procès en instance sera jugé. La justice délibère. En attendant qu'elle ait fini, ce n'est pas le sombre Torrents, ce Catalan né à Marseille, torride, funèbre, carbonisé qui nous retiendra au musée, qu'il offusque

et encombre. Sortons plutôt, traversons la petite place Bernex, et à gauche sous les acacias du boulevard de Longchamp, voici le joli musée Grobet, récemment légué à la ville, pour rêver à Monticelli.

Un petit Cluny, cet hôtel, quatre étages d'un luxueux capharnaüm où s'entassent tous les trésors, tout le bric-à-brac ramassé en deux générations par deux de ces charmants maniaques que sont souvent les collectionneurs. Le père avait commencé, la fille continua de butiner quand elle eut épousé un musicien : ce couple hoffmannesque raffolait de tout, rafait tout, vieux meubles, vieux bahuts, vieilles serrures, vieux marteaux de portes, tapisseries, tableaux, Vierges gothiques, vaisselle, cordiales faïences de Moustiers et de Marseille, mille trophées disparates ramassés chez les antiquaires d'Allemagne et d'Italie, « occasions » déterrées dans la brocante des environs. Je songe à la cargaison d'un de ces navires de Corinthe, comme celui qu'on a retrouvé, petite Pompéi marine, ensablé dans les Syrtes, avec un chargement de bibelots grecs que notre ami M. Alfred Merlin a rangés dans les vitrines du musée de Tunis.

C'est un de ces endroits où il y a de tout, comme dans la maison du *Lys rouge* ou dans celle qu'habitait l'auteur, à la villa Saïd : une statue en bois doré de Riemenschneider, un Christ nostalgique de Luini, une esquisse de Fragonard, un Greuze sensuel et fougueux, une fête champêtre de Pierre Quillard, des dessins de Puget, des classiques et des modernes, jusqu'à un autographe de Beethoven et un Stradivarius de Paganini. On y trouve encore un étroit salon plein d'études de Guigou et par bonheur un petit écrin, le seul qui existe encore en France, un écrin de Monticelli.

Il y avait à Marseille, il y a cinquante ans, un original qu'on voyait descendre tous les soirs sur les allées de Meilhan : ce singulier promeneur, d'aspect court et trapu, étonnait les bourgeois par un costume et une démarche aussi insolites que ceux qui faisaient remarquer des Parisiens le vieux Barbey d'Aurevilly : veston de velours noir, gants de fil gris, avec un jonc à pomme d'or, il allait sous un vaste feutre d'où s'échappait un flot de barbe dédorée. Il ne lui manquait qu'une chaîne d'or pour donner à ce personnage la figure d'Arioste ou du fils de Titien. On ne lui connaissait pas d'amis. On ne savait de

quoi il vivait. Il avait été à Paris, où il s'était mêlé à deux ou trois reprises au monde des ateliers, et si l'on prononçait devant lui le nom de Rembrandt ou de Delacroix, le petit homme se redressait, soulevait sa coiffure et saluait largement, comme au théâtre, chapeau bas. Quelquefois, il portait sous le bras une petite toile barbouillée de taches confuses et éclatantes, pareilles aux verroteries d'un kaléidoscope, et qu'il offrait pour un louis aux tables des cafés de la Canebière. Une bonne âme se trouvait parfois pour donner le louis par charité et le consommateur, regardant s'éloigner le bonhomme majestueux, haussait les épaules en disant : « C'est un fou. »

C'était réellement un fou. Un fol aimable, inoffensif, mais tout à fait dénué de raison, et qui finit d'ailleurs par s'éteindre, la tête tout à fait égarée, s'il l'avait jamais eue, dans la pure démence. C'était un fou : il n'avait rien et il était heureux. Une boîte de couleurs lui suffisait : il n'a rien demandé d'autre au monde, où il n'a jamais peint que ses rêves.

Ruelles infectes du vieux Marseille, qui sentent l'orange et le poisson, et où grouille une plébe d'émigrés de tous les pays de la Méditerranée, comme des épeluchures et des détritus se balancent, sous le ventre des bateaux, dans le bassin du port ! C'est dans un de ces taudis qu'on imagine l'enfance de l'arrière-neveu d'Italiens, qui avait dans ses ancêtres, dit la légende, un batteur d'or : le peintre au nom niellé et ocellé de Monticelli a continué à battre de l'or, lui qui n'en eut jamais, avec les rayons du soleil, qui prodigue des richesses dans les ruisseaux les plus sordides et change les ordures en lingots.

Dès ses premiers portraits, encore presque sages (il y en a d'admirables dans les collections de Marseille), il avait déjà une manière de faire voir que le sujet n'était qu'un prétexte, le dédain du modèle qui posait devant lui, une façon d'y substituer un être surnaturel, de projeter sur l'écran une forme suspecte et spectrale, une apparition sur fond noir... Sans posséder la vie profonde de Rembrandt ou de Goya, peu de peintres ont eu comme lui ce pouvoir de prêter aux personnages de la vie l'aspect de météores. Ce n'était pas pour rassurer la clientèle bourgeoise. On voit bien que pour lui la réalité ne comptait pas, ou plutôt ne comptait qu'à partir d'un certain moment, d'un certain degré de métamorphose où elle n'existe plus qu'en lui, devenait chose intime, une *cosa men-*

*tale.* Tel le grand tableau qu'il a peint dans l'église d'Allauch, à quelques lieues de Marseille, en mémoire d'une fiancée perdue et amèrement pleurée. Ses biographes ne nous apprennent pas le nom de la jeune fille. Le détail du roman nous échappe. Il ne paraît pas que, tant qu'elle vécut, le jeune peintre se soit avisé de faire son portrait. Une fois morte, il fit pour elle la grande *Assomption* d'Allauch, qui est assurément une des plus étranges qu'on ait peintes : un bain d'or, un abîme incandescent de soleil, un gouffre de rayonnements dont chaque atome est une tête d'ange, et là-dedans, noyée, couchée, défaite, corrégiennet et ravie, avec un air de vierge morte et le visage d'extase de l'épouse qui s'éveille sur son lit de noces, mi-Ophélie, mi-Béatrice, comme une goutte de rosée aspirée par le ciel, la bien-aimée montant vers l'éternelle aurore.

Sa grande aventure, après le voyage de Paris, où il se lia avec Diaz et découvrit Watteau, fut encore un souvenir d'une heure, qui n'eut peut-être d'existence réelle que dans sa tête. En 1860, à l'occasion de la visite des souverains, la ville de Marseille offrit une réception dans le parc du château Borély. J'ai dit un mot de cette maison peut-être sans pareille en France, où les plus nobles architectures se marient à de vastes parterres et à l'intini bleu de la Méditerranée. Je ne sais ce que fut le programme de la fête, si elle eut lieu de jour ou de nuit. Le peintre s'y glissa. Pour tous les autres invités, ce ne fut qu'une réunion mondaine, un raout sans lendemain, et qui se dissipa avec le dernier accord des violons, le dernier écho des gazettes. Pour l'artiste obscur, ignoré et perdu dans la foule, ce fut le commencement d'un rêve dont il ne se réveilla plus. L'image de la jeune Impératrice ne cessa plus d'occuper son cœur. Jamais il ne rompit le charme. Ce songe d'un jour devint le songe de toute sa vie.

Dès lors, c'est le début de cette œuvre singulière dont chacun a vu ça et là quelques échantillons : des conversations dans des pâres, des jeux, des siestes, des chansons, des rondes qui se nouent et se dénouent sur des prairies, des grâces, une épaule nue sortant d'un corsage de taffetas, des fuites de crinolines courant vers des bosquets, des caprices de lumière lutinant des sommeils ou des aveux sous les ombrages, toutes les figures d'un ballet rythmique, aux sons d'un orchestre invisible, dans les clairières d'une forêt d'Ardenne ou de

Compiègne, avec des ombres féminines réduites à l'état de lueurs et de phosphorescences. Ce qu'il y a d'étrange, c'est que jamais, dit-on, à partir de cette époque, aucune femme ne franchit le seuil de la mansarde où vivait le bonhomme : nulle ne pénétra dans le cercle magique où flottaient devant le peintre ces formes enchantées. Pas un dessin, pas un croquis ne subsiste pour témoigner que l'artiste ait eu besoin de s'appuyer sur une note ou sur la chose vue. Watteau n'a pas peint un mouvement qu'il n'eût surpris par une étude. Pour le dormeur debout qu'était le maître marseillais, un charmant délire, déroulé au fond de sa mémoire, développait la frise musicale et changeante de ses amies imaginaires.

Parfois, sans quitter le bord où il vivait à l'ancre, il partait, s'en allait vers un monde nouveau, un Orient de lumière, de paresse et de mirage ; il errait au Caire, à Bagdad, dans des souks pleins d'ombre et de joyaux, d'épices et de parfums, dans des jardins de faïence, de roses et de houris, au fond d'une Arabie de bazars et de *Mille et une Nuits*, où il se donnait la fête du luxe et du soleil. Il était le sultan Schahriar, comme il venait d'être Fantasio et s'offrait, après les délices des *Astrées* et des *Décamérons*, la toute-puissance d'Haroun-al-Raschid. Il variait ses paradis. Mais tout lui était paradis. Son cerveau, comparable à une fumée d'opium, où le génie du chanvre délivre les choses du mal et de la pesanteur pour ne leur laisser que l'éclat et la fluidité, ne voyait plus la réalité que sous le jour de la féerie. Les faits les plus vulgaires lui apparaissaient tout lyriques. À la lueur des quinquets, sur le théâtre de leur baraque de toile et de carton, la *Parade des saltimbanques*, avec leurs tristes maillots pisseeux (c'est le plus beau et le plus célèbre Monticelli du musée Grobet), devient une vraie petite fantasmagorie, une pyramide de Pucks et d'Ariels gymnastes et acrobates, presque aussi irréels et aussi étincelants qu'une volière de colibris, tandis qu'un grand perroquet jaune, battant des ailes et jetant son coup de clairon sur son perchoir, semble un Effrit captif qui va, soudain rendu à sa forme première, disperser ces flammèches et les dissiper dans les airs.

C'était un petit monde magique, où de tous les attributs de poids et de solidité, de forme et de caractère qui les rendent

reconnaissables, les êtres et les choses ne conservaient aux yeux du peintre que le plus fragile, le plus vain et le plus inconsistant, cette pellicule de couleurs qui les fait ressembler à des oiseaux et à des fleurs. Mais cette pellicule, cette qualité colorée, comme l'artiste en fait tout leur être, il la renforce et il l'exalte, lui prête toute la vigueur et toute la réalité : images suspendues sur le vide, flottant par la seule couleur sur le néant de l'univers. Hors de la couleur, point de salut. C'est pourquoi, par une sorte d'instinct, l'étrange artiste se fait un langage inédit : il traite la couleur d'une manière tout à fait insolite, par taches pures, par caillots de matière sortant directement du tube, quelquefois étalées, modelées au couteau, se servant de la pâte comme le sculpteur fait de la glaise : sur cette maçonnerie il incruste des vermillons, des cobalts, des chrômes, comme le joailler dispose une mosaïque de saphirs et de rubis. L'arrière-petit-fils des orfèvres italiens (chez lesquels tant de peintres, autrefois, sont sortis, en effet, d'une *bottega* d'émailleur ou de bijoutier) invente cette peinture sans nom où toute la nature, comme des flots mitraillés des grêlons du soleil, n'est plus qu'un ruissellement de feux et de piergeries.

Puissance de l'idée fixe chez ces enfants de la solitude, soumis au couloiemment affairé, à la pesée de la foule dans le trafic et le mouvement d'un grand port. Conditions uniques pour irriter le rêve, multiplier le songe. Ici, que de grands somnambules, que de chercheurs d'absolu ! Rien ne les distrait, nulle société, point d'amitiés comme à Paris, où l'on trouve toujours un camarade, un frère, où tant de forces se perdent en causeries ou s'émoussent par la critique, le public, la sociabilité : trop de choses, en bien ou en mal, s'y font toujours pour la galerie. Ici, le bizarre poète peut se tirer à lui-même, sans être gêné par personne, toutes les fusées de sa fantaisie. Il ne songe qu'à se plaire; rien ne l'empêche d'être lui-même. Chose curieuse ! A travers Watteau et Fragonard, ces élèves des Vénitiens, ce qui revenait avec lui, c'était le dernier flamboiement de Venise elle-même, c'était le supreme éclat, flottant entre eau et ciel, de la ville marine, de la cité amphibie qui participe de l'existence du songe, du nuage, du corail et du madrépore.

## UN MUSÉE PROVENÇAL

Notez que ce musée, tel qu'il est, — même quand il comprendra une vingtaine de Monticelli, — n'est encore que l'embryon du futur musée provençal, qu'il faudra bien faire un jour, et qu'il y manque encore les deux plus grands noms modernes que la Provence ait donnés à l'art, ceux de Daumier et de Cézanne.

C'est assez que ces deux grands maîtres, peut-être les plus classiques du xix<sup>e</sup> siècle, soient morts à peu près ignorés de leurs contemporains ; ne pouvait-on, sans attendre que leurs ouvrages fussent devenus inabordables, en assurer un choix à leur province natale ? Mais dans cette opulente Marseille, où abondent les grandes fortunes, fières de la cité qu'elles illustrent, il se trouvera bien un amateur patriote pour faire le geste indispensable et pour compléter ce que les Borély, les Surian, les Emile Ricard ont fait pour les artistes des autres générations.

C'est un fait remarquable que la place que tient la Provence dans la peinture nouvelle. Depuis une trentaine d'années, grâce au prestige de Cézanne, une foule de peintres sont venus s'établir dans ce pays, lui demander une cure, la guérison des troubles et des fièvres du dernier siècle, la clarté, l'ordre, la paix et le rythme des couleurs et des lignes. Cette contrée privilégiée du ciel, avec ses collines d'oliviers, sa mer, ses villages de pêcheurs, ses côtes, ses calanques, apparaît comme un remède des yeux et de l'esprit, un antidote aux maladies qui nous viennent du romantisme : à Arles et à Saint-Rémy, Gauguin, Van Gogh sont venus demander des leçons de lumière et d'architecture, retrouver quelque chose de cette grandeur que le maître d'Aix apprenait de la campagne aixoise, comme la campagne romaine l'avait enseignée à Poussin. Avec Renoir, une colonie de jeunes peintres s'est installée parmi les roses et les jasmins de Cassis. Toute la côte de Marseille à Toulon est plantée de chevalets : la peinture suit le conseil que donnait aux musiciens l'auteur de *Zarathoustra* : « Méditerraniser la musique. » Elle arbore de nouveau cette netteté articulée, construite, « la sécheresse de l'air, la *limpidezza* », cette pureté intrépide que chante Nietzsche dans son *Hymne au mistral*.

Tout cela devrait avoir sa place dans un musée de la Provence ; on verrait le bienfait que sont venus chercher les artistes au soleil marin de ce pays, le service de leur dessiller les yeux, de nettoyer leurs regards, de laver leurs esprits des vapeurs et des brumes, des fausses complications. Mais à côté de ce « Gai savoir » dont s'imprègnent ici les maîtres du dehors, ce qui serait important, ce qui serait pieux, ce serait de montrer, dans sa vérité profonde, le caractère des indigènes. On y verrait une suite d'artistes, une famille, une race, une des plus homogènes et des plus originales qu'une province française ait données à la France : la figure d'une Provence qui a le sourire, l'esprit, la grâce, la flamme légère, versatile et espiègle, ou la rêverie romanesque de Fragonard et de Monticelli, mais surtout une Provence grave, un pays de sérieux, de pudeur et de solidité, celui de Françoise Duparc, de Ricard et de ses mélancoliques et cristallins paysagistes, avec une passion sourde, une sorte d'éloquence tragique et ce sens de la grandeur qui anime les bonshommes de Daumier comme les Hercules de Pierre Puget.

LOUIS GILLET.

---

# LA PROPAGANDE ALLEMANDE ET L'ALSACE

## MÉTHODE ALLEMANDE

Si la propagande française à l'extérieur est dans un état de carence et d'inorganisation sur lequel nous projetons de revenir ici même, la propagande allemande, que M. Eccard a analysée dans la *Revue du 1<sup>er</sup> mars*, ne recule, on le sait, devant aucun effort.

Dans le Reich qui se déclare ruiné, hors d'état de payer ses dettes publiques et privées, il n'est pas de dépense assumée par l'État ou les grandes associations qui soit jugée somptuaire, pas d'action qui paraisse inutile, pas de moyen qui ne soit employé lorsqu'il s'agit d'assurer au dehors la présence de l'Allemagne, d'y exposer et d'y défendre avec un outillage et un personnel appropriés les thèses allemandes. La politique de nos voisins, malgré son anarchie sans doute temporaire à l'intérieur, est sur ce point, quant à son objet et à ses résultats, d'un réalisme unanime et d'une parfaite fixité.

De Curtius et de Stresemann à Adolf Hitler, en passant par M. Bruning et le chancelier von Papen, sans oublier les Hohenzollern et les Wittelsbach, il n'y a pas pour l'Allemagne de signature librement donnée à Locarno, pas d'adhésion non moins libre au pacte de non agression, qui l'empêchent d'exploiter, contre l'esprit même de ces engagements et contre toutes les clauses du « Diktat » de Versailles, toutes les circonstances même contraires en apparence que les événements mettent sur son chemin.

Elle a brandi le rameau d'olivier et essayé de l'envoûte-

ment. Nous y avons été pris. Nous en sommes aujourd'hui aux effets de masse et à la brutalité des *non possumus*. Il en est de même pour l'état militaire et la renaissance maritime, concrétisée par le croiseur *Deutschland*, en achèvement à Kiel, qui sera, par tonne, avec un crédit total de trois cent vingt-six millions de francs, le bâtiment le plus coûteux qui ait jamais été construit dans aucun pays. La *Kölnische Zeitung*, qui n'est point d'ordinaire hyper-nationaliste, rendant compte des manœuvres de la *Reichswehr*, écrit le 15 octobre : « Il faisait un temps splendide pour les tirs d'artillerie, et splendide pour les avions interdits par le traité de Versailles. Il faut avoir vu nos soldats, pour savoir ce dont ils sont capables, même dans les circonstances les plus graves. Tous les spectateurs ont pu s'assurer que l'armée d'aujourd'hui est absolument prête à se battre. » En Sarre, où la propagande est intense, *die Kronik* signale que, malgré les prescriptions de la Commission du gouvernement, les sociétés militaires allemandes se livrent avec un plein succès à des manœuvres de nuit.

#### CE QU'IL FAUT SAVOIR

L'action allemande *au sujet de l'Alsace* participe du même esprit : méthode et fixité. On la voit, tantôt relativement discrète, tantôt s'amplifiant au moment opportun comme sous l'inspiration d'un chef invisible, maître de la mystique allemande ; mais elle est toujours guidée par la même pensée de replacer sur le terrain international les questions qui intéressent les départements recouvrés. On ne saurait croire avec quelle souple ténacité la Chancellerie secondée par la VI<sup>e</sup> section du ministère des Affaires étrangères créée en 1930 (section culturelle) prépare à l'avance l'opinion publique, à l'aide en particulier de la presse régionale très puissante en Allemagne, sur les sujets qu'elle se propose d'aborder et d'utiliser ensuite comme si elle avait la main forcée.

L'action qui s'exerce *en Alsace même*, par le contact avec les autonomistes et la sympathie avec les autonomisants, n'est pas moins tenace, si elle procède heureusement pour nous de graves erreurs psychologiques. « Nous sommes obligés de vous abandonner l'Alsace que nous n'avons pas comprise», disait, en novembre 1918, le dernier préfet allemand de Stras-

bourg, mais nous vous la laissons empoisonnée. » Compte tenu de ce que cet adieu pouvait contenir en même temps d'amer-tume, de satisfaction intérieure et d'erreur, l'action allemande sur le sol de l'ancien Reichsland s'inspire toujours de la même pensée : le « Deutschtum », le triomphe final du germanisme.

Il y a là tout un ensemble, connu de longue date par les hommes qui observent, mais qui devrait dessiller tous les yeux. On peut penser que ce plan général, qui ne néglige aucun élément de ce qu'un journaliste appelle les quatre-vingt-dix parties du monde où le Reich a son mot à dire au nom du « Deutschtum », se développera méthodiquement. Son objectif prochain ne sera-t-il pas les dates fatales que seront pour nous les années 1933 et suivantes : règlement, en janvier 1933, de la question de la Sarre que nous semblons ensevelir dans l'indifférence ou l'oubli; agitation politique qui l'accompagnera; résultats du vote pour la vie économique de nos départements de l'Est ; développement et unification de la préparation militaire donnée à la jeunesse allemande plus nombreuse que la nôtre ; fonte brusque de nos effectifs à partir de 1935, en raison de la dénatalité de la guerre ; conséquences alors particulièrement graves du service militaire d'un an ; insuffisance de nos organisations défensives qui, malgré leur heureuse conception et leur parfaite réalisation sur la seule frontière de l'Est, n'ont de valeur virtuelle qu'en fonction du matériel qu'elles abriteront et du personnel qui pourra être affecté, à temps voulu, non seulement à leur utilisation, mais à leur garde contre un mauvais coup brusqué.

De ce travail, de ces échéances, de ces périls qu'aggravent nos fluctuations, nos concessions ainsi que l'aveuglement britannique, l'opinion publique, trop longtemps anesthésiée, doit être nettement informée. Savoir, et savoir avant qu'il soit trop tard, est encore le seul moyen qu'on ait trouvé pour garder son sang-froid, son jugement, sa liberté d'action et sa force.

#### L'ARRIÈRE-PENSÉE DE STRESEMANN

Locarno (16 octobre 1923) nous avait garanti nos frontières orientales avec l'engagement de ne pas tenter de les modifier par les armes. C'était la première fois qu'un accord politique intervenait, depuis 1919, entre la France et l'Allemagne. Le

succès était grand pour Stresemann. Que faisait-il au fond, sinon de gagner du temps pour réparer ses forces ? Il se libérait officiellement à l'Ouest pour se retourner vers cet Est qui hante la pensée allemande et où l'organisation de la Prusse n'a cessé de se militariser. Le champ d'expérience de la Reichswehr est bien, en effet, la Prusse orientale, « la Province menacée » ainsi que l'appellent les textes officiels, avec tout un réseau très dense de mesures de protection (Landeschutz) désigné dans la région sous le nom de « affaire L. ».

Les explications relatives à l'Alsace, que Stresemann était contraint de donner à ses adversaires politiques, connues par ses « Papiers », ne peuvent manquer d'émouvoir par les dessous de pensée qu'elles révèlent : « Il faut convenir, écrit-il anonymement, le 10 avril 1923, dans le *Hamburger Fremdenblatt*, que la renonciation à l'Alsace-Lorraine est moralement très pénible... D'un point de vue idéal, il est peut-être regrettable que les Alsaciens-Lorrains n'aient pas été appelés à se prononcer conformément au droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, mais, du point de vue réaliste, il n'y a pas grand regret à avoir, car il n'y a guère de doute sur le résultat qu'aurait eu un plébiscite... Si les Alsaciens veulent une autonomie, il ne dépend que d'eux de travailler à l'obtenir. J'ajoute que moins l'Allemagne donnera l'impression qu'elle s'érite en protectrice de l'Alsace, mieux cela vaudra pour le succès de l'autonomisme. » « Représentez-vous, dit-il encore, l'effet moral produit par un plébiscite consacrant les droits de la France par une majorité de 90 pour 100 de votants après cinquante ans de domination allemande. Il est heureux que nous ayons échappé au risque » (1<sup>er</sup> juillet). Le 14 septembre, la pensée intime se précise : « En somme, l'essentiel a toujours été l'idée de parvenir à un arrangement avec la France qui nous permettrait de refaire nos forces. » Enfin, parlant à Berlin le 14 décembre 1923, il déclare : « Le plus clair résultat est que nous n'avons consenti à aucune renonciation morale : notre idée, que toute personne sensée approuvera, était tout simplement qu'il serait fou de songer, aujourd'hui, à une guerre avec la France. »

C'était il y a dix ans, à l'heure où il n'était encore question ni de l'égalité des armements, ni de « l'Office d'Empire pour la formation de la jeunesse », ni du général von Stülpnagel,

ancien commandant de la 4<sup>e</sup> Division de la Reichswehr, préposé à la direction de ce camouflage militaire, qualifié à Berlin de *Wehrsport* (milice sportive).

## LE MOT D'ORDRE A LA JEUNESSE

Le mot d'ordre est arrivé depuis lors, bref et impératif. Il a été donné par le président Hindenburg, sur une carte représentant la cathédrale de Strasbourg, à la jeunesse allemande, surexcitée, pour les trois quarts sans emploi et sans moyen d'existence et par cela même disposée, comme elle le dit elle-même, à « se sacrifier » dans la même proportion : « De simples discours ne suffisent pas. Tout ce qui est allemand doit redevenir allemand. Il faut l'en souvenir, jeunesse allemande. » Nous sommes avertis. Nos amis belges n'ont-ils pas dû, à deux reprises, et dernièrement en septembre, à l'occasion des manifestations de Krefeld, tout comme en 1931 lors du Congrès d'Aix-la-Chapelle, spécifier par des notes vigoureuses qu'ils ne pouvaient tolérer l'action allemande au sujet d'Eupen et de Malmédy, « question définitivement réglée », et rappeler aux convenances un ministre du Reich qui prenait ouvertement part à cette propagande ?

Quand il s'agit pour un pays de prévoir, c'est la jeunesse qui compte. La jeune génération allemande, formée à l'esprit de revanche, est-elle en état d'écouter les conseils de réserve et de prudence que lui donnent, notamment en ce qui concerne son attitude vis-à-vis de l'Alsace, quelques rares universitaires comme MM. Hallpach, Ernst Curtius, Bergsträsser, Gerlach, Wust et Fritz Neumark, qui estiment que c'est avant tout sur ce terrain que pourraient s'améliorer les relations franco-allemandes ? Le 11 septembre, M. von Gayl, ministre de l'Intérieur du Reich, prenait la parole à la fête scolaire du Grünwald, où, à côté de l'Alsace et de la Lorraine, s'alignaient, devant 22 000 enfants, les figurants de toutes les provinces à rédimer appelant au secours. Il y a peu de jours, le gouvernement de Thuringe a décidé que, chaque année, de Pâques à la Pentecôte, le Diktat de Versailles sera commenté dans toutes les écoles, spécialement en ce qui concerne les cessions de territoires parmi lesquelles figure l'Alsace. Un dialogue s'établira entre les maîtres et les élèves et se terminera par le

serment de ces derniers : « Notre âme doit être brûlée par la honte de l'Allemagne, jusqu'au jour où elle aura retrouvé honneur et liberté. » Cependant notre ministre de l'Éducation nationale estime opportun que « les manuels et ouvrages scolaires contiennent un exposé objectif des thèses contradictoires relatives à l'interprétation des faits historiques » !

Et voilà M. von Papen qui définit dans son discours du 16 octobre, à Paderborn, comment il s'attachera à restaurer, « des Alpes à Memel », ce qu'il appelle l'*Imperium sacrum*. Oui vraiment, un élève de sixième traduirait aisément : « le Saint Empire », sous les espèces de la *Mittel Europa* germanique. Des mots, dira-t-on ? Non, des actes, un programme, une volonté dressée vers l'occasion et pour le maître de l'heure.

Des actes, un programme, une volonté qui se manifestent dans des rassemblements comme celui de Pirmasens (13, 14, 15 août), à dix-huit kilomètres de notre frontière, ou celui plus lointain du Tempelhof, près de Berlin. On sait comment, au cours de la première réunion, devant quarante mille casques d'acier de l'organisation Seldte, le général von Clauss fit, au nom de l'Allemagne « invaincue », l'appel des provinces à recouvrer représentées par des étendards à leurs couleurs et par des habitants(?) portant les costumes locaux. L'Alsace et la Lorraine y furent appelées en tête. Le serment « *So sei es!* » (ainsi soit-il), a été chaque fois prononcé dans ce que le général von Clauss a défini un sentiment de « *vergeltung* » (revanche) : « Il faut que ceux qui sont, pour l'instant, séparés de nous, sachent qu'il existe une Allemagne pour laquelle viendra certainement l'heure de la revanche. » Ces choses ont été vues, entendues, par des témoins indiscutables, journalistes parisiens, journalistes alsaciens comme M. Paul Bourson, correspondant du *Journal des Débats* et collaborateur des *Dernières Nouvelles de Strasbourg*. Les dénégations de quelques journaux allemands, — et, hélas ! de quelques périodiques français, — n'y peuvent rien changer.

Au Tempelhof, les drapeaux des 180 000 Stahlhelm de M. Seldte, cravatés de crêpe, portaient le deuil de l'Alsace et de la Lorraine. C'est ce que la *Saarbrücker Zeitung*, bon apôtre qui accuse la France de s'entêter à y voir l'esprit de revanche, définit comme « les manifestations de la volonté de liberté du peuple allemand, en conformité des lois impitoyables

de l'histoire et de la vie d'une nation ». La *Kieler Zeitung* se réjouit, elle, d'y retrouver « l'esprit de Potsdam ». Quant à M. Seldte, chef des organisations républicaines opposées aux hitlériennes, il s'écrie : « La manière militaire reste chère à tout esprit allemand. L'esprit de soldat est redevenu l'esprit de l'Allemagne. Vive le pas de l'oise prusso-allemand si aimé ! »

#### L'ACTIVITÉ DES ASSOCIATIONS ALLEMANDES

Avec cet objectif devant les yeux et le programme de créer, avant tout, « une atmosphère favorable », nombreuses sont les associations allemandes qui ont pris, partiellement ou exclusivement, la charge de parler de l'Alsace, en Allemagne ou au dehors. Les unes, sous l'aspect de la science, de l'histoire, de la « culture », s'adressent principalement aux intellectuels; d'autres visent la masse et les Allemands à l'étranger; d'autres groupent les Allemands qui ont quitté le Reichsland après l'armistice et la poignée d'Alsaciens « empoisonnés » qui les ont accompagnés. Toute une partie de ces efforts s'inspire des idées racistes que déjà, vers 1918, le « Verein für das Deutschland in Ausland » avait tenté d'importer en Alsace; elles se sont intensément développées en Allemagne depuis la guerre, et s'expriment dans la phraséologie du mysticisme nébuleux, cher aux Allemands.

Il n'est, pour s'en convaincre, que de suivre les renseignements fournis par le Bulletin quotidien de « l'Office régional d'informations », par son bulletin périodique vert, par la revue bi-mensuelle de « l'Office d'informations allemandes », que « le Comité alsacien d'études et d'informations » (1) a créés depuis dix ans à Strasbourg. Le premier tome de l'ouvrage sur *l'Alsace depuis son retour à la France* (2), que le Comité a édité ces derniers jours, ajoute, avec un souci constant d'objectivité, des vues d'ensemble à ce patient travail d'enquête dont nous usons ici largement, tout en ne pouvant en donner qu'une esquisse.

« La Centrale du Reich pour le service de la patrie » (Centralstelle für Heimatdienst) subventionne officiellement le « Deutscher Schutzbund » (Ligue allemande de protection)

(1) 6, rue Pierre-Bucher, Strasbourg.

(2) Publié par le Comité alsacien d'études et d'informations, Strasbourg, 1932.

de Berlin, avec ses deux sections consacrées à l'Alsace et la Lorraine. Sous la présidence du docteur Ernst, émigré alsacien, elles publient les revues *Elsass-Lothringische Heimatstimmen* et *Schutzbundbriefe*. Ces organes qui ont pour objet l'apologie et la défense locale du germanisme sont en rapport étroit avec l'autonomisme alsacien.

« L'Institut des Alsaciens-Lorrains dans le Reich (Institut der Els-Lothring im Reich), rattaché à l'Université de Francfort, groupe particulièrement, sous la rubrique de la technicité historique, des intellectuels et des administrateurs allemands, en fonctions en Alsace et en Lorraine avant la guerre. Il vient d'édition son rapport annuel, son onzième *Annuaire alsacien-lorrain*; il publie des travaux historiques de haute valeur et est en passe de devenir « le centre d'études le mieux équipé qui soit pour l'histoire de l'Alsace ». Il ne faudrait pourtant pas qu'il s'en assurât le monopole et que la science française restât indifférente à la question, car c'est l'Allemagne qu'il entend servir avant tout, même auprès du monde savant, c'est dans la pensée allemande que cette puissante propagande scientifique s'attache à maintenir les liens avec l'Alsace et la Lorraine. Sa bibliothèque, riche de trente-trois mille volumes, ses collections d'« alsatiques » sont alimentées par des legs, par des dons de fonctionnaires ainsi que par ceux des « Heimatstimmen ». Il a donné, en 1931, six grandes conférences sur l'Alsace, publié, en 1932, avec un volume de commentaires, un splendide atlas historique, économique, linguistique, religieux, etc. d'Alsace-Lorraine, dont on peut deviner les tendances, mais dont nous ne connaissons pas l'équivalent. Il n'en a pas évidemment soldé les frais considérables avec ses seules ressources. Il compte deux mille trois cent quatre-vingts membres payants, parmi lesquels de nombreux états et municipalités et toutes les corporations d'étudiants allemands établies autrefois à Strasbourg. Il prépare, comme suite à son ouvrage monumental sur l'administration allemande en Alsace édité grâce aux subventions des industriels allemands, des volumes sur la géographie humaine de l'Alsace, sur le folklore, sur l'influence de la littérature allemande en Alsace au xix<sup>e</sup> siècle. Son président est le docteur Daniel Krencher, de l'École supérieure technique de Charlottenbourg. Il vient de s'entendre avec le professeur Schwartz, président de la Société

scientifique de Strasbourg, pour procéder à des échanges de travaux. On ne saurait suivre d'assez près ce qui se dit et se fait ainsi à l'Institut de Francfort, où l'on vise l'élite, et qui met un arsenal de documents et d'arguments au service de fins politiques.

« L'Association pour le germanisme à l'étranger » (*Verein für das Deutschland in Ausland — V. A. D*) joue, ainsi que « l'Ausland Institut » de Stuttgart, un rôle de premier plan dans ce concert où la mystique de l'unité ethnique allemande s'unît à des volontés très positives de réalisation. Vieille idée qui remonte à Fichte, à Humboldt, à 1813 et 1814. « Le peuple est une entité formée par tous les hommes parlant la même langue », disait-on déjà en 1846. « Qu'est-ce que le germanisme ? » écrit-on aujourd'hui. Non seulement la communauté des Allemands du Reich, mais encore tous ceux qui pensent, sentent et parlent en Allemands en dehors du Reich, même s'ils sont citoyens d'un État étranger. La nationalité ethnique et la nationalité politique sont deux concepts qui ne coïncident pas toujours. » C'est la doctrine du « Volkstum » germanique que l'on nous dit ne compter que deux tiers de ses éléments à l'intérieur même du Reich et, en dehors, trente-quatre millions et demi de membres où les Alsaciens et les Lorrains sont inclus et cités au premier rang : sous son voile philosophique et abstrait, quel immense danger elle constitue pour tous les pays !

Et c'est d'accord avec le ministre prussien de l'Instruction publique que cette doctrine est enseignée dans toutes les écoles, à l'occasion des leçons d'histoire, de géographie, d'allemand, d'instruction civique, de religion... de calligraphie et de couture, ces dernières servant à faire habiller par les petites filles des poupées alsaciennes et sarroises ; l'arithmétique n'y perd pas ses droits par les additions massives du Deutschtum. Cinq mille huit cent trente-sept groupes scolaires ont été créés, qui reçoivent trois revues spéciales, *Roland Blätter*, *Jung Roland*, *Roland Rätsel*, ajoutées aux grandes revues de propagande *Deutsche Welt*, *Deutsche Arbeit*, *Der Volksdeutsche*. Le Verein compte deux millions de membres (3 pour 100) de la population du Reich.

On précise au Verein qu'en raison de sa situation particulière, chaque domaine du germanisme à l'étranger doit être

traité d'une façon appropriée. L'Association avait jusqu'à présent évité l'éclat et les manifestations tapageuses en ce qui concerne l'Alsace. Ses manifestations se sont multipliées dernièrement, car si l'on s'occupe ardemment de la frontière polonaise, on entend bien également lutter en Alsace, même à Eupen et à Malmédy, contre « la politique de régression culturelle », la « perte du moi », la « dénationalisation forcée ». La *National Zeitung*, d'Essen, dit, à ce sujet, le 17 septembre, que « l'Alsace, où il se commet un crime à l'égard de son caractère ethnique, est au centre de l'Europe et non pas au Soudan. Elle est la victime d'avocats parisiens ambitieux et de journalistes stupides ». Parmi ses facteurs de propagande allemande le « Verein für das Deutschland im Ausland » place au premier rang l'Église qui est, dit-il, le meilleur rempart du germanisme (l'Alsace ne s'est-elle pas aperçue de cette action?), l'école, les associations, les livres, les journaux, la musique, le cinéma, la T. S. F., le théâtre.

Le « Deutsches Ausland Institut » de Stuttgart, dans les préoccupations duquel le voisinage fait que l'Alsace occupe une place de choix, est avec sa revue *l'Ausland Deutsche* l'un des fournisseurs intellectuels les plus actifs et les mieux outillés de la propagande allemande. Sa bibliothèque spéciale, riche de 49 000 volumes, a été fréquentée en 1931 par 23 000 lecteurs. On y trouve 1 070 organes qui représentent les aspirations du germanisme à l'étranger. Sa correspondance de presse, trimensuelle, est envoyée à plus de 4 000 journaux et revues du Reich et de l'étranger.

Au congrès du V. D. A., tenu à Elbing en Prusse orientale avec les intentions qui se devinent, sous la présidence de l'ancien ministre de la Reichswehr, Gessler, ce dernier, s'adressant aux étudiants, a affirmé que « tout Allemand doit considérer comme une chose évidente que pas une parcelle du sol allemand ne peut être abandonnée ou considérée comme perdue »; à quoi le conseiller ministériel Tiedje, représentant du gouvernement du Reich, ajouta : « Aucune loi au monde ne pourra nous empêcher de favoriser les intérêts culturels de nos compatriotes à l'étranger. » Même ton à la dernière Assemblée générale de Munich, où le mot d'ordre donné pour l'Alsace est de « maintenir »; même esprit à l'Assemblée de la section bavaroise.

Le 1<sup>er</sup> octobre dernier, « le Club des Alsaciens-Lorrains de Berlin », constitué en 1921 par des hôtes passagers de nos départements alsaciens et lorrains, a tenu sa réunion costumée annuelle dont le programme transmis par T. S. F. spécifiait : « Ce n'est pas la soif des plaisirs qui nous réunit, mais la volonté de célébrer le « Heimat », le « Volkstum » alsacien et de prouver que nous n'avons rien perdu de notre langue, de notre caractère, de nos mœurs. » Toujours par T. S. F., le poste allemand de Mühlacker diffuse de nombreuses causeries sur la vie alsacienne où il est insisté sur le caractère germanique de l'Alsace.

Depuis quelques semaines, une publication hebdomadaire intitulée *das Hausfreund für Stadt und Land*, librement vendue en Alsace et en Lorraine, éditée à Spire, et venant des mêmes sources, porte en caractères gras la manchette « édition pour l'Alsace-Lorraine » ; elle « se promet de procéder à un échange constant des biens culturels allemands ».

On ne sera pas surpris de voir ajouter à cette liste l'activité de la « Ligue pangermanique » qui a jadis eu maille à partir en Alsace avec l'abbé Wetterlé, Hansi et Zislin. A ses yeux, « les esprits s'abêtissent en Alsace, où les illettrés et les analphabètes se multiplient », dit-elle. A son dernier congrès annuel de Rudolstadt (12 septembre) on entendit un copieux rapport de M. Bongartz, ancien instituteur allemand fixé en Alsace en 1914, sur la situation de l'Alsace et de la Lorraine. Les 6 et 9 octobre, la section badoise de la même ligue, réunie à Schwetzingen, prenait prétexte du voyage du Président de la République dans le Haut-Rhin pour entendre un « vieil Alsacien » s'élever contre le travail de francisation accompli sur la rive gauche du Rhin. Il est bon de rire un peu à ce sujet en relisant *Professor Knatschke* de Hansi ou *Nous sommes fous* de B. Vallotton !

#### LES MENSONGES DE LA PRESSE

Si la crise traversée par le Reich et l'effort de propagande porté sur la question polonaise avaient, au printemps, quelque peu détourné de l'Alsace l'attention de la presse allemande, elle y revient et avec une violence de ton qui n'a fait que s'accentuer sous l'effet de l'excitation nationaliste et de l'activité des

associations. On n'en est pas à la tiédeur, outre-Rhin, et Strasbourg, — ce n'est pas peu dire, — n'est pas plus ménagé que le couloir polonais. Fidèles au mot d'ordre reçu et à leur notion toute germanique de la propagande, les journaux insistent sur ce qu'ils appellent les résultats artificiels obtenus par la France en Alsace, à l'aide... des seuls moyens financiers de la propagande française. C'est dans toutes les rédactions la même thèse : l'Alsace est exclusivement allemande. La Lorraine est plus volontiers laissée de côté. — Le stupide attentat de Rennes leur a fourni belle occasion pour parler de l'Alsace, belle matière à de pseudo-rapprochements et à des dissertations sur la rupture de l'unité française.

Le *Deutsches Volkstum* de Hambourg déclare solennellement que Locarno n'a rien changé « aux droits de la culture allemande sur l'Alsace » et tel est aussi l'avis des *Dresdner Nachrichten* ; d'autres englobent, comme de coutume, avec cartes géographiques à l'appui, les habitants des départements recouvrés parmi « les Allemands à l'étranger ». Un Alsacien, né à Mulhouse ou à Strasbourg en 1918, est, à leurs yeux, un pur Allemand qui continue d'appartenir au Reich. Cela s'affirme entre jeunes gens, sous la forme de menaces et au besoin de coups, lorsque des étudiants allemands rencontrent des Alsaciens à l'étranger, au hasard des réunions de sport et de scoutisme. La *Münchener Illustrierte Zeitung* prouve, — à l'aide de photographies, — que, les enfants compris, tout le monde porte l'uniforme militaire à Strasbourg et que les nègres y sont rois !

Et l'Allemand crédule, dépourvu de sens critique, le croit et vocifère, tout comme, dans sa soif de héros, il croira à la vérité du faux prisonnier Daubmann-Hummel, héros du seul mensonge, soi-disant échappé après seize ans d'esclavage des geôles militaires d'Alger, lancé par la propagande, accueilli par des militaires et décoré par un Hohenzollern. Il croira de même cet autre mensonge indignement exploité par la presse que les abords de Reims et de Notre-Dame de Lorette seraient infectés par les cadavres de quatre cent mille Allemands auxquels la France aurait refusé la sépulture ! Cependant la *Münchener Illustrierte Zeitung* pense que « le germanisme en Alsace dépendra d'une façon décisive de la manière dont les Allemands du Reich réussiront à montrer à leurs frères de race

l'image d'une communauté unifiée capable de grandes entreprises économiques et culturelles ». Quant à la pangermaniste *Deutsche Zeitung*, elle intitule tout simplement l'article qu'elle a consacré au récent voyage de M. Albert Lebrun à Kembs, Mulhouse, l'Hartmann et Cernay, « un attentat de la France contre le Haut-Rhin » ! Ce sont mille citations qu'il faudrait faire, recueillies dans toutes les régions, dans toutes les parties de l'opinion, avec atténuation à l'extrême gauche. Il faut bien cependant que l'on sache en France qu'il y a bien peu de jours où, quelque part, en Allemagne, ne paraisse un article systématique, violent et haineux au sujet de l'Alsace. Que veut-on qu'il en résulte ? Bien rares sont quelques feuilles du Centre et les journalistes qui comme M. S. Wolf, correspondant pour la France du grand journal libéral, la *Frankfurter Zeitung*, savent garder un ton de dignité et d'objectivité en étudiant les conséquences spéciales pour l'Alsace de la crise mondiale. Il a le courage de déclarer que le pacte de Locarno a autant de portée pour l'Allemagne que pour la France.

Tout cela se répand au dehors, par le rayonnement extérieur des grands journaux allemands, par l'intermédiaire de la très puissante presse allemande de l'étranger, États-Unis, Amérique du Sud, Pays-Bas, Autriche, Turquie, à l'occasion par les éléments germanophiles de la presse américaine, suisse, anglaise, italienne. N'ai-je pas entendu nos amis d'Écosse eux-mêmes y être sensibles et ceux de Hollande le déplorer ?

A bord des paquebots du *Nord Deutscher Lloyd*, on apprend par la revue *The Seven Seas* que « depuis la dégermanisation de l'Alsace, Strasbourg est un coupe-gorge pour le touriste ou le voyageur ». Un livre anglais d'inspiration allemande, *The black Forest*, se répand en divagations sur l'impossibilité de coucher, ne fût-ce qu'une nuit, en Alsace. A quoi ont heureusement répondu l'impression heureuse produite par le voyage de vingt journalistes anglais au mois de mai à l'occasion de l'inauguration de la ligne Folkestone-Dunkerque et la récente visite de quatre cent cinquante journalistes suisses lors du Congrès de la presse suisse à Bâle. — La *Deutsche La Plata Zeitung* (Buenos-Aires), la *Türkische Post* (Stamboul), vingt autres, font chorus avec la presse de Berlin ou de province.

Chaque ambassade, chaque consulat allemand, reçoivent

des services de la propagande une documentation précise sur toutes ces activités, sur toutes ces questions qui concernent le « *Deutschum* », sur l'attitude qu'il convient de prendre à leur égard. Elles sont diffusées par leurs soins et contribuent à former l'opinion. Qu'y a-t-il de semblable chez nos agents à l'étranger ? Qu'y trouvent les Français, les amis de la France, ou simplement les hommes d'étude ?

#### COLLUSION AVEC LES AUTONOMISTES ET LES COMMUNISTES

La propagande allemande en Alsace ? Mais elle a toujours existé. On en a déjà beaucoup parlé, elle continue. Il ne semble pas pourtant que l'on puisse signaler un caractère très nouveau de son action. De temps à autre elle use de la forme pacifiste comme lorsqu'elle envoie, au nom de « l'Union mondiale des combattants pour la paix », un prêtre allemand quêteur en Alsace à l'effet d'y créer une maison de repos destinée aux étudiants allemands, analogue à la première école des « militants pour la paix » ouverte à Hopstaedten en Rhénanie. Et parfois elle commet de lourdes erreurs, comme lorsqu'elle invite, par des tracts répandus à l'université, nos étudiants à ne pas oublier « leurs origines germaniques ».

Les *Heimatstimmen* publiées à Berlin par le docteur Ernst n'abandonnent rien de leur violence doctrinale ni de leur somptueuse et onéreuse présentation. Elles donnent le ton à la presse autonomiste qui suit docilement leurs instructions. Elles sont fournisseurs de documents, de perfidie et de mensonges éhontés. Avec quelle tendresse le *Frankischer Kürier* de Nuremberg, toujours très curieux des choses alsaciennes, loue cette activité ! « Nous ne cesserons, dit-il, de signaler cette excellente revue mensuelle qui est dirigée par des Alsaciens pour l'Alsace et qui est incomparable quant à l'objectivité de ses documents et de son esprit, en face de la lutte haineuse que les Français mènent contre ce périodique et son éditeur qui méritent l'appui le plus énergique de tous les Allemands auxquels l'Alsace allemande tient à cœur. »

Parmi les hommes naturellement enclins à répondre à ces avances, à écouter ces conseils et ces calomnies, faut-il s'étonner d'en trouver dans les dizaines de milliers d'Allemands naturalisés français dont le traité de Versailles nous a fait

cadeau et demeurés « allemands de frontière », ainsi que chez des ouvriers allemands qui travaillent sur la rive gauche du Rhin ?

La presse autonomiste (qui annonce la publication d'une nouvelle revue, *die Neue Zukunft*, « destinée à défendre les *Heimat*srechte menacés ») et la presse communiste (sur le terrain de l'hostilité sinon du nationalisme germanique) sont les véhicules attitrés de l'action contre la France, l'*Elz* d'un côté et la *Neue Welt* de l'autre. Comment vit le journal autonomiste, l'*Elz*, que l'on dit dépenser annuellement un million, avec trois cent mille francs de recettes ? Le président du Conseil, dans le discours qu'il prononçait à Kembs le 9 octobre, a pu justement s'élever contre « la violence de certaines polémiques dont la grossièreté même et la répugnante vulgarité font voir qu'elles n'ont rien de français. » Au congrès de la paix d'Amsterdam (septembre), qui s'est transformé en entreprise soviétique, M. Camille Dahlet, député autonomiste de Saverne, que l'on n'est pas surpris de trouver dans cette affaire accompagné de M. Jean Pierre Mourer, député communiste de Strasbourg, a repris toutes les thèses du « *Deutsch-tum* » relatives aux droits des minorités et au séparatisme : « Le congrès mondial contre la guerre aura à fixer son attitude à l'égard du problème si vaste et si menaçant pour la paix, à savoir celui des minorités nationales parmi lesquelles il faut également compter l'Alsace-Lorraine. Il laissera la parole à l'humanité internationale. » Voilà bien un plat de Berlin à la sauce de Moscou !

Les lecteurs de la *Revue* se rappellent, peut-être, d'autre part, comment, au milieu d'une rare cacophonie politique, les autonomistes, les communistes, et les dirigeants de l'aile extérieure du parti de « l'Union populaire républicaine », formés par la pensée allemande, ont créé, sous le nom de « Volks-front », « pour la communauté de travail et de combat », un cartel électoral dont la revue *die Heimat* a célébré la naissance. — Les médiocres et perfides successeurs de feu l'abbé Haegy ne sont que trop souvent, avec M. Rossé dans l'*Elsaesser Kürier* de Colmar, les plus âpres critiques de la politique française et les propagateurs par ricochet des thèses allemandes. L'un ne montrait-il pas dernièrement l'Allemagne désarmée devant la France cuirassée et casquée ? L'autre,

crédule comme un Berlinois, ne s'empressait-il pas de répandre sans les démentir les informations allemandes sur les cimetières militaires ? Là est la pierre d'achoppement à laquelle se heurte la réconciliation des catholiques d'Alsace.

Il faut reconnaître que le ton de cette presse s'est momentanément adouci lors du voyage du Président de la République en Alsace. Opportunisme électoral de ses chefs en face des manifestations enthousiastes de la population ? Peut-être. On n'ose croire que ce soit encore par aveu du déclin certain de leur crédit dans l'opinion. Le mieux, sans doute, pour les grands organes d'information, est, tout en suivant de très près leur action, de ne pas s'attarder à décrire leurs faits et gestes et de n'en pas faire les héros d'une doctrine.

De tout cela que conclure ? Qu'un devoir d'action et d'organisation s'impose à nous pour parer aux effets généraux de la propagande allemande : à l'extérieur par une réorganisation de nos services ; à l'intérieur de nos frontières, où nous ne pouvons admettre l'ingérence étrangère, — et sans revenir aux lamentables erreurs du procès de Colmar, — par la vigilance et surtout par la continuation de la politique raisonnée et positive d'interpénétration.

Plus le temps marchera, plus la France se montrera calme, prévoyante, tenace et méthodique, plus elle sera ferme sans brusquerie et forte sans provocation, et moins l'Allemagne, dont les Alsaciens ne veulent à aucun prix et qui n'entendent pas être traités par elle comme des comparses, des dupes ou des imbéciles, trouvera d'oreilles prêtes à l'écouter. La jeune génération alsacienne sur laquelle portent tous les efforts affectueux de la Patrie prend de plus en plus contact avec les détails de sa vie et avec son esprit. Là sont l'avenir, la certitude dont nous sommes chaque jour les témoins reconnaissants et heureux.

A condition d'agir, il est permis d'être clairvoyant et sincère sans faire crédit au pessimisme. — « Les optimistes font l'histoire, a dit un homme d'État. Les pessimistes ne seront jamais que des spectateurs. »

FRANÇOIS DE WITT-GUIZOT.

---

# LA DÉCOUVERTE DE L'AMOUR

---

DERNIÈRE PARTIE (1)

---

LE RETOUR A LA LUMIÈRE

PENDANT la nuit, quelques averses violentes tambourinèrent les tuiles de la toiture et le vent fit rugir les cheminées comme les tuyaux des grandes orgues. Mais le jeudi matin, au réveil de Jean, le soleil réapparu traversait en triomphateur les nuages dont les voilures effilochées par l'ouragan fuyaient sur les eaux bleu d'or du ciel. Sorti de son lit, Jean ne put résister au désir de reprendre ses lunettes, malgré ses farouches résolutions de la veille et ce retour de la lumière l'enthousiasma. Les yeux levés vers le firmament, agité d'un mouvement fougueux, il fut bientôt dévoré par ses doutes. Simone avait-elle subi dans le passé la volonté de sa mère et sa guérison inattendue d'infirme allait-elle lui permettre de réagir, de renoncer au mari accepté par raison ? Plus Jean examinait la conduite de la jeune fille avec Louis dans le jardin et plus il lui paraissait qu'il était subi, mais non désiré. Avec quelle vivacité elle avait tenté de fuir son baiser ! Était-ce ainsi qu'une femme aimante accueille les tendresses de celui qu'elle a choisi ? Mais comment savoir la vérité ? Impossible d'aller lui demander pareille explication. D'ailleurs s'il se trompait, la réponse de Simone le blesserait à mort. Il répugnait à charger sa mère ou son grand père d'une enquête : il aurait préféré obtenir lui-même une certitude.

*Copyright by Charles Géniaux; 1932.*

(1) Voyez la *Revue* des 15 octobre et 1<sup>er</sup> novembre.

— Nous allons donc reprendre nos leçons, mon enfant, lui dit sa mère. Tu commences à lire et à écrire comme un lucide. Ton grand père voudrait te voir dessiner. Lorsque tu sauras laver une épure, tu pourras commencer ton apprentissage d'ingénieur naval.

— Aujourd'hui, non, impossible de travailler. Ma tête n'y serait pas.

— Ah ! songe au temps perdu !

— Était-il si perdu que cela, le temps d'autrefois ? murmure-t-il en s'éloignant.

“ A quoi pense-t-il ? se demande Aliénor en voyant son fils disparaître. Il semble obsédé par un projet qu'il n'a pas osé m'avouer. Que désire-t-il ? Hélas ! j'ai bien peur qu'il ne soit demain plus abattu encore. »

Toute cette matinée, Jean, de sa fenêtre, guette ses voisines. À sa surprise, malgré le beau temps, il ne voit pas sortir du garage la camionnette. Un hasard le renseigne. Quelques femmes en culottes bleu de roi, leurs râteaux de parc sur l'épaule, arrêtées sur la chaussée s'entretiennent de leurs voix de flûtaux qui s'entendent d'un bout de la rue à l'autre.

— Pas de marée pour nous. La mer est encore trop dure. Les hommes n'ont pu sortir les pinasses du port, risque de chavirer. Faut rentrer !

Ainsi aucune chance d'apercevoir Simone : il avait prémedité de se trouver sur son passage et de l'obliger à une explication. Pas de marée ! Elle ne conduirait donc pas sa mère au Château. Simone disposait de sa matinée. Incapable de rester oisive, s'il n'entendait pas son piano, c'est qu'elle se trouvait à son jardin. A la hâte, Jean traverse la maison, la cour-patio et gravit l'escalier du pavillon. Des voix retentissent dans le jardin Méré, l'une nasillarde, irritée, l'autre nette, sèche. Une querelle. Jean écarte les branches en pendentifs des glycines et de la vigne vierge pour mieux observer. Une serfouette à la main, Simone, vêtue d'une combinaison de mécanicien, descendait une allée suivie de sa mère, dont les yeux verts bordés de noir par leurs cils épais exprimaient l'indignation.

— Quelle lubie subite te prend ? Tu avais accepté, avant-hier, l'invitation de M. et M<sup>me</sup> Cotinier, et tu refuses mainte-

nant ce déjeuner! Comment m'excuser auprès d'eux de ton impertinence?

— Ne vous excusez pas, maman, ce sera plus simple.

— Oui, tu ajouterais la grossièreté à l'impertinence. Eh bien! moi, je n'y consens pas.

— Dans ce cas, libre à vous de vous rendre chez M. et M<sup>me</sup> Cotinier.

— Seule, impossible! On me demanderait une explication bien difficile à donner.

— Allons donc! Vous diriez par exemple : les cent boutures de géranium que ma fille fut empêchée de planter avant-hier par la présence de votre fils risquaient d'être perdues et elle les plante.

— Oh! ton ironie est bien désagréable. Je t'en fais grâce.

A la fois honteux de surprendre cette dispute, et passionnément intéressé par ce qu'elle lui révélait, Jean, caché par le rideau de feuillages, pensait que la délicatesse lui ordonnait de fuir. Pourtant, il lui était impossible d'obéir à sa conscience.

Après quelques instants de silence, pendant lesquels Simone ameublit une plate-bande avec sa serfouette, Césarie, irritée, lui cria :

— Laisse cet instrument et viens t'habiller. Refuser de m'accompagner chez les parents de Louis serait considéré par eux comme une rupture de nos engagements.

Après avoir donné un coup vigoureux de sa petite pioche, Simone, redressée, repartit :

— *Nos! Nos!* précisez : Vos engagements. Quant à moi, je n'ai jamais reçu Louis qu'en bon camarade. C'est un brave garçon.

— Si tu le reconnais, pourquoi cette scène déplorable ? Allons ! boudeuse, rends-toi à la raison.

— Mes raisons ne sont pas les vôtres. Si vous apercevez la raison sociale « Bouchot-Méré-Cotinier » comme votre triomphe, j'y verrai ma défaite personnelle. Je ne me marierai jamais pour un tas d'huîtres.

— Tu en vis, fille stupide! Et laisse-moi te rappeler que, l'an dernier, tu acceptais la présence de Louis sans protestation. A ce moment, il te plaisait. Pourquoi ce changement ?

Simone, muette, inclinée sur le manche de sa serfouette, affectait de ne pas regarder sa mère qui, son long cou tendu, et

une main pressée à plat sur la broderie compliquée des bouclettes de son front, appuyait sur sa fille un regard inquisiteur.

- Eh bien ! daigneras-tu t'expliquer ?
- Je m'expliquerai... plus tard !
- Tu deviens tout à fait insensée.
- Je tiens donc beaucoup de mon père ?...

Le sang au visage, M<sup>me</sup> Méré releva majestueusement son menton et, après avoir toisé sa fille, prononça :

— Je n'accepte pas cette révolte. Tu t'en repentiras... Je te demande au moins de me conduire en auto.

— Le chauffeur reste à votre service, répondit froidement Simone qui, sa serfouette jetée sur l'épaule, accompagna sa mère jusqu'à la maison. Quelques instants plus tard, les pétarades de l'automobile apprirent à Jean le départ de Césarie et de Simone.

Adossé dans un angle du belvédère, Jean était stupéfait par la révélation qu'avait été pour lui cette scène intime. Soudain, il cria de joie et tout lui sembla redevenu merveilleux, le jardin sous son ciel où les nuages voguaient comme des voiliers, la ville de Saint-Pierre aux maisons incandescentes, les vitres scintillantes comme des gemmes, le ruban bleu de l'Océan brodé d'argent par les vagues mousseuses.

« Ah ! je ne puis plus rester en place. Il faut que je marche. Quelle volonté ! Quelle franchise ! Mais saura-t-elle résister au désir de son opiniâtre mère ? Ah ! sortons ! Il m'est cruel de demeurer ici pendant son absence. Peut-être aurai-je la chance de la rencontrer à son retour. L'éloignement de M<sup>me</sup> Méré me permettra d'approcher Simone. Il me faut maintenant obtenir d'elle une franche explication. Elle répudie Louis Cotinier, mais que suis-je pour elle ? M'illusionnerais-je encore ? Avant ce soir, je veux savoir toute la vérité. »

Surexcité, inquiet, car l'avenir lui semble encore redoutable, Jean quitte sa maison. Il a besoin de mouvement, d'espace pour calmer son imagination tourmentée. Après sa cécité volontaire de trois jours, il éprouve le besoin de reprendre la vision de son entourage, de la ville, des habitants, de tout ce qu'il avait voulu noyer dans sa nuit.

A son passage devant l'hôtel de Pierre Loti, il en caresse le

vantail vert de mer qui donne accès à la cour-jardin ! Tandis qu'il remonte vers la place de la lanterne aux morts, ouvrières des parcs bottées et culottées, marins de Boyardville et du Château, vêtus de toile bleue ou de cirés vermeils, pêcheurs de la Cotinière aux chandails multicolores, retraités de la marine à blanches barbiches de chèvre sur des faces de homards cuits, paludiers portant leurs râteaux de bois couverts des efflorescences du sel cristallisé, vigneronnes argileux à houseaux de toile, courbés sous leurs sapes, mareyeuses dont les voix de trompette annoncent les boueaux, tous et toutes lui semblent avenants, aimables, intéressants.

D'un pas de plus en plus vif, salué sur son chemin par les habitants qui le reconnaissent, et ravi de pouvoir les regarder en répondant aux marques de leur sympathie, il atteint la place. Il demeure quelques instants en contemplation devant la lanterne où, jadis, le feu en l'honneur des disparus en mer brûlait jour et nuit et il songe avec ferveur au capitaine Bergerie, son père.

« Maintenant, regagnons la maison. Simone peut rentrer d'un moment à l'autre, et je voudrais me trouver sur son passage. Lui avouerai-je mon espionnage involontaire ? Pourquoi non ? Ce que j'ai entendu me permet de la remercier de son désintéressement. Renoncer à Louis Cotinier, que les mères d'Oléron proclament « le premier parti de notre île », n'est-ce pas généreux ? »

Mais, à mesure qu'il se rapproche de son logis, Jean marche plus lentement. Des doutes l'assailtent. Rien ne lui prouve que Simone refuse l'ostréiculteur en sa faveur. Pourquoi son silence depuis trois jours ? Elle aurait pu, après leur rendez-vous manqué, venir s'expliquer. Si elle s'est abstenue, c'est qu'elle n'avait rien d'agréable à lui apprendre. Son angoisse atteint une telle intensité, que Jean n'éprouve plus l'envie de rentrer. Il craint maintenant de savoir toute la vérité. Louis écarté, soit, mais lui-même maintenu en son humble rôle de camarade d'enfance !... Il aperçoit à ce moment dans le garage ouvert l'automobile poussiéreuse. Simone est déjà de retour après avoir conduit sa mère au Château. Elle s'est donc obstinée dans son refus de déjeuner chez les Cotinier. Ah ! maintenant, savoir tout. Savoir !

Arrivé devant la porte de sa maison, Jean frappe trois

coups vigoureux de l'ancre marine qui sert de heurtoir. Aussitôt il se repent de son étourderie, car il peut ouvrir lui-même la porte qu'on ne ferme jamais à clef dans la journée. Au moment où il pose la main sur la clavure, il sent qu'à l'intérieur du vestibule des doigts se sont emparés de la poignée et veulent aussi la faire tourner. Ce double mouvement en sens inverse empêche tout au contraire l'ouverture. Supposant que la personne accourue doit être Bonne-Mie, il lui crie :

— Laissez ! C'est moi, Jean !  
— Laissez ! C'est moi, Simone !

Il croit à une hallucination de son ouïe. La porte ouverte, il aperçoit M<sup>me</sup> Méré. Elle lui sourit avec une simplicité qui le stupéfiait. Devant sa surprise, elle s'écrie gaiement :

— N'était-il pas convenu que je vous donnerais des leçons de fleurs, et de couleurs ?

D'un ton ambigu, Jean lui repart qu'il attendait cette leçon depuis quatre jours. Un flot de sang au visage, la jeune fille respire avec force. Dans l'échancrure de sa robe de voile, sa gorge soyeuse palpite et prend, à la lumière qui tombe en diagonale de l'imposte vitrée du vestibule, des reflets ambrés. Ses yeux d'un vert de mer vacillent.

— Quatre jours ! Vous êtes un bon comptable, murmure-t-elle enfin.

Après une hésitation, elle ajoute :

— D'ailleurs, la tempête nous eût empêchés de rester dans le jardin.

Défiant, il lui réplique que ni pluie ni vent n'auraient dû l'empêcher de lui donner de ses nouvelles. Devenue pâle, elle prononce très bas :

— Croyez-vous ?

Son visage a pris une expression combative.

Ils s'observent l'un l'autre avec une attention passionnée. Soudain ils se saisissent les mains et se les étreignent avec une sorte de furie.

— Simone ! Simone ! si vous saviez combien ma vue s'est cruellement affinée depuis notre dernière rencontre !...

La fossette du menton de la jeune fille se creuse à cet instant comme si elle allait rire de cette déclaration, mais, tout au contraire, la pâleur pathétique de ses joues indique son trouble. Devant l'ardente interrogation des yeux de Jean, ses

lèvres se rétractent et les plis qui marquent leurs commissures communiquent à son visage une expression énergique. Jean remarque alors que la mèche de cheveux, la fameuse mèche rebelle qui s'obstine d'ordinaire à s'évader du front pour couvrir la tempe, se dresse aujourd'hui sur le sommet de la tête avec un air de défi.

« On dirait que Simone sort d'une bataille, songe-t-il. Elle a vaincu et voilà pourquoi elle se trouve chez moi ! »

Une envie irrésistible de connaître toute la vérité l'assaille, mais le souffle lui manque au moment de s'exprimer et il porte avec violence les mains de Simone à sa bouche comme pour s'empêcher de questionner davantage.

Avec un sourire, Simone se dégage et lui rappelle qu'elle est venue le chercher pour lui apprendre à reconnaître les fleurs, puisque sa cécité passée le laisse encore dans l'ignorance.

— Ainsi, c'est le professeur qui réclame son élève ?

— Oui, l'institutrice..., pas davantage, répond-elle avec un nouveau sourire étrange. Suivez-moi !

Indécis, il ne sait que penser. Ses doutes le torturent et il n'a pas le courage de poser la question décisive.

En traversant la cour couverte par les céps de vigne dont les feuillages étalés forment une verrière d'émeraude, Simone rencontre M<sup>me</sup> Berguerie qui s'écrie :

— Notre vagabond est donc rentré ?

Jean comprend alors que sa mère et Simone se trouvaient ensemble avant son arrivée. Un espoir merveilleux se lève au fond de son âme comme une aurore. Quand il pénètre dans le jardin Méré, il s'avance tête basse comme si le sable blond des grèves répandu dans les allées l'intéressait seul.

Lorsqu'il relève le front, Simone a disparu. Il attend qu'elle revienne. Un chant s'élève au bout du jardin, assez faible, puis, de plus en plus distinct. Il appelle la jeune fille et marche dans la direction supposée de sa voix. Elle se tait. Il la hèle. La chanson éclate à l'extrême opposée.

« Première leçon ! Elle veut que je la découvre après l'avoir perdue. Ce n'est pas facile au milieu de ce paradis luxuriant.

— Simone ! Simone ! Où êtes-vous ?

— Cherchez et vous me trouverez ! répond-elle, invisible.

Il s'élance à sa poursuite et côtoie des parterres dont les fleurs sont pour lui sans noms et sans nuances.

— Coucou !

Quel chemin détourné permet à Simone de se trouver maintenant à sa droite ? Dépité, il suit un vieux mur drapé par des clématites d'un violet pontifical. A trop regarder leurs étoiles, il heurte la racine déchaussée d'un pin et tombe sur un genou.

— Casse-cou !

Il se redresse, mécontent. Le cri lui est venu de très près. Comment peut-elle donc lui rester cachée ? A tout hasard, il s'enfonce dans un bosquet de budléias. Leurs thyrses parfumés d'une abundance inouïe caressent ses joues. Il doit nager à travers leurs eaux mauves et roses afin d'avancer. A l'orée de ces buissons il se trouve devant un grand rond gazonné qu'occupe en son centre la géante ombrelle verte d'un pommier brodée de fleurs rosées. En silhouette de ce pommier, Simone, qui ne peut apercevoir Jean encore enfoui dans les budléias, est occupée à se coiffer avec une écharpe brodée de soie jaune. Hauts levés, ses bras nus, vermeils, semblent des anses au-dessus de la vivante amphore de son jeune corps. Elle tente de contenir la poussée de son exubérante chevelure au moyen du tissu serré sur le front, et, les prunelles au ciel, elle essaie d'apercevoir l'effet produit par sa coiffure. Éperdu d'admiration, Jean retient jusqu'à sa respiration. Un roucoulement emplit la frondaison du pommier neigeux. Plaintif, un second roucoulement descend du grand paulownia pavoisé de ses grappes violettes. La jeune fille ouvre ses mains tendues. Deux tourterelles d'un gris ardoisé, moiré d'or, se rejoignent, se caressent du bec et tournent l'une autour de l'autre avant de s'abattre, ailes ouvertes, sur la paume de Simone qu'elles picorent.

Jean bénit sa vue recouvrée qui lui permet de surprendre un spectacle aussi délicieux. Mais une image odieuse brouille son enchantement : l'enlacement de Louis et l'audace de ses baisers. Car les lèvres de ce beau garçon se sont posées sur le front et les joues de Simone. La jalouse empoisonne maintenant les regards du jeune homme. Et tandis que les tourterelles privées sautent du turban de la jeune fille dans ses paumes offertes, puis remontent sur leurs petites pattes de corail le long de ses bras, atteignent sa gorge nue et viennent becquerer ses lèvres, Jean, partagé entre son adoration et sa détestation, ne sait plus s'il doit regagner sa chambre ou se jeter sur la jeune fille pour l'étreindre.

Des coups de bec trop vifs des tourterelles sur la bouche qu'elles picorent comme un fruit font se récrier de douleur Simone. Elle les chasse; elles disparaissent d'un vol rapide dont le bruit claque comme des mains. Ce bruit rappelle à Jean la visite qu'il avait faite à la Laurière en compagnie de sa mère à son oncle Chardonnière. Attristé et le cœur gonflé de reconnaissance, Jean songe un instant à son sauveur mort en lui donnant la vue, mais, dans son ingratitudo d'amoureux, il écarte ce souvenir poignant pour s'enivrer du spectacle qui l'enchanté.

Simone, qui ne se sent pas observée, ouvre largement les bras et, cambrée comme dans une offrande de sa beauté, appelle :

— Jean ! Jean !

D'un bond il sort du massif de buddléias, dont les grappes rompues pleuvent sur sa tête et ses épaules et son élan le porte jusqu'à la jeune fille qu'il étreint sans une parole. Il frémît à la fois de bonheur et de terreur. Stupéfaite de son audace, elle le repousse avec fermeté. Pantelant, il la regarde et son air résolu l'épouvante. Il croit y lire son sort. La bouche aux lèvres rentrées sur les dents, les sourcils abaissés, les yeux sévères dans l'entourage de leurs cils sombres, Simone ressemble tout à coup à sa mère. Ils s'observent avec une gêne grandissante, lui humilié, elle offensée. Jean souffre de sa découverte qui lui semble présager son malheur. Dans sa nuit passée, il s'était fait de Simone une image sentimentale et la femme résolue qui l'affronte lui paraît avoir perdu ses ailes. Comme elle reste impassible, vaincu par son sang-froid, il lui murmure qu'il va rentrer chez lui. Livide, il ajoute à voix basse :

— J'ai compris !

— Non ! Vous n'avez rien compris.

Elle sourit d'un sourire délicieux. Son expression détendue est pleine de tendresse. L'autre Simone réapparaît, celle des imaginations de l'aveugle. Jean demeure un instant hésitant; il n'ose croire à son bonheur. Elle lui offre alors ses mains qu'il saisit frénétiquement et tandis que, incliné, il les baise, il l'entend lui déclarer qu'elle ne serait pas venue le chercher avant de s'être libérée. Il aurait dû comprendre qu'il n'était peut-être pas facile de reprendre sa liberté.

Relevé, il appuie sur elle un regard violent, en disant :

— Alors ?

— Alors ?

Elle rouvrit les bras qui avaient repoussé Jean dans la surprise de son audace et, cette fois, les referma tendrement sur lui.

Jean aurait voulu faire durer éternellement un enlacement qu'il attendait dans sa nuit depuis tant d'années, mais Simone sut encore imposer sa volonté avec une ferme douceur. A peine se furent-ils écartés l'un de l'autre qu'il la pria de retirer son écharpe. En rabattant ses cheveux bouclés, cette coiffure ajoutait à sa ressemblance avec sa mère. Elle y consentit sans savoir la raison de sa demande.

— Je ne vous reconnaissais plus avec ce turban qui durcisait votre visage. Maintenant, je vous retrouve.

— Me connaissiez-vous bien ? Non ! Puisque vous doutiez de moi.

— C'est vrai, depuis que je vous ai découverte, j'ai encore beaucoup de peine à faire l'accord entre la Simone de mon passé d'aveugle et la vraie Simone.

— Les deux Simone sont vraies.

— Je le crois. Quelle surprise pourtant m'ont donnée mes yeux, lorsque j'ai compris que vous étiez différente... ou plus complète que la jeune fille inventée dans ma nuit !

Elle rit ironiquement avant de répliquer :

— Vous n'aimez pas les chauffeurs-mécaniciens. Vous avez tort, leur règne est arrivé !

— Tant pis !

— Tant mieux ! Je ne saurais pas plus me passer de mon auto et des bateaux à moteur que de mes roses et de mon piano.

— Quel blasphème !

— Vos imaginations d'autrefois vous dominent encore et vous rendent injuste. Quand vous saurez découvrir le monde moderne, si plein d'intérêt, vous penserez comme moi. Maintenant, rattrapons le temps perdu.

— Temps perdu ? Oh ! Simone !

Il voulut la reprendre dans ses bras avides, mais elle se déroba d'un bond et, affectant la sévérité, lui rappela qu'il n'avait encore rien appris et ne saurait mettre un nom sur

aucune des plantes de leur entourage. Il protesta qu'il en reconnaissait pourtant quelques-unes par leur parfum.

— Eh bien ! prouvez-le. J'interroge. Qu'est-ce que ces plantes grimpantes ?

En voulant toucher les arbustes, Jean se griffe :

— Des épines sous leurs fleurs ! Ce doivent être des rosiers, et comme ils grimpent, ce sont des rosiers sarmentueux.

— Un bon point ! Et leur couleur ?

Après avoir caressé les corymbes, il murmure, hésitant :

— Rose ?

— Erreur ! Vous avez dit : rose, parce qu'en général un rosier donne des fleurs roses ; or, vous vous trouvez devant un Crimsone Rambler cramoisi... comme votre teint, en ce moment.

— Et ces fleurs en buisson, quelle nuance ?

Il déclare qu'elles lui donnent la sensation d'être claires, donc blanches.

— Vous n'y êtes pas ! Ces Maréchal Niel sont jaune d'or. Et quel ton reconnaissiez-vous à ces beaux panicules ?

Par une vieille habitude, le jeune homme palpe en vain leurs épis et soupire :

— Je ne sais pas !

— Ne gémissez pas. Le royaume des couleurs, le plus joyeux de tous, se découvrira prochainement à vous. Ces échiums sont d'un bleu persan précieux. Lorsque mon père les contemplait, transporté dans les jardins de Chiraz, il trouvait des accords qui eussent enchanté Säadi. Bientôt, vous aurez l'œil subtil d'un peintre. En avant !

Jean la suit à travers les sentiers capricieux d'un jardin de poète. La pluie récente ajoute à la fougue d'une végétation qui déborde les allées.

— Il s'agit maintenant d'apprendre les noms des fleurs, c'est-à-dire d'associer les formes, les couleurs à leurs noms.

Simone cueille un delphinium dont elle plante derrière son oreille, en manière d'aigrette, la hampe violette mouchetée d'or et l'entraîne à sa suite. Les encensoirs des iris se balancent sur leurs tiges au-dessus de la troupe naïve des cyclamens aux petites coiffes paysannes. Des œillets galonnés et coiffés de tricornes et des œillets argentés semblent des petits maîtres en galante poursuite de grandes dames en robes de brocart.

Après Simone, Jean répète :

— Amaryllis, gentianes, gardénias, pétunias.

— Et quels sont ces rois inclinés devant ces reines ?

— Lys d'or, lys blancs, notre royaute française ! Admirez après les reines ces courtisanes amaranthe. Ces élégantes filles protègent leurs teints délicats avec les minuscules parasols de leurs anthères. Ces fuchsias en bonnets de coton blanc et tabliers rouges paraissent leurs valets et précèdent la vaisselle des hydroténias décorés, sur leurs pétales contournés dans le goût des soupières Louis XV, de mouchetures.

Un coup de vent jonche le sol des pétales en ailes de papillons.

— Quelle pitié ! Tant de grâce ne durer qu'un matin ! Cela me découragerait de soigner un jardin.

— Vous n'êtes jamais satisfait, exigeant ! Sans doute ces fleurs vont disparaître, mais de nouveaux boutons s'ouvriront demain et la féerie continuera. Le roi est mort ! Vive le roi !

— Ce ne seront plus les mêmes fleurs.

— Soyez donc plus philosophe et acceptez que d'entre les fleurs fanées les fleurs nouvelles renaisSENT. La brièveté de leur floraison renouvelle chaque jour la jeunesse du monde.

— Cette atroce loi me révolte. Tout ce qui est beau et bon devrait persister.

— Oui, mais à condition de ne pas se faner, de ne pas vieillir, de ne pas devenir énuyeux ! Croyez-vous que la terre ne serait pas plus agréable à regarder, si elle n'était peuplée que d'êtres jeunes comme vous et moi ? Vieillir... quelle horreur !

— Vous êtes impitoyable, Simone, murmure Jean attristé en songeant à sa mère et à son grand père qu'il affectionne.

Agenouillé au bord d'un parterre, Jean prend une rose que Simone lui nomme : le rayon d'or. Son jaune rehaussé de pourpre comme un somptueux ciel couchant, et parfaite dans sa forme, elle exhale un parfum si pénétrant que le jeune homme en est troublé. Après l'avoir respiré, il dit :

— Mes yeux s'éprennent d'amour pour elle ! Et vous voudriez que je sois assez ingrat pour penser que ce n'est pas elle que je chéris en particulier, mais son espèce, ses sœurs, celles d'hier et de demain ? Non ! Ma connaissance se restreindra toujours à la mesure de mon affection : c'est cette rose qui me tient au cœur.

Les épaules soulevées, Simone lui explique qu'il sera toujours malheureux avec de telles exigences. Vouloir l'immortalité, c'est bien dangereux !

La rose à ses lèvres et ses yeux sur Simone, Jean repart gravement :

— Comment pourrais-je accepter la mort ? Je vous veux éternelle comme je vous vois en ce moment.

Son visage exprime une telle adoration que la jeune fille, émuë, baisse les paupières avant de reconnaître qu'elle n'a pas de si grandes ambitions.

— Allons donc ! Vous voulez me faire croire que vous vivez, dans votre insouciance, au jour le jour, mais auriez-vous la passion des chefs-d'œuvre de la musique si vous n'aspirez pas vous aussi à l'immortalité ?

Elle réfléchit et se détend ensuite d'un mouvement onduleur qui semble monter de ses fines chevilles à travers son corps svelte jusqu'à son cou dans lequel passe le souffle sonore de sa respiration.

— Vous exagérez beaucoup la part que j'accorde au rêve. Dieu merci, une partie de ma journée est prise par des occupations plus substantielles. Est-ce que je n'assure pas les convois sur terre et sur mer de la Société ostréicole Méré-Bouchot et Cie ?

— Vous le faites par devoir, Simone.

— Non, pas seulement par devoir, mais avec plaisir, car c'est une excellente chose d'avoir un utile métier. Tapoter mon clavier et semer des fleurs entre deux expéditions en pinasse ou camionnette, répond amplement à mes aspirations.

Peiné, Jean s'aperçut encore de la ressemblance de Simone avec sa mère. Elle en avait l'expression volontaire, le regard net des yeux verts, la bouche mince serrée sur les dents blanches lorsqu'elle réfléchissait.

Elle lui fit remarquer que, trop récemment sorti de sa nuit poétique, Jean ne savait pas encore qu'une vie mêle l'utile à l'agréable, le métier à l'art, la raison au rêve. Être heureux en ce monde, c'était justement s'efforcer d'atteindre à ce bel équilibre et elle avait bien peur que Jean, trop chimérique, n'y parvint jamais.

Avec le désir de tout voir, tout posséder, tout comprendre, Jean tourne sur lui-même. Les flèches d'or du soleil traversent

**les branches et illuminent mouches, abeilles, papillons, bourdons, libellules, hennetons.** Le plain-chant de l'océan pénètre l'atmosphère de sa majesté. Mouettes, courlis, goélands tracent des spirales d'argent au ciel d'un bleu léger. Sur tous les rameaux la sève de juin fait éclater les bourgeons. Enivré, Jean écoute, admire, aime.

## LA MER

**En voyant son fils s'avancer dans la salle à manger, la chevelure fougueuse et respirant avec force, Aliénor sourit :**

— Il n'y a pas besoin de te demander si la leçon de M<sup>me</sup> Méré t'a émerveillé, dit en souriant M<sup>me</sup> Berguerie. Je suis heureuse de ton bonheur, mon cher grand !

Pensif, il reconnaît qu'au cours de cet après-midi, il a appris à connaître une Simone dont ses intuitions d'insfirme ne lui avaient donné aucun soupçon.

— C'est toujours une déception de retomber de l'héroïne de roman à la simple femme de ce bas monde, remarque Lachenaud, moqueur. Ta déconvenue est visible, mon garçon. Pour te consoler, tu m'accompagneras demain matin à mes ateliers. Il me tarde de te donner tes premières notions de construction navale.

Le sang aux joues, Jean répliqua qu'il avait encore rendez-vous avec Simone. Égayé, le vieillard rit à pleine gorge.

Mais il y avait peut-être moyen d'arranger les choses. Ce serait de prier Simone de les accompagner ; il les conduirait à la forêt du Vert-Bois, au bord de la mer. Et tandis qu'ils se promèneraient sur la plage, Lachenaud se rendrait auprès des bûcherons qui lui proposaient leurs bois de construction.

... Le soleil levant de cette journée de juin ouvre à l'orient son éventail d'or, et les milliers de boutons de fleurs qui vont éclater à la chaleur naissante, se dressent dans la rose atmosphère.

Avant même que Jean, dont le cœur bat d'une allégresse indicible, n'ait franchi le portillon de communication, il s'entend hêler à la manière des embarcations qui se croisent en mer :

— Ohé! du canot! Ohé!... Dix minutes de retard. Quel empressement!

Les yeux étincelants et les mains tendues, Jean s'avance rapidement en jurant à Simone qu'au contraire, il l'attendait depuis la veille et que, s'il ne s'était pas retenu, dès le milieu de la nuit, il aurait déjà pénétré dans le jardin.

Il aperçoit alors la jeune fille en courte robe de toile blanche. Ses bras nus levés, elle tient les extrémités d'une branche de spirées qui forme arceau au-dessus de sa tête joyeuse. Au moment où il va la saisir, elle virevolte sur les talons; il la manque, s'élançe à nouveau; elle s'efface, il bondit; elle se dérobe et lui lance au front le rameau fleuri qu'il attrape au vol et dont il lui donne quelques coups sur les épaules. Elle saisit alors une extrémité des spirées et, réunis par cette cordelette de fleurs pressées, elle le remorque et court vivement. A la fois charmé par ce jeu, et navré de la sentir plus svelte et rapide que lui, Jean fronce terriblement les sourcils. Elle rit de son petit rire en trille d'hirondelle terminé par une note grave. Il se jette avec une telle impétuosité sur elle, qu'il l'emprisonne enfin dans ses bras et la presse frénétiquement contre sa poitrine. Ils demeurent quelques instants joue contre joue, étreints, lui, très pâle en son immense bonheur, elle, rose et fraîche, mais gardant tout son sang-froid.

Elle se dégage avec fermeté de son emprise, en lui disant qu'aujourd'hui ils vont passer la revue des acacias, marronniers, tilleuls, érables et trembles qu'il appelle des arbres, sans savoir les reconnaître.

Encore bouleversé par son baiser, Jean, qui se souvient de sa promesse à son grand père, lui demande, puisqu'elle dispose de sa matinée, si elle voudrait bien l'accompagner au Vert-Bois. Il aurait ainsi la joie de voir avec elle la mer, pour la première fois de sa vie. On remettrait au lendemain le cours de sylviculture.

Avant que Simone n'ait eu le temps de répondre à cette demande, une voix puissante emplit le jardin de son appel :

— Jean! Simone! Où êtes-vous?

Vêtu de gros velours gris à côtes, guêtré de fauve, sa casquette marine en bataille sur une oreille, le teint cramoisi, ses yeux de goéland empreints de mécontentement, Lachenaud s'écrie en apercevant les jeunes gens :

— Il m'en arrive une mauvaise, M<sup>me</sup> Méré. Je voulais vous emmener dans ma voiture, et je n'arrive pas à mettre le moteur

en marche. L'accu se trouve à plat. Panne irrémédiable. Et j'ai une affaire d'importance au Vert-Bois. Seriez-vous assez obligeante pour me conduire dans votre auto?

— Ah! M. Lachenaud, si vous aviez un double allumage, cette histoire ne vous arriverait pas. Vive la magnéto! On tourne, et démarrage à coup sûr. Nous allons partir.

Alerte, la jeune fille conduit à son garage Pierre et Jean, refuse leur aide, empoigne la manivelle, presse du pied le ressort d'embrayage, et met en action le moteur avec une vigueur qui stupéfiait Jean, et lui vaut l'applaudissement de l'ingénieur.

Après un démarrage progressif, Simone s'élance vers le Vert-Bois à travers les rues de Saint-Pierre à l'allure d'un train express.

— Soyez prudente!

— Rien à craindre! A soixante à l'heure, j'arrête en vingt-cinq mètres. Attention! Jugez-en!

La jeune fille freine si puissamment que Jean et Pierre se trouvent projetés sur le dossier du siège avant.

— Êtes-vous rassurés? Je n'écraserai pas une poule.

— Mais vous n'avez meurtri le nez, bougonne Pierre.

Une main tendue par-dessus la glace du pare-brise, la jeune fille annonce :

— Mer! Mer!

D'un bleu turquoise ocellé d'or, l'océan s'apercevait à travers les troncs rougeâtres des pins torturés par les tempêtes.

Enthousiaste, Jean s'était levé dans la voiture afin de mieux apercevoir les flots.

— La mer! La mer! Il y a vingt ans que je l'attendais. La mer, comment n'en aurais-je pas été hanté? Chaque fois que mon père revenait d'une de ses lointaines campagnes, il disait en se trouvant dans notre calme maison : « Comment peut-il y avoir tant d'hommes assez déshérités pour être obligés de passer leur vie sur la terre immobile! Drôle d'idée de s'entasser comme des harengs en caque dans les villes, lorsque les océans offrent d'immenses surfaces. Les malheureux! » Ce n'était pas une boutade, il était convaincu de l'infériorité des terriens. Pauvre père, il ne savait pas alors que, non seulement, il passerait sa vie sur les flots, mais qu'il y trouverait son éternité!

Afin de l'arracher au souvenir du triste naufrage du capitaine

Berguerie, Simone lance son auto à travers le sable des dunes.

— Gare la panne ! Mes roues patinent ! Encore un effort et nous trouverons un sol plus solide dans le sous-bois, grâce aux racines traçantes. Du nerf ! Houp là ! Franchie la dune ! Tout va bien ! Maintenant la mer semble nous sauter au cou ! Reniflez l'embrun, Jean.

— Je renifle et cela me donne envie d'aller bourlinguer sur ces vagues. J'entends crier en moi tous les marins mes aieux, grand père !

— Bravo ! mon garçon, rien ne t'en empêche plus et j'espére bien qu'avant longtemps tu sauras barrer convenablement un voilier.

— En attendant, j'éprouve un désir fou d'aller me plonger dans les vagues.

— Restez prudent dans votre enthousiasme, s'écrie Simone amusée : un baptême de mousse exige le bain complet. Allons ! trottez ! et montrez-nous que vous savez plonger comme un canard sauvage.

Chaque fois que les déferlements s'abattaient sur l'immense plage blonde, leur tonnerre couvrait les voix. Extasié, Jean, saisi par la beauté de l'Atlantique glauque, que l'écume empanachait de fugitives plumes d'autruche aussitôt détruites que formées, demeurait immobile dans l'auto, mains étreintes.

— Je n'aurais jamais pu me la représenter ainsi ! Impression singulière ! L'éternité me semble maintenant démontrée.

— Descendez-vous ? Vous exprimerez vos grandes pensées tout à l'heure, quand vous l'aurez vue de plus près.

Il rougit de se sentir une fois de plus en désaccord avec la simplicité de Simone et descendit de l'auto.

Deux bûcherons, une hache sur l'épaule et que leurs houzeaux effilochés faisaient ressembler à des pigeons pattus, perchés sur un monticule de sable mouvant, gesticulaient.

— Ah ! voilà mes gaillards, dit Lachenaud. Allons voir leurs abattis. Merci, mademoiselle Simone. Je reviendrai vous chercher ici, mais accordez-moi la matinée. Leur chantier, sans route carrossable, est loin d'ici.

L'architecte s'éloigne avec peine dans le sable qui s'écroule sous ses brodequins.

— A notre tour ! En avant, Jean ! Eh bien ! Qu'avez-vous ?

Cet éblouissant soleil réfracté par l'eau vous brûlerait-il les yeux ?

— Ma souffrance n'est qu'étourdissement ! La mer m'en-vahit cœur et âme. Vous ne pouvez vous figurer mon émotion devant cet océan qui palpite comme une grande poitrine. Quelle vie prodigieuse dans ces flots ! Si vous ne me trouviez pas ridicule, je danserais, rirais et pleurerais tout à la fois.

— Ne vous gênez pas ! Bondissez et riez, mais ne larmoyez pas, puisque vous triomphez.

Elle lui avait saisi la main et l'obligeait à courir sur la dune. A moitié ravi et à moitié dépité d'être arraché à sa contemplation, il l'entendit jeter un cri strident afin d'épouvanter les courlis d'argent qui tournoyaient au-dessus des tignasses des pins dépeignées par les ouragans.

Impitoyable, la jeune fille continue d'entrainer Jean vers l'immense plage de léger sable blond que les souffles du vent ont modelé et gaufré. Les vagues à crinières d'argent, cavalerie du large, chargent la grève avec un ronflement de grandes orgues. A cette symphonie des flots en perpétuelle oscillation se mêle la rumeur plaintive de la brise qui fait vibrer comme des harpes les pins de la forêt. En cette immensité synthétique de ciel mauve et or, d'océan bleu vert et de sable ambré, pas une construction à perte de vue, pas un homme, pas un animal.

Jean se sent tellement perdu devant cette formidable plaine d'eau qu'il a envie de l'adorer.

— Je ne pourrai que m'incliner respectueusement devant vos dévotions, dit Simone. Tandis que vous adresserez vos invocations à la Déesse marine, je me rappellerai que les gens sensés ne voient dans la mer qu'un vivier productif, un parc à mollusques et que leurs spéculations... économiques les enrichissent.

A cette allusion, Jean troublé scrute le visage railleur de Simone qui, sa bouche poussée en museau, siffle un air de danse. Évidemment, elle pense à Louis Cotinier, à sa mère. Attendri, reconnaissant, il veut baisser les mains de la jeune fille, mais elle s'échappe et court vers les déferlements de la plage luisante comme un miroir aux moulures étalées des longues vagues répandues.

— Où allez-vous ?

— Rattrapez-moi, vous le saurez.

Elle bondit sur les dunes dont les yeuses brossées des vents violents d'hiver sont inclinées en cimiers de casques sur leurs troncs couchés. Les larges bords de la quichenotte qui l'abritent du soleil battent comme des ailes de courlis sur ses épaules. Légère, elle s'enlève par-dessus le gourbet dont les herbes pâles et flexibles fouettent le sable à la brise du large. Tout à coup, elle se laisse tomber assise, se déchausse, lance à la volée ses sandales et ses bas sur les joncs. Sa courte jupe retroussée, elle s'élançe contre les vagues qui s'abattent avec un hourra retentissant sur la plage. Les pieds nus de la jeune fille sont couverts de leurs dentelles d'écume. Elle danse alors de joie. Quand le ressac ramène la lame en arrière, avec un air de provocation, poursuivant l'eau qui fuit, elle l'invective :

— Voulez-vous bien vous sauver, méchante !

Une vague nouvelle hausse sa tête coiffée d'une crinière blanche impérieuse et se rue contre elle. Simone se dérobe, mais le déferlement qui trouve sur la grève montante son tremplin, l'atteint et la jette sur les genoux.

Effrayé, Jean s'élançe à son secours, patauge dans les remous où les algues tissent un filet brun. Il relève son amie ruisselante. Apitoyé, il lui propose d'aller à la recherche de son grand père afin qu'elle puisse rentrer immédiatement et changer de vêtements.

— Inutile ! Continuez votre promenade. Je vais retirer ma robe et pendant qu'elle séchera, je me réchaufferai dans le sable brûlant des dunes.

Jean éprouve presque de la satisfaction en voyant s'éloigner Simone. Sa gaieté, sa grâce, son espièglerie qui la rendaient si ravissante parmi les fleurs de son jardin ne sont plus à la mesure de l'océan et ses pépiements d'oiselle lui paraissent trop frêles pour le formidable orchestre des déferlements.

A l'exaltation joyeuse de tout à l'heure, à l'ivresse puissante qui avait d'abord soulevé Jean au spectacle de cette mer bondissante, succède une sorte d'accablement.

Tout le surprend. Cette île d'Oléron que, dans ses rêves d'aveugle et d'après les récits enthousiastes de sa mère et de son grand père, il imaginait paradisiaque comme ces îles océaniennes dont le capitaine Berguerie l'avait souvent entretenu au retour de ses lointains voyages, lorsqu'il était petit

garçon, *n'existe* pour ainsi dire pas. Il serait aussi juste de la trouver laide que de la déclarer belle. Elle n'est rien par elle-même. C'est une pure abstraction. Elle n'a point de forme déterminée, puisque le vent et le sable la modèlent différemment chaque année. Comme les vagues de la mer, les vagues des sables font et défont les dunes, s'avancent en conquérantes, bouchent les canaux, comblent les ports, enseveliraient les villages comme elles le firent naguère de Saint-Trojan, si les pins solidement enracinés ne montaient la garde.

La beauté d'Oléron est d'ordre philosophique plutôt que plastique. Elle réside dans le sentiment de l'étendue, de l'horizontalité, de la solitude. Immensité des plages blondes, unies, s'étendant à perte de vue; immensité de l'océan, immensité du ciel, ces trois grandes parallèles. Jean éprouve l'impression que le ciel n'a point de convexité, mais est une surface plane, sans élévation, sans profondeur. Il semble bas, presque au ras de l'océan. Son bleu pâle se confond avec la mer et les nuages poussés par le vent d'ouest sont comme la projection de l'écume des vagues.

Cette horizontalité parfaite fait songer à la mort et Jean éprouve le besoin de prendre la posture des gisants. Il se couche de tout son long sur le sable doux, blond et fin qu'il fait d'abord couler entre ses doigts comme d'une clepsydre, mais, écrasé par le sentiment de l'éternité, il comprend la vanité de vouloir mesurer le temps. Il ferme les yeux, car ses pupilles trop sensibles ne peuvent soutenir l'éclat fulgurant du ciel bleu au-dessus de sa tête. Il pense à son père, roulé dans les eaux abyssales, à son oncle Chardonnière enterré à la Laurière et dont la blanche stèle est pailletée d'ombre et de lumière par le vol des pigeons, à sa propre mort. Sous le voile de ses paupières il se croit à nouveau plongé dans cette nuit éternelle où il lui faudra rentrer un jour après avoir ébloui ses yeux quelques instants de toutes les beautés de cette terre qui se résument pour lui en Simone.

Soudain, Jean tressaille au contact d'une main tiède et caressante. Relevé, il voit devant lui Simone qui a remis sa robe fripée. Son visage est grave. Depuis combien de temps l'observait-elle?

Elle lui propose de se promener en attendant le retour de M. Lachenaud, sur le sable mouillé à la fois si ferme et si

élastique qu'il ne conserve même pas l'empreinte de leurs pieds nus. Ils s'élancent, légers et joyeux, car la présence de Simone a fait fuir les pensées trop lourdes pour les vingt ans de Jean, sur l'immense grève de sable d'une blondeur azurée par les reflets du ciel. Des nuages, subtiles mousselins, déposent un peu le soleil.

C'était mer basse et sur ce rivage plat d'Oléron, le flot, en se retirant très loin, donnait une grandeur mystérieuse à la grève.

— Quel magnifique tapis d'art moderne, s'exclame Simone, en faisant admirer à Jean la singulière géométrie décorative tracée par les vagues en se retirant sur le sable. Voyez cette tapisserie au point de Hongrie; ces festonnages réguliers, ces « esclavages » dans les tonalités à la mode : vert sourd et beige rosé. Ah ! les cubistes n'ont rien inventé. Les artistes prétendus modernes n'ont fait que retrouver les formes élémentaires, car les lignes géométriques qui nous paraissent le résultat de savantes combinaisons sont incluses dans la nature.

— Comme vos regards sont perspicaces, Simone ! Chacune de vos paroles, en m'apprenant à regarder, me fait faire de nouvelles découvertes !

La main de Simone cherchant sa main, elle veut l'amener à poursuivre leur route, mais Jean résiste en déclarant qu'il vient seulement de voir la mer et ses déferlements aux dents blanches.

— Je me rends compte à présent que mon infirmité passée m'accablera toujours. L'on n'aperçoit que ce que l'on sait et comprend déjà. Comme j'ignore encore presque tout, je ne distingue que ce qui m'est connu, que ce que j'aime. Jusqu'à ce moment, je n'avais donc vu que vous. Le reste, jardin, forêt et mer, n'étaient que mélodie autour de votre personne.

A mesure qu'ils approchent de la ligne des déferlements, le ronflement de l'Atlantique emplit de plus en plus fort l'atmosphère vertigineuse de ciel, d'eau et de sable où pas un être ne s'aperçoit.

Sur le Sahara livide des sables, se silhouette la carcasse goudronneuse d'un navire naufragé, à moitié enlisé. Rompu en deux après avoir été jeté à la côte, les gaillards d'avant et d'arrière du grand steamer se dressent vers le ciel dans une tragique protestation. Dévorés par l'assaut des marées, les

couples dénudés évoquent les côtes d'un immense squelette à la colonne vertébrale brisée. Troublé jusqu'aux larmes, Jean veut toucher de ses mains ce grand vaincu qui ruisselle, verdi par les algues qui commencent à le recouvrir. Sur le côté de son bordage qui regarde la terre, des essaims de moules bleuâtres font à leurs ruines une carapace de jais scintillant. L'eau de la précédente marée s'égoutte du pont de fer sur l'intérieur de la coque noyée où courrent des crabes verts et gris, voraces, qui poursuivent un fretin argenté.

Étreint par un souvenir terrible, Jean respire avec force. Son examen terminé, il murmure :

— Ainsi voilà tout ce qui reste d'un grand navire après son naufrage ? Et son équipage, Simone, avait-il été sauvé ?

— En partie seulement.

— Il y eut des hommes qui se noyèrent sur ce sable autour de nous ?

A son inclination affirmative de tête, les yeux dilatés d'épouvante, il parut chercher ses mots avant d'ajouter :

— Maintenant que j'ai vu, je conçois mieux ces drames épouvantables. Ah ! mon malheureux père et ses marins ! Le récit que le maître d'équipage Hervé Lescoat m'avait fait de l'abordage de l'*Eugène Fromentin* s'éclaire bien lugubrement pour moi. Comme ce vapeur, le beau voilier de mon père, rompu par le milieu, s'était partagé : ce ne fut pas le sable d'une plage qui l'accueillit, mais les horreurs noires d'un abîme.

Incapable de maîtriser sa douleur, Jean, comme un enfant, laissa tomber son front sur l'épaule de Simone. Ils restèrent immobiles et silencieux assez longtemps. Elle avait posé une main d'un geste maternel sur la chevelure du jeune homme.

Une explosion les fait tressaillir et ils s'écartent. Au loin, et doublée par le miroir de la grève humide, se profile la mince silhouette d'un chasseur haut botté; son fusil encore horizontal fume. Au ciel un grand oiseau bleuâtre, une aile brisée, le cou tendu, tourne en spirale. Il s'abat et sursaute sur la grève : le chasseur s'élance avidement.

— Ah ! le misérable ! crie Jean arraché à son ineffable étreinte.

— Misérable ! Pourquoi ? Il a tué un canard sauvage ! Rôti succulent sur un feu de bouleau, réplique Simone dont les

prunelles luisent d'admiration à la vue du chasseur brandissant sa proie.

Peiné, Jean retire son bras de la taille flexible de la jeune fille qui, sourcils froncés et lèvres rentrées, ressemble à sa mère.

Comme il allait protester, elle lui ferma la bouche avec sa paume toute parfumée de l'odeur des goémon.

— A présent, coupons par la forêt pour rejoindre M. La-chenaud qui nous attend peut-être, son marché terminé.

Ils pénétrèrent dans la pinède ; les barbes rousses qui jonchaient les dunes sablonneuses piquèrent les pieds nus de Jean, et il maugréait les bras ouverts, comme une personne obligée de marcher sur des épingle. Amusée de ses grimaces, Simone lui conseilla d'oublier ses souffrances en cueillant un bouquet d'absinthes santoniques, fleur nationale d'Oléron.

Il en arrache une poignée et respire leurs fleurs en disant avec émotion que leur odeur où le miel et l'amertume se mêlagent hantait autrefois ses songeries d'aveugle.

— Grossissez donc votre bouquet avec ces immortelles sauvages.

Leur floraison orangeait les dunes. Sollicité par leurs milliers de touffes, Jean, encore inhabile à cueillir des fleurs, geste nouveau pour lui, hésitait dans ses choix et Simone claquait avec impatience ses mains. Poursuivant sa marche, elle s'arrêta devant quelques pins modelés par le noroit en forme de harpes, croissants, lyres ou fourches. Un pin qui semblait sauter à clochepied sur sa jambe noueuse retint son attention ; ses mains saisirent sa grosse branche horizontale.

A peine Jean avait-il atteint l'arbre à son tour que Simone, suspendue à la branche, se trémoussa avec une telle énergie que le pin vibra jusqu'à sa cime. Les capsules ouvertes de ses fruits répandirent leur pollen qui recouvrit les jeunes gens. Tête levée, Simone continuait de secouer son corps et la poudre aromatique fardait son visage d'or rouge.

— Quelle nouveauté pour moi que le jeu ! s'exclama Jean, car il faut la vue pour jouer. Quelle tristesse dans mes amusements d'enfant aveugle ! Mes doigts tâtaient en silence des animaux de bois inconnassables. Toujours des efforts ! Un travail de réflexion dans les ténèbres. Et jamais je ne riais. De quoi aurais-je pu rire, puisque je n'apercevais pas mes jouets ?

Jean s'était laissé choir sur le sol sablonneux revêtu de la carapace de pourpre, d'or, d'argent, de carmin, de cendre verte des lichens et des mousses qu'il caressait, en murmurant :

— Quand je me souviens, j'ai peur. Si cela devait recommencer ?

Simone, attendrie, se récriait :

— Crainte absurde ! Abandonnez-vous donc à la joie ! Mais, je vous en prie, ne me contemplez pas avec cette adoration de fidèle devant un autel. Je ne suis pas une statue de bois ou de métal placée dans une niche ! Il est vrai que le pollen qui me maquille me donne une apparence d'idole. Rendez-vous en compte, mes joues ne sont point de matière précieuse...

D'un geste brusque elle l'avait obligé à lui donner un petit soufflet. Il en fut si contrarié qu'afin de pallier sa faute, spontanément, il lui donna un baiser à l'endroit même frappé par sa paume. D'un saut de chèvre, elle s'écarta. Jean frémisait.

Le goût exquis de Simone lui restait sur les lèvres. Ses sourcils remontés dans son front rejoignaient presque sa chevelure rousse qui flamboyait aux rayons du soleil tombant en diagonale à travers les rouges branches des pins. Son visage exalté reflétait l'ouragan de sa passion. Marchant vers Simone avec un tremblement de désir, il voulait lui saisir les mains et l'attirer vers lui, mais, forte de son sang-froid, elle se dérobait aisément à ses élans maladroits. Il la poursuivit. En courue de stade, rapide, elle gagnait du terrain et cueillait sur la dune les fleurs qu'elle lui jetait au visage, lorsqu'il se rapprochait d'elle, en lui criant :

— Buglosses d'azur ! Centaurées roses ! Iris jaunes ! Châtons garances des tamarins ! Œillets mauves ! Ah ! je vous ferai entrer dans la tête leurs noms avec leurs parfums.

Dans la vigueur et la sève de leur vingtième année, une joie prodigieuse les exaltait. Aussi éblouissante que le soleil, infinie que l'océan, féconde comme la terre printanière, la vie se révélait à Jean. Mais ce jeu dangereux de Simone l'enivrait au point qu'il en respirait avec peine. Ses pommettes s'empourpraient dans la lividité fiévreuse de son teint, ses narines se dilataient et ses mains tremblaient de désir. Le sang des anciens corsaires, Berguerie et Lachenaud, lui brûlait les veines et il se jetait avec une violence irrésistible sur Simone, lorsque la puissante voix de l'architecte naval emplit le sous-bois :

— Excusez-moi de vous avoir fait attendre si longtemps. Vous avez bien dû vous ennuyer, mes pauvres enfants? interrogea Lachenaud, narquois.

Simone, afin de ne pas éclater de rire devant l'air penaude Jean arrêté dans son élan par l'arrivée de son grand père, s'était déjà installée au volant :

— En route! Il est grand temps de rentrer déjeuner. Cette matinée sur la plage m'a donné de l'appétit!

Amusé, l'architecte les contemplait, puis il fit descendre sa casquette marine sur son nez en bec de courlis afin de protéger ses yeux de la réverbération du soleil.

Lorsqu'il se fut installé dans l'auto, il sourit à Simone et à Jean avec affection en songeant : « Ah! que j'envie leur jeunesse, seule splendeur de la vie. Tout le reste, ce n'est que philosophie de vieux bonhomme désabusé! »

#### LE COMMANDANT BERGUERIE

Ce premier jour brûlant de juillet, les habitants de la rue Pierre-Loti furent amusés par le passage d'un grand matelot, noueux, maigre, rouge de poil et de chevelure, aux yeux d'eau pâle sous ses sourcils ardents, qui portait autour du cou une grande couronne enveloppée d'un papier goudronné. Appuyée sur sa nuque et ses épaules carrées, cette couronne lui descendait jusqu'aux genoux.

Maladroit, essoufflé, en sueur, indécis, ce marin étranger à l'île considérait de ses paupières mi-closes, les unes après les autres, les maisons éblouissantes au vif soleil d'été. Arrivé devant le portail de l'hôtel de Pierre Loti, il marmonna :

— C'est p'têt ben là?

Une marchande de marée, en culotte de toile bleue, coiffée d'une quichenotte ruchée, poussant une voiturette, annonçait d'une voix glapissante :

« Boucaux! Boucaux! Qui veut mes boucaux? »

L'attitude embarrassée du matelot l'amusa et, narquoise, elle lui cria :

— Eh! jeune homme, c'est-il que vous apportez une couronne mortuaire à la tombe de notre Pierre Loti?

— Je cherche la maison Berguerie?

La mareyeuse la lui ayant indiquée, le matelot fit tinter

l'ancre du heurtoir. En l'absence de Bonne-Mie envoyée aux commissions, Aliénor ouvrit sa porte. Le porteur lui expliqua qu'il était envoyé par MM. Levasseur frères, les armateurs de la Compagnie Rochelaise : on l'avait chargé de remettre à sa famille un souvenir du capitaine Berguerie.

Pâle de saisissement, Aliénor fit entrer le commissionnaire et son étrange colis dans la salle à manger et, tremblante d'émotion, alla prévenir Jean. Lorsque la mère et le fils rentrèrent dans la pièce, ils y retrouvèrent le matelot occupé à dérouler les bandes du papier noir qui recouvrait son colis déposé sur la table.

La longue et étroite face ravinée du long-courrier, avec son front ridé, sa bouche amière et son menton en galoche, évoquait les figurations naïves des crucifiés de bois qu'on voit suspendus aux croix des calvaires armoricains. Tout en retirant avec une pieuse lenteur l'emballage, il marmonna :

— Je suis Yves Cariou, de Billiers, en Morbihan. J'étais gabier sur l'*Eugène Fromentin*. Je suis l'un des quatre sauvés du naufrage avec le maître d'équipage Lescot. Ça me plaît d'avoir été chargé par nos armateurs de cette commission, parce que j'aimais bien le capitaine, un homme capable et juste qui...

— Aurait-on appris quelque chose sur mon père ? interrompt Jean, les yeux mouillés.

— Tout ce qu'on sait, vous allez le voir, mon pauvre monsieur.

Achevant de retirer le papier goudronné, Cariou redresse une grande couronne de navire, jadis peinte de blanc, rongée, jaunie, sur laquelle Aliénor et son fils purent cependant lire en lettres noires, pâlies :

*Eugène Fromentin,*

*La Rochelle.*

— Voici la chose, explique le gabier. Cette couronne était suspendue à la passerelle de commandement de notre quartermâts, tout près et un peu en côté de la boussole. Bien souvent, le capitaine y posait ses mains lorsqu'il observait le pont de son navire et les hommes de quart à l'ouvrage. Cette couronne de liège sous la toile peinte qui la recouvre, devait servir de bouée de sauvetage en cas de malheur. Il est donc probable que notre brave capitaine l'a mise autour de son corps au

moment de la disparition de l'*Eugène Fromentin* afin de se soutenir. Mais il glaçait ferme, et on ne résiste guère à ces températures. Alors... Alors...

Cariou ouvrit les bras d'un air fatal dans la position du Christ cloué sur la croix et, paupières closes, murmura sourdement :

— Moi, j'ai vu couler mon frère, faute d'avoir pu jeter un bout de filin impossible à trouver sur ce maudit *Highland*.

Aliénor et son fils aux bras l'un de l'autre pleuraient silencieusement. Ses yeux rouverts, le gabier abaissa ses bras. Sculpté par la misère des longues navigations et les deuils, son visage de bois, ridicule et touchant, gardait sa même expression austère. Après avoir attendu patiemment que M<sup>me</sup> Berguerie et Jean voulussent bien se rappeler sa présence, il ajouta :

— Je suis maintenant embarqué sur l'*Amiral Guiton*, qui remplace l'*Eugène Fromentin* dans les transports pour le Chili. Nous passons donc dans les mêmes eaux. A cette dernière traversée, notre consul de France à Santiago nous a remis cette couronne trouvée par des Patagons sur leur rivage. Elle avait dû flotter des semaines et des semaines, et les courants du détroit de Magellan l'avaient fait atterrir. Voilà comment elle peut se trouver au jour d'aujourd'hui dans votre maison. Excusez-moi, madame, faut que je reprenne le vapeur de Boyardville pour la Rochelle.

Tout ce jour, Aliénor, Jean et Pierre Lachenaud demeurèrent en contemplation mélancolique devant la couronne qu'ils avaient suspendue au panneau central de leur salon entre les panoplies exotiques d'armes et d'objets d'art rapportés par Louis Berguerie de ses campagnes à travers le vaste monde. Et la couronne de l'*Eugène Fromentin*, exposée, ravisait une douleur que déjà le temps impitoyable avait estompée, adoucie. L'un après l'autre, la veuve et le fils venaient toucher respectueusement la toile de la bouée, comme pour y retrouver le contact des mains du naufragé.

Puis, avec l'accoutumance, le symbole du désastreux naufrage put être considéré avec moins de douleur par la veuve et l'enfant. La jeunesse de Jean, délivrée des ténèbres, réclamait sa part de joie. Chaque matin, le triomphant été, en dardant ses flèches d'or à travers ses persiennes, l'exaltait, et comme le

chant d'un oiseau est un appel d'amour à son oiselle, les sons du piano de Simone faisaient bondir son cœur et lui donnaient l'envie d'aller rejoindre la jeune fille.

... Dans les vastes ateliers de Pierre Lachenaud ouverts sur l'arrière-port du Château d'Oléron, les ouvriers achèvent de parer un yacht. A califourchon sur une sellette suspendue au tableau arrière, un peintre doré au bronze les lettres en haut-relief de son nom. Agité, l'architecte naval complimente ou invente ses charpentiers, calfats, raboteurs, maturiers. Leur patron éloigné, ces hommes mi-navigateurs, mi-artisans, maigres et roux, marmonnent en se regardant avec des sourires complices.

— Tête-d'étope a des sautes de vent, ce matin ! Quel grain menace son embellie ? On dirait le patron impatient de quelque chose ?

Ils avaient donné à l'ingénieur le sobriquet de Tête-d'étope à cause de sa chevelure grise, touffue, qui l'empêchait de coiffer convenablement sa casquette marine. Lachenaud, qui ne l'ignorait pas, se flattait de porter ainsi le surnom du comte de Poitiers, suzerain d'Oléron au x<sup>e</sup> siècle.

A travers les copeaux aux arômes de résine qui craquent sous ses souliers, l'ingénieur se rend à son cabinet de travail où il trouve, penché sur les vastes tréteaux disposés devant les baies vitrées, Jean qui calque le plan d'un navire, guidé par sa mère. Accoutumée depuis son enfance à mettre au propre les épures navales de son père, Aliénor, depuis quelques semaines, initie son fils à ces lavis.

— Eh bien ! es-tu satisfaite de ton mousse ? demande Lachenaud qui examine le dessin. Ah ! ah ! cette encre de Chine nous permettra ensuite la fabrication des lattes à tracer en bois flexible qui serviront aux caillebotis et aux planchers de hune. Fait-il des progrès, l'élève ? Il est distrait ce matin ? Bah ! demain, tout ira bien.

La large paume de l'architecte s'abat sur l'épaule de son petit-fils avec une rude affection.

— Je suis content ! Pas trop mal, ton dessin ! Ces vieux chantiers où les Lachenaud ont travaillé depuis Richelieu et d'Argencourt vont donc continuer à vivre. Nous lancerons encore de loyaux navires. Eh bien ! à quoi rôves-tu, garçon ? Tu n'as pas l'air de m'écouter ? Patience, mon ami.

Le sang au visage, Jean arraché à ses préoccupations regrettait de n'être pas capable de barrer un beau voilier: on devait avoir une profonde satisfaction à tenir en main le sort d'un bon navire.

— J'espère bien que tu deviendras toi aussi un navigateur. C'est nécessaire lorsqu'on veut bien construire. Au premier beau jour, je t'emmène en mer.

Un ravisement fugitif illumina la courte face du jeune homme. Repris par ses préoccupations, il appuya sa joue sur sa paume et demeura les yeux perdus sur les vases miroitantes que la mer basse déconvoitait et où les Oléronais occupés au travail des parcs formaient comme une procession de fourmis.

« Pauvre garçon! songe Lachenaud. Depuis trois jours, nouvelle disparition de Simone. Je croyais tout arrangé, mais la résistance de M<sup>me</sup> Méré m'inquiète. Elle regrette son ostréiculteur. Elle ne savait pas sa fille aussi opiniâtre qu'elle. Leurs deux volontés s'affrontent. Il est certain que la Société Bouchot-Méré perdra beaucoup au mariage de Simone avec mon petit-fils. Les affaires sont les affaires et l'amour n'est guère qu'un hors-d'œuvre. Pauvre diable! Il est encore trop récemment sorti de ses ténèbres pour juger sainement les gens et choses de ce monde. »

Pensif, l'architecte qui observait Jean le vit frémir et s'approcher du vitrage.

A travers le fond de l'atelier ouvert sur le port et les remparts à échauguettes qui reflétaient leur majesté guerrière sur la glace de l'eau calme, Jean contemplait l'entrée d'une pinasse à moteur que sa proue relevée en col de cygne faisait ressembler à une gondole vénitienne. Chargée d'huîtres dont les écailles verdâtres souillées de vase scintillaient, à son gaillard d'avant un long matelot au nez en pince de homard tenait une gaffe comme un hallebarbier médiéval son arme. A l'arrière, une jeune fille en vareuse bleue à large col, ses cheveux coupés à hauteur de la nuque agités comme les herbes par la brise des courreux, tenait les poignées du gouvernail à roue. Près d'elle une femme roide, bras croisés, en toile kaki, bottée, examinait tour à tour de ses regards avides la colline de ses huîtres et la cabane de son exploitation en retrait du quai. Son geste impérieux indiqua la manœuvre. A la hauteur de l'écluse ouverte sur le bassin intérieur, la jeune fille mit son moteur au ralenti

et fit rouler son gouvernail de toute sa vigueur afin de virer. La pinasse verte et blanche se faufila entre les barques et youyous peinturlurés de vermillon, de jaune d'or et d'outremer. Pendant quelques secondes, les voiles safranées d'une goélette apportant les tuiles à naissain des parcs masquèrent la pinasse. Jean s'était penché comme si sa posture inclinée pouvait lui permettre de distinguer encore entre pont et misaines la vareuse bleue.

La blanche embarcation reparut et le marin hallebardier accrocha de son ansept un anneau de fer cimenté sur la cale.

En attendant que l'amarre fût bien nouée, M<sup>me</sup> Méré, toujours roide et sévère, de son index s'assurait que le vent de mer n'avait pas dévasté le surprenant arrangement des bouclettes qui ornaient à la douzaine son dur front bas. La pinasse ayant accosté, Césarie sauta sur le quai et donna ses ordres aux femmes en culotte bleue sorties de la cabane. Déjà gantées d'épaisses mitaines, elles s'apprêtaient à détrocquer les portugaises rapportées boueuses et informes de leurs parcs. A pieds joints, Simone s'était enlevée par-dessus le tas des mollusques pour retomber légèrement sur la cale. Après avoir tourné la tête vers les chantiers de construction navale, elle dut attendre sa mère. Son impatience la faisait marcher autour des travailleuses qui, de leurs fourches, jetaient les portugaises du pont de la pinasse sur le quai. Avec l'allure d'un adjudant au front de sa troupe, Césarie gourmandait ses tâcheronnes d'une voix nasillarde dont les vibrations traversaient le port et ses gestes cassants indiquaient les opérations qu'elle voulait voir exécuter.

Blème d'énevrement et d'anxiété, Jean attendait. Troublés eux-mêmes par l'appréhension, Lachenaud et Aliénor se demandaient s'ils recevraient la visite annoncée et toujours différée de M<sup>me</sup> Méré. Était-ce la rupture déclarée? Ils en souffraient pour Jean. Pourquoi Simone demeurait-elle inutile, oisive, auprès des ouvrières de sa mère? Enfin toutes les huîtres débarquées ayant été transportées sur les tréteaux de la cabane qui portait sur son enseigne : « Etablissements ostréicoles Bouchot-Méré », ils virent s'avancer Césarie et sa fille. De ses étroits yeux pers bordés de cils charbonneux et enfoncés dans les orbites creuses, les dents de sa mâchoire supérieure mordant sa lèvre, Césarie appuyait ses regards

inspecteurs, sans indulgence, sur les ateliers Lachenaud.

A ce témoignage de défiance, l'architecte sentit ses poings se serrer. Avec une singulière circonspection, M<sup>me</sup> Méré s'approcha lentement de Pierre à qui elle tendit une main en nasillant :

— Mais ils ne sont pas mal du tout, vos chantiers de construction navale, M. Lachenaud. Et dire que je ne les avais jamais visités !

— Il ne tenait qu'à vous, madame. Vous y auriez été bien accueillie, répondit froidement l'architecte.

— Voyez-vous, quand on est dans les affaires, on ne trouve pas une heure pour son agrément. Ah ! voici Jean. Bonjour !

Elle lui offrit ses doigts du même air contemplateur qu'à son grand père et, après avoir esquissé un sourire à l'adresse de M<sup>me</sup> Berguerie, elle demanda si elle pourrait visiter les ateliers et obtenir quelques explications.

« Elle se présente chez moi en acquéreuse éventuelle de mon industrie », pensa Pierre ulcéré.

— Bien volontiers, madame. Voulez-vous nous donner la peine de m'accompagner. Nous allons faire le tour du propriétaire sans vous rien épargner.

Il souriait, ironiquement. Sous ses bottes de marée, Césarie écrasait les copeaux et ils bruissaient comme les jonchées de feuilles sèches soufflées par le vent. Les mains posées à plat sur le devant de ses hanches, rengorgée, M<sup>me</sup> Méré suivait le constructeur et ses regards perspicaces dénombraient les matériaux et les embarcations en chantier. De temps à autre, tout en écoutant les explications de Lachenaud, elle remontait ses mains sur la rangée de ses bouclettes qui formaient broderie au-dessus des noirs sourcils dont la barre partageait son visage.

Demurés seuls à l'entrée du vaste hangar qui portait sur son berceau le yacht en construction, Simone et Jean se regardent d'abord avec embarras. Puis l'énergique figure de la jeune fille se colore de rose et ses yeux d'eau verte dilatés par la satisfaction, elle prononce :

— Enfin !

Jean, qui devine sa lutte et sa victoire, radieux, voudrait l'étreindre, mais ils sont exposés à la vue des ouvriers.

— Chère ! chère Simone aimée, murmure-t-il avec la

crainte d'être entendu du peintre à califourchon sur sa selle.

Elle pose son index sur la bouche serrée où les dents blanches apparaissent, avant d'ajouter à son oreille :

— Pourvu que M. Lachenaud sache faire l'article à maman. Hum ! J'ai bien envie d'aller lui aider.

Blessé par sa façon de s'exprimer, Jean considère la jeune fille avec sévérité. Comment ose-t-elle comparer leur mariage éventuel à une affaire et ne voit-elle en eux que des articles ? Sa joie s'effondre quand il croit à nouveau s'apercevoir de la ressemblance de Simone avec M<sup>me</sup> Méré. C'est bien la même bouche serrée par la résolution, le front vertical obstiné et ses yeux d'eau verte ont la même froideur implacable. Il ne se sent plus en sympathie avec elle. Une fois de plus, l'accord ne peut se faire entre la Simone poétique de son passé et la Simone réelle découverte par sa vue. Étonnée de son mutisme, Simone, croyant en deviner l'objet, lui dit à voix basse :

— Quoi qu'il arrive, je ne suis pas une personne à me laisser brocarter. Soyez-en bien persuadé !

Il relève les paupières sur elle, scrute son ferme visage et songe alors que c'est cette Simone Bouchot qui a sauvé pour lui la Simone Paul Méré qu'il aime. Partial, injuste, il ne sait pas encore accepter la vie des clairvoyants. Déformé par vingt années de nuit poétique, son esprit exclusif ne veut pas admettre les besoins de l'existence au clair du jour. En vérité, lorsqu'il y réfléchit, il lui était jadis bien facile de se réfugier dans sa tour d'ivoire. En ce temps-là, ses parents assuraient tous ses besoins matériels et il avait donc toutes facilités pour vivre exclusivement d'une existence spirituelle. Plongé maintenant, comme tous les hommes, dans la lutte universelle pour la conquête des satisfactions du bien-être il devra comprendre que les héros de l'idéal sont des figures conventionnelles. Aveugle, il les multipliait dans ses ténèbres ; clairvoyant, il remarque qu'ils ne sauraient guère exister. Jean sent donc qu'il lui faudra devenir indulgent s'il ne veut pas être un écorché vif au milieu de gens durcis par la bataille pour le pain quotidien.

— Où êtes-vous ? lui demande Simone penchée sur lui.

— J'étais rentré dans ma nuit d'autrefois.

— Je m'en doutais, car vous aviez repris votre figure calme et mélancolique de philosophe de l'ombre.

— Mon expression a-t-elle donc changé depuis que la vue m'est revenue ?

— En pouvez-vous douter ? Avec la vision, vos traits jadis figés sont devenus mobiles... et parfois tourmentés.

— Tourmentés ?

— Trop souvent ! Mais l'accoutumance viendra, Jean, et moins surpris, ou peiné par les spectacles de la vie, vous ressemblerez davantage aux autres jeunes gens. Jean, laissez-moi vous l'assurer, vous ne savez pas encore voir. Si vous aviez une vue profonde des gens et des choses, vous seriez plus bienveillant, moins outrancier. Vous continuez encore d'exister sur vos vieilles imaginations. Votre cécité n'est pas encore complètement guérie. Lorsque vous saurez accepter l'existence dans sa réalité, vous comprendrez et, devenu indulgent, vous sourirez au lieu de montrer cette figure de juge impitoyable.

Tout le sang de son cœur au visage, confus, il reconnut qu'elle avait peut-être raison. Il lui sourit alors et elle lui répondit par une tendre pression de ses doigts.

— Ah ! je retrouve ma chère Simone, souffla-t-il, très ému.

— Vous n'aviez pas à la retrouver, elle vous était toujours restée, mais vous ne vouliez plus la reconnaître.

Il rougit encore, mais la satisfaction l'illuminait quand ils pénétrèrent dans le hall central afin de rejoindre leurs parents. Rengorgée, M<sup>me</sup> Méré sourit avec réticence d'un seul côté de la bouche en remarquant l'entrée de sa fille et de Jean. M<sup>me</sup> Berguerie et Pierre l'encadraient, l'air heureux.

— Ah ! te voilà, Jean ! Je t'attendais pour te donner une leçon de choses vivantes. Le papier que tu couvrais ce matin de dessins et de notes, c'est l'idée : viens regarder la réalisation. Attention, madame Méré, enjambez ces bois courbés naturels. Je recherche dans nos forêts de Saintonge les chênes dont je débite ensuite à la scie les courbures sur nos gabarits. Cela fait des bateaux indéformables. Je répugne aux bois bouillis. Peuh ! mauvaise cuisine !

Absorbé par des pensées qui n'avaient rien à voir avec les travaux de son grand père, Jean, ramené par ses observations aux objets de son entourage, respira les senteurs des sèves et du goudron mêlées aux odeurs iodées des goémons dont les chevelures d'un brun doré, découvertes à marée basse, pendaient à la base

des remparts des formidables ouvrages à cornes et demi-lunes de la citadelle de Richelieu.

— Allons, Jean, lève le nez ! Aurais-tu, comme les sots, des yeux pour ne point voir ? Hein ! Que penses-tu de ce grand cutter ?

— C'est votre chef-d'œuvre, grand père !

— Flatteur, tu n'y connais encore rien... Après tout, c'est possible.

Cambré, une jambe en arrière, la tête penchée et ses yeux gris-bleu clignés avec la grimace habituelle aux peintres qui veulent juger un tableau, Lachenaud contemplait le svelte yacht posé sur son berceau. Comme un cavalier caresse l'encolure d'un cheval, Jean promena ses mains sur l'avant du voilier modelé à l'imitation d'une poitrine.

— Vous avez créé une créature bien vivante. Voici sa tête, cette proue que continue la quille, sa colonne vertébrale sur laquelle les couples sont courbés à l'image des côtes.

— Et comment s'appellera ce beau navire ? interrogea Simone.

— Vous aller le savoir, répondit solennellement Lachenaud.

A ce moment, le peintre ayant achevé de doré les lettres en haut relief descendit de la sellette sur laquelle il se tenait à califourchon. M<sup>me</sup> Méré, Simone, Aliénor et Jean levèrent les yeux et lurent avec émotion sur le tableau arrière : *Commandant Berguerie*.

Lachenaud, qui avait saisi les mains de sa fille et de son petit-fils, les étreignit chaleureusement. Les larmes aux yeux, Aliénor et Jean le remercièrent : l'orgueil les redressait. Le nom glorieux du commandant Berguerie victime de son devoir flotterait à la pointe des vagues, serait porté sur les grandes houles de l'Atlantique. Lorsque Lachenaud eut desserré son étreinte, Simone s'approcha de Jean et, les yeux levés vers le navire comme devant un autel, ils échangèrent un baiser plein de solennité.

Mais Césarie s'était ressaisie et déclarait d'une voix nasillarde qui ne souffrait pas la contradiction que les ateliers Lachenaud-Berguerie devraient s'adjointre la construction des navires en fer. Le bois, la voile, c'était le passé. L'avenir appartenait à l'acier, au moteur. Jean réaliserait cette fabrication.

Elle lui tendit les mains d'un air plein de munificence. L'accord, si difficile, se réalisait enfin sur cet avenir industriel.

Puis, Césarie cambrée, ses doigts posés sur la vivante broderie de ses cheveux calamistrés, sourit d'un air glorieux à M<sup>me</sup> Berquerie et à l'architecte naval.

## LA VOIE LACTÉE

Les parcs de M<sup>me</sup> Méré, en pleine activité dans l'eau chaude de la mer, obligaient Simone à conduire et barrer tout le jour camion et pinasse. Il avait donc été convenu que les fiancés se retrouveraient désormais le soir.

Sous le ciel crépusculaire de la nuance des jeunes herbes, lavé d'or et de carmin à l'horizon, le jardin de Paul Méré, simplifié jusqu'à la synthèse, prenait une beauté exquise. Silhouettes à l'encre de Chine, les arbres n'étaient plus que des masses harmonieuses, sans détails, et les couleurs des fleurs se mouraient dans l'atmosphère bleu-vert de la pleine lune diaphane.

Lorsque Simone voit le portillon cintré s'ouvrir dans la vieille muraille grise, crétée de valérianes garance, elle accourt, vive et leste, vers son fiancé qui garde encore de sa cécité passée une lenteur précautionneuse. D'abord sonore, la voix de Simone, riche d'une vie magnifique, s'adoucit bientôt afin de se mettre en harmonie avec le recueillement du crépuscule au moment où, les belles-de-jour et les volubilis refermés, toutes les feuilles se replient afin de prendre leur sommeil.

Enlacés, Simone et Jean se promènent dans les allées du jardin, écoutant les oiseaux chanter encore après le coucher du soleil tant que leur amour n'a pas trouvé son apaisement.

Pinsons, merles, bouvreuils, rouges-gorges, verdiers, grives, s'égoisillent en airs fluides et chaque oiselet vibrant, frénétique, proclame son bonheur avec sa chanson victorieuse. Invisible dans le paulownia aux larges feuilles en parasol, un rossignol lance à la nuit naissante son hymne mélodieux. Après un silence, un second rossignol, perché sur un peuplier d'Espagne, répond par une mélodie à la fois voluptueuse et désespérée.

Troublés par ce cri profond qui proclame la fatalité de l'amour, les jeunes gens resserrent leur étreinte dans un besoin spontané de trouver secours, car l'amour pousse les créatures à chercher les poitrines et les bras qui les protégeront contre les hasards détestables de la vie.

Après avoir écouté le chœur frémissant des oiseaux, Simone apprend à Jean que son père, le musicien, avait encore plus voulu créer ce jardin afin d'y attirer les oiseaux d'Oléron et apprendre d'eux l'harmonie que pour s'enivrer de la beauté de ses fleurs. Il était persuadé que les compositeurs ne font que reconstituer dans leurs symphonies les admirables clamours de la nature.

— Mon père ! pourquoi est-il mort si prématurément ? Depuis son retour au ciel de ses oiseaux, une partie de mon âme s'est évaporée avec la sienne. Hélas ! l'enfant le plus affectionné à ses parents sent qu'ils s'effacent peu à peu de sa mémoire. Je sais ce que représente d'irréparable l'oubli d'une âme comme celle de mon père. Il me maintenait dans son atmosphère et m'empêchait d'être prise tout entière par ce qu'on appelle : la vie ! Depuis sa disparition, la raison m'est venue. La raison. Ha ! Ha !

Elle rit de son rire en trille d'hirondelle terminé par quelques notes gutturales, étranges, avant d'ajouter :

— Donc maintenant, raisonnable, je n'ai plus d'yeux que pour les huîtres maternelles et mes oreilles ne sont plus sensibles qu'aux explosions des moteurs.

Comme Jean protestait, elle repartit vivement :

— La même aventure vous arrivera. La cécité vous retenait dans la nuit poétique ; vos yeux vous amèneront à voir la réalité des choses.

Blessé et inquiet, Jean lui demanda comment, avec ces convictions, elle avait pu lui donner la préférence sur Louis Cotinier ? A cette question inattendue, il la sentit frémir contre lui. Après une hésitation elle reconnut qu'elle se contredisait en effet, mais que souvent il lui semblait que plusieurs esprits ennemis se combattaient en elle. Parfois elle n'avait de goût que pour l'action, le mouvement et elle n'appréhendait que la lutte, le combat, le gain positif. Était-ce de sa faute si dans ce monde en bataille perpétuelle, il fallait être un combattant ?

Au-dessus de leurs têtes, un rossignol lance aux étoiles apparues une roulade passionnée, qu'il interrompt sur un douloureux raclement de gorge. Épuisé, l'oiseau garde le silence.

— En mai et juin, mon père ne quittait guère son jardin. Il faut se hâter d'écouter les oiseaux tandis que l'amour

les rend poètes. Leurs effusions finissent au commencement de l'été.

— Les nôtres dureront toute l'année, Simone, et les années succéderont aux années, que nous nous aimerons toujours!

L'exquis sanglot cristallin d'une hulotte retentit. Simone et Jean frémissent l'un contre l'autre à cette lamentation nocturne qui semble donner une réponse mélancolique à la brûlante déclaration du jeune homme.

— Les chats-huants commencent leur chasse, annonce Simone. Pauvres petits chanteurs, cachez-vous dans les buissons.

— Quelle atroce ironie dans la nature! Le bec crochu qui va égorger les poètes chante leur élégie funèbre! se plaint Jean.

— Ces hulottes vous répondraient qu'elles ne sont pas responsables de leurs meurtres, réplique froidement la jeune fille.

La porte-fenêtre qui donnait sur la terrasse est ouverte et, lorsque l'électricité illumine la vaste salle, Simone la montre d'un geste circulaire en murmurant :

— Mon sanctuaire!

Jean s'avance pieusement dans le studio construit en berceau et qui donne l'impression d'une chapelle romane avec ses baies cintrées à travers lesquelles apparaissent les étoiles sur un ciel d'un sombre bleu. Un harmonium occupait une estrade. À l'autre extrémité de la salle, un piano à queue disparaissait sous un tissu persan à grands soleils et cyprès de bronze, parmi lesquels galopaient des gazelles. Sur le plateau de l'instrument, une miniature représentant l'enthousiaste et fragile visage de Paul Méré était cantonnée de petites porcelaines de Chine dans lesquelles sa fille avait disposé des roses blanches, des roses saumonées, des roses cramoisies, des roses jaune d'or.

— Un autel! chuchote-t-il.

Elle le confirme dans cette pensée en lui apprenant que, chaque matin, son père commençait par aller cueillir ces fleurs de quatre couleurs. C'était seulement lorsqu'il les avait respirées et admirées qu'il commençait à composer.

— C'était donc en souvenir de votre père que, chaque matin, alors qu'aveugle les sons étaient pour moi le seul moyen de ne pas périr de misère, j'entendais votre piano faire sa prière à la journée nouvelle?

— Pauvre prière! Mon père ne m'a pas laissé l'héritage de

ses dons. Son piano est tombé aux mains d'une chauffeuse, mieux faite pour tenir le volant que pour jouer une sonate. Vous avouerai-je même que je ne comprends mon père que par le cœur, tandis que mon intelligence le conçoit assez mal? Ces réflexions me hantent souvent lorsque, assise sur ce tabouret, je commence à jouer. Bientôt la voix de son piano m'enveloppe, il me semble entendre mon père et je comprends tout de même ce qu'il y a de supérieur dans une âme vouée à l'art.

Après un silence, Simone se retourne vers Jean avant d'ajouter :

— Je suis de la génération moderne, utilitaire, positive. Vous, point! Les aveugles, ces contemplatifs, sont les plus idéalistes des hommes.

— Oubliez-vous ma guérison qui va me donner les yeux des jeunes gens, mes contemporains?

— Non! Non! Non! On n'a pas impunément vécu et pensé vingt années dans les ténèbres pour être semblable à un Louis Cotinier.

Elle s'était exprimée avec une véhémence qui l'émut. Plein de reconnaissance, il voulait la remercier, quand elle ajouta que c'était parce qu'elle avait découvert en lui un chimérique comme son père qu'elle l'avait aimé. Dans sa maison où seuls les comptes, actif et passif, déterminaient tous les actes quotidiens, elle éprouvait parfois un tel regret au souvenir de sa jeunesse enchantée par le rayonnement du musicien, qu'elle espérait, grâce à son union avec Jean, pouvoir reprendre goût à ces choses exquises.

Radieux, ému, Jean ouvre ses bras à Simone et elle s'y réfugie. Sa joue contre sa poitrine, elle écoute avec ivresse battre le cœur qui donnera un rythme mélodieux à son existence. Une délicieuse langueur les gagne. Son menton appuyé sur la tête de Simone, Jean entend le sang de ses artères frapper à grands coups sa gorge brûlante.

Dans le jardin les bulottes jettent à la nuit leurs doux appels, comme pour convaincre leurs victimes de la nécessité de leur sacrifice. Vaineus par ce besoin qu'ont les êtres sensibles de s'anéantir l'un dans l'autre, pour se retrouver unis et forts dans l'amour, Simone et Jean s'abandonnaient à leur volupté lorsque le son lugubre d'une sirène de paquebot

retentit sur la mer. A cette voix redoutable, qui rappelle à Jean le naufrage de son père, Simone, énervée, s'arrache à l'étreinte de son fiancé. Sa respiration profonde fait monter de sa poitrine jusqu'à son cou des ondes qui moirent sa peau nacrée. Dépeignés par leur embrasement, ses cheveux en désordre ajoutent à la passion de son expression. Comme Jean veut encore la reprendre de ses mains tendues, elle secoue la tête :

— Sortons !

La porte-fenêtre rouverte sur la nuit, Simone s'avance sur la terrasse. Le clair de lune azuré son visage vers lequel il se penche.

— Non ! non ! ne me regardez pas ainsi, Jean. Il y a mieux à voir là-haut.

Elle lève le bras vers la Voie lactée dont la divine écharpe de diamants drape le firmament d'un bleu sourd. Mais il se refuse à lui obéir en lui répliquant qu'aucun monde, si éclatant soit-il, ne vaudra jamais pour lui sa chère figure. Il enlace à nouveau sa taille flexible, mais lorsqu'après l'avoir reprise il la contemple encore, Simone proteste qu'il devrait lui prouver qu'il a bien recouvré la vue en découvrant le ciel.

— Quelle expérience impossible me proposez-vous ? Comment reconnaître les étoiles que je ne connais pas ? L'astronomie ne pouvait être pour moi qu'un exercice de mémoire où les appellations poétiques des constellations enchantaiient ma nuit.

— Puisque vous y voyez maintenant, regardez-les, j'essaierai de vous aider dans votre reconnaissance.

Au rond-point de la roseraie, les jeunes gens s'étaient assis, mains unies, renversés sur le dossier du banc. Ils penserent alors que l'amour ne fût jamais né dans le cœur des hommes si les lumières du firmament ne leur étaient point parvenues. C'est parce qu'il existe des étoiles éternelles suspendues dans l'infini que les sublimes élévarions des cœurs furent possibles. Le don de soi-même jusqu'au sacrifice, le désir d'éterniser la tendresse se fussent-ils en effet jamais affirmés, si le ciel constellé n'avait pas offert aux amants sa promesse d'infinie durée ?

Rapprochés, joue contre joue, ils étreignent leurs mains avec tant de force qu'ils en souffrent. La splendeur du zénith scintillant les écrase. Oh ! savoir qu'il existe cinquante

milliards d'étoiles dans la seule Voie lactée et qu'il faut trois cent mille ans à un rayon lumineux pour la traverser! Savoir qu'il y a d'autres millions de Voies lactées en navigation vertigineuse dans le vide et éloignées les unes des autres au point qu'un courrier lumière met des millions d'années à porter ses dépêches d'un monde à un autre monde!

— Songer, murmure Jean, que la faible lumière qui touche en ce moment mes yeux ressuscités, est la fin de course d'un rayon parti depuis des millions d'années. N'est-ce pas terrifiant? C'est à perdre le goût de vivre, puisqu'une vie humaine n'est qu'un battement d'ailes dans l'éternité.

Autour des jeunes gens enlacés, dans le silence de la nuit, des roses se défeuillaient. Exténuées d'avoir été grâce et parfum au soleil du jour, elles s'ouvriraient tout à coup dans l'ombre et leurs pétales tombaient au sol avec le faible bruit d'une pluie fine. Cette mort nocturne des roses, cette offrande de leur chair parfumée, ajoute à l'émotion sacrée de Jean et de Simone. Sur leurs têtes, leurs épaules, leurs mains, des pétales tombent qu'ils reçoivent, sans bouger, afin de les conserver.

Ses yeux relevés vers les astres en gravitation, Jean chuchote à l'oreille de Simone que s'il n'avait pas son amour pour s'unir à quelque chose de stable, de chaleureux, de tendre et de semblable à lui-même, la vie l'épouvanterait.

D'un élan presque désespéré, il posa ses lèvres sur les lèvres de Simone et leur baiser brûlant, confiant, irrésistible les mit en communion avec l'univers.

Longtemps étreints, leurs bouches ardentes scellées, ils crurent à l'éternité de leur amour. Miroirs de sincérité, leurs yeux dilatés reflétaient les étoiles myriadiques répandues au ciel comme les étincelles jaillies de l'enclume du divin forgeron des mondes et des âmes. En leur ivresse, ils sentaient qu'ils avaient vraiment découvert l'amour.

CHARLES GÉNIAUX.

---

## SILHOUETTES CONTEMPORAINES

---

### M. PIERRE BENOIT

M. Pierre Benoit doit prochainement lire sous la Coupole son discours de réception. Ceux qui auront le privilège d'assister à cette cérémonie n'auront pas seulement le plaisir d'entendre le romancier prononcer d'Ernest Lavisse et de Georges de Porto-Riche un éloge qui sera certainement fort réussi, et une réponse de M. Henri de Régnier qui saura très bien parler de l'auteur de *l'Atlantide*. Ils auront en outre la faveur bien rare de voir M. Pierre Benoit deux heures de suite à la même place et sous les mêmes apparences.

Car il n'y a pas d'être plus mobile que Pierre Benoit... Tout le monde l'a aperçu partout, mais peu de gens se vantent d'être sûrs de le rencontrer le lendemain. On le trouve et on le retrouve. Entre ces deux moments on le perd, et très fin dira où il est. Ce n'est pas seulement un voyageur. Il y a en lui quelque chose de nomade. Cette variété dans ses mouvements, comme dans ses occupations, comme dans ses idées, lui confère une sorte de charme où il y a de l'imprévu et de la fantaisie, et où on trouve à la fois des sujets de se divertir et des sujets de se plaindre. Très bon camarade quand il est là, Pierre Benoit, s'il n'était si cordial, pourrait passer pour négligent. Il a été de même un fonctionnaire modèle toutes les fois qu'il était présent, mais il lui arrivait d'être absent. Un illustre écrivain qui avait de la sympathie et de la bienveillance pour le jeune romancier à ses débuts disait : « Ce Pierre Benoit est gentil, mais c'est ennuyeux qu'il soit de ces hommes qui n'ont pas d'adresse. »

Si l'on vous dit en effet que Pierre Benoit est chez lui, à Paris, près du Luxembourg, croyez-le, mais ne le croyez pas

trop ; peut-être est-il dans le Sud-Ouest. Si l'on vous dit qu'il est dans les Landes, ne vous y fiez pas : vous apprendrez le lendemain qu'il est à Damas. Si l'on vous dit qu'il médite un article sur les humanités, sur la bienfaisance de l'enseignement classique et l'Université de jadis, vous risquez d'entendre, non sans surprise, raconter que ce vaillant défenseur des traditions et cet adversaire de l'école unique a passé la journée à bavarder avec M. de Monzie. Si l'on vous dit que le même romancier est passionné pour la cause des missions religieuses dans le Proche-Orient, vous recueillerez peut-être aussi la nouvelle que M. Pierre Benoit est allé dîner avec M. Herriot pour parler de Victor Hugo. Ainsi la nature le dispose. Cette variété infinie, ces rapprochements, ces contrastes, se sont manifestés avec un éclat tout particulier quand les amis de M. Pierre Benoit, pour célébrer son élection, ont offert un banquet à Saint-Céré dans le Lot. Ce fut une fête prodigieuse, méridionale et parisienne à la fois, une fête où se mêlaient les artistes, les hommes politiques, les gens qui s'amusent, une fête rabelaisienne qui ressemblait à une salle de répétition générale où il y aurait de la gaieté.

Il est difficile de faire de Pierre Benoit un portrait qui rassemble tant de couleurs diverses. Mais il est possible de présenter une série d'images qui feront voir Pierre Benoit aux différents âges de la vie, et aux différentes étapes de sa carrière.

Voici Pierre Benoit tout jeune. C'est un garçon vif, à la fois joyeux et studieux. Il suit son père, officier dans les services de l'armée. Il change de garnison et peut-être est-ce là l'origine de son amour du changement. Il fait la connaissance de la Tunisie. Première vision de palmiers et de sables, première extase devant la lumière africaine, premières imaginations d'aventures et de mystère. Plus tard le romancier de *l'Atlantide* se souviendra de ses juvéniles impressions. Il n'a pas fait la connaissance précoce d'Antinéa, mais il a entendu parler des Touaregs, il a regardé les cartes, il a vu les beaux costumes des officiers, il a lu le récit des explorations. Que de choses pour un enfant et dont les grandes personnes ne se doutent pas ! L'imagination est d'ailleurs chez lui stimulée par la fréquentation des poètes. Il aime les vers, il en sait beau-

coup par cœur, il en apprend tellement qu'à quarante ans Pierre Benoît est encore capable d'en réciter des centaines. Il n'a pas retenu seulement les plus beaux. Il se plaît à savoir aussi ceux qui lui semblent singuliers ou même un peu comiques. Et voilà déjà des traits qu'il faut remarquer, parce que ce sont des traits durables. Sensibilité, imagination, promptitude à l'enthousiasme et au lyrisme. Et aussi gaminerie, sens du ridicule, désir de n'être dupe de rien et de s'amuser sans méchanceté de tout ce qui exprime la bizarrerie de cette créature étrange qu'est l'homme. On retrouvera sans cesse une de ces dispositions en M. Pierre Benoît. Elles seront parfois successives. Elles seront plus souvent mélangées. Et comme elles sont les unes et les autres franches et saines, sans affectation, leur accord inattendu ne sera jamais choquant et fera une des originalités de Pierre Benoît.

Voici Pierre Benoît étudiant à Paris. Il a réussi à entrer dans l'Université et il a fait de solides études, dont il saura tirer parti. Il a de l'entrain et à la fois de la frivoline et de la chaleur. Il est en outre adroit. Il sait que le temps n'est jamais perdu pour qui observe et s'enrichit l'esprit. Quelques années avant la guerre, il y avait, à Montmartre et au Quartier latin, un groupe de jeunes gens qui aimait à se réunir, ayant en commun le goût des lettres. Plusieurs d'entre eux s'essaient dans le journalisme ou donnaient des vers aux revues d'avant-garde. Quelques-uns préféraient causer, se divertir et attendre. Tous avaient une incomparable et charmante qualité : leur jeunesse même. Ils jetaient sur les vieux personnages, les vieilles coutumes et les vieux livres, un regard frais. Ils avaient tous alors de vingt-cinq à trente ans. Le naturalisme leur paraissait mort, la littérature psychologique fatiguée. Sur ces ruines, ils avaient l'ambition aimable et juvénile de bâtir à leur manière quelque édifice nouveau. Ils avaient de la culture, du goût, de l'entrain ; ils commençaient d'être eux-mêmes en 1914.

Les années passent, et quelles années ! Les camarades de jadis se sont retrouvés ; certains manquaient, hélas ! tel ce charmant Alain Fournier, l'auteur du *Grand Meaulnes*, tué comme Pierre Gilbert, Dufrenoy et tant d'autres. A la troupe d'autrefois se joignent des nouveaux venus, et tous forment, dès que la paix revient, l'un des groupes les plus vivants, les

plus originaux et les plus riches d'espoirs de la nouvelle génération littéraire : Arnoux, Mac Orlan, René Bizet, Carco, Dorgelès, Chadourne, Pierre Benoit, d'autres encore. Ils représentent alors la génération de trente-cinq ans, celle qui a déjà publié quelques volumes, et va en publier bien d'autres, celle qui sera entre 1920 et 1930 en pleine floraison. Conteurs et romanciers, ils ont tous leur personnalité, leurs préférences esthétiques et déjà leur genre. Arnoux, l'auteur d'*Abisag*, du *Cabaret* et de la séduisante *Nuit de Saint-Barnabé*, a le sens le plus aigu du monde moderne ; René Bizet fait paraître dans *la Sirène hurle* un don rare du mystère et du fantastique ; Francis Carco a mis dans *Jésus la Caille*, dans *les Innocents*, dans *l'Équipe*, à la fois un sens humain de la destinée et un sens dramatique du récit ; Roland Dorgelès, avec *les Croix de Bois* et *Saint Magloire*, peint de vastes tableaux réalistes ; Pierre Mac Orlan, dans le *Chant de l'Équipage*, *l'Etoile Matutine*, *le Nègre Léonard*, s'est montré peut-être le plus imaginatif et le plus singulier du groupe. Tous se plaisent à reconnaître et à fêter les éblouissants succès de Pierre Benoit qui a commencé par porter *Königsmark* au *Mercure de France* et qui à quarante ans est déjà consacré.

Mais, plus que les différences de leur talent, est frappante pour l'histoire de notre temps la ressemblance des conceptions de tous ces auteurs. Ces écrivains, qui avaient commencé de penser et d'écrire avant 1914, et qui ont subi l'épreuve des événements, ont eu tous l'idée de renouveler le sujet des romans et de rompre avec les études d'amours mondaines. Le spectacle du monde les y encourageait, et les images qu'offrent ici-bas les destinées humaines leur ont paru plus variées qu'ils ne les jugeaient d'après la littérature psychologique des cinquante dernières années. Et comment ne pas reconnaître chez eux l'influence de Stevenson et de Rudyard Kipling ? L'action du poète de l'énergie britannique ne s'est pas fait sentir tout de suite dans notre pays. Il a fallu une génération nouvelle pour goûter pleinement le plus grand peintre de l'univers moderne, pour en recevoir la leçon, et pour l'accorder à la tradition des lettres françaises. Mais là est le trait principal des récits que nous devons à cette pléiade de brillants écrivains ; ils ont voulu traduire des êtres et des choses une vision complète ; ils ont eu le sens de l'aventure excep-

tionnelle; ils ont goûté avec une belle ardeur la diversité des spectacles que leur offraient l'univers, les entreprises des hommes, les combinaisons de l'histoire, de la politique et de la vie sociale.

L'ancienne rhétorique décrétait qu'on écrit pour instruire, pour prouver ou pour raconter. Pierre Benoit écrit pour raconter. L'essentiel pour lui est d'inventer une histoire et d'y intéresser le lecteur. Remarquez que, depuis qu'il y a des conteurs, c'est là leur vocation. Selon les heureuses chances de leurs dons, ils sont de simples amuseurs, des romanciers à la mode ou de grands écrivains. Mais leur objet à tous est de divertir en faisant un récit. En concevant ainsi le roman, Pierre Benoit est le continuateur d'une illustre lignée qui remonte au XVII<sup>e</sup> siècle et qui a connu avec Alexandre Dumas père son plus retentissant et son plus durable succès. Pour réussir dans ce genre, il faut beaucoup d'entrain, de mouvement, de puissance créatrice, d'information et d'imagination. Et quand on aurait énumérée toutes les qualités requises, on n'aurait pas tout dit. Car la première et la dernière condition du genre est de plaire. Pierre Benoit y excelle. Il connaît toutes les cordes de la lyre, parmi lesquelles il y a bien quelques ficelles. Tout lui sert de prestige, il a une dextérité de jongleur qui est toujours sûr de rattraper à temps l'assiette ou la balle qu'il a lancée étourdiment. Quand on s'est amusé à lire un de ses récits pour savoir ce qui arrive, on peut s'amuser encore en le relisant pour voir comment les choses arrivent.

Notons d'abord quelques habitudes ou quelques manies de l'auteur. Pierre Benoit écrit toujours ses romans sur du papier blanc de grand format, de sa petite écriture un peu tremblée, mais nette et égale. Il donne sensiblement à chacune des parties d'un roman la même étendue. Tous ses romans ou à peu près ont dans ses manuscrits le même nombre de pages. Je ne vous apprendrai pas que dans un roman de Pierre Benoit une héroïne qui se respecte a un prénom qui commence par un A, Aurore, Arabella, Antinéa, Antiope, Anne, Alberte, etc. Pierre Benoit attache une grande importance aux prénoms. Il les veut usuels ou rares, mais frappants. Il consulte consciencieusement le calendrier pour rêver au nom des saints et des saintes. Il fait le tour d'un mot, le pèse, cherche à bien

connaitre sa couleur, son parfum, le son qu'il rend, et ne choisit qu'à bon escient et par amour. Le personnage principal est généralement une femme et une femme fatale. Les hommes sont assez inconsistants ou singuliers, même quand ils sont les plus nombreux et les plus forts, comme dans *l'Île Verte*, ou dans *le Déjeuner de Souseyrac*.

Très sensible aussi est chez Pierre Benoit le goût de la farce, une certaine moquerie qui s'adresse à ses personnages, une aimable prestidigitation qui est destinée à escamoter quelque chose et à interloquer le lecteur. Cela, c'est le fait du joyeux étudiant qui prolonge sa fantaisie dans l'âge mûr. Chez l'excellent Alexandre Dumas, il reste quelque romantisme. Il a beau traiter gaillardement les scènes les plus tragiques, il veut que sa verve un instant devienne grave, et il ne craint pas un trémolo à l'orchestre. Quand la tête de Milady tombe dans le Lys, par un beau clair de lune, il y a une atmosphère de mélodrame. La manière de Pierre Benoit est plus ironique et, jusqu'à dans les heures solennelles, on sent les répliques des héros se nuancer, oh ! très légèrement, de quelque intention parodique.

Pour prédisposer le lecteur à quelque enjouement, Pierre Benoit aime à le surprendre par la juxtaposition inattendue de mots ou de personnages qui n'ont aucun rapport. Tel le vieux fétard qui remplit des fonctions de bibliothécaire et de chef du protocole chez Antinéa. Dans *le Puits de Jacob*, une artiste qui vient de créer un rôle lit les journaux pour voir ce qu'on dit d'elle, elle lit les mêmes journaux que nous lisons tous les matins, mais une des blagues de Pierre Benoit consiste à mettre les comptes rendus les plus développés sur les spectacles légers dans les feuilles les moins frivoles, et à attribuer les articles de courriéristes à des écrivains qui signent en réalité des articles diplomatiques ou économiques. Dans *la Chaussée des Géants*, lady Flora a confié à un jeune esthète, son fils, le soin de donner des noms aux chambres de son château, et comme cet esthète est socialiste, les appartements s'appellent chambre Raffin Dugens, hall Compère Morel, boudoir Kropotkine. On entend, en lisant ces mots, le bon rire de Pierre Benoit qui s'est amusé de ces trouvailles comme un enfant. Et que d'exemples pareils on pourrait citer, dont le plus connu est la plaisante recherche étymologique que le nom d'Antinéa inspire à l'auteur!

Mais c'est sur le sujet lui-même que porte très souvent la supercherie. Tout le roman de *la Chaussée des Géants* est fondé sur une prédiction relative à Antiope d'Antrim, et toute action se déroule autour de cette idée fondamentale. Or on apprend qu'Antiope a péri depuis longtemps, que l'Antiope vivante est la sœur de lait de l'autre, que toute la prédiction ne vaut donc rien, et que la substitution a été accomplie pour ne pas nuire à l'accomplissement de la prophétie. Cela, c'est la malice propre de Pierre Benoit; les perspectives de ses romans sont ensorcelées; les plus étranges caprices de l'imagination prennent une sorte de réalité, le réel s'embue de fantasmagorie.

Tout le jeu est qu'on ne sait plus bien, au bout d'un certain nombre de pages, où finit le réel et où commence le chimérique. Pierre Benoit aime à faire comparaître des personnages qui ont existé, ou qu'il a connus. Voici un chef de bureau dans un ministère, voici un chef de cabinet, voici un préfet, voici un ambassadeur, voici un ministre, voici M. Buffet, voici Gambetta. Si l'auteur a besoin de parler d'une automobile, soyez sûr qu'il va s'exprimer en technicien, et que pas un détail concernant une panne ne sera de fantaisie. Mais s'il s'agit de fixer les rapports des occupants de la voiture, Pierre Benoit s'abandonnera à un délice gai de fantaisie et d'invraisemblance. De même il ne néglige aucun détail scientifique touchant l'art d'empailler les oiseaux dans *l'Ile Verte*. Dans le *Déjeuner de Sousceyrac*, il disserte des testaments comme un vieux notaire et il en remontrerait aux avocats sur la possibilité qu'il y a de les attaquer. Il y a de l'archéologie dans *l'Atlantide*, de la médecine dans *Mademoiselle de La Ferté*, de la procédure dans *Alberte*, de la politique dans *la Châtelaine du Liban*. Pierre Benoit connaît à fond l'effet que peut produire un détail vrai dans le récit d'une fiction.

On pourrait remarquer d'ailleurs que les invraisemblances n'ont pas l'air de lui paraître plus étonnantes que les réalités. Il trouve de l'imprévu partout. La légende veut qu'un soir le romancier ait diné avec plusieurs amis, dont un parlementaire, que la soirée, fort gaie, se soit prolongée très tard dans la nuit. Ami du silence, de la lune, et, par intermittence, noctambule, Pierre Benoit se coucha fort tard, et ne se leva pas tôt. Dans l'après-midi, il se demanda cependant si l'univers

n'avait pas changé depuis qu'il avait essayé de s'y intéresser et il songea à lire un journal. Il y vit que le parlementaire dont il avait été le compagnon jusqu'à deux heures du matin, était ministre depuis huit heures. Il pensa qu'il était d'une sage philosophie de ne s'étonner de rien, et qu'il ne lui restait plus qu'à féliciter le député de sa promotion.

Pierre Benoit a beaucoup réfléchi sur son art. Il nous a dit lui-même, dans une causerie qu'il fit à la *Société des conférences* et qui avait à la fois beaucoup de bonne grâce et de bonne humeur, le secret de son métier. Il professe qu'il n'y a pas en France de roman d'aventures. Et sous une apparence paradoxale, cette petite maxime paraît être une grande vérité. Il n'y a pas chez nous de roman d'aventures, parce que la vie française en suggère peu. Le roman d'aventure est anglo-saxon, car la race anglo-saxonne rayonne sur le monde entier, tandis que la vie coloniale française, qui a inspiré Loti et M. Louis Bertrand, est encore chez nous une vie d'exception. Tout Anglais, tout Américain entreprend, à la première occasion venue, ce qu'ils appellent *a trip*, et qui signifie aussi bien un voyage de Londres à Paris, qu'un voyage de New-York à Cape-town ou à Changhaï et retour. La nouvelle génération française a plus de curiosité. Autrefois, seuls nos officiers de marine ou nos administrateurs voyageaient. A présent, les Henry Jacques, les Mac Orlan, les Chadourne ont vraiment essayé de vivre leurs rêves et parcouru l'univers.

M. Pierre Benoit lui-même a beaucoup couru. Il croit cependant que chez nous le roman d'imagination vécu a moins de chance de s'adapter que celui qui raconte les aventures de l'âme. Il dit également qu'il n'y a pas de roman historique, parce que la reconstitution exacte suppose une érudition qui alourdit le récit et qui ne vaut jamais un ouvrage savant, et ceci l'entraîne à être un peu sévère pour *Salammbô*. Enfin Pierre Benoit pense qu'un romancier doit prendre un sujet de son temps et le traiter du point de vue de son pays. Il croit qu'à notre époque il est bien difficile de s'intéresser à autre chose qu'à son siècle et que sous nos yeux tant d'événements se déroulent qu'il devient impossible de réserver son attention pour les histoires d'Hamilcar. Ajoutez que M. Pierre Benoit a la plus noble idée de son métier et qu'il réclame d'un auteur beau-

coup de conscience et de travail. Ces principes l'ont heureusement inspiré.

Dans cette discrète profession de foi, deux remarques me paraissent surtout importantes, par leur qualité et par leur portée, en ce qui concerne l'avenir. Ce romancier d'aventures si fêté aime avant tout le roman psychologique. Il est de la tradition balzacienne. La bizarrerie des événements ne sert qu'à faire paraître les dispositions de l'âme. C'est là une vue de véritable écrivain et qui est profonde. Il faut des circonstances exceptionnelles, singulières, insensées même pour qu'un être humain laisse paraître tout ce qui est en lui, développe toute son énergie, révèle toute sa passion et tous ses instincts. Ainsi l'aventure n'est que le moyen par où la psychologie se manifeste. Le meilleur roman de Pierre Benoit, *Mademoiselle de la Ferté*, n'est pas seulement remarquable par le paysage, la poésie parfois sombre des landes : il est essentiellement une étude d'âme : il est l'histoire d'une vengeance. En examinant un à un les romans de Pierre Benoit, on discernerait que le centre de tout le livre est un sentiment très fort et très simple, une force élémentaire du cœur humain, et que le développement est fourni par les répercussions sur les uns ou sur les autres personnages de cette force originelle : amour du pouvoir et usurpation dans *Kœnigsmark*, horreur de la banalité de la vie et de la mort dans *l'Atlantide*, amour du bien d'autrui dans *le Déjeuner de Souceyrac*, force du sentiment religieux et de la race dans *le Puits de Jacob*, violence de la passion dans *Alberte*, horreur des compromis et jalousie dans *le Lac Salé*. Ce n'est pas au hasard que j'ai parlé de la tradition balzacienne. Je gagerais que de tous les auteurs c'est Balzac que M. Pierre Benoit a le plus lu et le plus admiré.

L'autre observation de Pierre Benoit est que le romancier doit traiter les sujets du point de vue de son pays. M. Pierre Benoit, grand voyageur, admet fort bien le cosmopolitisme. Il s'intéresse aux autres pays; il s'efforce de les comprendre; il en aime quelques-uns. Mais il n'a pas l'esprit européen, il ne sait pas ce que c'est, il ne comprend rien à l'internationalisme. Il a mesuré au loin l'effort des officiers et des missionnaires. Il a admiré notre grand domaine de l'Afrique du Nord. Il a vu l'œuvre accomplie en Syrie. Il a été reçu par les religieux. Il a compris ce que représente là-bas le nom français. Il a constaté

sur place ce que peuvent et ce qu'accomplissent ceux qui enseignent la langue française et ceux qui, par des infirmeries et des secours médicaux, améliorent la vie des populations. Et alors ce sceptique cesse de rire, ce joyeux ironiste cesse de plaisanter. Il a du respect, de la vénération pour ceux qui ont si bien servi notre pays. Dans la conversation il en parle avec tendresse, comme il parle avec émotion des bons maîtres qui l'ont formé et des humanistes qui ont enrichi son esprit. Il y a plus de choses dans son œuvre, qu'il ne paraît au premier regard.

Et il y a peut-être plus de choses en lui-même que dans son œuvre. Il est jeune encore. Il nous réserve des surprises, peut-être la révélation d'aspects nouveaux de son talent. On les discerne déjà dans presque tous ses livres. Dans son roman *l'Ile Verte*, il y a une bien belle idée. Ce vieux naturaliste qui n'a jamais vu que des oiseaux empaillés est troublé jusqu'au fond de lui-même quand pour la première fois il tient dans ses mains un oiseau blessé, mourant, encore chaud, et il se voue désormais, avec la douceur d'un disciple de saint François, à recueillir, à nourrir, à aimer les oiseaux qui passent près de son île. Ainsi le romancier, qui sait plaire, sait aussi toucher et faire rêver. Il a remporté d'éclatants succès, en nous divertissant par son adresse, son entrain, sa magnifique facilité. Il y a dans tout ce qu'il écrit de l'abondance, de la gaieté, une certaine joie créatrice, et si tout n'est pas de la même qualité, on remarque souvent aussi des traits, des phrases, des descriptions où se retrouve le poète de *Diadumène* et des *Suppliantes*. Maintenant que le voilà sous la Coupole et qu'il s'avance lentement sur le chemin de la cinquantaine, peut-être Pierre Benoit songe-t-il au patriarche des lettres qu'il sera un jour, et tout en gardant la fantaisie qui le rend si aimable, se dispose-t-il à nous montrer l'homme perspicace, et l'écrivain soucieux des grandes questions nationales qui est en lui.

FIDUS.

---

## LA JOURNÉE DE LA GRANDE CATHERINE

Nombreux sont les écrivains qui ont parlé de la grande Catherine, ou qui en parlent encore. Cependant, certaines sources d'information où se reflètent les aspects intimes de sa vie n'ont guère été exploitées, vu que jusqu'ici ces documents n'ont jamais été publiés qu'en russe. Ce sont d'abord les mémoires de deux de ses secrétaires : Khrapovitski (dont les notes vont de janvier 1782 à septembre 1793) et Gribovski (qui travailla avec elle d'août 1793 à novembre 1796), puis le recueil d'anecdotes, dit Karabanoff, paru dans une revue historique russe dans la seconde moitié du xix<sup>e</sup> siècle. C'est en me fondant principalement sur ces trois documents, ainsi que sur des billets et des lettres autographes de l'Impératrice qui se trouvent dans une collection particulière, que je tenterai de définir l'emploi que Catherine II faisait de son temps, et de reconstituer de cette façon la distribution d'une de ses journées dans la seconde moitié de son règne.

En général, ces journées s'écoulaient d'une manière très uniforme. Catherine II a fait des voyages (sans toutefois sortir de Russie), et aussi des déplacements de courte durée pendant lesquels la routine établie une fois pour toutes était bouleversée. Mais les milliers de jours qu'elle a vécus tant à Saint-Pétersbourg en hiver qu'à Tsarskoïé-Sélo en été, durant un règne de trente-quatre ans (1762-1796) se sont déroulés, somme toute, selon un programme toujours identique.

## DE SEPT À NEUF

Levée à sept heures, l'Impératrice se mettait immédiatement à son bureau où elle restait seule à travailler jusqu'à neuf heures. Dans le silence du palais à peine réveillé, elle composait des projets de lois, elle écrivait des lettres. Un jour il advint que le domestique chargé de chauffer son appartement avait été moins matinal qu'elle. Transie de froid, elle alluma son feu elle-même; mais quelques instants plus tard elle entendit des cris de détresse qui sortaient du tuyau de la cheminée; elle jeta vivement de l'eau sur les bûches : aussitôt un petit ramoneur dégringola dans la pièce, tout bouleversé du danger qu'il venait de courir. Elle lui fit d'abondantes excuses, en y ajoutant la consolation d'un pourboire substantiel.

Ces premières heures de la matinée étaient son moment favori pour les travaux qui réclamaient surtout son attention. Elle dit une fois à Gribovski qu'il n'était pas possible de vivre un jour entier sans avoir noirci du papier. Mais en dehors de ce travail régulier, elle griffonnait constamment au crayon des billets que le valet de service portait aussitôt à destination. Ils sont cachetés de cire rouge avec l'empreinte soit des armes impériales, soit d'un emblème inventé par l'Impératrice et représentant une ruche, un rosier, un vol d'abeilles et le mot russe *poleznoïé* (fructifiant) en exergue. Le cachet qu'elle s'était fait graver ainsi est encore au musée de l'Ermitage. Un très grand nombre de ces billets se sont conservés. En voici à titre d'échantillons quelques-uns adressés au vice-chancelier comte Ostermann :

« Monsieur, sauf les fautes d'orthographe et de grammaire que vous voudrez bien corriger, voici à peu près mon idée sur la réponse que vous avez à faire. Si elle vous déplait, refaites-la; je ne suis point du tout entêtée, ni éloquente non plus. Vous y mettrez, je crois, plus de dignité dans les expressions, mais surtout évitez qu'elle ne soit trop longue. Bonjour ou bonsoir : il est trois heures du matin, je n'ai pu dormir et cette harangue m'endort, toute courte qu'elle est. Il faut espérer que celle du Pro. G. (Procureur général?) au moins nous fera bâiller. »

« Monsieur le vice-Chancelier, vous témoignerez au chevalier

Withfort ma satisfaction de l'arrivée du télescope que Sa Majesté Britannique m'envoie et vous le prierez d'en faire parvenir mes remerciements au roi, son maître. Comme je n'avais demandé au roi de la Grande-Bretagne que la permission seulement pour le Sr. Herschel de laisser sortir d'Angleterre ce télescope, vous vous informerez du prix et des frais du transport, afin que je puisse envoyer mes ordres au comte Woronzof pour les paiements. Informez-vous, s'il vous plaît, primo : si le télescope souffre le transport par terre? secondo : de quelle grandeur il est? tertio : s'il n'est que pour observer la lune ou s'il est propre aussi pour d'autres objets? S'il est fort grand ou qu'il pourrait être dérangé par le transport, il vaudra mieux le transporter tout droit à l'Ermitage, peut-être, que de l'amener ici. Au reste je serai bien aise de voir le chevalier Withfort ici demain après la messe. Ce 28 juillet. »

Des billets de cette sorte prenaient leur vol de dessous la plume de l'Impératrice à toutes les heures du jour.

DE NEUF HEURES A MIDI. — AU RAPPORT

Vers neuf heures on lui servait une tasse de **café sans crème**; après quoi elle passait dans sa chambre. Elle ne prenait de thé que lorsqu'elle était malade. Quant au café, elle le buvait extrêmement fort; c'était du moka pur. Il y avait une certaine cafetièrre en vermeil qui accompagnait la souveraine dans tous ses déplacements et où l'on en faisait bouillir une livre à la fois; cela correspondait pour elle à deux tasses.

Rentrée dans sa chambre, elle s'asseyait tout contre le mur sur une chaise garnie de damas blanc devant laquelle étaient placées en X deux tables-rognons : l'une lui servait de bureau; l'autre, tournée en sens contraire, était destinée aux papiers qu'apportaient les personnages qui avaient à lui faire un rapport : ils s'asseyaient en face d'elle. Gribovski dit qu'une des premières fois où il lui apporta des dossiers il la trouva lisant avec des lunettes et par surcroit une loupe. Elle lui dit en souriant : « Vous n'avez probablement pas encore besoin de cet attirail. Quel âge avez-vous? » Et comme il répondait : « Vingt-huit ans, » elle reprit : « Et nous, pendant une longue période de services voués à l'État, nous avons émoussé notre vue et sommes obligée maintenant d'employer des lunettes. » Et il

sembla à Gribovski, ajoute-t-il, que ce « nous » était dit non pas pour souligner l'idée de Majesté, mais dans un sens familier et même plaisant.

Une autre fois, lui remettant une liste de références dont elle avait besoin pour un projet de loi qu'elle composait, elle dit : « Ne vous moquez pas de mon orthographe russe. Je vous expliquerai pourquoi je n'ai pu l'apprendre à fond. A mon arrivée en Russie, je me mis à étudier la langue russe avec beaucoup d'application. Ma tante, Élisabeth Pétrovna, en ayant eu vent, dit à la grande-maîtresse de ma cour : *C'est assez d'études comme ça, elle en sait déjà trop long.* De cette façon je n'ai pu apprendre le russe que dans des livres, seule, sans professeur et voilà la raison pour laquelle je ne connais l'orthographe qu'imparfaitement. » L'Impératrice parlait d'ailleurs le russe assez purement et aimait à employer des vieilles locutions populaires dont elle connaissait un très grand nombre. Elle s'exprimait sur un ton ferme, d'une voix de contralto un peu virile, sans le moindre défaut de prononciation, vu qu'elle avait conservé jusqu'au dernier jour presque toutes ses dents : une seule manquait à la mâchoire supérieure. Elle souriait presque toujours en parlant.

Comme premier costume du matin, elle portait une robe de chambre en gros-de-Tours blanc et sur la tête un bonnet de tulle blanc, penché un peu sur le côté gauche.

A peine installée devant sa table-rognon, Catherine agitait une sonnette. Le valet en faction devant la porte entraît et lui soumettait les noms de ceux qui attendaient une audience. Elle lui indiquait l'ordre à suivre pour les faire entrer. Les valets de chambre étaient en souliers et bas de soie blancs; ils portaient des habits à la française qui étaient de toutes les couleurs, à leur fantaisie, vu qu'ils leur appartenaient en propre; seuls les laquais avaient des livrées d'uniforme. Elle n'avait auprès d'elle aucun domestique étranger.

#### AU PALAIS D'HIVER

Mais pour bien se représenter l'ambiance où évoluait l'Impératrice, il n'est pas superflu d'esquisser le plan de son appartement tel qu'elle se l'était aménagé soit au Palais d'Hiver, soit au palais de Tsarskoïé-Sélo. Au Palais d'Hiver elle occupait

l'angle exposé au midi au coin de la Millionnaia, au-dessus du perron de droite de la façade du palais qui donne sur la place. Au premier étage on entrait dans une antichambre, où un bureau plat, caché derrière un paravent, servait aux secrétaires à écrire et à cacheter des papiers urgents; cette pièce avait vue sur la cour. Une autre pièce, contiguë à celle-là et de semblables dimensions, donnait sur la place du palais. C'était la chambre de toilette ; là le meuble le plus important était une coiffeuse, autour de laquelle s'assemblaient les personnes qui avaient le privilège des petites entrées. Cette pièce séparait l'appartement intime de l'enfilade des grands salons officiels : c'étaient la salle aux diamants, la salle du trône, la salle des cavaliers et toute une suite de salons.

Devant la porte par où l'on passait de la salle des chevaliers dans celle du trône deux chevaliers-gardes se tenaient en faction; ils avaient la liste de ceux qui avaient droit aux entrées. Jusque-là toute personne de mise convenable pouvait monter l'escalier du palais sans subir aucune question, mais les factionnaires ne laissaient passer dans la région du palais qu'habitait l'Impératrice (car la salle du trône et la salle aux diamants étaient censés en faire partie) que ceux qui étaient autorisés à passer « au delà des chevaliers-gardes ». De la chambre de toilette une autre porte, faisant vis-à-vis à celle qui menait aux grands appartements, donnait dans la chambre à coucher de Catherine; puis venaient d'un côté son bureau et le salon des glaces; de l'autre, la garde-robe ou cabinet de toilette intime et la chambre des femmes de service. Le bureau et le salon des glaces étaient deux petites pièces donnant sur la cour; c'est là que l'Impératrice restait lorsqu'elle était seule. Du salon des glaces un couloir menait à l'appartement de Marie Savichna Pérékoussikhine, première femme de chambre, et un passage descendait au rez-de-chaussée, où habitait le favori.

C'était tout, de façon qu'en dehors du cabinet de toilette officiel, où l'Impératrice ne paraissait qu'un moment vers midi, Catherine se confinait dans trois petites pièces : chambre, bureau et salon des glaces.

## A TSARSKOIÉ-SÉLO

A Tsarskoïé-Sélo, c'était à peu près la même disposition. Le palais bâti par Rastrelli pour l'impératrice Élisabeth présente une interminable enfilade de salons en ligne droite; à un bout se trouve la chapelle et à trois cents mètres de là, où l'autre bout de l'édifice s'enfonce dans le parc, Catherine rebâtit une aile à son idée. Les trois derniers salons furent remaniés au goût du jour, et du troisième, décoré à la chinoise, s'ouvre une rangée de petites pièces où chaque détail porte le cachet d'un raffinement extrême: bureau, salon, chambre, boudoir, cabinet de toilette. Dans le bureau, nommé « cabinet d'argent », les poignées des portes, le cadre et l'espagnolette de l'unique fenêtre, bref tous les motifs de décor, qui se font ordinairement en bronze, sont en argent ciselé. Le salon, la chambre et le boudoir, aménagés pour être habités pendant la saison chaude, ont leurs parois recouvertes de plaque d'opaline blanche avec des montures de bronze doré; dans la chambre à coucher, des colonnettes de verre mauve relèvent par des taches d'une couleur exquise ce que le fond laiteux du mur pourrait avoir d'un peu froid. Dans le boudoir (que l'Impératrice appelaît sa « tabatière, » tellement il est exigu), de grandes plaques de wedgwood à fonds bleus sont enchâssés dans l'opaline.

Au delà du boudoir, une véranda permettait de monter en voiture à l'abri des intempéries et de descendre dans le parc par un long plan incliné, soutenu par des arcades. Devant la véranda un jardin suspendu s'étend de plain-pied et relie les pièces d'habitation à une longue galerie vitrée entourée d'une colonnade couverte. Elle servait de salle à manger et c'était là également le lieu où Catherine faisait sa promenade les jours de pluie pendant la dernière période de sa vie. Entre les colonnes elle avait fait poser les bustes en bronze des grands hommes qu'elle admirait. La plupart avaient été choisis dans Plutarque, mais elle en ajoutait de temps en temps selon sa disposition du moment; ainsi lorsqu'après certains discours de Fox elle le promut au rang de « grand homme », son buste fut placé entre ceux de Démosthène et de Cicéron. L'Impératrice aimait à paraître sur la colonnade le dimanche dans l'après-midi, afin de se faire voir au public qui emplissait le parc les

jours de fête : cela permettait aux gens d'emporter un souvenir de leur gracieuse souveraine dont ils avaient l'impression d'avoir surpris un moment de vie intime dans le décor qu'elle avait agencé et dont elle était fière à juste titre. Elle avait encore une autre raison pour aimer ce lieu de promenade ; elle dit un jour à Khrapovitski que sous la colonnade elle pouvait faire de l'exercice toute seule à sa guise, tandis qu'en descendant dans le parc il fallait toujours avoir l'ennui de nommer quelqu'un pour l'accompagner.

De cette façon, à Tsarskoïé-Sélo le cadre était à peu près à la même échelle qu'au Palais d'Hiver : salon chinois comme salle d'attente, bureau, salon, chambre et boudoir, puis au delà du petit jardin suspendu la galerie-salle à manger. Le favori logeait de l'autre côté du salon chinois ; Marie Savichna en retour derrière la garde-robe. Pendant les dernières années de sa vie, l'Impératrice fit également des séjours annuels au Palais de Tauride, soit au printemps, avant d'aller à Tsarskoïé-Sélo, soit en automne avant de rentrer au Palais d'hiver. Cette maison avait été bâtie par le prince Potiomkine tout près de Saint-Pétersbourg dans un jardin qui descendait jusqu'à la Néva (1) ; elle fut achetée par Catherine aux héritiers du prince après sa mort en 1791. Gribovski dit que l'Impératrice y était moins à l'étroit que dans ses autres demeures.

#### AUDIENCES

Voici comment il décrit la première entrevue qu'il eut avec elle dans ce palais : « J'eus pour la première fois le bonheur d'entendre parler l'Impératrice lorsque je me présentai afin de la remercier de l'honneur qu'elle m'avait fait de m'attacher à sa personne. C'était au palais de Tauride à dix heures du matin. L'Impératrice avait désiré que j'entre dans son cabinet de travail non pas par la chambre de toilette, mais par la chambre des femmes de service. L'Impératrice était assise devant un grand bureau en robe du matin. « Vous êtes un grand travailleur », me dit-elle, en me regardant avec une expression de bienveillance dans ses yeux bleus et en me tendant la main

Au xix<sup>e</sup> siècle, des quartiers neufs avaient surgi tout autour et la partie du jardin jusqu'à la rivière était devenue une rue avec de vilains immeubles. En 1903, l'empereur Nicolas II donna ce palais à la Douma.

que je m'agenouillai pour baisser. « C'est bien, ajouta-t-elle, dorénavant nous nous verrons souvent. Et à présent que Dieu soit avec vous. » Ces derniers mots étaient sa formule habituelle de congé.

« Lorsque je voulus sortir par où j'étais venu, elle me dit : « Appelez-moi le comte Alexis Grigoriévitch » (1) et m'indiqua, du regard, la porte opposée. Je passai du cabinet de travail dans la chambre de toilette où se trouvaient déjà depuis longtemps tous ceux qui formaient le bureau des affaires personnelles de Sa Majesté ou bien ceux qui avaient des rapports à soumettre ou des personnes venues pour des affaires diverses. Les dignitaires présents étaient le comte Bezborodko, Popoff, Trostchinsky, Tourchaninoff, et parmi eux debout devant la cheminée se tenait le paladin de Tchesmé, sa balafre sur la joue, en uniforme de militaire retraité; à peine arrivé de Moscou, il était pour la première fois au palais. Ils furent tous fort étonnés en me voyant sortir du cabinet de travail; ils ne savaient pas comment j'y étais entré. Quoique je n'eusse jamais vu le comte Orloff, je ne pouvais me tromper; à sa haute taille, à la puissante carrure de ses épaules, à sa balafre sur la joue gauche, je reconnus en lui aussitôt le héros de Tchesmé. Il portait un uniforme de général sans broderies (quoiqu'alors les généraux en retraite eussent le droit d'en avoir); par-dessus il avait le cordon de Saint-André et par-dessous celui de Saint-Georges de première classe. Je m'approchai de lui et lui dis avec une grande politesse : « L'Impératrice prie monsieur le Comte d'entrer chez elle. » Son visage s'éclaira aussitôt et m'ayant salué très aimablement, il entra dans le cabinet de travail. Quelque temps après, m'ayant rencontré dans le palais, il me demanda : « Est-ce vous qui m'avez annoncé à l'Impératrice ou vous a-t-elle donné spontanément l'ordre de m'appeler auprès d'elle? » Depuis lors, à chaque rencontre, il me marquait de la bienveillance; mais il n'allait jamais chez le prince Zouboff (2). »

Voici maintenant, d'après Gribovski, comment l'Impératrice travaillait chaque matin au Palais d'Hiver : « En entrant dans la chambre, j'observais le cérémonial suivant : je faisais à l'Im-

(1) Orloff-Tchesmensky.

(2) Protecteur de Gribovski; c'était Zouboff qui l'avait recommandé à l'Impératrice.

pératrice un profond salut auquel elle répondait par une inclinaison de tête; elle me tendait, en souriant, la main que je biaisais en la prenant dans la mienne et je la sentais me donner une poignée de main; puis elle me disait : « Asseyez-vous. » Tout en m'installant sur la chaise vis-à-vis d'elle, je posais sur la table-rognon les papiers que j'avais apportés et je me mettais à lire. Je pense que les autres faisaient de même en entrant chez elle et qu'ils étaient reçus de la même manière. Mais dès que par la porte opposée paraissait le comte Platon Zouboff, chacun de nous rentrait aussitôt dans la chambre de toilette. A cette heure-là, Zouboff était en toilette du matin : redingote en soie de couleur, bordée d'une large bande de broderie en paillettes, culotte de satin blanc et petites bottes vertes; les cheveux pas coiffés. Il apportait toujours des papiers prêts à être signés (1).

Parfois le maréchal prince Souvoroff venait chez l'Impératrice lorsqu'il était à Saint-Pétersbourg; à peine entré, il faisait d'abord trois génuflexions, le front contre terre, devant l'icône de Notre-Dame de Kazan qui était dans le coin près de la porte; puis il se retournait et en faisait une semblable à l'Impératrice qui se précipitait, le relevait par les bras et l'asseyait en face d'elle en lui disant : « Alexandre Vassiliévitch, par pitié! N'as-tu pas honte de faire des choses pareilles? » Mais le héros, qui avait une adoration pour elle, répliquait : « Petite mère, après Dieu, tu es mon seul espoir ici-bas. » Elle ne le gardait guère plus de deux minutes, et un jour en 1791, lorsque lui et Prozorovsky (2) venaient de prendre congé d'elle pour rejoindre leurs postes, elle dit, non sans une certaine satisfaction, à Khrapovitski : « Ils sont mieux à leurs places. » En guise de réponse, il observa que la chambre de toilette où ils venaient lui faire leur cour n'était pas bien grande. « Oui, dit-elle en riant, cette chambre est trop petite »; sous-entendez : « pour contenir des personnages aussi encombrants ».

(1) Le favori, Platon Alexandrovitch Zouboff, né en 1767, fut fait comte en 1792 et prince en 1795. Il avait sous ses ordres un département d'affaires politiques dont il était le rapporteur auprès de la souveraine. Son appartement au Palais d'Hiver conserva le nom de « chambres Zouboff » jusqu'à la révolution.

(2) Commandant la garnison de Moscou.

## PROPOS INTIMES

Khrapovitski a noté bien des traits plaisants de ses entretiens avec l'Impératrice à ces heures du rapport entre neuf heures et midi. Habituelle qu'elle était à voir la figure rondelette de son secrétaire trottiner autour d'elle depuis un nombre respectable d'années, elle ne se gênait guère avec lui et le taquinait quand l'envie lui en prenait; elle demandait des nouvelles de sa santé et lui en donnait de la sienne. Trouvant un jour qu'il se laissait par trop aller à prendre du ventre, elle lui dit que s'il éprouve le besoin de s'arrêter pour souffler en montant l'escalier, qu'il prenne bien garde de choisir une banquette pour se reposer sur le palier et non une chaise; la pauvre chaise s'écroulerait certainement et elle, Catherine, ne serait pas là pour ramasser l'imprudent.

L'Impératrice taquinait encore Khrapovitski au sujet de ses amours, sur lesquelles d'ailleurs elle n'avait aucune précision; elle savait seulement qu'il était célibataire et bon vivant.

Une fois elle ne trouve pas à Khrapovitski l'air aussi gai qu'à l'ordinaire: elle lui dit qu'il « a l'air fâché; n'êtes-vous pas brouillé avec votre belle? Que sais-je, moi? » A Tsarskoïé également, d'où il avait demandé l'autorisation de s'absenter pendant un jour, elle lui demande à son retour s'il est allé en ville pour des affaires de service ou des affaires de cœur.

Un matin qu'il avait fait du zèle et était entré chez elle, avec un rapport qu'il croyait urgent, sans se faire annoncer, elle écrivait une lettre que déjà quelqu'un d'autre avait interrompu; elle eut un mouvement d'impatience et s'écria: « On ne me laissera donc jamais achever cette malheureuse lettre! » Elle lui en fit des excuses pendant sa toilette; mais remarquant le lendemain qu'elle ne l'avait pas vu la veille et que ce jour-là il était venu très tard, elle lui dit qu'elle le soupçonnait de se cacher d'elle par dépit de ce qu'elle avait laissé échapper, mais qu'il avait tort d'y attacher de l'importance, qu'il ne fallait pas prendre un mouvement d'humeur pour une fâcherie; elle lui cita le cas de Pierre Lopoukhine avec lequel elle se chamaillait souvent, mais qui ne la boudait jamais.

(1) En français dans le texte.

Sur la façon dont Catherine traitait les affaires, Khrapovitski donne des détails, qui la peignent avec un relief particulier. Ainsi au début de la guerre de 1786 contre la Suède, au sujet d'une demande d'un ancien général retraité qui désirait rentrer au service actif, elle clôt la bouche à son secrétaire d'un bref : « Nous n'avons que faire d'imbéciles. » Parfois elle laisse percer ses sentiments envers l'un ou l'autre de ses dignitaires. A propos du prince Prozorovsky, elle dit à Khrapovitski qu'elle a écouté son rapport debout pour ne pas l'encourager à la noyer dans un îlot de paroles. « C'était aussi, dit-elle, la maladie de Joseph II ; à force de toujours parler de tout, il n'a pas vu venir la révolte des Flandres. » Un autre jour, elle avait été obligée d'écouter le comte Jean Tchernicheff qu'elle méprisait pour sa cupidité ; à peine a-t-il le dos tourné qu'elle répand par terre dans sa chambre toute une bouteille d'eau de lavande sous le prétexte qu'il a laissé derrière lui une odeur déplaisante. Un matin elle se fait lire par Khrapovitski des listes de promotion que le comte Bezborodko était venu lui apporter. « Il n'aime pas à me les lire lui-même, dit-elle, car je suis un peu gogarde (1). » Or Bezborodko, par crainte de se créer des ennemis, cédait trop souvent aux quémandeurs de décorations, quitte à laisser Catherine se débrouiller avec sa liste qu'il n'aurait jamais eu le courage de défendre dans un tête-à-tête avec elle.

Ce n'est pas la seule fois que Khrapovitski lui lit des rapports de Bezborodko. A la date du 20 mai 1792, il note : « Les affaires courantes ayant été épousées, elle me demanda s'il n'y avait plus rien. Jeus la malencontreuse idée de dire qu'il y avait des dossiers laissés par le comte Bezborodko. « Tourmentez-moi si vous en avez envie », répond l'Impératrice. Après trois rapports, elle ajoute : « C'est bien ennuyeux, mais il faut en passer par là (2). »

C'est pendant les années où Khrapovitski rédigeait ses notes que la Révolution française éclata; voici les allusions qu'y fait son journal. Dès le mois de janvier 1788, Catherine s'inquiète de la situation périlleuse où Louis XVI va se trouver bientôt acculé. De son regard perspicace et rapide elle mesure toute la gravité de la crise et indique le seul moyen de conjurer

(1) En français dans le texte.

(2) En français dans le texte.

la catastrophe : plutôt que d'assembler les États généraux, le Roi devrait créer une diversion et tenter les chances d'une guerre. Le 27 juillet 1789, quand elle apprend la prise de la Bastille, elle sursaute d'indignation et d'effroi : « Ils sont capables de pendre leur Roi à la lanterne; c'est affreux ! » Après les journées d'octobre, elle dit : « Il aura le sort de Charles I<sup>r</sup>. »

#### MIDI. — LA TOILETTE DE L'IMPÉRATRICE

Ainsi dans les heures de travail s'intercalait de brèves conversations sur les sujets les plus variés. Mais, au premier coup de midi, l'Impératrice expédiait le dernier de ses visiteurs pour aller s'occuper de sa toilette. Elle disparaissait d'abord dans sa garde-robe où son vieux coiffeur, Kozlovsky, la coiffait toujours de la même manière : coiffure très basse, à l'ancienne mode, avec des boucles derrière les oreilles. De là elle repassait dans la chambre de toilette officielle où l'attendaient ses familiers. Tout en causant avec eux, elle se laissait attifer par quatre vieilles filles de chambre, dont chacune avait sa fonction spéciale : M<sup>me</sup> Palecoutchy, d'origine grecque et sourde comme un pot, lui posait un petit bonnet sur les cheveux ou bien les jours de grand gala la « petite couronne » (qu'on voit dans un grand nombre de portraits de l'Impératrice). Les épingleuses étaient tenues par les deux sœurs Zvéreff; dans leur jeunesse elles avaient été célèbres pour leur beauté, mais leur âge mûr n'en conservait aucune trace. M<sup>me</sup> Alexéieff, vieille demoiselle de belle prestance, mais laide et très fardée, tenait un plat et une serviette; le plat contenait des morceaux de glace avec lesquels l'Impératrice se frottait le visage « pour bien prouver aux assistants, dit Gribovski, qu'elle n'employait ni fards, ni onguents ».

Tout cela ne durait pas plus d'un quart d'heure, pendant lequel Catherine devisait avec les personnes présentes. Il y avait là presque toujours ses deux vieux amis : le comte Alexandre Stroganoff et le grand-écuyer Léon Narichkine; les fonctionnaires qui avaient travaillé avec elle ce matin-là étaient aussi autorisés à rester dans la chambre de toilette et à prendre part à la conversation. Ses petits-enfants venaient parfois la voir à ce moment-là. Khrapovitski note souvent des propos

tenus pendant la toilette et qui permettent de reconstituer le ton de la conversation, toujours gai, vif et de bonne humeur. Un matin Narichkine raconte que les perroquets et les perruches ont la langue faite de la même façon que les hommes. Prestement Catherine réplique : « Je ne savais pas cela ; je donnerai à la perruche la survivance de votre charge. » En parlant de ses petites-filles, âgées alors de cinq, quatre et deux ans, elle dit : « L'aînée n'est ni chair, ni poisson ; la seconde sera, je crois, jolie ; la troisième paraît avoir de l'esprit et me fait toujours rire. » Quelques années plus tard, lorsque sa bru accoucha d'une cinquième fille, l'Impératrice, trouvant que c'était peut-être beaucoup et qu'il faudrait un jour doter et marier toutes ces jeunes personnes, dit dans une lettre à Grimm que, selon l'usage, le canon tonne et les cloches sonnent à l'occasion de cet accouchement, puis elle ajoute : « Voilà bien du bruit pour une fichue demoiselle. »

Après son voyage en Crimée, elle vante un matin le climat du midi, « tandis qu'à Saint-Pétersbourg, dit-elle, on passe sa vie à espérer qu'il pourrait faire beau. » Un autre jour, après avoir quitté la pièce, elle fait une remontrance aux valets qui ont encore oublié de retirer la chaise sur laquelle le vieux Protassoff, précepteur du grand-duc Alexandre, a pris l'habitude de s'installer. Elle préférait évidemment ne pas encourager les fâcheux lorsque la charge qu'ils occupaient ne lui permettait pas de leur fermer sa porte !

Cette partie de sa toilette achevée, l'Impératrice rentrait dans sa chambre où les vieilles filles de service l'avaient déjà devancée et là, avec l'aide de sa première femme de chambre, Marie Savichna, elle s'habillait et se chaussait. Vers la fin de sa vie, elle porta toujours des robes du même modèle ; on appelait cela une moldave : robe de dessous invariablement blanche, robe de dessus droite et assez lâche, ordinairement de couleur lilas ou mauve, rarement écrue ; les jours de gala en toile d'or ou d'argent. Malgré qu'elle fût de petite taille, elle ne portait jamais de talons hauts. De son temps, tout comme aujourd'hui, les modes de Paris servaient de modèle à l'Europe entière, mais Catherine II s'insurgea dès l'abord contre les toilettes exagérées de la cour de Louis XVI ; non seulement elle ne porta jamais ni les immenses coiffures, ni les vastes paniers qu'affectionna Marie-Antoinette, elle les interdit même à son

entourage. Un peu par gros bon sens, un peu par désir de créer des modes nationales plus en harmonie avec l'ambiance générale du pays, elle inventa et imposa des façons de s'habiller plus commodes et plus raisonnables. Elle défendit même aux douanes de laisser entrer en Russie ces produits d'un luxe qu'elle désapprouvait. Aucune exception n'était admise et lorsqu'en 1782, son fils et sa belle-fille firent leur tour d'Europe sous les noms de comte et comtesse du Nord, la grande-duchesse, jeune, gaie et mondaine, ne sut pas, durant son séjour à Paris, résister aux séductions de la boutique de M<sup>me</sup> Bertin; sans penser à mal, elle rapporta un nombre énorme de caisses remplies des dernières nouveautés. Mais les employés de la douane furent inexorables et Son Altesse Impériale se vit refuser la permission d'importer ses bagages en Russie.

## UNE HEURE. — LE DINER

Un peu après une heure, l'Impératrice allait dîner. Les jours ordinaires, elle avait toujours à peu près les mêmes convives : la comtesse Branicka, née Engelhardt, nièce de Potiomkine, M<sup>me</sup> Protassoff, Léon Narichkine, le comte Alexandre Stroganoff, l'aide de camp général Passek; parfois deux émigrés français : le comte Valentin Esterhazy et le marquis de Lambert; parfois l'amiral Ribas, Toutolmine, gouverneur général des provinces polonaises, et le maréchal de la Cour, prince Bariatinski. Ceux qui mangeaient avec l'Impératrice étaient invités pour chaque repas à l'exception du favori, Zouboff, qui était invité une fois pour toutes. Ordinairement le dîner ne durait pas plus d'une heure. Quoique levée depuis sept heures du matin et n'ayant encore bu que du café noir, l'Impératrice ne mangeait que de trois ou quatre plats fort modérément, et ne buvait qu'un verre de vin du Rhin ou de Hongrie. C'était d'ailleurs son seul repas : elle ne souhaitait jamais. N'étant pas gourmande, elle ne se connaissait pas en cuisine. Il fallut que d'autres lui fissent observer à quel point l'un de ses cuisiniers était mauvais. Le maréchal de la Cour lui ayant alors demandé s'il devait le congédier, elle ne voulut rien entendre, par la raison que c'était un vieux et fidèle serviteur. Néanmoins elle s'informa désormais des semaines où il

prenait le service et, charitablement, elle prévenait ses convives : « Armons-nous de patience ; nous avons huit jours de jeûne devant nous. »

Après le dîner, elle faisait un salut à la ronde et se retirait dans son appartement privé. Les invités se dispersaient aussitôt. Cependant une fois au moins ils restèrent un peu plus longtemps qu'à l'ordinaire et voici à quel propos. C'était un grand dîner avec des diplomates étrangers ; pendant le repas Catherine s'était lancée à développer des paradoxes et en était arrivée à des conclusions ridicules. Un des secrétaires, Teploff, murmura à mi-voix à son voisin de table, combien il était navré d'entendre une personne aussi éminente que l'Impératrice énoncer des aphorismes qui détonnaient avec la justesse et l'élevation naturelles de ses idées. Catherine, devinant qu'il la critiquait, lui demanda ce qu'il chuchotait ; il répéta alors à haute voix ce qu'il venait de dire. Elle rougit, ses lèvres tremblèrent et elle changea brusquement de conversation. Dès qu'elle fut retirée après le café, tout le monde entoura Teploff en lui disant qu'il était fou, qu'il venait de briser sa carrière ; mais il ripostait que, ne sachant pas au juste ce que l'Impératrice avait entendu, il avait craint de perdre par un mensonge la bonne opinion qu'elle avait de lui. Alors parut un domestique qui lui dit que l'Impératrice l'appelait et quelques instants plus tard il revint en tenant une belle boîte ornée de diamants qu'elle lui avait offerte en ces termes : « Merci de la leçon, mais une autre fois épargnez-moi en public. Quand vous m'entendrez dire des choses que vous désapprouvez, tirez cette tabatière de votre poche, ouvrez son couvercle et refermez-le : je comprendrai. »

#### PASSE-TEMPS D'APRÈS-MIDI

Après le dîner, elle faisait quelquefois la sieste en été pendant les grandes chaleurs ; mais jamais en hiver. Les dernières années de sa vie, elle s'amusait à faire après les repas des empreintes de camées et d'intailles en papier mâché. Parmi les nombreuses œuvres d'art qu'elle a collectionnées, aucune ne paraît lui faire autant de plaisir que ces chefs-d'œuvre en miniature taillés dans de belles matières agréables à toucher. Catherine II a beaucoup acheté de camées et d'intailles et la

collection considérable qu'en possède l'Ermitage a été entièrement formée par elle. Elle aimait à prendre les pierres dans ses mains (que Gribovski décrit en disant qu'elle avait les mains et les doigts ronds et délicats) et à en faire des empreintes qu'elle distribuait ensuite en cadeaux à ses amis. Un jour, Khrapovitski raconte qu'elle commanda à son orfèvre Buch des vases sacrés en or, ornés d'intailles et de camées choisis dans sa collection; c'était au moment de la conclusion de la paix avec la Suède, après cette guerre qui lui avait coûté tant d'efforts et causé tant d'alarmes. Lorsque les vases furent prêts, elle les porta elle-même au couvent de Saint-Alexandre la veille de la fête du saint, afin de les faire consacrer à la messe du lendemain. Ces objets se trouvaient encore au couvent lors de la révolution et sont le produit curieux d'un goût très personnel avec leurs caleçoides, leurs agates et leurs jaspes à motifs antiques encadrés de diamants et séparés par les épis et les pampres en or qui forment le décor du calice.

L'Impératrice était si peu habituée à se reposer dans l'après-midi que même les jours d'été à Tsarskoïé-Sélo, si elle allait s'étendre après son dîner, elle n'arrivait pas toujours à s'endormir. Ainsi une fois qu'elle s'était décidée à faire la sieste, elle se releva presque aussitôt et écrivit une lettre; elle agita sa clochette, mais personne ne vint; elle tira le cordon de la sonnette, mais ce fut avec le même résultat: les valets, la croyant endormie, étaient ailleurs. Elle sort dans le couloir: personne; alors, elle va jusque chez sa première femme de chambre et là elle trouve tous ses gens attablés et jouant aux cartes. « Ne bougez pas, dit-elle; c'est toi, Zacharie, qui es de service aujourd'hui. Malheureusement, j'ai écrit une lettre et c'est à toi de la porter. Mais, je vois, les cartes sont données; tant pis, passe-moi ta main, je jouerai pour toi pendant que tu portes ma lettre. »

Quand il y avait des affaires urgentes, elle était tout aussi accessible à ses secrétaires et à ses ministres dans l'après-midi que le matin; ou bien elle lisait ou se faisait faire la lecture, à moins qu'elle ne fit une promenade si la matinée avait été trop remplie.

## DE SIX A DIX. — LES « ERMITAGES »

A six heures, ses familiers se rassemblaient pour passer la soirée avec elle. En hiver, c'était à l'Ermitage, qui était un pavillon séparé relié au Palais d'Hiver par des galeries suspendues et vitrées. Vers 1840, l'Ermitage de Catherine II fut abattu et remplacé par un bâtiment élevé pour servir de musée où les collections formées par l'Impératrice furent rassemblées. Mais l'Ermitage tel qu'elle l'avait aménagé était une partie du Palais d'où l'étiquette était bannie et où Catherine recevait en simple particulière. Il y avait des « Ermitages » de trois sortes : les grands, le jeudi avec spectacle ; les moyens, avec un certain nombre d'invités d'après une liste dressée chaque fois et les petits où pouvaient venir ceux qui étaient conviés une fois pour toutes.

L'Impératrice passait souvent la soirée à jouer au billard ou aux cartes ; elle n'aimait pas les jeux de hasard ; son passe-temps favori était le whist, auquel ses partenaires habituels étaient Tchertkoff, le comte Stroganoff et Zouboff. Stroganoff était un joueur irascible et un soir, où il perdait toutes les parties, il se fâcha et se mit à arpenter le salon en vociférant que, si cela continuait, il serait bientôt sur la paille (bien que l'Impératrice ne jouât jamais qu'à un taux très bas). Un des autres joueurs tenta de lui faire honte (il était d'ailleurs colossalement riche), mais Catherine l'interrompit : « Laissez donc, dit-elle, voilà trente ans qu'il est comme cela ; ni vous, ni moi n'y pourrons rien. » Une autre fois, elle eut subitement pendant le jeu un fort saignement de nez, si fort, qu'elle dut se retirer chez elle et rester assez longtemps dans son cabinet de toilette. Lorsqu'enfin elle reparut, elle remarqua une nuance d'angoisse sur les visages de quelques-uns de ses invités. « Ne vous inquiétez pas, dit-elle, je perdais seulement mes dernières gouttes de sang allemand. »

Les jours de grand Ermitage, la société était plus nombreuse et souvent il y avait spectacle d'abord, et puis bal ensuite. En octobre 1790, Khrapovitski mentionne que l'Impératrice a dansé une polonaise, c'est-à-dire l'espèce de marche scandée avec figures et changements de cavaliers par laquelle s'ouvrait le bal ; il est vrai qu'à ce moment-là, l'interminable guerre

suédoise enfin achevée, elle voulait que tout fût à la joie autour d'elle, aussi donnait-elle l'exemple et dansait-elle malgré ses soixante et un ans.

Les jours ordinaires, elle se retirait entre neuf et dix heures et à onze heures tout dormait au palais.

La journée était finie. Mais ce que l'Impératrice avait accompli ce jour-là, elle était prête à le continuer, au besoin à le recommencer le lendemain. Son long règne n'a été qu'un seul effort continu et constant vers un but unique, celui de rendre son pays fort, prospère et glorieux, tout en l'amenant de plus en plus à s'assimiler les formes de la culture européenne. Pour atteindre ce but, elle a prêché d'exemple et a vécu de façon à se rendre abordable, à pouvoir tout influencer autour d'elle, à répandre aussi loin que possible la lumière dont elle était le fanal. Il n'y eut aucun mystère dans sa vie claire, limpide, souriante. Elle était constamment là, à son poste, et le cachet si personnel qu'elle sut imprimer à toutes choses a fait que le siècle de Catherine II est pour la Russie une époque aussi caractéristique de la souveraine dont il porte le nom que le fut cent ans plus tôt, pour la France, le siècle de Louis XIV.

ALEXANDRE POLOVTSOFF.

---

# LE PLAN SCHLIEFFEN ET LE " VENGEUR "

## *DEUX LETTRES*

*A M. le Directeur de la Revue des Deux Mondes*

Paris, 17 octobre 1932.

Mon cher Directeur,

M. Raymond Brugère, conseiller de l'ambassade de France à Bruxelles et fils de l'ancien généralissime, vient de m'adresser une lettre où il précise le rôle joué par son père, dans les années 1904-1906, quand la trahison d'un officier allemand, *le Vengeur*, nous livra le plan Schlieffen.

Il me semble que les lecteurs de la *Revue* ont intérêt à connaître cette lettre ; car, du point de vue historique, elle fixe quelques détails importants.

En ce qui me concerne, je ne pourrais souhaiter une plus haute confirmation de tous les faits que j'ai allégués dans mon article du 1<sup>er</sup> octobre dernier, d'après mes entretiens avec notre chef d'État-major, le général Pendezec, puis avec son successeur, le général Brun.

La lettre de M. Raymond Brugère confirme également, comme je l'ai indiqué dans ma note du 22 janvier 1906, que le généralissime ordonna d'établir une « variante » du *Plan XV*, afin de porter un peu plus vers le nord, aux environs de Vouziers, l'aile gauche de notre concentration, qui s'arrêtait précédemment à Bar-le-Duc.

Elle atteste en outre la part décisive que le général Brugère

a prise aux conversations des états-majors français et britannique, telles que je les ai notées, le 12 septembre 1906, d'après le récit du général Brun.

Quant à l'origine première de ces conversations, voici un nouveau témoignage.

Le général d'Amade, qui était attaché militaire à l'ambassade de France à Londres, en novembre 1904, et qui est maintenant retraité au château de Pontus, près de Libourne, a bien voulu m'écrire, le 5 octobre dernier, qu'il garde un vif souvenir de la mission dont je fus chargé auprès de M. Paul Cambon pour le prier de signaler au gouvernement britannique les desseins belliqueux de l'Allemagne et les révélations du *Vengeur*. Il conclut par ces mots : « De nos entretiens que vous avez sommairement rapportés, je me plaît à reconnaître la parfaite reproduction. »

Il m'est agréable enfin d'ajouter que, dans ces années difficiles où la guerre pouvait éclater d'un jour à l'autre, le général Brugère inspirait à tous une absolue confiance.

Je me souviens de l'avoir rencontré, le soir du 26 juin 1905, à l'ambassade d'Angleterre, où le nouvel ambassadeur, Sir Francis Bertie, ouvrait pour la première fois ses salons. Ce soir-là, tous les visages étaient sombres, tous les coeurs angoissés. A quelques pas du prince de Radolin, ambassadeur d'Allemagne, Clemenceau, le poing sur la hanche, proférait, de sa voix claironnante : « Désormais, nous ne pouvons plus reculer... Si l'Allemagne veut la guerre, eh bien ! nous nous battrons... » Cependant, le général Brugère, en grand uniforme, parcourait les salons, d'un pas ferme et régulier, la figure très calme, les yeux clairs et souriants. Au passage, nous échangeâmes quelques mots rapides. Mais, comme je savais de quoi le matin même il s'était entretenu avec le Président de la République, j'admirai profondément la belle tenue morale de cet homme sur qui reposait le salut de la France.

Agréez, mon cher Directeur, l'expression de tous mes sentiments dévoués.

MAURICE PALÉOLOGUE.

*A M. Maurice Paléologue, ambassadeur de France*

Bruxelles, 14 octobre 1932.

Monsieur l'Ambassadeur.

J'ai pris grand intérêt à la lecture de votre article de la *Revue* sur les conditions dans lesquelles, bien avant la guerre, l'État-major français a eu connaissance de l'intention délibérément arrêtée par le haut commandement allemand d'envahir la Belgique et de contourner ainsi, par un vaste mouvement enveloppant, notre organisation défensive. Le fait que la teneur du plan Schlieffen nous a été connue dès 1904 méritait d'être mis en lumière, ne serait-ce que pour justifier certaines précautions préventives, un instant envisagées, puis abandonnées, en 1912, par le général Joffre.

Pourquoi faut-il qu'à l'intérêt pris à cette lecture vienne s'ajouter l'impression qu'en reproduisant purement et simplement les déclarations à vous faites par le général Pendezec vous avez été injuste à l'égard de mon père ? Votre article peut en effet laisser le lecteur dans la croyance que le général Brugère, dûment informé des révélations faites par le *Vengeur* et par les indices « prémonitoires » d'une invasion allemande de la Belgique, n'a rien fait pour modifier en conséquence notre plan de concentration et peut par suite être considéré comme initialement responsable de l'erreur qui, de l'avis de beaucoup de personnes qualifiées, aurait été commise en août 1914. Je me suis reporté aux notes quotidiennes laissées par mon père, j'ai interrogé certains de ses anciens collaborateurs et je suis en mesure de vous certifier, en toute sincérité de pensée, que rien ne serait plus inexact que de donner une telle conclusion à la relation tout objective. — je le reconnaissais volontiers, — de vos entretiens avec le général Pendezec.

Pour des raisons qu'il me paraît superflu d'indiquer et qui ne se rapportent à aucun degré, je vous prie de le croire, à des divergences d'ordre stratégique, le chef d'état-major n'avait plus, à l'époque où se placent ces conversations, la confiance du généralissime « éventuel ». Cette situation était connue du Gouvernement, à telle enseigne que mon père avait demandé et obtenu de travailler, en dehors et à l'insu même du général

Pendezec, avec tel ou tel officier de son choix. C'est ainsi en particulier qu'avec le plein agrément de Bertheaux, ministre de la Guerre, le colonel Goigoux, tout en restant chef du quatrième Bureau, fut mis à sa disposition. Cet officier ne devait parler à personne, pas même à son chef hiérarchique, du travail « spécial » qui lui fut alors confié et qui visait précisément à apporter, à la faveur du renseignement recueilli, d'importants remaniements au *Plan XV*.

Cette situation quelque peu piratiale avait dû être acceptée par le général Pendezec ; celui-ci savait qu'en cas de mobilisation, il ne resterait pas vingt-quatre heures à la tête de l'état-major et que son maintien tout provisoire ne s'expliquait que par des considérations d'ordre politique. Au surplus, vous avez vous-même souligné dans votre article la « méintelligance profonde » et la « sourde animosité » qui régnait entre le général Pendezec et mon père. Voilà, vous le reconnaîtrez, qui enlève d'emblée pas mal de valeur aux « confidences » unilatéralement faites sur les réactions négatives qu'auraient produites dans l'esprit du commandant en chef les révélations du *Vengeur*.

Que le premier réflexe de mon père ait été de marquer de la surprise, et peut-être même de l'incrédulité, à l'annonce d'un projet qui constituait, de la part des Allemands, non seulement un monstrueux crime contre le droit des gens, mais également une énorme faute politique, je ne songe pas un instant à le nier. Qu'il ait commencé par voir dans le renseignement sensationnel qui, en période de tension politique extrême, nous était miraculeusement livré, la possibilité d'un piège, cela n'est pas contestable. Des officiers et agents n'en furent pas moins dans le plus court délai envoyés à son initiative au delà de la frontière pour étudier et vérifier sur place les possibilités de mise en œuvre des intentions prêtées au haut commandement allemand. Ces reconnaissances conduisirent vite à la conclusion que l'exécution du plan était réalisable et que par suite le renseignement communiqué avait une incontestable valeur. Dès que cette preuve fut établie, et à l'inverse de ce qui vous a été dit, une modification sérieuse fut apportée en juillet 1905 au plan de concentration français. Ce fut la « variante » au *Plan XV*, à laquelle travaillèrent dans le plus grand secret le colonel Goigoux et le commandant Anthoine.

L'unique, mais important objet de cette « variante » était de faciliter par le jeu d'une série de gares régulatrices le rapide transport vers le nord d'une importante armée de réserve précisément dans le cas d'une offensive allemande par la Belgique.

Il existe dans le domaine public un témoin muet, mais irréfutable, de ce que j'avance. En dictant cette lettre, j'ai sous les yeux le numéro 371 de *la Vie illustrée*, en date du 24 novembre 1906, entièrement consacré à la relation d'une guerre « imaginaire » franco-allemande. Ce récit, qui mériterait d'être republié, est donné sous la forme d'un hypothétique journal tenu par le général Langerois (lisez Langlois). Si vous voulez bien vous y reporter, vous y trouverez tour à tour exposés les points suivants : l'orientation vers l'est de notre concentration, la découverte que les forces allemandes attaquant de ce côté ne constituent qu'un écran, l'indication recueillie par le dirigeable *Lebaudy* (nous sommes en 1905) que le gros de l'armée allemande (600 000 hommes) passe par la Belgique et le Luxembourg, la retraite belge sur Anvers, la coopération des forces britanniques, la description d'une bataille « décisive » livrée à Namur (on aurait pu aussi bien mettre Charleroi) et... gagnée par l'armée française du fait que le général Brangère (lisez Brugère) avait pris depuis longtemps ses dispositions pour « parer le coup de surprise » par lequel les Allemands pensaient déconcerter notre haut-commandement. Les appréciations flatteuses portées sur mon père dans cette prodigieuse étude suffisent à prouver que les auteurs, MM. Paul d'Ivoy et le colonel Royot, n'ont pas été chercher leur documentation du côté du général Pendezec.

De fortes raisons incitèrent quelques initiés, au nombre desquels je crois bien pouvoir citer sans grand risque de me tromper le général Bonnal, à donner ainsi une discrète publicité à ce qui se préparait. Il pouvait y avoir intérêt en effet à laisser supposer aux Allemands, sous le couvert d'une anodine fantaisie, que l'essentiel du plan Schlieffen était connu de nous; on pouvait peut-être ainsi les amener à y renoncer et à prendre l'offensive sur le front même où nous étions le mieux préparés à recevoir leur choc. D'autre part, il y avait avantage et loyauté à alerter les opinions belge et britannique sur les dangers d'une violation éventuelle par l'Allemagne de la neutralité de la Belgique. Enfin, — et c'était là le principal but de

l'article, — il convenait de faire comprendre, pour l'obtention de certains crédits demandés aux Chambres, l'importance que présentait la mise en état de défense fortifiée de notre frontière Nord et plus spécialement du camp retranché de Maubeuge. Est-ce là, je vous le demande, la manifestation d'une attitude incrédule ou passive?

Comment, d'autre part, en fait de préparatifs, contester à mon père le mérite des échanges de vues et des accords « éventuels » intervenus (le général Pendezec une fois parti) entre les états-majors français et britannique en prévision précisément d'une invasion de la Belgique par l'Allemagne? Il suffit de citer les dates : les grandes lignes du plan Schlieffen nous ont été connues en avril 1904. Mon père a été atteint par la limite d'âge le 27 juin 1906. Or, les accords intervenus avec l'état-major britannique et qui ont joué en 1914 datent de la fin de 1903 et du début de 1906...

Puis-je ajouter que j'ai trouvé par ailleurs l'entièvre confirmation de la plupart, je pourrais même écrire, — sous la réserve de ce qui précède, — de tous les faits relatés dans votre article? C'est ainsi que vous faites état d'un long entretien que M. Rouvier a eu, le 24 juin 1903, avec le général Brugère. A cette même date, j'ai trouvé effectivement dans le carnet de mon père la mention suivante : « J'ai eu ce matin une conversation de près de deux heures avec le président du Conseil. Il s'y est dit des choses tellement importantes que je ne puis les reproduire. » Mon père était plus discret avec lui-même que le général Pendezec ne paraît l'avoir été vis-à-vis d'autres. Ne voyez dans cette allusion rien de déplaisant à votre égard. Je ne le fais que pour expliquer, s'il en était encore besoin après les trop longues considérations que je viens d'exposer, que vous avez dû, malgré l'important service dont vous étiez alors chargé, vous trouver dans l'ignorance du travail silencieux, mais combien efficace, réalisé sous la direction de mon père et dont je me suis laissé dire que la poursuite, lors de l'élaboration du *Plan XVII*, aurait pu nous épargner, au début de la guerre, certains graves mécomptes.

Veuillez agréez, monsieur l'Ambassadeur, les assurances de mes bien dévoués et très respectueux sentiments.

RAYMOND BRUGÈRE.

---

# LA PREMIÈRE DE “ LE ROI S’AMUSE ”

Depuis quelques années, par le jeu des centenaires, les grandes œuvres romantiques défilent sous nos yeux. Pour s'en tenir à celles de Victor Hugo, en 1929, c'était, à cent ans de distance, la date des *Orientales*, en 1930 celle de *Hernani*, l'an passé celles de *Notre-Dame de Paris* et de *Marion Delorme*. Cette année, ce sera celle de *le Roi s'amuse* : le 22 novembre, il y aura un siècle que la première en a été donnée au Théâtre Français.

Ce fut une soirée mémorable, une belle date pour l'histoire du romantisme, mais d'un caractère assez différent de celles qui l'avaient précédée. Pour la première fois, Victor Hugo, on peut le dire, aura senti le souffle avant-coureur de la déroute, tout au moins il aura pu deviner chez le public une résistance singulièrement plus opiniâtre que celle qu'il avait rencontrée et surmontée aux batailles de *Hernani* et de *Marion Delorme*. L'interdiction de la pièce, provoquée par le gouvernement, devint même la défaite honorable, souhaitée en secret par l'auteur et ses partisans, qui tira tout le monde d'embarras.

A ce point de vue, il est donc certain que *le Roi s'amuse* n'aura pas constitué une victoire, même aux yeux des jeunes et bruyants thuriféraires de l'école nouvelle. Cependant, ce fut encore une rude joute, dont l'originalité aura consisté en partie dans la qualité des combattants, très différents de ceux qui bataillèrent au parterre de *Hernani*.

Entre les deux pièces, celle de 1830 et celle de 1832, il s'est creusé un fossé profond : la révolution de Juillet a surgi

qui a remis bien des problèmes en question et tiré de l'obscurité une foule de gens nouveaux. C'est ainsi que, à côté des poètes et des artistes demeurés fidèles à leur chef de file, se range maintenant dans les batailles littéraires la horde de ceux qu'on appelle les *bousingots*, lesquels sont une manière de groupement politique, profitant de toutes les occasions pour affirmer leurs idées républicaines, mais ne s'intéressant que par ricochet aux choses de l'art.

La littérature rejetée au second plan, la politique primant la querelle romantique et la faisant dévier à son profit, voilà ce qu'on put voir à la première de *Le Roi s'amuse*, et qui est tout à fait significatif.

Une pareille évolution vaut qu'on la souligne. Elle donne un relief imprévu à ce combat rapide qui se termina par la défaite du poète. Et il est plaisant de l'évoquer à cent ans de distance, dans ses détails pittoresques, avec le décor du temps, petit tableau de mœurs en marge de la grande histoire du romantisme.

#### L'INTERPRÉTATION ET LA MISE EN SCÈNE

Ce n'est pas d'enthousiasme que le Théâtre Français avait reçu la pièce de Hugo. Elle avait été apportée, ou le sait, par le baron Taylor, dévoué une fois de plus aux intérêts de l'auteur de *Marion Delorme*, mais le nom de ce dernier n'était pas une garantie de succès et encore moins un présage de recettes fructueuses. A ce moment, la majorité des comédiens était loin d'être acquise aux idées de l'école nouvelle : Monrose et Samson, en particulier, ne se lassaient pas de protester contre l'envahissement romantique et faisaient, chaque lundi, à la séance du comité, une scène à Taylor, en l'accusant de mener le théâtre à sa perte. Des intrigues sans nombre s'étaient nouées parmi eux à l'époque de *Hernani*, qui subsistaient encore. On ne s'entendait guère, ce qui n'est pas neuf dans la Maison de Molière, et l'entente ne se faisait que dans la lamentation universelle sur la disette de spectateurs.

*Le Roi s'amuse* fut reçu, cependant, mais non à l'unanimité, et il fut avéré tout de suite que les comédiens et l'administrateur, Jouslin de Lasalle, ne le monteraien qu'en rechignant.

Tout d'abord, les deux principaux interprètes sur lesquels

comptait Hugo s'évanouirent : M<sup>me</sup> Mars refusa carrément le rôle qu'on lui offrait, celui de Blanche, qui échut à M<sup>me</sup> Anaïs, et Bocage ne se montra aucunement disposé à accepter celui de François I<sup>r</sup>, qu'il fallut confier à Perrier. Seuls, Ligier dans Triboulet, Joanny dans Saint-Vallier, Samson dans Clément Marot et quelques autres de moindre importance se déclarèrent satisfaits.

Après la déconvenue de l'interprétation, ce fut celle de la mise en scène. Les artistes ne manquaient pas auxquels l'auteur eût été heureux de faire exécuter des décors dans le goût nouveau : Boulanger, Deveria étaient du nombre ; il y avait encore Séchan et Diéterle, les élèves de Ciceri, tous jeunes, enthousiastes, pleins de talent. Victor Hugo les avait signalés à Jouslin de Lasalle, mais le siège de celui-ci était fait. « Allons à l'économie ! » était le mot d'ordre de la maison.

Alors, on vit cette chose invraisemblable : une pièce nouvelle montée à la Comédie Française comme un directeur de tournée de province monte une œuvre avec les fragments de décors qu'il a sous la main ! La fête de nuit du premier acte, qui doit se passer dans les salles magnifiques du Louvre, eut comme toile de fond et comme frises des éléments empruntés à la chambre gothique de l'*Otello* d'Alfred de Vigny, à *Henri III et sa cour* et à *Charles IX*, de Joseph Chénier. Un obscur drame représenté l'année précédente, *Dominique le possédé*, se trouva fort à point pour le second acte. L'*Otello* fut mis à contribution une fois de plus, pour le « trois » ; quant aux « quatre » et « cinq », une place publique parut suffisante avec une toile de fond sur laquelle on brossa quelques tours, des dômes et des clochetons.

Les costumes ne furent pas plus dispendieux. On tailla dans la défroque des seigneurs de *Henri III*, de *Charles IX*, sans oublier *Hernani*. Les registres du Théâtre Français fournissent les prix auxquels revinrent ces habillements somptueux : 2953 fr. 65. Les trois costumes différents de François I<sup>r</sup> ne font pas 800 francs, celui de Saltabadil revient à 419 fr. 80 et celui de Saint-Vallier, plus modestement encore, à 98 francs !

Deux costumes, celui de Blanche et celui de Triboulet, ne figurent pas sur cette nomenclature, d'où il semble que M<sup>me</sup> Anaïs et Ligier les firent confectionner à leurs frais. C'est du moins l'opinion qu'exprime Jehan Valter

dans un précieux petit livre (1) où nous puisions ces détails.

Si l'on ajoute que les costumes des figurants ne coûtaient absolument rien, on arrive à cette conclusion qui fera rêver nos directeurs de théâtre d'aujourd'hui : *le Roi s'amuse*, pièce nouvelle, importante, attendue impatiemment par les milieux littéraires, œuvre en vue de la saison parisienne, coûta, en tout, pour la monter, 7200 francs à la Maison de Molière !

#### LES « BOUSINGOTS »

La soirée du 22 novembre 1832 fut celle qui devait voir la nouvelle bataille.

Depuis huit jours, se renouvelaient au Quartier latin les scènes que l'on avait pu observer avant la représentation des grands drames romantiques : on embauchait les partisans. Théophile Gautier et Célestin Nanteuil s'étaient encore chargés de la besogne et avaient réuni les conjurés, soit dans l'atelier de Jehan Duseigneur, rue Madame, soit dans celui d'Achille Deveria. On n'avait pas donné un mot de passe comme au soir de *Hernani*, mais on avait fixé le rendez-vous général, entre quatre et cinq heures, à la petite porte d'entrée des artistes, à côté de la maison Chevet. Bien avant quatre heures, ils étaient tous là.

Longs cheveux, longues barbes, bérrets rouges à glands, chapeaux pointus, casquettes multicolores, c'était la horde des rapins et des gens de lettres qui avaient déjà opéré à la première de *Hernani* et à celle de *Marion Delorme*. Les ateliers de peintre étaient la source principale où se recrutait cette multitude composée de gamins de Paris à l'œil vif, à la langue bien pendue, bons garçons dans le fond et adorateurs forcenés des divinités romantiques.

Au milieu d'eux, les enserrant, les débordant de toutes parts, une autre foule de jeunes gens portant, tous, le gilet à la Marat, les cheveux à la Robespierre, le chef couvert du chapeau de cuir bouilli des marins, se connaissait et se reconnaissait entre eux à mille signes mystérieux et ne paraissait pas sympathiser avec les premiers partisans : les *bousingots*.

C'est à partir de la révolution de Juillet qu'on les avait vus

(1) La première de *le Roi s'amuse* (Calmann-Lévy, éd., Paris, 1882).

défiler dans les rues, ces *bousingots*. Leur chapeau de cuir bouilli avait fait une vive impression sur les Parisiennes qui l'avaient trouvé charmant et qui n'avaient pas tardé à en raffoler.

« En somme, le chapeau de cuir, disait le spirituel Léon Gozlan, c'est maintenant un drapeau. Quand son chapeau est usé et que son père ne lui envoie que peu d'argent, l'étudiant pauvre achète un chapeau de cuir et devient républicain. Il se pose alors en ennemi des lois et du pouvoir, il vend son cou-  
teau pour acheter un poignard et ses flambeaux pour acheter un buste de Robespierre. Il crie contre la force armée, il médit de la police et jure par la guillotine. Il veut la liberté absolue, sans entraves, la liberté de faire du tapage la nuit et d'empêcher tout le monde de dormir, la liberté d'enfreindre les lois, la liberté de casser les vitres, la liberté de faire des conspirations d'après l'antique, et s'il advient que la garde municipale s'oppose à ces libertés, il crie : « Est-ce pour courber mon front d'homme sous le despotisme que je me suis fait massacer et couper en morceaux par les Suisses ? Est-ce pour être esclave que j'ai jonché la ville de mon cadavre au mois de juillet ? » Il fait des tables de proscription où il inscrit le chef de l'État, son tailleur, tous les ministres, un estaminet qui ne veut pas lui faire crédit et tous les modérés. Il a le ton tranchant, parle de tout et jette de temps à autre, dans le discours, le mot *liberté*. Il parle de feu et de sang, de règnes salutaires et de guillotine, mais ne vous effrayez pas : vous lui verriez des larmes dans les yeux si vous vous coupiez le doigt avec son poignard (1) ! »

Ce sont ces êtres singuliers, et, au demeurant, fort amusants, qui s'étaient mêlés aux Jeune-France et qui piaffaient d'impatience devant la porte d'entrée des artistes. Qui les avait amenés ? Sans doute Pétrus Borel, qui s'habillait lui aussi en *bousingot*, depuis les barricades de Juillet, et manifestait une haine violente contre la royauté bourgeoise. Il était à leur tête en tout cas, et frappait sur la porte avec sa canne en chantant très haut le refrain mis à la mode par les républicains et désignant le duc d'Orléans qui venait de partir pour le siège d'Anvers :

(1) Philibert Audebrand, *Léon Gozlan* (Paris, s. d., p. 435).

Poulot s'en va-t-en guerre,  
 Mironton, ton, ton, mirontaine,  
 Poulot s'en va-t-en guerre,  
 Ne sait quand reviendra !

**Enfin**, à près de cinq heures, on ouvrit la petite porte et la horde fit irruption dans les couloirs, et, de là, dans la salle. On la logea, partie au parterre, partie à l'amphithéâtre, et les mêmes scènes que l'on avait vues à la première de *Hernani* se renouvelèrent avec une véhémence accrue.

Pour se distraire, tous ces rapins se mirent à chanter des scies d'atelier, d'abord, puis des pamphlets politiques lancés à pleine voix par les *bousingots*. Le parterre articulait les couplets et l'amphithéâtre reprenait au refrain. Tout ce qu'on peut déverser d'injures sur Louis-Philippe, la famille royale, l'archevêque de Paris, Talleyrand, Casimir-Perier, l'Académie, l'Institut et l'École des Beaux-Arts, fut chanté, crié, hurlé dans l'immense salle vide, éclairée par trois quinques fumeux. Bientôt une odeur d'ail et de saucisson se répandit à l'orchestre, et de là au balcon : tous ces jeunes gens affamés dévoraient, à belles dents, en chantant, les "provisions de bouche qu'ils avaient apportées. Et quand, à six heures du soir, on descendit le lustre pour l'allumer, ce fut une bien autre affaire, les pipes et les cigares sortirent des étuis et un épais nuage de tabac se répandit dans l'air.

#### COUPS DE LORGNETTES

Telle était l'atmosphère lorsque les premiers invités et le public payant commencèrent de se répandre à l'orchestre et au balcon. Muets de saisissement, ils le furent plus encore en constatant que chacun d'eux était accueilli par ces « mouvements divers », comme on écrit en style parlementaire, qui n'annoncent, en général, rien de bon pour ceux auxquels ils s'adressent.

« Une sorte de mot d'ordre, dit Jehan Valter (1), voulait qu'on s'en prit à tous les gens chauves, au fur et à mesure qu'ils s'installaient à leurs places. Pour les *bousingots*, tout

(1) *Op. cit.*, p. 59.

homme chauve était de l'Académie ou en serait un jour ! L'entrée aux stalles d'orchestre d'Alexandre Duval, grave et raide, provoqua une exclamación inconvenante du sculpteur Préault. Le parterre et l'amphithéâtre éclatèrent de rire, mais il y eut pendant quelques minutes, dans les loges, un va-et-vient significatif d'éventails. »

L'arrivée de la duchesse d'Abrantès dans une première loge n'avait éveillé aucune attention, mais elle était accompagnée de M<sup>me</sup> Ancelot qu'elle fit asseoir à côté d'elle. Aussiût, du parterre jaillirent de petits cris : *Bernicle sansonnet ! Bernicle sansonnet !* Juron familier de M. Ancelot que toute la horde se mit à répéter au milieu des éclats de rire.

Théophile Gautier, en costume Robespierre avec un gilet rose à larges revers, se fit applaudir frénétiquement, ainsi que Célestin Nanteuil en chapeau ciré et gilet blanc qu'accompagnaient les dandys Eugène Sue, Roger de Beauvoir et Hetzel.

Poli, affable, souriant, prodiguant les petits gestes et les petits saluts, Charles Brifaute se montrait au balcon, en grande coquetterie avec M<sup>me</sup> Tastu. C'est lui qui, en qualité de lecteur du Théâtre Français, avait connu des premiers le manuscrit de *Hernani* et s'était tant divertî à cette lecture. Il avait résigné ses fonctions, mais il ne manquait pas une première romantique, trouvant que cette nouvelle école était la chose la plus bouffonne du monde.

Non loin de là, on pouvait apercevoir trois autres invalides de la littérature qui avaient connu leur heure de succès sous le Consulat et même auparavant : M. de Jouy entre M. Andrieux et M. Arnault. M. Andrieux avait été célèbre à vingt-quatre ans, en 1783, avec une tragédie qui s'appelait *Anaximandre*. M. Arnault avait été la coqueluche du salon de Joséphine et M. de Jouy, le plus spirituel des trois, avait fait vingt métiers avant de devenir l'Ermite de la Chaussée d'Antin et le librettiste aux vers de mirliton de *Guillaume Tell*.

Précisément Dabadie, le créateur de *Guillaume Tell* à l'Opéra, et sa femme qui jouait le petit Genny, s'avancient au balcon. L'amphithéâtre les reconnut et les accabla aussitôt en chantant :

Voici Monsieur Guillaume Tell  
Avec Madame Guillaume Tell.

Des chanteurs comme lui-z-et-elle  
N'sont pas à r'muer à la pelle.

L'entrée de M. Antoine Jay, nouvellement élu membre de l'Académie française, fut accueillie par une clamour formidable de : « A bas l'Académie ! » à laquelle les *bousingots* ajoutaient un : « Vive la liberté ! » non moins tonitruant. Et tout le parterre entonna *la Marseillaise*.

Le duc de Dino-Talleyrand paraissant sur le devant de sa loge en habit serré à la taille, correctement cravaté de blanc et coiffé à l'oiseau royal, provoqua une hilarité prolongée. Comme il demeurait immobile, interloqué, et que les quolibets pleuvaient sur lui de tous les coins de la salle, il prit le parti de se retirer dignement dans le fond de sa loge.

Au balcon, c'est un foisonnement d'habits de couleur et de robes aussi riches que variées. Les femmes portent dans leurs coiffures de longues plumes blanches, et certaines des turbans. On se montre M<sup>me</sup> Lehon coiffée à la Jeanne d'Arc et M<sup>me</sup> Dosne à la reine-mère. La marquise de Lonlay et M<sup>me</sup> Aguado, la femme du riche banquier, se font remarquer par la splendeur de leurs toilettes. L'entrée de la belle M<sup>me</sup> Mélanie, de la Porte-Saint-Martin, est saluée par un : « Oh ! » prolongé. Coiffée de longues boucles anglaises, drapée d'une robe de magnifiques dentelles, elle étale une parure de jais, fort à la mode cette année-là, sur sa belle poitrine. Des applaudissements se font entendre.

M. et M<sup>me</sup> Panckoucke, les plus forts actionnaires du *Moniteur*, sont en grande conversation avec Émile de Girardin et sa femme, Delphine Gay, qu'il a épousée l'année précédente.

Le baron Gérard occupe une loge où il a offert une place à Rossini et l'autre à la princesse Belgiojoso, plus animée que jamais et dont les éclats de voix couvrent la conversation de ses voisins.

Aux deuxièmes loges, il semble que Victor Hugo ait casé tous ses amis. Charles Nodier, le bon Nodier, est là avec sa femme et sa fille qui doit dans peu de mois s'exiler en province à la suite de son mariage avec M. Ménessier. Il y a encore les deux Bertin, des *Débats*, avec M<sup>me</sup> Louise Bertin, l'admiratrice passionnée en train de composer la musique de la

*Esmeralda*. Et puis c'est l'inévitable docteur Véron, l'homme de toutes les fêtes, et les deux Deveria, avec leur sœur, la belle M<sup>me</sup> Deveria, et Buloz, accompagné de Latouche, et M<sup>me</sup> Fitz-James, de l'Opéra, et M<sup>le</sup> Taglioni, et M<sup>me</sup> Leverd, de la Comédie-Française, si spirituelle.

A l'étage au-dessus, le fielleux Charles Maurice, qui furète toujours en quête d'anecdotes scandaleuses et d'épigrammes sur les gens, s'entretient avec Brizeux et Urbain Canel, le libraire. A leurs côtés sont Louis Desnoyers, l'auteur de l'inénarrable *Jean-Paul Choppard*, et Charles-Philippon, qui vient de fonder *la Caricature*. Presque toute la rédaction du *National* s'est empilée dans deux loges.

On se montre des femmes très élégantes : M<sup>me</sup> de la Bourdonnais, qui arbore une robe de gaze rose et un turban de même couleur, M<sup>me</sup> Michel, la femme du riche agent de change, couverte de diamants et M<sup>me</sup> Lehon, épouse de l'ambassadeur de Belgique, une des reines de Paris, aussi bonne que belle, qui traîne toujours derrière elle une suite d'adorateurs.

Il y a encore M<sup>me</sup> Dorval, la douloureuse actrice, avec Merle, son mari, et, dans une loge du centre, M. Gisquet, le préfet de police, qui surveille de haut.

L'orchestre, lui aussi, regorge de gens connus : Gérard de Nerval est présent ainsi que Scribe, Sainte-Beuve, Odilon Barrot, que Victor Hugo prendra comme avocat après l'interdiction de sa pièce par le ministère, Amédée Pommier, Hippolyte Lucas et Dantan le sculpteur, et Chenavard et Harel, le directeur de la Porte Saint-Martin.

Dans une loge, rutilant d'élégance, le comte Rodolphe Apponyi, secrétaire de l'ambassade d'Autriche, jette un regard méprisant sur cette horde de jeunes littérateurs qui acclament leur dieu : « J'ai vu dans une loge des premières, dit-il, M<sup>me</sup> Mars, Armand et d'autres acteurs du *Français*. J'ai regretté M<sup>me</sup> Duchesnois, je lui aurais fait ma visite dans sa loge pour me lamenter avec elle sur les écarts de l'école romantique et nous nous serions applaudis de voir réaliser ce qu'un jour nous avons prédit à quelqu'un qui défendait cette école contre nous : c'est qu'en continuant dans cette voie, Victor Hugo et ses frères tombaient dans l'absurde. »

Et il note encore sur son carnet mondain : « Deux loges au second rang étaient occupées, l'une par M<sup>mes</sup> de Nadaillac,

de Bellissen et l'autre par le duc de Talleyrand, MM. de Noailles avec M<sup>me</sup> Juste et la duchesse d'Esclignac. Il y avait encore lady Hélène Robinson avec son amie la duchesse Decazes, et, pas très loin de là, Jules Janin avec une dame d'un certain âge, pas de ma connaissance et qui fit bien des frais pour lui.

« La salle était comble depuis quatre heures. Pour passer le temps, ou chantait *la Marseillaise*, *la Parisienne*, le *C'a ira, Poulot s'en va-t-en guerre*. On criait : A bas les aristocrates! A bas Poulot! Enfin, à bas tout le monde, les saints et le diable, mais : Vive Odilon Barrot! Vive Lafayette! tous les démolisseurs de tous les gouvernements. On a sifflé et hué toutes les personnes à perruque poudrée, le due de Tayllerand a été du nombre. On lui crio : « A bas l'académicien! A la porte, le membre de l'Institut! A la porte, la tête à perruque! » Voilà l'aimable passe-temps de la jeune France (1). »

#### SOUS LES BRAVOS ET LES HUÉRS

Il n'est si amusant spectacle qui ne prenne fin : les trois coups et le lever du rideau firent taire les plus enragés *bousin-gots* et concentrèrent l'attention générale de la salle.

Le *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, œuvre assez suspecte, comme l'on sait, au point de vue de l'exacitude et dont il ne faut tirer des références qu'avec une extrême circonspection, note que le premier acte, médiocrement joué, fut accueilli d'une façon glaciale.

Il semble, au contraire, d'après les journaux de l'époque, que ce fut un des plus applaudis; mais l'atmosphère de la salle était portée à une telle température que le choc des deux factions était inévitable. Il eut lieu cinq ou six fois, à propos de n'importe quoi, d'une réplique, d'un vers, d'un geste. Lorsque Triboulet dit à M. de Cossé :

Monsieur, vous avez l'air tout encharibotté,

M. Jay, le nouvel académicien, ne put y tenir. Il poussa une sorte de long gémissement, accompagné d'un : « Oh! » qui fit retourner la salle entière. Immédiatement, le parterre répliqua en applaudissant avec frénésie et Lassailly, se dressant, crio en se faisant un porte-voix de ses deux mains :

(1) *Journal du comte Apponyi* (Plon, édit., t. II, p. 291).

## — A la porte, l'Académie !

Les plaisanteries de Triboulet sur les poètes furent accueillies par des rires et des applaudissements et l'admirable tirade de Saint-Vallier souleva l'enthousiasme. En somme, la pièce semblait partie pour un succès.

Les farces stupides du parterre et de l'amphithéâtre, qui recommencèrent pendant l'entr'acte, indisposèrent nettement les spectateurs. L'« apôtre » Jean Journet fit le reste : au moment où le rideau allait se lever sur le second tableau, il fit pleuvoir des dernières galeries une pluie de petits papiers sur l'orchestre et le balcon. C'étaient des prospectus annonçant au monde qu'une religion nouvelle venait de naître. On les lut, on rit, et le deuxième acte commença dans l'inattention générale.

Le beau monologue de Triboulet éveilla encore des applaudissements nourris, mais la fin marcha beaucoup moins bien. Samson, mécontent de ne jouer qu'un bout de rôle, fit-il exprès, comme on l'a prétendu, de mal placer le bandeau sur les yeux de Triboulet ? En tout cas, il oublia les deux vers qui donnent l'explication de la scène :

Vous pouvez crier haut et marcher d'un pas lourd,  
Le bandeau que voilà le rend aveugle et sourd.

Personne ne s'expliqua, dès lors, comment le Fou ne voyait pas l'échelle appliquée contre le mur, et des éclats de rire commencèrent à fuser dans les loges. Mais le comble, ce fut l'enlèvement de Blanche, qui se fit de façon la plus maladroite : M<sup>me</sup> Anaïs emportée la tête en bas et les jambes en l'air ! Une hilarité folle secoua toute la salle et le rideau tomba au milieu des lazzis et des coups de sifflets.

« Pendant l'entr'acte, conte encore Jehan Valter, Jehan Duseigneur monta à la troisième galerie où il eut une vive explication avec Jean Journet. En redescendant, il dut traverser au foyer un groupe composé de Lesguillon, de Charles Maurice, de Henri Beyle et de quelques autres, tous adversaires de l'auteur. Le groupe éreintait fortement la pièce, cela va sans dire. « A bas les stupides ! » cria énergiquement le sculpteur romantique. Personne ne lui répondit et il gagna fièrement sa place (1). »

(1) Jehan Valter, *op. cit.*, p. 87.

A partir de ce moment, c'est la débâcle qui commence et qui s'accentue d'acte en acte, de scène en scène. On siffle le costume de François I<sup>er</sup>, copié cependant sur celui du joueur de contrebasse dans *les Noces de Cana*: « Les loges, dit Victor Hugo, trouvèrent inconvenant qu'un roi parût en robe de chambre, et Paul Véronèse fut hué (1). » On siffla Blanche disant à son amant :

Je ne suis pas à vous, je suis à mon père,

On poussa des cris de la dernière violence à l'apostrophe fameuse de Triboulet :

Au milieu des huées,  
Vos mères aux laquais se sont prostituées !  
Vous êtes tous bâtards !

La moitié de la salle est debout et inventive l'auteur.

— C'est une infamie, crie-t-on des loges. Assez! Allons-nous-en! Plusieurs spectateurs, armés de clefs, sifflent sans arrêt. Les *bousingots* entonnent *la Marseillaise*.

Plus tard, au quatrième acte, c'est toute la scène entre Maguelone et Saltabadil dont personne ne peut entendre un mot au milieu des huées. Enfin, au dernier tableau, on ne songe qu'à s'égayer à propos du sac promené sur le théâtre. Une erreur de mise en scène et le trouble des acteurs rendent incompréhensible le départ du roi quittant la maison sans être aperçu; on se demande par où il est sorti, on parle, on crie, on interpelle les protagonistes, on se montre le poing, le vacarme devient infernal et le rideau tombe définitivement sur une salle en délire qui hurle le « Ca ira! » au milieu des sifflets et des imprécations.

Dans *Victor Hugo raconté...* le poète dit que, avant de faire l'annonce habituelle au public, Ligier s'approcha de lui et lui demanda :

— Faut-il vous nommer?

— Mais oui, aurait répondu le poète, je crois un peu plus à ma pièce depuis qu'elle est tombée.

Et il ajoute :

« L'hostilité, de même qu'à *Marion Delorme*, laissa nommer l'auteur sans protestation. »

(1) *Victor Hugo raconté*, t. II, p. 326.

Le détail est-il tout à fait exact? Le *Courrier des Théâtres* du lendemain raconte : « Venu pour nommer le poète, Ligier a dû se taire fort longtemps en présence d'une horrible boursque. Mais, saisissant un moment de fatigue et dégageant son discours de la formule accoutumée, cet acteur a crié : *Victor Hugo!* »

Aucun des deux partis n'en demandait davantage.

#### SOIR DE BATAILLE

On sait que cette première représentation fut sans lendemain. Dès le matin qui suivit cette soirée fameuse, Jouslin de Lasalle recevait du baron Taylor, d'ordre du ministre, avis de la suspension de la pièce. Le soir de ce même jour, elle était interdite sous prétexte d'immoralité. Comme le dit l'auteur : « On ne pouvait tolérer une pièce dont le sujet était l'assassinat d'un roi, le lendemain du jour où le Roi avait failli être assassiné. » Il ne restait plus au poète qu'à intenter un procès au Théâtre Français pour cessation brusque des représentations, ce qu'il se hâta de faire, et qu'à mettre en vente sa pièce en librairie, ce qui fut la tâche d'Eugène Renduel.

Par tous les moyens, il s'efforçait de profiter de l'énorme tapage créé autour de son œuvre, mais il ne semble pas que celle-ci eût beaucoup gagné à toute cette agitation. Des appréciations de la presse qui parurent dans la semaine suivante, il ressort que les critiques crurent s'apercevoir de l'infériorité de la pièce comparée à *Hernani*. Il n'est pas jusqu'au *Journal des Débats*, malgré les liens d'amitié unissant Victor Hugo à la famille Bertin, qui ne se livrât à une critique en règle du nouveau drame. Une sorte de désapprobation générale saluait, pour la première fois, l'ouvrage d'un écrivain qui avait déjà été violemment attaqué, mais qui avait toujours trouvé une presse pour le défendre. Ses audaces littéraires elles-mêmes ne le recommandaient plus à personne. Enfin on avait l'impression qu'il s'était engagé sur un véritable terrain politique où ses meilleurs amis ne le suivaient plus qu'en rechignant. Le *bousingot* avait nui au Jeune-France.

JULES BERTAUT.

---

# L'EXPOSITION GÖTHE

*A LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE*

L'année de Gœthe a été brillamment célébrée par la France. On n'a pas oublié la solennité de la Sorbonne, où assistait le regretté Président Paul Doumer, ni les discours de M. Paul Valéry et de M. le recteur Charléty, les hommages de la presse et des revues spéciales, les traductions de textes et de biographies du poète, comme les études de Witkopf et de Friedrich Gundolf. Gœthe n'a pas d'ennemis en France. Le grand homme pourrait toujours se croire aux jours de 1826 où le spirituel Dubois, le directeur du *Globe*, lui écrivait : « Vous êtes aimé en France comme en Allemagne, et nous aussi, chaque année, nous célébrons le *Jubilé de Gœthe*. »

Pour clore dignement cette année de commémoration, on a eu la pensée d'organiser pendant un mois, à la Galerie Mazarine, une exposition qui offrit au public, sous une forme vivante, le tableau de cette existence dans son ensemble. Tout le monde ne peut pas faire le pèlerinage de Francfort ou celui de Weimar. Une telle entreprise eût été naturellement impossible sans la collaboration des prêteurs allemands, établissements publics comme les musées de Dresde, de Berlin, de Darmstadt, la Bibliothèque de Leipzig, ou galeries particulières comme celles de MM. H. C. Krüger, Henri Simon, Glucksman, Cassirer, von Räumer, et surtout M. Kippenberg, de Berlin, le directeur de l'*Insel-Verlag*, qui s'est dépouillé d'une centaine de pièces de son extraordinaire collection gœthéenne. Je me reprocherais de ne pas mentionner le célèbre écrivain Stefan Zweig, auquel on doit de contempler ici plusieurs beaux manuscrits de son maître préféré.

La France, elle-même, a fourni sa part. La Bibliothèque na-

nale s'est trouvée assez riche en éditions originales, auxquelles se sont joints des exemplaires de l'Arsenal, provenant de l'inestimable fonds Rondel. La Bibliothèque universitaire de Strasbourg a depuis longtemps recueilli les souvenirs du plus fameux des étudiants qu'elle ait formés. Le petit sanctuaire polonais, le musée Adam Mickiewicz, a donné ses reliques de la mélodieuse Marie Szymańska. M. le chanoine Magnier n'est pas seulement le plus zélé des amis de Chateaubriand : il conserve le rare moulage de la main qui écrivit *Faust* et celui, plus pathétique encore, du front qui le pensa. La bibliothèque de Carpentras a donné, qui l'eût cru ? une esquisse du buste du poète, par Weisser. Nous aurons bientôt d'autres surprises. Le catalogue, auquel M. Moncel a donné tous ses soins, est un guide, un précis qui orientera le visiteur dans les étapes successives de cette longue vie. M. Julien Cain, administrateur de la Bibliothèque, en a demandé la préface au maître vénéré des études germaniques, M. Charles Andler, qui a composé quelques pages lisses et denses comme le porphyre, dans une prose d'une noblesse funbre, lapidaire et majestueuse. Tout cela honore la France et Goethe.

Voici donc les images qui recomposent autour de nous le monde du poète : Francfort et son *Rämer*, où les Palatins élisaient le chef du Saint-Empire, Leipzig, Strasbourg, les campagnes allemandes et les charmantes peintures de Hackert, le Hartz et le Brocken, où se passe la nuit du Walpurgis, la Suisse des glaciers et des grands chaos géologiques, l'Italie radieuse des *Élégies romaines* et de *Torquato Tasso*, la Rome et la Sicile de Piranèse et des aquarelles minutieuses de Volpato, Weimar et ses jardins aimables et sa petite cour provinciale, dont la présence du grand homme réussit à faire un des foyers de la vie de l'esprit. On peut refaire en quelques pas le voyage, parcourir d'un coup d'œil circulaire autour de cette salle l'immense paysage de sa vie.

Voici, enfin, les visages qu'il a connus, ses maîtres, ses amis, ses disciples, Herder, le profond Lavater, Lessing et Winckelmann, et bonhomme Wieland et l'angélique Schiller, son frère de génie, et cent figures de femmes, parfois seulement entr'aperçues, Charlotte de Stein ou Angelika Kauffmann, Christiane Vulpius et la belle Milanaise Maddalena Riggi, qui occupèrent tour à tour ses heures et ses songes, intéressèrent sa pensée ou firent battre son cœur. Beaucoup de miniatures, ce genre de petits ouvrages qui font toujours penser à des cadeaux d'amour ; plus

souvent encore des silhouettes, ces découpages de profils, dont la vogue rappelle la fureur des dessins au trait et l'imitation des dessins de vases grecs à figures noires : société d'ombres chinoises, léger cortège sans épaisseur, taillé dans une feuille de papier, petits pantins aplatis comme des fleurs sèches entre des pages d'herbier et dont la gentillesse baroque et l'humeur bon enfant à la Peter Schlemil évoque bien ce peuple d'ombres.

On ne s'étonnera pas si la France tient une grande place dans cette exposition : c'était un souci naturel de montrer les liens qui rattachent le grand poète à la culture française. Que les Allemands nous permettent, non point de leur disputer Gœthe, mais de lui apporter ce tribut ; le Rhin ne refuse pas les eaux de la Moselle. Qu'ils veuillent bien accepter que Gœthe a beaucoup pris chez nous, de même qu'il nous a généreusement rendu. La nature l'a placé par sa naissance et son berceau à la frontière des deux pays, entre la France et l'Allemagne : c'est un des éléments dont résulte son équilibre, comme il a su être l'arbitre entre l'ancienne et la jeune Europe, entre le classicisme et le romantisme. C'est de cette position, au point de jonction, au confluent des temps, des races et des pensées, qu'est faite sa grandeur et sa signification.

Inutile de répéter ce qui a été si bien dit par les Fernand Baldußperger et les Hippolyte Loiseau dans leurs livres sur *Gœthe et la France* : ce prestige de Versailles dans la jeunesse de Gœthe, la gloire unique du roi Voltaire, le roi de Prusse et les soupers du philosophe de Sans-Souci, l'Académie de Berlin couronnant Rivarol pour son fameux mémoire sur l'universalité de la langue française. Tout cela campait à Francfort avec nos officiers et ce charmant baron de Thorenc, qui enchantait les enfants de M. le Conseiller Gœthe par sa grâce mondaine et militaire, sa gaieté provençale. Le petit Wolfgang fut ébloui : il comprit qu'il ne pourrait jamais haïr tant d'élégances. Avec quelle émotion on feuillette le journal inédit du soldat de l'Ancien Régime, qui arrivait, pour la révéler à un Gœthe, brillant de tout l'éclat de la gloire française ! Qu'il est touchant de manier la grammaire de Le Poittevin, épaisse comme un missel, imprimée à Francfort, où la sœur de Gœthe apprit notre langue, et de déchiffrer le journal manuscrit de la jeune fille : « J'ai, ce soir, une envie d'écrire... » Ce n'est pas une illusion que ce XVIII<sup>e</sup> siècle a été le chef-d'œuvre de la vie civilisée.

Sans doute, ce prestige même appelait une réaction, un mouvement libérateur : ce fut le grand combat romantique, l'assaut

mené contre Racine sous le drapeau de Shakespeare. Le jeune Gœthe se jette sur la brèche en brandissant son *Gætz de Berlichingen*. C'est l'époque de Strasbourg et des pages enflammées sur Erwin de Steinbach. Mais, à ce moment même, il soupire, et pour qui ? Pour les yeux d'une Française, la fille du pasteur, la douce Frédérique Brion. (On a lu, ici même, cette idylle, racontée par un arrière-neveu de la jeune fille, notre ami M. Marcel Brion.) Et puis, c'est Wetzlar et Charlotte et l'immortel *Werther* : *Werther*, célèbre en France presque aussitôt qu'en Allemagne, et dont le souvenir se prolonge soixante ans dans nos *René*, nos *Obermann* et jusqu'à nos *Chatterton*.

Mais, voici une chose plus touchante. On sait que l'héroïne du roman épousa un Kestner, dont elle eut dix enfants. L'un de ceux-ci, Charles-Philippe, mort en 1846, fabricant de produits chimiques, fonda la branche des Kestner de Thann : d'où les Scheurer-Kestner et un enchevêtrement d'arbre de Jessé, comme il arrive dans ces patriarciales familles alsaciennes. Quelle ne fut pas mon émotion lorsque je vis, un jour, chez Mme Georges Claretie, un charmant portrait de vieille dame, claire et aimable dans ses dentelles, un portrait de grand mère, qui était la Lotte de *Werther* ! Elle conservait encore sur son tendre visage cette lumière si gaie que Gœthe avait aimée : sous la neige, on reconnaissait le matin de printemps. Douceur de contempler, familiale, domestique, comme une figure de la maison, l'image et la dernière lueur du charme adoré du poète ! Soudain, je sentis Gœthe tout proche, devenu un peu l'un des nôtres. Grâces soient rendues à Charlotte et même au bon Kestner ! Par eux, nous communions en Gœthe, nous avons part à l'héritage ; nous sommes aussi de la famille. Vingt reliques touchantes, le buste de la jeune femme, sa montre, des boucles d'oreilles, une soupière, une corbeille à pain, — peut-être la corbeille de la scène immortelle du goûter, — éparses dans les familles Claretie, Pol Neveux, André Chaumeix, Albert Canet, se ressemblent et nous rendent la présence de l'aïeule.

J'abrège les autres épisodes : la campagne de France, Valmy, le siège de Verdun, puis l'Empire, la rencontre fameuse avec Napoléon, le tête-à-tête des deux plus grands hommes du siècle ; les entrevues avec l'encombrante Corinne et le spirituel Benjamin ; puis, les pèlerinages auprès du Jupiter de Weimar, les visites de François, Victor Cousin, Ampère, Stapfer, le buste olympien de

David d'Angers ; l'intérêt passionné que le patriarche de l'Europe prenait aux débuts d'une génération dont il pouvait s'enorgueillir d'être le père spirituel, Stendhal et Mérimée, Sainte-Beuve, le jeune Hugo et Gérard de Nerval ; la curiosité du vieux Faust pour les idées de Lamarck et de Geoffroy-Saint-Hilaire et les hypothèses nouvelles sur l'origine des espèces. Ah ! quel prodigieux spectacle que celui de ce cerveau ! Comme il aspire, comme il boit les rayons de Paris !

Liens puissants, fortes chaînes de la reconnaissance : image monumentale du respect, de l'estime mutuelle entre tous les peuples qui collaborent à l'œuvre de la civilisation. « Comment détesterais-je les Français ? Je leur dois une part de ma propre culture. » « Ce trésor si précieux, mettons-le sous la garde des femmes : dans les regards ravissants de Lili, l'héroïne d'*Hermann et Dorothée*, et qui fut l'ancêtre de M. le baron de Turenne, ou dans le blond visage de Renée de Fouquet, aïeule des Berthier de Sauvigny, c'est là que notre amitié pour Goethe se trouve en sûreté. Combien il est doux de savoir que les derniers regards du vieillard et presque son dernier souffle, deux heures avant sa mort, furent pour la beauté d'une jeune Française, la comtesse de Vaudreuil !

Une part de l'exposition est faite du reflet de Goethe dans la pensée française : dessins et peintures de Delacroix, illustrations de *Faust* et de *Götz*, vignettes de Tony Johannot, portraits d'Ary Scheffer, souvenirs de Berlioz et de Gounod, témoignages d'Amiel, de Taine et de Renan. J'aurais voulu qu'on allât plus loin et qu'on n'oubliait point, dans cette cour de Goethe, Maurice Barrès et M. Paul Bourget. Je pense encore à cette parole du maître Anatole France : « Deux choses occupent mes vieux jours : l'art grec et l'œuvre de Goethe. » Certes, la France écoute la parole du sage ; ce n'est pas elle la moins fidèle à l'amitié humaine et à la leçon de Weimar.

PIERRE TROYON.

---

# REVUE SCIENTIFIQUE

---

## LA NOUVELLE ASCENSION STRATOSPHÉRIQUE

---

Cette fois-ci aucun des incidents, en vérité assez dramatiques, qui avaient rendu digne de Jules Verne la précédente ascension du professeur Piccard et l'avaient en quelque sorte romancée, ne s'est renouvelé. Aucune corde de soupape ne s'est entortillée au départ, obligeant les aéronautes à rester en l'air beaucoup plus longtemps qu'ils n'auraient voulu; aucune fissure ne s'est produite dans la coque sphérique d'aluminium par où l'air intérieur s'échappait en sifflant dans le vide; aucun mercure issu d'un baromètre brisé ne s'est répandu sous le plancher où il était impossible de l'aller chercher, menaçant, si quelque écaille avait existé dans le vernis enduisant la nacelle, de percer l'aluminium dont il est très friand et de livrer aussitôt les voyageurs à la mort instantanée par éclatement de leurs organes dans le vide.

La situation des voyageurs stratosphériques est, en effet, exactement inverse de celle des hommes qui travaillent sous la cloche à plongeur à une grande profondeur. La cloche protège ceux-ci contre la grande pression de la mer (qui s'augmente d'une atmosphère pour chaque dizaine de mètres de descente), pression qui ferait éclater leurs organes par écrasement. C'est, au contraire, contre une pression trop basse que la sphère protégeait nos aéronautes stratosphériques, pression qui eût fait éclater instantanément leurs viscères et leurs vaisseaux comme sous l'effet d'une gigantesque ventouse.

Mais monter dans la nacelle stratosphérique est beaucoup plus hasardeux encore que de descendre dans la cloche à plongeur, d'abord parce que ceci, mais non cela, est devenu courant et ne

comporte pas d'imprévu, ensuite parce que l'épaisseur et la solidité à donner à la cloche à plongeur ne sont pas limitées comme celles de la nacelle stratosphérique par un poids réduit que commande la grande force ascensionnelle à obtenir.

Le mercure qui avait failli jouer un rôle tragique dans la première ascension du professeur Piccard a, au contraire, dans celle-ci, servi à éviter une des difficultés précédentes. Je m'arrête un instant à ce détail, parce que beaucoup de personnes dans le public n'ont pas bien compris de quoi il s'agissait lorsque les dépêches de presse, — lesquelles ne sont pas tenues d'être toujours des encyclopédies, — ont annoncé que, cette fois-ci, la corde de la soupape était actionnée de l'intérieur même de la nacelle sphérique et passait à travers du mercure.

Imaginez donc un tube en forme d'U scellé de façon à l'obturer complètement dans un trou percé à travers la paroi d'aluminium de la nacelle, et de telle sorte qu'une des branches verticales du tube en U débouche dans la nacelle et l'autre à l'extérieur. Le mercure subira une dénivellation proportionnelle à la différence entre les pressions existant dans l'air extérieur et dans l'air intérieur. Si la pression est d'une atmosphère dans la nacelle et qu'elle soit nulle à l'extérieur (ce qui ne pourrait d'ailleurs arriver qu'aux limites de l'atmosphère), le niveau du mercure extérieur sera de 76 centimètres de moins que celui du mercure intérieur dans le tube en U ; il suffira donc que celui-ci ait des branches assez longues pour parer à ce cas extrême. Il est facile, dans ces conditions, de voir que si la corde commandant la soupape du ballon passe de l'extérieur à l'intérieur de la nacelle à travers le tube en U et son mercure, on pourra facilement tirer cette corde de l'intérieur sans que l'étanchéité de la sphère cesse d'être absolue. On aurait pu employer d'autres solutions encore pour résoudre ce petit problème, et notamment des solutions électriques. Mais celle-ci est ingénieuse et a très bien marché.

Bref, l'ascension a eu lieu sans accroc ni incident fâcheux ; elle a duré ce que désiraient M. Piccard et son aide, M. Cosyns, et ils ont pu accomplir leur programme dont nous allons parler.

L'altitude maxima atteinte par l'aérostat a été très sensiblement la même (un peu plus de 16 000 mètres) que la première fois.

C'est là de beaucoup le « record » d'altitude en ballon libre, et le rappel de quelques précédents montrera quel pas immense,

par rapport au passé, constitue cette « performance »... Je m'excuse d'employer ici ces locutions sportives, mais elles s'imposent.

Peu après l'invention des montgolfières, Pilâtre de Rozier, en forçant l'ardeur du foyer qui la gonflait d'air dilaté, réussit à faire monter l'une d'elles jusqu'à 4 000 mètres, ce qui était magnifique pour l'époque et étant donné les dangers multiples d'une telle ascension dans cet inflammable engin.

Il faut pénétrer fort avant dans le XIX<sup>e</sup> siècle pour voir cette altitude dépassée de beaucoup. En 1862, ce sont Glaisher et Coxwell qui parviennent à 8 800 mètres. En 1875, sans réussir à les battre, puisqu'ils n'atteignirent qu'un niveau légèrement inférieur, Sivel, Crocé-Spinelli et Tissandier firent leur fameuse tentative dont seul le dernier revint vivant.

Le dernier record d'altitude en ballon libre (avant Piccard) fut établi en 1901 par les Allemands Berson et Süring, avec 10 800 mètres, et presque égalé en 1913 par Bienaimé, Schneider et Senoucque (celui-là même qui devait le premier se poser en avion au sommet du Puy de Dôme) avec 10 500 mètres.

On voit que le professeur Piccard, d'un seul bond, a accru de moitié le record précédent, et si on se place à un point de vue purement sportif, on peut dire qu'il a le premier pénétré ainsi dans « le gouffre interdit à nos sondes ».

Quant aux avions, ils avaient, — avant que Piccard n'intervint, — battu le record même des ballons libres : l'aviateur Champion monte en 1921 à 11 710 mètres, étant ensuite battu lui-même en 1929 par Neuenhofer avec 12 730 mètres.

On dit que, depuis lors, cette altitude aurait été dépassée avec plus de 13 kilomètres par l'Américain Soucek ; mais ce record n'a pas été homologué, — comme parle l'argot sportif, — c'est-à-dire officiellement et scientifiquement contrôlé. Or, un contrôle sévère est ici indispensable, et on n'a pas oublié ce fantaisiste de haute allure, — c'est bien le cas de le dire, — qui fut, il n'y a guère, convaincu chez nous d'avoir donné quelques subrepticces coups de pouce à ses baromètres enregistreurs, c'est-à-dire à ses barographes, pour m'exprimer comme les gens du milieu... du milieu météorologique, s'entend.

Mais des aéronefs sont depuis longtemps déjà montés bien plus haut que M. Piccard lui-même. Il est vrai qu'ils n'emportaient pas d'êtres humains : ce sont les ballons-sondes. Le premier engin de cette sorte, porteur d'instruments enregistreurs, fut lancé

à l'usine à gaz de la Villette, en 1897, et dépassa aussitôt les altitudes atteintes auparavant en ballon libre : il franchit, en effet, 16 000 mètres, c'est-à-dire précisément l'altitude maxima de Piccard. Les ballons-sondes ont fait depuis lors beaucoup et souvent mieux. Le vainqueur, — je ne dis pas le *recordman* de ces grimpeurs, et d'autant moins que l'homme en était absent, — paraît avoir été le fameux ballon lancé en 1913 à l'observatoire de Pavie, et qui parvint à 37 000 mètres.

La randonnée du professeur Piccard et de son compagnon n'a-t-elle donc qu'un intérêt purement sportif en dehors de l'intérêt plus largement humain que suscitent toujours le courage qui affronte les dangers et l'habile préparation qui les surmonte ?

Nullement, quoi qu'en aient dit quelques puristes de cabinet. Au point de vue scientifique, les résultats de la dernière ascension de M. Piccard sont loin d'être négligeables. Les mesures prises pendant l'ascension et sans arrêt avaient essentiellement pour objet de mesurer l'intensité des fameux « rayons cosmiques ».

Je rappelle en quelques mots que la découverte de ces rayons résulte de la conductibilité observée dans l'air atmosphérique et qui décharge plus ou moins vite les corps chargés d'électricité qui y sont plongés, par exemple un électroscopie à feuilles d'or dont les feuilles, écartées par une charge donnée d'électricité, retombent peu à peu l'une vers l'autre, même lorsque leur support est parfaitement isolé. Leur décharge progressive est donc l'effet de l'air ambiant, et le pouvoir conducteur de celui-ci est dû à ce qu'une partie de ses atomes est disloquée en ses constituants qui, plus ou moins alourdis par les particules d'air voisines, s'appellent des « ions » et dont les uns sont chargés d'électricité positive, les autres d'électricité négative. Si notre électroscopie est chargé positivement, ce sont les « ions » négatifs produits sans cesse dans l'air qui sont attirés par lui, s'y précipitent et neutralisent peu à peu son électricité, c'est-à-dire le déchargent. Et réciproquement. Or, les rayons X et ceux analogues émis par le radium ont précisément pour propriété de disloquer ainsi les atomes de l'air et d'y faire naître ces « ions » qui déchargent les corps électrisés.

On a donc été amené à attribuer cette ionisation continue de l'atmosphère aux rayons du radium qui, on le sait, existe en petite quantité dans toute la croûte terrestre. Mais il a fallu déchanter, car on a constaté, en montant sur les montagnes et dans des ascensions en ballon à altitudes modérées, que l'ioni-

sation, la conductibilité de l'air, ne diminue pas quand on s'élève comme ce devrait être le cas si elle provenait du sol, mais augmente, au contraire.

Elle provient donc de l'extérieur ; de là le nom de « rayons cosmiques » donné aux rayons inconnus qui créent cette conductibilité. En entourant le récipient, dans lequel est l'air dont on étudie la conductibilité, de couches de métal de plus en plus épaisses et absorbantes, on a constaté que ces « rayons cosmiques » ont un pouvoir pénétrant de beaucoup supérieur à celui de nos rayons X les plus « durs ». Autre mystère. Enfin, le fait qu'ils sont aussi intenses en tous lieux la nuit que le jour a fait penser à tout le monde que le soleil n'était nécessairement pour rien dans leur production ; « le soleil n'y est pour rien », écrivait encore récemment M. Charles Fabry, dans son intéressant article consacré ici même à cette question. Or, M. Dauvilliers vient d'émettre une hypothèse qui tendrait, au contraire, à concilier l'origine solaire des rayons cosmiques avec leur égale intensité atmosphérique de jour et de nuit. Dans cette ingénieuse et audacieuse théorie, ces rayons seraient produits à quelques kilomètres d'altitude dans notre atmosphère par le choc de plein fouet sur les molécules d'air (assurément rares à ces altitudes) d'électrons qui nous arrivent du soleil avec une vitesse très voisine de celle de la lumière et qui s'incurveraient autour du globe sous l'effet de son champ magnétique et le contourneraient de telle sorte que leurs chocs sur les molécules d'air seraient aussi nombreux dans l'atmosphère plongée dans la nuit que du côté opposé.

Si toute cette hypothèse vient à être vérifiée, elle fera retomber du ciel sur la terre la source des soi-disant « rayons cosmiques » que, dans l'embarras où ils étaient et dont ils ne sont pas encore près de sortir, certains savants avaient placée, à l'exclusion de notre impuissant soleil, dans je ne sais quelles étoiles, je ne sais quelles nébuleuses, je ne sais quelles dislocations ou synthèses d'atomes intersidéraux, qui se réalisaient à des distances inaccessibles de notre système solaire.

Pour sortir ou du moins essayer de sortir de cet imbroglio, une des tâches les plus urgentes consiste à mesurer avec précision, à diverses altitudes, et surtout aux altitudes élevées, l'intensité relative des rayons prétendument cosmiques, c'est-à-dire le degré de conductibilité qu'on y observe dans un récipient contenant un gaz à pression constante.

C'est ce qu'ont fait le professeur Piccard et M. Cosyns pendant toute la durée de l'ascension ; ils ont aussi mesuré, — au moyen d'un dispositif qu'il serait fastidieux de décrire ici en détail, — l'intensité des rayons cosmiques à toute altitude donnée, selon que ces rayons proviennent du zénith ou, au contraire, de l'horizon, ou de toute direction intermédiaire. Cela se fait en constituant la chambre d'ionisation au moyen d'un tube de plomb épais, ouvert d'un bout à l'autre et dont on varie l'inclinaison de telle sorte que seule l'intensité des rayons qui sont dirigés de bout en bout n'est pas absorbée par le plomb.

Or, les observations faites établissent que l'intensité des rayons cosmiques croît avec l'altitude, mais beaucoup moins vite que si les rayons provenaient de l'espace extérieur à la terre ; tout se passe au point de vue de la marche des chiffres obtenus comme si les fameux rayons provenaient, non point de l'espace extérieur, mais des très hautes altitudes atmosphériques. Il y a, d'ailleurs, empressons-nous de l'ajouter, d'autres explications possibles. Ce ne sont jamais les explications incertaines qui font défaut, tant qu'on n'a pas trouvé la bonne. Mais la trouve-t-on jamais ?

Cette marche singulière de la variation, avec l'altitude, des intensités des fameux rayons avait, d'ailleurs, peu avant l'ascension de Piccard, — et il l'a reconnu lui-même loyalement, — déjà été signalée par le physicien allemand Regener, à la suite de lancers de ballons-sondes porteurs d'enregistreurs d'ionisation et qui, d'ailleurs, étaient montés bien plus haut que le ballon de Piccard.

Deux confirmations, ou plutôt deux démonstrations étayées par des faits valent toujours mieux qu'une.

Ce qui, en revanche, paraît bien, sauf erreur, n'avoir jamais été fait à ces altitudes avant les mesures de Piccard et Cosyns, c'est l'observation de l'effet de direction. Or, chose curieuse, même à ces altitudes, ils ont constaté que l'intensité des rayons cosmiques reste en un point donné sensiblement la même, que les rayons viennent du zénith ou de l'horizon.

Toute théorie qui prétendra expliquer les rayons dits « cosmiques », — je dirais presque, si j'osais (et s'il ne s'agissait non d'étoiles, mais, au contraire, de dépossession d'étoiles), les rayons ex-cosmiques, — devra rendre raison de ces faits.

Parmi les autres résultats curieux de cette remarquable

ascension, il sied en passant d'en signaler un autre. Dans sa première randonnée le professeur avait noirci extérieurement l'une des moitiés de sa nacelle sphérique et peint l'autre en blanc. Il avait l'intention, selon qu'il aurait eu trop froid ou trop chaud, de tourner vers le soleil l'hémisphère noir ci, — et comme tel très absorbant de rayons solaires, — ou au contraire l'hémisphère blanc qui devait réfléchir fortement ces rayons sans presque les absorber.

Il s'est trouvé que les aéronautes ont eu beaucoup trop chaud la première fois. Ils avaient donc blanchi entièrement la nacelle cette fois-ci. Or ils ont eu cette fois trop froid, le thermomètre étant descendu presque vers dix degrés au-dessous de zéro. Aussi Piccard a décidé la prochaine fois, si prochaine fois il y a, de peindre la nacelle non plus en noir ni en blanc, mais en gris. *In medio stat virtus.*

Ainsi, non seulement au point de vue sportif, mais au point de vue scientifique, la randonnée de Piccard et Cosyns s'avère très utile.

Et puis on oublie un peu trop, — dans certains milieux où tout succès offusque, — que Piccard a déjà eu naguère le très grand mérite de refaire en ballon, à une altitude élevée, la fameuse expérience de Michelson que le physicien américain Miller affirmait donner des résultats différents sur les hautes montagnes où il opérait. Il avait été la victime de causes d'erreurs d'abord inaperçues. Piccard, en opérant encore plus haut et dans des conditions plus rigoureuses, en ballon, a démontré que le résultat de Michelson reste le même aux hautes altitudes.

Et ainsi il fut comme le terre-neuve occasionnel de la théorie de la relativité, qui, de l'aveu même d'Einstein, se fût effondrée si le résultat de Miller avait été confirmé.

En dépit de quelques Zoiles, le professeur Piccard doit donc être considéré comme ayant dès maintenant rendu d'éminents services à la science par ses ascensions.

Honneur au courage malheureux ! disait-on avant la guerre. Peut-être. Mais honneur surtout au courage heureux !

CHARLES NORDMANN.

---

# LIVRES D'HISTOIRE

## AUTOUR DE M. THIERS (1)

Si les recherches des historiens se dispersent la plupart du temps sur les régions les plus diverses du passé, il est aussi des moments où elles semblent particulièrement attirées par certains sujets, qui disputent ou même empruntent aux événements du jour le privilège de l'actualité. C'est ainsi que nous assistons depuis deux années à une véritable floraison d'ouvrages relatifs à la vie et aux œuvres de Thiers, le premier Président et le véritable fondateur de la troisième République. Hier, M. Maurice Reclus faisait revivre sa figure, un peu effacée maintenant, dans une esquisse vibrante et colorée. Aujourd'hui, M. Henri Malo dresse de lui un portrait en pied, dans une biographie complète, composée d'une infinité de petits faits recherchés avec soin et groupés avec ordre, et qui présente certains des caractères d'une œuvre définitive : la précision d'une chronique, l'utilité d'un répertoire, parfois le mouvement d'une action dramatique. En dehors de ces ouvrages d'ensemble, les quatre années qui forment comme la période héroïque de la carrière de Thiers (1869-1873)

(1) André Bellessort, *les Intellectuels et l'avènement de la III<sup>e</sup> République*, 1 vol. in-12; Grasset, 1931. — Gh. Chesnelong, *les Derniers jours de l'Empire et le gouvernement de M. Thiers. Mémoires*, 1 vol. in-12; Perrin, 1932. — Robert Dreyfus, *Monsieur Thiers contre l'Empire, la guerre, la Commune (1869-1871)*, 1 vol. in-12; Grasset, 1929. — *La république de M. Thiers*, 1 vol. in-12; Gallimard, 1931. — Daniel Halévy, *la Fin des notables*, 1 vol. in-12; Grasset, 1930. Cf. du même auteur : *le Courrier de M. Thiers*, 1 vol. in-8; Payot, 1921. — Georges Lecomte, *le Gouvernement de M. Thiers* (dans les Œuvres libres de janvier 1930). — Henri Malo, *Thiers, 1797-1877*, 1 vol. in-8; Payot, 1932. Cf. du même auteur : les *Mémoires de Madame Dosne*, 2 vol. in-8; Plon, 1928. — Maurice Reclus, *Monsieur Thiers*, 1 vol. in-12; Plon, 1929. Cf. Bismarck, *Gesammelte Schriften*, t. VIII, et Sainte-Beuve, *Mes poisons*, 1926.

ont fait l'objet d'intéressantes monographies ; elles viennent d'être étudiées, dans leurs péripéties, par M. Robert Dreyfus ; dans leur signification politique, par MM. Halévy et Bellessort. Les souvenirs en ont été enfin évoqués dans un volume de mémoires tout récemment paru, et qui révèle chez son auteur, M. Chesnelong, un écrivain de race en même temps qu'un pénétrant observateur. La série de ces publications ne semble, d'ailleurs, pas terminée, puisque l'on annonce un *Thiers* de M. Georges Lecomte (dans une collection qui porte le titre significatif de *les Constructeurs*) et que, d'autre part, d'après un bruit qui n'a pas été démenti, le même sujet tenterait depuis longtemps M. Raymond Poincaré.

Il y a plus qu'un hasard dans cette rencontre de tant d'esprits d'origine diverse autour du même personnage. Elle répond à un retour de faveur, presque à un mouvement d'opinion dont il faut chercher les causes, et dans un besoin de réaction naturelle contre l'injustice de l'oubli où était tombée la figure de Thiers, et dans la valeur nouvelle qu'en prennent certains traits, par les rapprochements qu'ils suggèrent avec l'époque actuelle.

\* \* \*

Comme un demi-siècle nous sépare déjà de sa mort, qu'après sa disparition sa politique s'est trouvée rapidement dépassée par le cours des événements, et qu'enfin les griefs fournis aux partis sont toujours plus longs à s'effacer que le souvenir des services rendus au pays, sa mémoire avait souffert, sous l'action de ces causes de délaissement, d'une sorte de discrédit qui, jusqu'à ces derniers temps, ne laissait guère apercevoir que les petits côtés dans le caractère ou l'esprit de l'homme, dans le rôle du politique, dans le talent de l'orateur et de l'historien.

A l'homme, on reconnaissait comme qualité dominante une intelligence merveilleuse, mais que ses détracteurs estimaient pourtant moindre que sa suffisance. Sa double et prompte célébrité de parlementaire et d'écrivain semblait, à première vue, devoir suffire à son amour-propre. Comme s'il voulait justifier toutes les aspirations par toutes les aptitudes, il prétendait à une compétence illimitée, à la réputation d'un technicien universel, capable d'en remontrer à n'importe qui sur n'importe quoi, toujours prêt à enseigner le soir ce qu'il avait appris le matin. Au temps de ses débuts à Paris, il lui arrive d'éblouir à la fois ses commensaux

par ses talents de fringant cavalier, ses exploits de coureur de ruelles, sa vocation de critique d'art et ses connaissances en hautes mathématiques, qu'il représente comme sa discipline favorite. Au cours de sa carrière, on le verra successivement faire un cours d'art militaire au maréchal Soult, d'histoire de la peinture à Ingres, de chimie à Berthelot ; discuter biologie avec Pasteur et astronomie avec Leverrier ; révéler à son guide aux Pyrénées, les beautés de la montagne.

Une anecdote, qui fit dans son temps le tour de la presse, peut servir à illustrer par un plaisant exemple ces prétentions « à touche-à-tout ou d'homme-orchestre. Au retour d'un voyage en Angleterre, où il est allé assister avec Guizot aux obsèques de la reine Marie-Amélie, il traverse la Manche par une mer assez forte pour incommoder tous les passagers. Guizot descend se coucher dans sa cabine et s'informe de ce qu'est devenu son ancien collègue : « M. Thiers, lui répond Rémusat, leur compagnon commun, il est debout sur la dunette et donne des conseils au capitaine pour dompter la tempête. » A quoi la légende ajoute que Guizot, humoriste à ses heures, aurait répondu, entre deux hoquets : « Pourvu qu'il ne s'avise pas de monter au grand mât ! »

La faculté d'universelle compréhension dont Thiers se targuait ne laissait pas d'ailleurs que de présenter d'assez fâcheuses lacunes. Il est beaucoup d'idées nouvelles, consacrées depuis par le succès, auxquelles son amour de la routine a fait refuser, non seulement son adhésion personnelle, mais encore toute chance d'avenir. Dans quel domaine de la pensée et de l'action n'a-t-il pas hasardé en ce sens des jugements sommaires, qui apparaissent à distance comme de singulières bêtues ? Est-ce en littérature ? Il n'a rien compris au romantisme, qu'il lui est arrivé de confondre un jour dans la même réprobation que la Commune. En science économique ? Ses prévisions défavorables sur les impossibilités de développement des chemins de fer et du télégraphe électrique sont devenues légendaires. En politique intérieure ? Il a montré le même scepticisme au sujet de l'établissement du suffrage universel. En politique étrangère ? Il a qualifié de « stupide » la doctrine des nationalités, mais sans en prévoir l'avenir, et s'est obstiné à considérer l'unité italienne non seulement comme un danger pour la France, mais comme une chimère. Est-ce, enfin, dans cet art militaire qu'il regardait

comme sa spécialité ? Sa confiance exclusive dans les armées de métier lui a fait dénier toute valeur au système militaire prussien et tenir, sous le gouvernement de la Défense nationale, un langage de « défaitiste » avant la lettre. Et, plus tard, lorsqu'après son ascension au pouvoir suprême, l'immensité des désastres subis par la France semble faciliter et même commander un effort général de renouvellement, son misérabilisme le porte à combattre et à empêcher en partie l'adoption du service militaire à court terme, de l'impôt général sur le revenu, du libre-échange commercial et de la décentralisation administrative.

Si de son caractère intime l'on passe à sa vie politique, l'on ne peut qu'être frappé du contraste que présente l'idée qu'il voulait en donner avec celle que s'en faisaient beaucoup de ses contemporains. Alors qu'il se définissait à leurs yeux, non comme un homme politique, mais comme un homme d'État, ils le considéraient au contraire comme un homme de parti auquel le respect du fait et l'absence de principes interdisaient cette constance dans les desseins qui caractérisent l'homme de gouvernement. La mobilité de ses opinions successives lui a valu d'être traité d'aérobate par Metternich, de brouillon par Chateaubriand, comme de se voir comparé par son ami Cousin, tantôt au globe terrestre qui tourne sans s'en apercevoir, tantôt à une branche de lierre agitée par les vents, et à laquelle il manque de rencontrer un chêne pour s'y attacher.

Ceux mêmes qui hésiteraient à le juger d'après ces épigrammes ne peuvent s'empêcher de remarquer, en considérant sa vie, qu'il a été surtout un homme d'opposition, puisqu'il a passé à s'y livrer la plus grande partie de sa carrière. Sois tous les régimes, il n'a cessé de combattre le pouvoir dès qu'il a cessé de l'exercer, et quand il y est parvenu, ce n'a été que pour s'y éclipser. S'il a réussi à s'y maintenir cinq ans, de 1831 à 1836, c'est qu'il n'y participait qu'en sous-ordre. Quand il est devenu le chef du gouvernement, il n'a pu le rester plus de six mois, en 1836, de sept en 1840, alors que son rival Guizot devait prolonger paisiblement un règne ministériel de sept années. Lorsqu'en 1871, enfin, le plus puissant mouvement d'opinion qui ait jamais soutenu un homme politique le porte jusqu'au sommet de l'État, il se montre incapable d'y demeurer plus de deux ans, faute de pouvoir prolonger une médiocre politique de bascule, par laquelle il s'appuie tour à tour sur une majorité de droite pour faire de la

conservation sociale, sur une majorité de gauche pour faire de la république. Cette impuissance à durer ne représente-t-elle pas la plus sérieuse des infirmités pour un homme d'État ?

Le talent oratoire de Thiers peut-il, à défaut de la fermeté de ses convictions, expliquer la persistance de sa fortune politique ? Toujours porté à la malveillance, Sainte-Beuve attribuait la plus grande partie de ses succès à la tribune à l'emploi de petites habiletés, dont la principale consistait à prendre la parole après tous les autres orateurs, de manière à éclaircir et à paraître épouser plus facilement une question déjà embrouillée par leurs contradictions. A la lecture, ses discours produisent maintenant l'effet d'interminables causeries, remplies de répétitions et encombrées de digressions, mais dont l'abondance dégénère souvent en diffusion et la facilité en platitude. Le souci d'y éclaircir ce qui est évident et d'y démontrer ce que personne ne conteste l'y entraîne bien souvent à développer des lieux communs, qui l'ont fait définir, comme orateur, « un M. de la Palisse qui a le courage de ses opinions ».

Comme s'il devait être prédestiné aux surnoms, il a été aussi appelé, et tout récemment encore, le « Georges Ohnet de l'histoire ». Bien que son œuvre écrite ait mieux résisté à l'action du temps que ses discours, quelques ombres en sont venues ternir l'éclat primitif. On lui a reproché, avec une étendue qui la rend forcément un peu superficielle, une constante vulgarité de forme, une certaine monotonie dans la prolixité, des allures terre-à-terre, et une habitude de tout ramener à des explications matérielles qui la faisait comparer par Lamartine à un « paysage sans ciel ». Elle est restée néanmoins son titre de gloire le plus incontesté.

\* \* \*

Si l'on fait maintenant la somme des critiques qui lui ont été adressées, l'on voit qu'elles portent sur ce qui manquait de modestie à son caractère, de largeur à ses idées, de consistance à sa politique, d'art et d'élévation à son talent d'orateur ou d'écrivain. Si elles devaient toutes être retenues sans contre-partie, l'on s'expliquerait mal l'importance du rôle qu'il a joué, l'incontestable prestige qui l'a parfois entouré, le regain de popularité posthume qui semble aujourd'hui s'attacher à son nom. Ce qui fait le grand intérêt des travaux dont il vient d'être l'objet, c'est précisément de nous faire voir que, si ses insuffisances restreignent dans des

bornes assez étroites ce qu'on pourrait appeler son génie, elles laissent subsister en lui, à l'intérieur même de ces limites, certains dons exceptionnels, auxquels les circonstances permirent de se manifester avec autant de plénitude que d'éclat, dans des temps ou des milieux où l'emploi en pouvait présenter l'avantage de plus grande utilité.

Sainte-Beuve en avait le sentiment lorsqu'après avoir complaisamment analysé dans ses *Carnets intimes* les faiblesses de son ami, il se hâtait d'ajouter: « Voilà les défauts, il faut dire le bien. Thiers a l'esprit le plus n<sup>t</sup>, le plus vif, le plus curieux, le plus agile et le plus perpétuellement en fraîcheur et en belle humeur de connaître et de dire. » C'est cette étonnante vitalité intellectuelle qui prenant des formes diverses selon les domaines où elle s'exerçait, contenait en réalité le secret des succès qu'il y a remportés. A la tribune, elle se tournait en une souveraine lucidité d'exposition, par laquelle il obtenait, à force de clarifier les questions les plus confuses, de puissants effets de persuasion; et si ses développements manquaient parfois de relief, c'est qu'il répandait sur toutes leurs parties une lumière assez abondante pour en chasser les ombres. En histoire également, l'on a pu dire qu'il arrivait à la profondeur par la transparence, et l'inaltérable limpideté de son style rappelait à beaucoup de ses contemporains la veine même de Voltaire. L'immensité même du sujet qu'il a embrassé représente pour lui un sujet d'éloges au lieu d'un grief, puisqu'il a réussi à l'égaler par l'immensité de son érudition. Quant à cette variété de connaissances spéciales dont on a reproché à son amour-propre le trop complaisant étalage, peut-on mettre en balance les mouvements de vanité qu'elle lui a inspirés avec les services qu'elle lui a permis de rendre? Ne prend-t-elle pas une singulière valeur quand on songe, soit à l'ignorance encyclopédique qu'après lui bien des hommes politiques ont voulu faire passer pour une marque de liberté d'esprit, soit à l'importance accordée de nos jours à ces « experts » techniques dont l'intervention constante dans les affaires a souvent été signalée comme l'une des nécessités, — ou des calamités, — des temps nouveaux.

Plus encore que sur son talent ou son esprit, les derniers biographes de Thiers nous apportent sur sa carrière politique, si discutée de son vivant, des lumières propres à en faire ressortir les principes directeurs et l'unité d'inspiration. En 1868, alors

qu'il se trouvait dans l'opposition, il lui est arrivé d'écrire : « A tous les gouvernements, Cavaignac II, Napoléon III, le comte de Paris, mais à tous, je demande les libertés nécessaires, de bonnes finances, et au dehors la politique bien entendue de la France. Il n'y a que cela d'honnête, de sage, de correct et d'avouable. » Avec l'expression d'une certaine indifférence aux formes politiques, il y a dans ces lignes un véritable programme de gouvernement en trois points. L'auteur devrait avoir la rare fortune d'être appelé à en exécuter toutes les parties, au cours d'une œuvre qui en dix années (1863-1873) illustrerait successivement en lui le libéral, le patriote et le chef d'État.

Libéral, il a, comme député au Corps législatif de l'Empire, mené en faveur des concessions nécessaires une campagne de tribune qui lui valut un assentiment unanime, parce qu'il s'y était dégagé des pettesses qui avaient souvent diminué son rôle comme ministre de Louis-Philippe. — Patriote, il a inscrit son nom sur une page ineffaçable de notre histoire, dans des circonstances auxquelles d'inévitables comparaisons avec le temps présent prétendent comme un intérêt d'actualité. Comme négociateur des préliminaires de paix (20-26 février 1871), il réussit à arracher au plus redoutable des partenaires la conservation à la France de Belfort, c'est-à-dire de l'une des portes de sa frontière de l'Est. Il n'y parvint point par des « finasseries » ou des flatteries personnelles, mais par la dignité de son attitude, par l'énergie d'un *non possumus* qui fit reculer Bismarck devant la crainte, très vive chez lui, d'un recours à un aréopage européen. Plus tard, il ne devait pas avoir de cesse qu'il n'eût obtenu l'évacuation complète du territoire français par l'armée d'occupation allemande (septembre 1873), deux années avant le terme extrême fixé par les traités. Comme il avait dû l'acheter par le versement anticipé de l'indemnité de guerre, l'on se demanda autour de lui s'il n'aurait pas mieux fait d'en ajourner le paiement, de manière à pouvoir en marchander et peut-être en faire diminuer le montant. Bien que ce procédé ait été depuis employé avec succès par d'autres vaincus, il aurait eu peu de chances de réussite avec le Chancelier de fer. La ponctualité de la France à acquitter ses dettes de guerre présentait, au contraire, ce double avantage, d'abord de liquider, au moins sur le terrain diplomatique, toutes les contestations qui la séparaient de son adversaire de la veille, puis d'asseoir son crédit sur des bases assez inébranlables pour

permettre les grandes opérations nécessaires à son relèvement financier.

Avec son rôle comme patriote, l'œuvre de Thiers comme chef d'État représente le plus solide de ses titres à la gratitude de ses concitoyens. Quand il l'entreprit (février 1871), il annonçait « la pensée unique de réorganiser la France, de lui rendre la vie avant de savoir quel gouvernement on lui donnerait quand elle sera refaite ». Et, pour la refaire, il eut toute liberté d'appliquer des idées mûries au cours d'une longue carrière parlementaire. Lui-même les avait résumées en déclarant à l'un de ses jeunes admirateurs qu'« on ne savait rien en politique tant que l'on n'avait pas étudié à fond les deux grands ressorts, la finance et l'armée ». Assurer le bon fonctionnement des mécanismes officiels par lesquels s'entretient l'action publique lui parut la condition nécessaire et presque suffisante à remplir pour restaurer l'État et même pour satisfaire l'opinion : conception un peu étroite à première vue, et qui l'a fait appeler un « matérialiste de l'ordre », mais dont l'application devait faire merveille entre ses mains et lui permettre de donner sa pleine mesure comme administrateur et comme organisateur.

Quand il reçut le pouvoir, c'était l'adversité qu'il semblait appelé à administrer. Un tiers du territoire sous la botte de l'ennemi, la capitale aux mains d'une insurrection, l'armée régulière encore en captivité, le Trésor vide, l'assemblée représentative du pays hostile à la forme du gouvernement de fait, il y avait dans ces difficultés de quoi conduire la France à l'abîme et décourager l'âme la mieux trempée. Malgré ses soixante-quatorze ans, Thiers les aborda avec la même résolution, la même passion du bien public qu'un demi-siècle plus tard un autre vieillard, appelé comme lui à devenir le sauveur d'une situation désespérée. Au prix d'efforts « surhumains » et d'un travail de vingt heures par jour, il réussissait à improviser en deux semaines une armée pour reprendre Paris. Aussitôt la révolte domptée, il se remettait à un travail de réorganisation, poussé avec une telle ardeur que, deux années plus tard, après sa démission (mai 1873), il laissait le territoire presque entièrement évacué, la confiance raffermie dans les esprits, les budgets en équilibre, les finances relevées à un degré inouï par le succès sans exemple de deux emprunts de plus de 5 milliards. Sous son active impulsion, la France est sortie plus aisément des accablements de la défaite que de nos

jours des embarras de la victoire. C'est là un résultat de ses efforts qu'on peut à bon droit tenir pour miraculeux. Et si son rôle comme Président prête parfois à la critique par les arrière-pensées d'ambition personnelle qu'il y a mêlées, toute la partie de son œuvre qui se rapporte au redressement national nous apparaît à distance avec la solidité du granit.

Si, dans le moment même, ses services furent parfois méconnus par les passions de parti, un éclatant hommage devait leur être rendu par deux hommes dont il est curieux, en terminant, d'avoir à citer et plus encore à rapprocher les noms. Le premier n'était autre que le prince de Bismarek. Lors de leurs premiers pourparlers d'armistice, en octobre 1870, il ne s'exprimait pas sans une nuance de dédain sur le compte de ce négociateur improvisé, homme « aimable et fin », sans doute, mais beaucoup trop impressionnable et communicatif pour la mission qu'il avait à remplir. Son langage ne tarde pas à changer en février suivant, quand il apprend à le mieux connaître, au cours du duel diplomatique auquel ils se livrent pour régler les conditions de la paix future : « Il me plaît beaucoup, déclare-t-il à ses intimes... parfois, même, j'ai pitié de lui, car sa situation est pitoyable. Mais tout cela ne sert à rien. » Et l'involontaire sympathie qu'il sent naître en lui à l'égard de son partenaire se traduit par un geste qu'on pourrait qualifier de touchant de sa part. Après une discussion particulièrement laborieuse, Thiers, éprouvé de fatigue, profite de ce qu'il est resté seul pour s'assoupir un instant sur un canapé. A son réveil, ainsi qu'il devait le raconter lui-même à Chesnelong, il éprouve une vive surprise de se voir couvert d'un manteau de cavalerie prussien. C'est celui de Bismarek, rentré dans la chambre en son absence et qui a voulu, sans le réveiller, le préserver d'un froid encore très vif en cette saison.

Après son retour à Berlin, le Chancelier ne perd pas une occasion de témoigner, même avec des interlocuteurs de rencontre, les sentiments de haute considération que lui inspire le chef du gouvernement français : « C'est le seul véritable patriote, confie-t-il à l'un d'eux (avril 1872) ; tous les autres ne sont que des hommes de parti. » « C'est un homme extraordinairement estimable, répète-t-il à un autre (mai 1873), et ses compatriotes ont tort de ne pas lui rendre justice. » Deux ans encore après la mort de Thiers, il reviendra, dans un entretien avec l'ambassadeur américain White, sur la « profonde impression » produite

sur lui, lors des négociations de Versailles, par cet homme qui lui est apparu, — suprême éloge dans sa bouche, — comme « un Romain parmi des Byzantins ». En rapportant cette confidence, White ne peut dissimuler la stupéfaction qu'il en a éprouvée, tellement il s'était habitué à considérer celui qui la lui faisait comme l'antithèse vivante de celui qui en était l'objet.

Ce sont des considérations du même genre qui donnent tout leur prix aux réflexions inattendues que l'on trouve sous la plume de Gustave Flaubert, au retour des obsèques du « père Thiers ». Si l'était un personnage politique pour lequel il dût ressentir peu d'inclination, c'était, à coup sûr, comme il n'hésite d'ailleurs pas à l'avouer, ce « roi des prud'hommes », dans lequel il voyait l'incarnation même de l'esprit bourgeois. Il reconnaît pourtant avoir été « empoigné » par le spectacle « splendide » de ses funérailles. Elles lui inspirent cette brève oraison funèbre qu'on peut retenir comme un jugement définitif : « Comparé aux autres qui l'entouraient, c'est un géant ; et puis, il avait une vertu rare : le patriotisme. Personne n'a résumé comme lui la France : de là l'immense effet de sa mort. » De là aussi la trace lumineuse que son nom a laissée dans l'histoire et la place éminente que sa biographie vient de reprendre dans la production historique.

ALBERT PINGAUD.

---

# REVUE DRAMATIQUE

---

**COMÉDIE FRANÇAISE :** *L'âge du fer*, pièce en trois actes, de M. Denys Amiel.

*L'Age du fer* est une pièce qui relève du théâtre d'idées. Elle porte à la scène un problème dont, à vrai dire, nous sommes tous préoccupés. L'ère où nous entrons est celle de cette civilisation mécanique, dont M. Duhamel, dans les *Scènes de la vie future*, a brossé un tableau si effarant. Le péril est évident, et il est imminent. Y a-t-il encore moyen de le conjurer ? L'humanité peut-elle se ressaisir ? Ou devons-nous assister, impuissants, à la ruine d'un monde ?... Qu'un pareil sujet soit pris au cœur même de l'inquiétude actuelle, on n'en peut douter. Reste à savoir dans quelle mesure l'auteur a réussi à le rendre sérique.

Constant Biret est hanté par le danger que crée à notre civilisation le progrès du machinisme. La vie de Paris lui est devenue insupportable. Tandis qu'il essaie, à sa table de travail, de rassembler ses idées, c'est Mme Biret qui ne cesse de téléphoner et ce sont les amies de Mme Biret qui envahissent la pièce et l'emplissent de leur assourdissant caquetage. Excédé, énervé, M. Biret tourne avec nostalgie ses regards vers un tableau, pendu au mur, qui représente son village natal. Sur les bords d'une rivière, à l'ombre d'un grand bois, d'humbles maisons se groupent autour d'un clocher : paisible village de chez nous, oublié par le progrès, où il doit faire bon vivre, comme on faisait jadis, en pleine nature. A force de contempler cette médiocre toile, Biret en arrive à se demander si de là ne pourrait venir le salut. Il rêve de retourner dans cet asile champêtre, non pour y planter ses

choux, mais pour en faire un patelin idéal, sur le patron duquel l'humanité n'aurait plus qu'à se modeler.

Quand un homme est coiffé d'une idée aussi saugrenue, vous pouvez parier à coup sûr qu'il la réalisera. Au second acte, nous voyons que Biret, divorcé d'avec M<sup>me</sup> Biret, est venu s'installer dans son village, afin d'y faire œuvre d'apôtre et d'y créer une Salente rustique. Il va organiser le bonheur de ses compatriotes. Comme entrée de jeu, il leur propose de former une coopérative qui sera une barrière opposée à l'envahissement des inventions modernes. Ainsi ils éviteront d'avoir un chemin de fer et tout ce qui s'ensuit. Pas d'ambitieuses et risibles bâtisses, pas de casinos, pas de lotissements, pas de ventes de terrains, pas de spéculations. Quel n'est pas l'étonnement du candide réformateur, de sentir dans l'auditoire une vague résistance! Se serait-il mépris sur la mentalité foncière de ses bons villageois? Or, il paraît qu'à chaque période électorale, le candidat député leur fait une même promesse, et c'est celle d'un chemin de fer. Ce dont rêvent ces honnêtes cultivateurs, c'est d'avoir, — enfin! — ce prestigieux chemin de fer et tout ce qui s'ensuit, y compris casino et le reste.

Première désillusion. Mais Biret ne les comptera plus. Ici, une scène charmante. Biret a donné à réparer une commode ancienne. Le vieil ébéniste qui la lui rapporte est un de ces artisans à la manière d'autrefois, amoureux de l'ouvrage bien fait. Il parle avec simplicité et tristesse de ce métier qui s'en va; il en parle déjà au passé, car il n'a plus que peu de temps à vivre et son art ne lui survivra pas.

Scène épisodique, sans doute, mais qui se rattache à l'idée générale de la pièce. Je vois moins ce que l'auteur a voulu dire dans celle qui suit, où un forgeron vient se plaindre des froids de sa femme et pleurer dans le gilet de Biret, qui lui conseille de prendre un peu plus de soin de sa personne, et, à l'occasion, de se débarbouiller.

Nous n'avons jamais douté de l'échec réservé à la tentative de Biret. Le troisième acte nous en montrera le dérisoire aboutissement. Biret a dit adieu à son ingrate petite patrie. Il s'est retiré sur le mont Aventin, je veux dire sur une colline voisine, d'où il peut se régaler de suivre les transformations de ce village modèle, définitivement envahi par le progrès et qui, pour rattraper le temps perdu, brûle les étapes: n'est-il pas en train de

s'improviser station thermale ? Tout à l'heure, un rideau tiré nous laissera apercevoir dans la plaine, devenue un vaste chantier, d'insolents échafaudages prometteurs de palaces, cafés, bars, cinémas, salles de danse et salles de jeu.

Tout cet acte, — c'en est à la fois l'intérêt et la faiblesse, — est rempli par un double plaidoyer. Un politicien, ami de Biret, est venu le relancer dans sa retraite. Entre les deux hommes la discussion s'engage. Biret fait le procès des funestes nouveautés auxquelles nous appliquons le terme illusoire de progrès. Victime des inventions qui renouvellement la face du monde et de leurs applications qui bouleversent les conditions de la vie universelle, l'humanité entre dans l'âge du fer, qui devient un âge de fer... Eloquente protestation, à laquelle nous nous associons de tout cœur... Cependant, que répond l'interlocuteur ? Ah ! celui-là ne se trouble pas ; il ne se met pas en frais d'arguments ; un seul lui suffit, qu'il répète à satiété avec une froide ironie : « Tout cela est bel et bien. Mais comment vous y prendrez-vous pour arrêter l'évolution en marche ? » Finalement, Biret épouse sa bonne. Et cette solution de la question sociale nous laisse un tantinet déçus.

Il y a dans cette pièce trop de discours, ou de dissertations. On y parle plus qu'on n'y agit. Il y a des gaucheries et des longueurs : le premier acte, le moins bon, est d'un comique médiocrement gai. Il reste un conflit d'idées qui nous incite à réfléchir. J'ai assisté à l'une des représentations, qui ne sont pas celles où officie le Tout-Paris. L'accueil fait par ce public de bonnes gens à la pièce de M. Amiel, prouve l'emprise que continue d'exercer sur lui un théâtre qui cherche ses voies en dehors de la drôlerie et du scandale.

M. Ledoux, qui, dans le rôle de Biret, porte à peu près tout le poids de la pièce, y a mis beaucoup de vie et de chaleur : il a obtenu un légitime succès. M. Granval et M. Brunot, le premier dans le rôle de l'ébéniste et le second dans celui du forgeron, ont dessiné des types du meilleur pittoresque. Le reste de l'interprétation est des plus honorables.

RENÉ DOUMIC.

---

## LE BATONNIER LÉOUZON LE DUC

La mort qui, en ce cruel automne, frappe à coups redoublés, nous enlève l'avocat éminent qui fut, dans une circonstance mémorable, le porte-parole de la *Revue*. Dans le procès que nous avaient intenté Silvain et M. Jaubert, M<sup>e</sup> Léouzon Le Duc ne vit pas un seul instant une cause d'intérêt particulier. Tout de suite il élargit le débat, réalisant ainsi la pensée profonde de la *Revue*, qui était de mettre en lumière l'absurdité du droit de réponse, tel qu'il est régi par la législation actuelle, et de revendiquer les droits d'une critique sérieuse et mesurée. Grâce à lui, telle fut l'ampleur donnée à cette cause célèbre que, fait sans précédent dans les annales juridiques, le Premier président André eut devoir adresser des félicitations publiques aux deux avocats.

C'est que, savant juriste et remarquable avocat d'affaires, M<sup>e</sup> Léouzon Le Duc avait, par ailleurs, une élévation d'esprit et une largeur de vues qui dépassaient l'enceinte du Palais. C'était un fin lettré. Fils d'un littérateur distingué, allié par son mariage aux familles Riesener et Delacroix, il avait toujours vécu dans une atmosphère de littérature et d'art. Il suivait d'un œil attentif le mouvement des idées. Et, dans l'intimité de quelques salons amis, il aimait à se délasser de son labeur professionnel en des causeries où il apportait, avec sa grande connaissance des hommes et de la vie, la causticité de son esprit mordant.

Sa profession ! Nul n'en a eu plus que lui le respect et l'amour. Jusqu'à son dernier souffle, toute sa pensée est allée aux devoirs de cette charge du bâtonnat, qu'il avait tant désirée, et à laquelle il a succombé. Au défenseur, à l'ami, la *Revue* adresse mieux qu'un adieu : l'assurance que son souvenir fait désormais partie intégrante de l'histoire de notre maison.

R. D.

---

## CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

---

M. HERRIOT EN ESPAGNE

Entre la nation espagnole et la nation française, il existe des affinités de voisinage, de civilisation, d'intérêts que l'histoire a parfois, dans les temps passés, contrecarrées mais qui ont été, en ces dernières années, renforcées et développées par une brillante collaboration militaire contre le *rogui* du Rif, Abd-el-Krim. A ces sympathies naturelles viennent s'ajouter, pour la jeune République espagnole et la vieille République française, des raisons spéciales d'entente cordiale. La France, certes, ne saurait oublier les généreux efforts que, durant la guerre, le roi Alphonse XIII a multipliés pour adoucir les souffrances de ses enfants ; mais si les règles de la courtoisie internationale font un devoir aux gouvernements de ne se mêler en rien aux affaires intérieures des autres peuples, elles n'empêchent pas la parenté des formes et des principes de gouvernement intérieur de devenir un élément supplémentaire de sympathie et d'entente. Personne ne saurait donc reprocher à M. Edouard Herriot d'être allé, par delà les Pyrénées, porter au Président de la République espagnole, M. Alcalá Zamora, le salut de la République française avec les insignes de grand-croix de la Légion d'honneur.

Un « témoignage d'amitié » de la France à l'Espagne : c'est ce qu'il convient de retenir de ce voyage ; dans cette mesure, il n'est personne chez nous qui ne s'y associe en toute sincérité. La France et l'Espagne ont un égal intérêt à la paix méditerranéenne et africaine ; elles partagent la responsabilité de l'ordre au Maroc et le long des côtes sahariennes de l'Atlantique, dans cette région du Rio de Oro, d'où partent encore des *djichs* dangereux pour nos postes du sud-marocain et du Soudan. Les intérêts

économiques des deux pays sont difficiles à ajuster, car l'Afrique du Nord, le Languedoc et la Provence fournissent à la France la plus grande partie des fruits, des légumes et des vins qu'elle demandait jadis à l'Espagne ; les échanges, entre les deux pays, se sont fâcheusement ralentis et ils sont devenus d'autant plus désavantageux pour nous que la dépréciation de la peseta donne aux exportateurs espagnols un avantage dont se plaignent nos producteurs et qu'il faut compenser par des tarifs de douanes. Raison de plus pour préparer, par une entente des œurs, un ajustement des intérêts.

La visite de M. Herriot était d'autant plus opportune que des propagandes intéressées avaient répandu contre la France les plus absurdes calomnies. Le président du Conseil, à ses premières étapes sur la terre d'Espagne, n'a pas rencontré que des sympathies. D'une part, les monarchistes et les catholiques, inquiets de la politique anticléricale que le gouvernement républicain n'a que trop de tendances à pratiquer, craignaient que la visite du président du Conseil français ne consolidât le régime que les premiers rejettent et dont les seconds redoutent les excès. D'autre part, la jeunesse républicaine, endoctrinée par une propagande perfide, se représentait M. Herriot comme un foudre de guerre, un fauteur de querelles qui ne rêve qu'à l'impérialisme, hégémonie et conquêtes. C'est insensé, mais c'est ainsi. Comment les socialistes espagnols ne le croiraient-ils pas quand M. Léon Blum le leur dit ? Comment les fascistes espagnols ne l'admettraient-ils pas, quand la presse italienne le leur répète ? Si le voyage de M. Herriot peut réconforter les dirigeants de la République espagnole dans leur résistance aux entraînements de leur aile gauche, on doit s'en féliciter, mais on aurait préféré que cette visite fût purement gouvernementale et qu'une partie de l'état-major de la rue de Valois n'accompagnât pas le président du Conseil ; la présence de quelques députés radicaux-socialistes risquait d'altérer le caractère national d'une telle manifestation de sympathie.

M. Zulueta, ministre des Affaires étrangères espagnol, déclarait récemment aux Cortès : « La République espagnole et la République française peuvent et doivent s'entendre pour poursuivre l'œuvre de paix que les peuples réclament plus ardemment que jamais. » A Genève, en effet, pour mener à bien le travail de la Conférence pour la limitation des armements et mettre obstacle aux ma-

nœuvres de ceux qui en souhaitent l'échec, tout en se donnant l'air d'en réclamer le succès, le concours des représentants de la République espagnole, M. Zulueta et M. de Madariaga, ambassadeur à Paris, a été, en maintes circonstances, précieux. C'est une légitime et saine méthode pour le gouvernement français, en butte à tant de haines, de suspicions et de jalousies, de rallier autour de lui les nations et les gouvernements qui se réclament des mêmes principes et cherchent à organiser la paix et l'ordre européen sur le respect des traités. Le gouvernement de M. Manuel Azana paraît disposé à orienter en ce sens la politique espagnole et à lui assurer une influence légitime dans le concert des nations ; et c'est pourquoi les propagandes adverses s'acharnent à l'en détourner. Il est absurde d'imaginer, comme l'a fait le correspondant d'un grand journal anglais, on ne sait quelle alliance militaire franco-espagnole qui donnerait à la France le droit, en cas de guerre, d'occuper les Baléares et de faire passer ses troupes du Maroc en France par les chemins de fer de la péninsule : c'est mal connaître le caractère ombrageux du peuple espagnol et sa fière indépendance, c'est oublier un peu légèrement que ce n'est pas nous qui occupons Gibraltar.

M. Mussolini, dans son discours de Milan, le 26 octobre, affirmait que « dans dix ans l'Europe sera fasciste ou fascisée », et il répétait, une fois de plus, dans une harangue aux dignitaires du parti fasciste, que l'ère des principes de la Révolution française est finie et qu'un monde nouveau se lève dont l'Italie est le soleil. Il se peut que l'idole que le xixe siècle a adorée sous le nom de « liberté politique » ne soit bientôt plus qu'une divinité sans autels ; il se peut encore que, comme l'a dit un jour M. Mussolini, la « liberté » soit un luxe bon pour les temps de prospérité, comme il se peut enfin que M. Nicholas Murray Butler ait raison de dire : « L'effet certain et subversif du déplacement qui s'est produit en ce qui concerne le centre de gravité de l'intérêt humain est de mettre la richesse à la place occupée jadis par la liberté (1). » Que ce soit un progrès ou un recul, il n'est pas aisé d'en décider. Mais qui ne voit, comme le distingue et le recherche M. Mussolini, que cette conception du gouvernement classe et groupe les nations selon leurs affinités ? N'est-il pas, en tout cas, acquis à l'histoire que le chef-d'œuvre des principes de la Révolution française,

(1) *Points de vue*, page 601.

dont le droit des peuples civilisés à ne pas subir le joug étranger et à constituer un corps de nation est la conséquence, c'est précisément la formation de l'unité italienne ? L'avenir dira si ces principes, que l'on déclare morts parce qu'on s'acharne à les tuer, ont encore la force de constituer l'Espagne en une grande démocratie moderne. On peut le croire, pourvu qu'elle évite d'emprunter à la République française ses erreurs plutôt que ses vertus, et notamment sa vaine et néfaste passion d'anticléricalisme. A Madrid, à Tolède, à Aranjuez, à Alcala de Hénarès, M. Herriot, par son prestige personnel, par son affabilité simple, a contribué à dissiper, entre les deux peuples voisins, certaines préventions. Les acclamations, à son départ, étaient plus nourries et avaient un autre accent qu'à son arrivée. Dans toute la mesure où sa visite en Espagne a contribué à rapprocher deux peuples faits pour se comprendre et s'entendre et à rattacher la Péninsule ibérique au mouvement général de la vie européenne, l'initiative de M. Herriot a été heureuse et portera des fruits.

## M. HERRIOT AU CONGRÈS DE TOULOUSE

En quittant Madrid, le président du Conseil s'est rendu à Toulouse où siège, depuis le 3 novembre, le Congrès annuel du parti radical-socialiste. Nous ne nous lasserons pas de redire combien ces moeurs politiques sont dangereuses. Qu'un président du Conseil, que des ministres comparaissent, non devant les Chambres comme l'exige la Constitution, mais devant un parti, ce sont là des pratiques contraires à la saine conception de la démocratie et du régime parlementaire ; c'est un acheminement à la dictature d'un parti et à la ruine des libertés publiques. C'est toujours des Congrès, où dominent souvent les éléments irresponsables, que sortent les résolutions les plus regrettables : ainsi, au Congrès d'Angers, la rupture de l'union nationale, la sécession des radicaux-socialistes du cabinet Poincaré. On allègue la nécessité pour un chef de gouvernement, qui est en même temps le chef d'un parti, de venir au milieu de ses amis et de leur donner ses directions. Mais ce n'est pas ainsi que se passent les choses. Le pouvoir exécutif, qui, en des moments comme celui-ci, a pourtant mieux à faire, vient s'humilier devant le parti organisé, devant l'irresponsabilité du groupe, et recevoir ses ordres. Or, dans tous les pays parlementaires, il est urgent de renforcer

l'autorité, de rehausser le prestige du chef du pouvoir exécutif : c'est une question de vie ou de mort. Si l'on n'y parvient pas, on ira à la dissolution de l'État ou à la concentration de l'autorité entre les mains d'un dictateur.

Ces réserves d'ordre général établies, il est juste de reconnaître que la forte personnalité de M. Herriot a dominé le Congrès et que, sous l'aiguillon des inquiétudes et des difficultés actuelles, les « militants » du parti radical-socialiste ont traité sérieusement de graves problèmes. L'offensive violente, anti-française, menée par M. Bergery, a été nettement désavouée par le Congrès qui a fait, si l'on ose dire, au député de Mantes une conduite de Grenoble ; le discours bolchévisant de son ancien chef de cabinet de 1924 a piqué au vif le président du Conseil qui, dans une foudroyante riposte, a opposé la doctrine patriote et jacobine du parti radical aux aventures internationalistes. Au reproche d'attacher trop d'importance à la sécurité et au respect des traités, M. Herriot oppose la réponse du bon sens ; il s'élève contre ceux qui, en France, semblent se plaire à fournir des arguments à nos adversaires ; une coalition savamment orchestrée accuse d'égoïsme une France qui, la première, a réduit ses armements et qui, par trois fois, a proposé un plan concret et solidement étudié de désarmement. Quant à moi, s'écrie M. Herriot, « jamais je ne consentirai à dissocier le désarmement de la sécurité ». Ce sont là de louables intentions qui avaient valu un franc succès au président du Conseil, le 28 octobre, devant la Chambre, quand il répondait à M. Léon Blum et à M. Franklin-Bouillon.

#### LE « PROJET CONSTRUCTIF » DU GOUVERNEMENT FRANÇAIS

C'est au cours de cette séance que le président du Conseil donna connaissance des lignes générales du « projet constructif » élaboré par le gouvernement. Le ministre de la Guerre, M. Paul-Boncour, en a exposé l'économie, le 4 novembre, au bureau de la Conférence, à Genève. Ce plan a un avantage, celui, sans doute, que le gouvernement s'est proposé d'obtenir : il répond une fois de plus par un argument de fait aux calomnies étrangères contre l'imperialisme, contre le désir d'hégémonie de la France. Mais il a, entre autres, deux inconvénients rédhibitoires : il ne paraît pas réalisable dans l'état actuel de l'opinion en Europe ; et, s'il était réalisable, il serait dangereux. En voici les traits essentiels.

La sécurité résulterait d'un système compliqué de trois parties

concentriques. Il s'agit, en effet, de garder à la Société des nations son caractère théoriquement universel et pourtant de faire entrer, dans l'organisation en projet, les États-Unis qui ne sont pas membres de la Société des nations. Le premier pacte donnerait son plein sens juridique en le transposant dans le droit international, à cette grande affirmation morale qui porte le nom de pacte Briand-Kellogg et qui condamne comme un crime le recours à la guerre. C'est ce qu'a proposé, dans un discours récent, M. Stimson, secrétaire d'État aux Affaires étrangères des États-Unis. La guerre ayant été déclarée hors la loi avec l'assentiment de toutes les Puissances, il faut que celui qui se laisserait entraîner à y recourir, qui se ferait agresseur, « soit privé de ces concours économiques sans lesquels, dans l'amplitude et avec le caractère des guerres modernes, les aventures de la force ne peuvent pas avoir de lendemain ». Il serait, en outre, entendu que « tout résultat territorial obtenu en violation du pacte Briand-Kellogg ne serait jamais reconnu par les Puissances civilisées ».

Ici, déjà, les objections surgissent. C'est d'abord la difficulté de désigner avec une juste certitude l'agresseur. C'est encore les dangers de l'universalisme, car un système applicable à la rigueur en Europe occidentale peut déjà l'être moins en Europe orientale et ne l'être plus du tout en Asie, ou dans le Chaco. C'est, enfin, l'impossibilité actuelle d'amener l'Angleterre à participer à des sanctions effectives ; n'a-t-elle pas, contre elle-même et contre ses propres enfants, durant la guerre, ravitaillé l'Allemagne, comme l'a révélé l'amiral Consett ? Contrôle et sanctions, sanctions et contrôle, voilà, de quelque côté qu'on le retourne, le nœud du problème. Nous entendons bien qu'il s'agit d'abord de faire rentrer les États-Unis dans l'économie de la paix organisée. Mais si, demain, les démocrates l'emportent, si M. Roosevelt entre à la Maison-Blanche, ne suffira-t-il pas, pour qu'il écarte un tel programme, qu'il ait été préconisé par l'administration républicaine ? Ainsi, en 1919, le Sénat républicain désavoua le Président Wilson démocrate.

Le second cycle n'est autre que le pacte même de la Société des nations tel qu'il existe, avec les traités qui en ont été la conséquence, tels que les accords de Locarno. Mais l'existence d'un pacte plus ample, plus général, changerait l'atmosphère dans laquelle seraient appliqués les pactes, notamment l'article 16 (qui prévoit le recours à la guerre et les moyens de l'empêcher). Enfin, troisième cycle : un pacte d'assistance mutuelle serait conclu « entre un cer-

tain nombre de nations qui, par leur situation et leur voisinage de Puissances continentales, se sentent plus particulièrement exposées à certains risques et se préoccupent davantage de pouvoir y faire face dans les délais les plus rapides ». Les pactes de ce type, plus restreint, seraient aussi plus précis et comporteraient des engagements plus stricts.

Les pays liés par ces pactes plus précis ne conserveraient que des forces militaires très réduites et mises au service de la Société des nations pour parer d'urgence au premier effort d'une agression éventuelle. Outre ces forces de premier choc dont la Société des nations aurait seule la faculté de se servir, les nations auraient pour assurer leur défense au cas où les procédures de Genève n'y suffiraient pas, des armées d'un type uniforme permettant de réaliser « des réductions équitables, reciproques, égales et capables d'assurer l'égalité dans la sécurité ». Ce type d'armées a déjà été défini dans la proposition Hoover. Il faut « distinguer entre forces de police, forces d'outre-mer (coloniales) et forces constituant ce qui est appelé tantôt forces de défense, tantôt forces d'agression, selon l'emploi qui peut en être fait ». Un type unique d'armée permettrait seul la réalisation de l'égalité de statut militaire. Il devrait augmenter les forces de défense, tout en réduisant les moyens d'agression. Le programme français accepte l'interdiction de la guerre chimique, bactériologique et incendiaire ; il propose la création d'une force aérienne internationale au service du pacte d'assistance mutuelle. Quant aux armées métropolitaines de type unique, au moins pour les grandes Puissances européennes, elles seraient plutôt des milices de soldats appelés pour un service à court terme que des armées de métier. La France accepterait d'importantes réductions, pourvu qu'il en fût de même pour toutes les nations participant au pacte, que la durée du service tînt compte de l'éducation prémilitaire, des périodes de réserve, etc., enfin, que des limitations fussent apportées à la faculté de recrutement pour les États à forte population.

La proposition française est d'abord une habile manœuvre d'offensive diplomatique et une nouvelle marque de bonne volonté ; elle s'inspire de principes dont les modalités peuvent être discutées, mais qui sont justes dans leur ensemble ; elle aurait pour résultat de revenir sur cette déplorable disposition du traité de paix, concédée par Clemenceau à l'insistance de l'Angleterre, qui donne à l'Allemagne une armée de métier avec service à long terme, alors qu'elle a déjà la masse. Mais à peine est-il nécessaire d'insister sur les incon-

vénients : c'est, d'abord, l'abolition ou la refonte de toute la partie V du traité ; c'est le danger que la Reichswehr actuelle, même si elle est dissoute, ne subsiste, au moins quelques années, comme organisation secrète, et ne serve de cadre aux milices. D'ailleurs, le projet n'est encore que dans les limbes et nous aurons l'occasion d'y revenir. Disons, dès maintenant, qu'il ne serait acceptable que si toutes ses parties étaient considérées comme liées et solidaires et si le rejet de l'une entraînait la caducité de l'ensemble ; ajoutons que c'est ici encore, ici surtout, l'institution d'un contrôle et de sanctions qui apparaît indispensable. Il ne semble pas, d'ailleurs, que la Conférence de Genève soit sur le point d'aborder la discussion d'un tel programme. Pour le moment, l'intérêt se porte ailleurs ; il est dans l'élection du Président des États-Unis, qui a lieu le 8, et dans le drame intérieur qui met aux prises, en Allemagne, les forces historiques et dont les élections du 6 novembre ne sont qu'un épisode.

#### LE CABINET VON PAPEN ET LES ÉLECTIONS

L'audacieuse entreprise de l'État-major et des hobereaux, sous le couvert du chancelier von Papen, pour ramener l'Allemagne vers des conceptions archaïques du gouvernement et de la société, n'eût été possible dans aucun autre pays civilisé. Même en Allemagne, elle soulève une opposition dont nous montrions, il y a quinze jours, les premiers symptômes et qui ne fait que grandir. La campagne électorale et surtout l'arrêt de la haute-cour de justice de Leipzig ont porté les passions à l'effervescence. C'est en effet toute l'évolution intérieure de l'Allemagne qui est en jeu dans cette question de droit constitutionnel.

On n'a pas oublié comment, par ordonnance présidentielle du 20 juillet, le gouvernement social-démocrate de la Prusse était destitué et remplacé par un Haut-commissaire du Reich, qui fut le chancelier lui-même. Le Reich s'arrogait ainsi, d'un trait de plume, le droit de gouverner directement l'un des « pays » de la Confédération. Un tel acte était-il légal ? C'est ce que M. Braun, premier ministre dégommé, demandait à la haute-cour de Leipzig. L'arrêt rendu le 25 octobre répond que le Président et le chancelier ne sont pas sortis du cadre de la constitution, pourvu qu'il ne s'agisse que d'une période limitée ; en outre, l'ordonnance du 20 juillet ne peut retirer au gouvernement prussien légal le droit de représenter la Prusse au Reichsrat et dans les relations avec les

autres États fédéraux. En somme, le gouvernement du Reich est, sauf sur un point, désavoué ; il a outrepassé ses pouvoirs constitutionnels ; il n'était pas fondé à prétendre que les ministres prussiens avaient manqué à leurs devoirs envers le Reich. L'échec, pour le chancelier, est net, d'autant plus qu'il cherchait, en s'emparant des voix de la Prusse, à s'assurer le consentement du Reichsrat à ses réformes constitutionnelles.

Derrrière ce problème de droit se pose une question politique d'importance capitale. Le Reich a-t-il le droit de mettre la main sur le gouvernement de l'un des « Pays », d'abolir en fait la forme fédéraliste du Reich allemand pour en faire un État centralisé ? Est-ce là l'aboutissement de l'histoire allemande, ou bien le caractère fédéraliste est-il mieux adapté au tempérament germanique ? Les chefs du Centre ont pris position contre les projets de réforme intérieure de M. von Papen. M. Wirth disait récemment que, dans les mois prochains, le peuple allemand aurait à soutenir une lutte pour la liberté comme il en a soutenu une de 1830 à 1849. En Bavière, le président du Conseil, M. Held, a fait entendre avec une énergie inaccoutumée la protestation des Pays contre les empiétements du Reich ; à Stuttgart, en Wurtemberg, il a, dans un discours, vivement critiqué les procédés du ministère des barons. « J'ai maintenant perdu toute confiance dans le gouvernement von Papen, a-t-il dit, et je suis obligé de reconnaître que je suis profondément déçu. Il est impossible que je me taise. Mon devoir de président du Conseil bavarois et de partisan d'une politique constitutionnelle m'oblige à prendre position publiquement contre M. von Papen et à encourager la lutte contre sa politique intérieure. » M. von Papen a riposté en lui signifiant que le haut fonctionnaire chargé des relations entre le Reich et les États du sud ne retournerait pas à Munich, tant que M. Held n'aurait pas fait des excuses. C'est une sorte de rupture des relations officielles. Les Bavarois déclarent que si on leur envoie, en vertu de l'article 48, un Haut-commissaire du Reich, il sera arrêté à la frontière. Jamais, depuis 1920, le conflit n'avait été aussi violent entre le Sud et le Reich. Les choses en sont arrivées à un tel point que, de la part du Reich, les solutions de force ne paraissent plus possibles.

Le 2 novembre, M. Held a exposé avec plus d'ampleur le point de vue fédéraliste de la Bavière et critiqué la désinvolture avec laquelle le chancelier s'assied sur l'arrêt de la Haute-cour ; il rejette « toute réforme du Reich réalisée par la violence en s'écartant du

droit ». Lorsque le chancelier est venu à Munich, il avait déclaré qu'aucun chancelier n'avait été aussi fédéraliste que lui et que, d'ailleurs, aucune réforme ne serait réalisée sans l'avis préalable des Pays. Il n'a pas tenu parole. M. Held s'élève contre de tels procédés : « Ceux qui élaborent ces projets veulent faire du Reich le seul pouvoir central et rabaisser les États allemands au niveau d'organes intermédiaires qui n'auraient plus rien à dire. » Le chancelier, qui a dressé contre lui l'Allemagne du Sud, n'a réussi à rallier à sa politique aucun des grands partis politiques. Les hitlériens, avec lesquels, après les élections du 31 juillet, il avait essayé de négocier, sont maintenant déchainés contre lui ; de connivence avec les communistes, ils ont, à la veille des élections, déclenché une grève des transports en commun qui a amené des troubles sanglants. Le Centre et la social-démocratie apparaissent irréconciliables. Le chancelier, jusqu'ici, n'a guère connu que des échecs ; sa tentative réactionnaire a galvanisé l'énergie des partis et réveillé le particularisme des États. Il ne pouvait compter que les élections, sous le régime de la représentation proportionnelle intégrale, modifieraient beaucoup l'aspect du parlement élu le 31 juillet et dissous quelques jours après.

Dans les pays de tradition parlementaire, quand un gouvernement violente le suffrage universel, quand il prétend lui imposer ses choix, il arrive que les électeurs en masse se cabrent et votent contre les candidats officiels. Mais l'Allemagne est le pays de la discipline. Les nazis, contre lesquels le chancelier von Papen a fait la dissolution, perdent deux millions de voix; ils étaient 230, ils reviennent 195. Mais le gouvernement d'autorité qui a traité si cavalièrement le suffrage universel, n'a, au Reichstag, qu'un parti peu nombreux, le parti allemand-national de M. Hugenberg. C'est lui pourtant qui emporte le succès moral de la journée, gagnant 800 000 voix et passant de 40 sièges à 51. Il s'agit bien moins, pour le gouvernement von Papen, de trouver une majorité que de dégoûter les citoyens allemands du système parlementaire et de leur prouver qu'il existe, au-dessus du Parlement, des intérêts capitaux, ceux-là mêmes dont le Président Hindenburg, lui aussi élu du suffrage universel, a la garde. A ce point de vue, le chancelier peut se flatter d'un succès, puisque le nombre des votants a diminué de deux millions, ce qui ramène le nombre des députés de 608 à 580.

Le peuple allemand se détache de l'idole que fut Hitler.

C'est le soir du 31 juillet que le Führer pouvait avoir quelques chances de s'emparer du pouvoir par un coup d'audace ; mais, depuis, il s'est laissé enliser dans le marais parlementaire ; lui qui représentait la révolution par le coup d'État, lui qui naguère affichait son mépris pour la légalité, il s'est fait, contre le gouvernement des militaires et des barons, le champion des lois constitutionnelles et de la règle parlementaire : il a dérouté ses fidèles ; des schismes se sont produits dans les rangs de ses « chemises brunes ». L'Allemagne déracinée, l'Allemagne désenadrée, qu'il prétendait conduire à l'assaut du pouvoir, l'a en partie abandonné pour suivre les représentants authentiques de la violence et s'enrôler sous les bannières rouges de Moscou : les communistes passent de 89 à 100 sièges. Est-ce là ce que souhaitait le gouvernement ? Peut-être ; car le bolchévisme ne séduira pas longtemps le peuple allemand et, contre lui, on fera à la force et à la loi un appel qui sera entendu. Le Centre, dont le président, Mgr Kaas, a prononcé, à la veille du scrutin, un nouveau et vigoureux réquisitoire contre le gouvernement von Papen, perd un peu de terrain (70 sièges au lieu de 75) ainsi que les populistes bavarois qui marchent d'accord avec lui (18 au lieu de 22). La social-démocratie flétrit de nouveau ; elle ne garde que 120 sièges au lieu de 133. Les populistes participent au succès gouvernemental, passant de 7 à 11 sièges.

Ainsi le conservatisme nationaliste, sous ses deux formes, est le vainqueur du 6 novembre, mais, pas plus dans le nouveau Reichstag que dans celui du 31 juillet, n'apparaît une majorité disposée à défendre les procédés et la politique du ministère von Papen. La situation, loin de s'éclaircir, s'embrouille. Un ministère qui fait fi du Parlement est obligé, pour faire accepter son despotisme, d'apporter des résultats, des succès ; le cabinet von Papen les attend encore. Il va entreprendre la réforme constitutionnelle. Il se passera de majorité, car le Reich allemand n'est pas un État parlementaire. Au-dessus d'un suffrage universel d'ailleurs docile, subsiste la réalité historique proclamée par Bismarck que l'Allemagne n'a pas été faite par une décision de majorité, mais par le fer et par le feu.

RENÉ PINON.

---

*Le Directeur-Gérant : RENÉ DOUMIC.*

